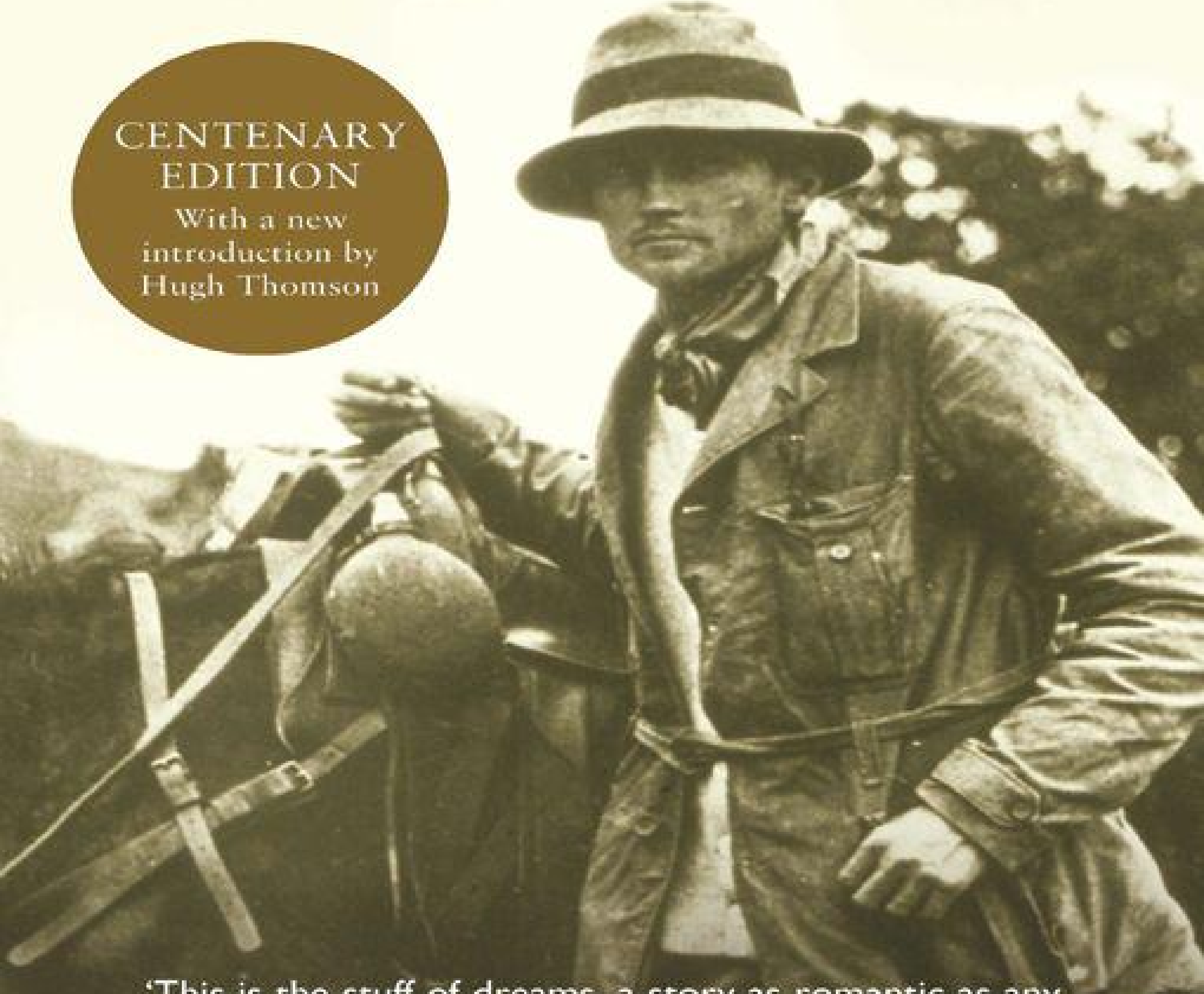
Lost City of the Incas

HIRAM BINGHAM

CENTENARY EDITION
With a new introduction by Hugh Thomson



'This is the stuff of dreams, a story as romantic as any in the annals of exploration' *The Sunday Times*

Présentation de la *cité perdue des Incas*

"Le Machu Picchu était pour Hiram Bingham le couronnement de tous ses rêves les plus purs en tant qu'enfant adulte"

Che Guevara

« Une belle édition complète avec la belle introduction de Hugh Thomson et de superbes photographies ; c'est l'aventure classique'

Temps irlandais

« Bingham catalogue ses découvertes avec une admirable concision et satisfait ses vastes intérêts, révélant des faits peu connus sur les Incas – leur système sophistiqué de routes et de canaux permettait de pêcher du poisson dans le Pacifique et de le servir frais à la table andine des Incas. Il capture la majesté de l'architecture dans son environnement spectaculaire et sauvage et Hugh Thomson a magnifiquement illustré le livre à partir des innombrables photographies de Bingham.

Revue littéraire

"Quiconque est allé au Machu Picchu doit lire le conte classique de découverte d'Hiram Bingham, La Cité perdue des Incas "

Esprit d'aventure

Par Hugh Thomson

LE ROCHER BLANC

Une exploration du cœur des Incas

« Le fait que The White Rock soit un tel plaisir témoigne du talent de Hugh Thomson en tant qu'écrivain, historien et explorateur… un récit émouvant et méticuleusement documenté de l'ascension du peuple inca, de la conquête d'un continent et de son annihilation tragique par les conquistadors du 16e siècle. siècle'

Justin Marozzi, spectateur

« Captivant… le genre de livre qui donne au voyageur en fauteuil le désir de suivre les traces de son auteur, non seulement parce qu'il est passionné par son sujet… mais aussi parce qu'il raconte une exploration assez héroïque de Thomson lui-même. »

Geoffrey Moorhouse, *critique de livre du New York Times*

« Dans The White Rock , le continent tout entier devient une intrigue pleine de suspense et un casting de personnages scandaleux… C'est Bruce Chatwin avec des cojones . Plus que cela, c'est une micro-allégorie de la saga de la fantaisie, de la bravade, de la conquête et de la frustration qu'est le récit collectif des chasseurs incas.

Andy Martin, indépendant

« The White Rock a une profondeur morale et une intégrité intellectuelle qui manquent à la plupart des œuvres similaires »

Journal de la Providence du Rhode Island

« C'est la générosité d'esprit de Thomson qui se démarque et qui fait de ce livre un excellent livre… un ouvrage à la fois accessible et rigoureux sur le plan académique. »

Isabel Cockayne, *Eastern Daily Press*

ROUGE COCHINEE

Voyages à travers l'ancien Pérou

« Un voyage vertigineux à travers cinq millénaires turbulents. L'effet cumulatif est passionnant.

Sara Wheeler, Les temps

"Ce qui fait de Cocheneal Red un livre si intéressant, c'est qu'il est écrit par quelqu'un qui est à la fois un explorateur et un érudit."

Toby Green, indépendant

« Épique – dans un monde de plus en plus homogène, il a trouvé et décrit à la perfection une terre mythique »

Publication d'actualités

« Transmet non seulement la grande connaissance de Thomson sur les anciennes civilisations des Andes, mais aussi le frisson de la quête d'une telle connaissance »

Matthew Parris, spectateur

« Une histoire fascinante, intelligemment racontée, pleine de révélations intrigantes, qui pénètre plus profondément dans le passé andin que ce qui avait été tenté auparavant »

Magazine des voyageurs

"L'image de l'ancien Pérou qui transparaît à travers ces pages est celle d'un endroit si éloigné de notre propre monde qu'il est le plus proche possible d'une rencontre avec un état d'esprit absolument étranger"

Le télégraphe du jour

"Cela nous rappelle que le monde n'est pas, après tout, exploré"

Benedict Allen, Independent on Sunday , Livres de l'année

Par Hiram Bingham

Journal d'une expédition à travers

Venezuela et Colombie

À travers l'Amérique du Sud

Terre Inca

Machu Picchu, une citadelle des Incas

Cité perdue des Incas

Par Hugh Thomson

Le Rocher Blanc : une exploration du cœur des Incas

Cochenille rouge : voyages à travers l'ancien Pérou

Machu Picchu et l'appareil photo

Nanda Devi : Un voyage vers le dernier sanctuaire

Huile de tequila : se perdre au Mexique

50 merveilles du monde

Hiram Bingham est né à Hawaï en 1875 et a fait ses études à Yale, où il a ensuite enseigné. Ses premières expéditions en Amérique du Sud et sa découverte décisive du Machu Picchu n'étaient que le début d'une carrière longue et colorée : il a ensuite commandé les troupes de l'armée de l'air en France pendant la Première Guerre mondiale et est devenu sénateur ; il a ensuite été mis en accusation. La Cité perdue des Incas , écrit vers la fin de sa vie en 1948, est une distillation finale des nombreux articles et livres sur les Incas qu'il avait publiés auparavant. Il est décédé en 1956.

Hugh Thomson a dirigé plusieurs expéditions de recherche au Pérou pour localiser et étudier les ruines incas. Il a écrit sur le Machu Picchu et les Incas dans The White Rock et Cochineal Red . Voir www.thewhiterock.co.uk .



CITÉ PERDUE DES INCAS

L'histoire du Machu Picchu et de ses bâtisseurs

HIRAM BINGHAM

avec une introduction de Hugh Thomson

PHOENIX

CONTENU

LISTE DES ILLUSTRATIONS

PHOTOGRAPHIES DE L'EXPÉDITION PÉRUVIENNE DE YALE (1911-1915)

DESSINS AU LIGNE RÉALISÉS PAR LES EXPÉDITIONS PÉRUVIENNES DE YALE

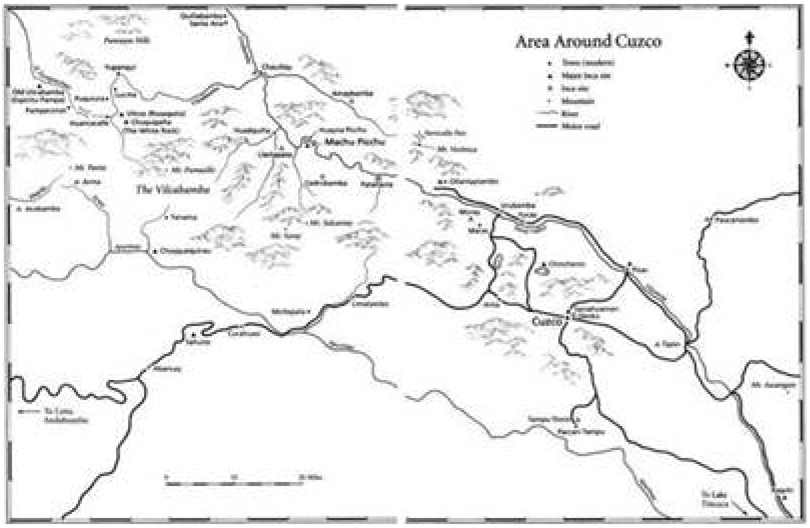
Outre les nombreuses gravures des expéditions péruviennes de Yale qui se trouvent dans des collections privées, des ensembles complets ont été placés au Peabody Museum de Yale, à la National Geographic Society et à la Hispanic Society of America.

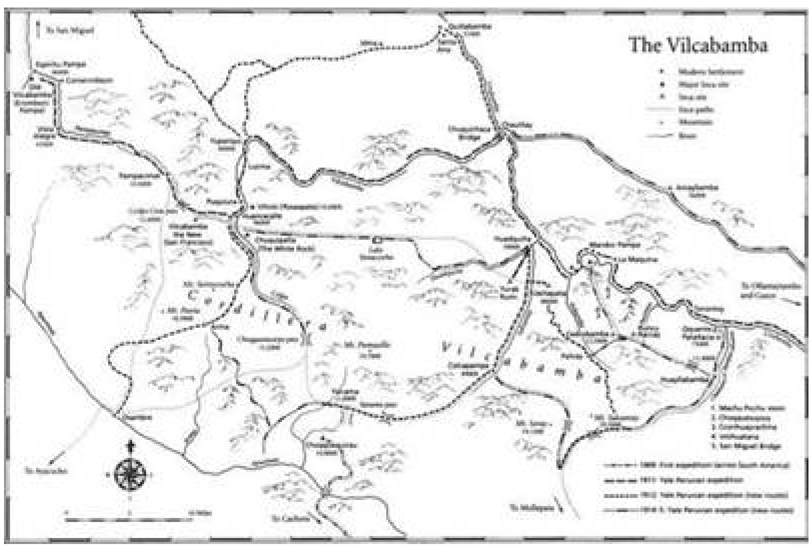
Dans la mesure du possible, les légendes originales de Bingham pour les photographies de l'expédition péruvienne de Yale ont été utilisées. Ceux-ci sont indiqués en italique.

PLANS



COLOMBIA
Quito
ECUADOR
Tumipampa
Tumbes
Huancapampa
Kuelap
Cajamarca
BRAZIL
Chan Chan
Moche
Chavín de Huantar
PERU
Pacific Ocean
Jauja
Lima
Pachacamac
Machu Picchu
Ollantaytambo
Cuzco
BOLIVIA
Tambo Colorado
Paracas
Nazca
Sillustani
La Paz
Tiahuanaco
The Inca Empire
(Tahuantinsuyo)
Central and Northern sections
CHILE


Area Around Cuzco


The Vilcabamba

INTRODUCTION

Lorsque Hiram Bingham arriva dans les Andes péruviennes en juillet 1911, il était prêt pour ce qui allait être l'accomplissement culminant de sa vie : l'exploration de l'arrière-pays isolé à l'ouest de Cuzco, l'ancienne capitale inca. Il avait tous les atouts de son côté, avec son charisme, son opportunisme, sa connaissance des sources bibliographiques et son dynamisme, son énergie remuante. Avant tout, il possédait ce dont tout explorateur a besoin : la chance et la capacité de l’exploiter.

Bingham avait déjà effectué une reconnaissance préliminaire quelques années auparavant, en 1909, lorsqu'il avait commis l'erreur de venir pendant la saison des pluies. Cette fois, il se trouverait sur un terrain sec et il s'y était préparé minutieusement, à la fois avec une équipe bien équipée et grâce aux recherches inestimables qui lui avaient été confiées par un universitaire péruvien, Carlos Romero. Cela comprenait des chroniques récemment découvertes datant de l'époque de la conquête espagnole, qui soulignaient l'existence de ruines incas jusqu'alors insoupçonnées.

Malgré tout cela, il n’aurait jamais pu s’attendre à ce qui l’attendait. En l'espace de quelques mois seulement, il découvrira non seulement le Machu Picchu, à tous égards l'une des plus grandes réalisations architecturales de la civilisation précolombienne, mais également deux autres sites majeurs : Vitcos, où les derniers Incas se retirèrent après l'invasion espagnole. avaient conquis le reste de leur Empire et qui devait devenir leur capitale d'exil pour encore trente-cinq ans ; et un autre site mystérieux en contrebas dans la jungle, dont la signification échappait à Bingham à l'époque, dans une zone qu'il appelait la « Plaine des Fantômes ».

Plus tard, il revint fouiller au Machu Picchu. Il a également entrepris ce qu'il a décrit dans un article sous le titre « D'autres explorations », découvrant une myriade d'autres sites mineurs et le Chemin Inca, un magnifique chemin de pierre qui s'étend au-dessus de la rivière Urubamba pour arriver au Machu Picchu d'une manière que les visiteurs modernes ont encore aujourd'hui. trouver un coup de cœur.

Cependant, c’est en 1911, en l’espace de quelques mois seulement, qu’Hiram Bingham fit les découvertes capitales qui constituent le noyau de ce livre et en font un classique de la littérature d’exploration. Il est impossible de lire La Cité perdue des Incas sans partager l'enthousiasme et la curiosité de Bingham à l'égard de ce qu'il a découvert. C'était un conteur naturel, avec une histoire extraordinaire à raconter.

Comme beaucoup, je l'ai lu pour la première fois lorsque je suis allé au Machu Picchu et j'ai immédiatement été frappé par la vivacité et la fraîcheur avec lesquelles Bingham écrit. Au fil des années, j’ai réalisé qu’il s’agissait d’une œuvre encore plus intrigante et complexe qu’il n’y paraît à première vue. Cela est dû en grande partie au caractère propre de Bingham.

Bingham était un homme qui avait besoin de devenir célèbre. Né en 1875, il avait grandi à Hawaï, fils d'une famille de missionnaires autrefois célèbre et prospère, mais qui avait

ensuite sombré dans une pauvreté distinguée. En tant qu'Hiram Bingham III, il était conscient à la fois de la renommée de son ancêtre (le premier Hiram Bingham avait presque à lui seul converti les îles au christianisme) et de la disgrâce actuelle de la famille.

Dans La Cité perdue des Incas , il se souvient avec émotion d'avoir escaladé « plusieurs montagnes dans la banlieue d'Honolulu » lorsqu'il était enfant et note souvent des similitudes occasionnelles et inattendues entre le Vilcabamba péruvien et les îles vertes d'Hawaï. L'impression donnée est celle d'une jeunesse vécue à ciel ouvert.

Mais en réalité, son enfance a été contrainte. Il était gêné par un besoin constant de réussite scolaire et par le fondamentalisme religieux farouche de ses parents, auquel Bingham tentait d'échapper. Le Pérou lui a offert une liberté qu'il n'avait jamais eue dans sa jeunesse. Comme Che Guevara l'a dit dans un essai astucieux : « Le Machu Picchu était pour Bingham le couronnement de tous ses rêves les plus purs en tant qu'enfant adulte. »

Il a réussi à financer ses propres études à Andover puis à Yale, souvent en encadrant ses camarades étudiants, et a décidé de continuer à enseigner une fois son diplôme obtenu. À six pieds quatre pouces, il avait la carrure élancée d'un joueur de tennis naturel et il a été facilité dans l'échelle politique des nominations par son charme et sa beauté, même si son approche était parfois trop large pour qu'il puisse jamais s'installer complètement confortablement. vie universitaire (Bingham n’a jamais été un grand homme pour les notes de bas de page).

En 1900, alors qu'il avait vingt-cinq ans, il épousa Alfreda Mitchell, fille d'une famille aisée, et ses soucis financiers furent apaisés. Malgré cette nouvelle sécurité et l'acquisition d'un manoir de trente pièces à New Haven, les premières années de

son mariage furent caractérisées par une envie incessante de voyager.

Il a été très tôt attiré par l'idée de l'Amérique du Sud, à la fois en raison de son romantisme inhérent et parce qu'en termes académiques, il s'agissait d'un territoire vierge. Ce n'était pas encore un sujet légitime dans les universités de l'Ivy League et Bingham pouvait donc saisir, comme il le dit, « l'opportunité qu'elle présente pour travailler sur des revendications qui n'étaient pas encore définies ». Alors que les livres de Humboldt sur l'Amérique du Sud au début du XIXe siècle avaient suscité une vague de curiosité en Europe et attiré dans son sillage de nombreux voyageurs (notamment de France), l'intérêt des Nord-Américains pour le continent sud s'était réveillé plus lentement. Ce n'est qu'avec les histoires impressionnantes de la conquête du Mexique et du Pérou écrites plus tard dans le siècle par un avocat de Boston, William Prescott, que le processus a lentement commencé.

Bingham a réussi à se créer un poste de conservateur de la « collection sud-américaine » inexistante de la bibliothèque de Harvard, une collection que Bingham a ensuite entrepris de créer. Il accumule rapidement un catalogue sur fiches de quelque 25 000 articles. Lorsqu'il reçut un lot de papiers de Simón Bolívar, sa première pensée fut d'écrire une biographie du Libertador du XIXe siècle et de sa lutte pour l'indépendance. Puis il décida, de manière caractéristique, qu'il serait plus intéressant d'aller en Amérique du Sud et de suivre la route ardue que Bolivar avait autrefois empruntée à travers le continent, afin d'évaluer à quel point cela avait dû être difficile pour lui et ses hommes.

C'est sa première expédition, en 1906, alors qu'il n'a que trente et un ans, et elle lui donne le goût de l'exploration, malgré ou peut-être à cause des épreuves qu'il rencontre. Il emportait avec lui un fusil dont il avait besoin à la fois pour se protéger et pour tirer le gibier (il remettra plus tard un

Winchester et un Colt à chaque membre de ses équipes péruviennes). Il en a publié un compte rendu dans son premier livre, Journal d'une expédition à travers le Venezuela et la Colombie .

À son retour aux États-Unis, il est devenu maître de conférences en histoire de l'Amérique du Sud à son alma mater , Yale, poste créé spécialement pour lui et le premier poste de ce type dans une université nord-américaine. Bingham a continué à insister pour qu'une plus grande attention soit accordée à son nouveau sujet dans des articles tels que « Les possibilités de l'histoire et de la politique sud-américaines en tant que domaine de recherche ».

Il devait bientôt retourner en Amérique du Sud pour faire des recherches lui-même, cette fois pour une expédition plus ambitieuse de Buenos Aires à travers le continent jusqu'à Lima. Avec un opportunisme typique, Bingham avait réussi à se faire nommer délégué américain à une conférence politique au Chili, et il s'en servait comme tremplin pour le voyage. Il commençait déjà à s'intéresser à la politique et le livre qui en résulta, Across South America , se concentrait sur les opportunités commerciales que l'Amérique manquait en n'investissant pas davantage dans la région, en particulier par rapport à la Grande-Bretagne.

C'est au cours de ce voyage qu'il fut accidentellement propulsé vers un nouveau sujet, les Incas. Jusqu'alors, il s'était concentré sur l'histoire postcolombienne et, pendant son séjour au Pérou, il souhaitait visiter Ayacucho, théâtre de l'une des batailles décisives des guerres d'indépendance de Bolívar. Pour y arriver, il passe par la ville d'Abancay, où le préfet le persuade de participer à une chasse au trésor qu'il monte, sans doute parce que Bingham, en tant que « professeur américain », donnerait une fausse légitimité à l'entreprise. La destination proposée était Choquequirao, le seul site inca de la province de

Vilcabamba déjà connu, bien que peu visité en raison de sa position difficile au-dessus de la rivière Apurímac.

Comme Bingham l'admet joyeusement (sa franchise est l'un des traits les plus attrayants de ses écrits), « nous n'étions pas à la recherche de nouvelles ruines incas et n'avions jamais entendu parler de Choqquequirau ». Mais il a accepté l'invitation avec empressement et, malgré les rigueurs du voyage là-bas pendant la saison des pluies, a trouvé les expériences qui en ont résulté convaincantes.

Il s'est également révélé être un explorateur très observateur. Son point de vue selon lequel Choquequirao était avant tout une « forteresse » a peut-être été contesté par les archéologues ultérieurs, mais les détails du site fournis par Bingham étaient consciencieux et précis. J'ai trouvé ses plans encore les plus utiles lors de mon voyage sur le site en 1982, tout comme l'explorateur américain Vincent Lee lors de son séjour dans les années 1990.

Le récit de Bingham dans La Cité Perdue des Incas sur son initiation au monde des Incas se termine par un célèbre appel de clairon à une exploration plus approfondie, inspiré par la vue de Choquequirao sur le reste de la chaîne de Vilcabamba :

Ces sommets enneigés d'une partie inconnue et inexplorée du Pérou m'ont beaucoup fasciné. Ils m'ont tenté d'aller voir ce qu'il y avait au-delà. Selon les mots toujours célèbres de Rudyard Kipling, il y avait « Quelque chose de caché ! Allez le trouver ! Allez regarder au-delà des champs de tir – Quelque chose de perdu derrière les champs de tir. Perdu et vous attend. Aller!'

Le lecteur occasionnel de La Cité Perdue des Incas pourrait supposer que les dés étaient désormais jetés et que Bingham était déterminé à retourner au Pérou. En fait, cela n'a fait que confirmer chez lui son désir d'être "un explorateur", puisqu'il choisit désormais d'exposer son métier dans Who's Who in

America . Peu lui importait où il allait, du moment que cela lui permettrait de se faire un nom. De retour aux États-Unis, il tente de récolter des fonds pour plusieurs expéditions : au Mexique pour étudier les Mayas ; dans la jungle équatorienne pour explorer les sources du fleuve Napo ; même un plan imprudent pour trouver une nouvelle route vers le nord à travers l’Amazonie, de La Paz à Manaus. Personne ne le soutiendrait. Lorsqu'il proposa alors de retourner au Pérou, l'objectif principal n'était pas d'explorer le cœur des Incas, mais d'être le premier à gravir une montagne qu'il pensait (à tort) être la plus haute d'Amérique du Sud : le mont Coropuna. C'était commodément proche de Vilcabamba et se trouvait également le long du méridien 73°, qui n'avait jamais été cartographié, alors Bingham a proposé, comme édulcorant supplémentaire pour le programme de parrainage, de faire une enquête plus approfondie sur la région inca.

Lorsqu’aucun corps universitaire ne voulait le soutenir, il s’est tourné vers ses camarades de classe de Yale. Certains des plus riches ont contribué à financer l’expédition. D'autres l'ont rejoint. L'équipe qu'il emmena au Pérou en 1911, même si elle donnait l'impression que chaque membre était venu avec un rôle assigné (« le naturaliste », « le médecin », etc.), était plutôt une alliance ad hoc d'amis d'université qui, comme Bingham , , j'avais bien envie d'une aventure. Ils en ont un.

Cuzco, l'ancienne capitale des Incas, se trouve sur un haut plateau au bord des Andes, à plus de 10 000 pieds d'altitude. Le plan de Bingham était de descendre de ce plateau le long de la vallée de l'Urubamba. Cette rivière serpente une route détournée à l'ouest, au nord et enfin à l'est de Cuzco pour atteindre l'Amazonie, et traverse le quadrant de canyons à plongée spectaculaire et de chaînes de montagnes brisées connues sous le nom de Vilcabamba.

L'expérience d'expédition précédente de Bingham lui avait appris l'importance de tout planifier de manière obsessionnelle,

des boîtes de nourriture aux « lits pliants » qu'ils utiliseraient pour les protéger du sol humide, et il avait un talent pour une telle logistique. La chance était également de son côté, car les récents développements scientifiques avaient révélé de nombreuses informations utiles. À Londres, Sir Clements Markham, président de la Royal Geographical Society, venait de publier The Incas of Peru en 1910. Cet article mettait bien plus l'accent que les récits précédents sur la fin de la période « néo-inca », lorsque les Incas fuyaient Cuzco vers le Vilcabamba après l'invasion espagnole : Bingham s'en est largement inspiré pour les sections historiques de la Cité perdue des Incas .

En arrivant au Pérou, Bingham consulta également un érudit péruvien, Carlos Romero, qui lui parla d'un rapport récemment retrouvé laissé par l'un des derniers Incas, Titu Cusi, qui, avec les chroniques d'un frère augustin, Antonio de la Calancha, a indiqué qu'il y avait d'autres ruines à Vilcabamba, y compris la soi-disant «dernière capitale des Incas», Vitcos.

Utilisant ses relations de bibliophile en tant que conservateur des collections sud-américaines de Harvard et de Yale, Bingham avait retrouvé le récit d'un ancien voyageur, le comte de Sartiges, un jeune diplomate français énergique qui avait été le premier à laisser un récit écrit de Choquequirao. en 1834 : « Voyage dans les Républiques de l'Amérique du Sud ». Le récit de Sartiges sur ses voyages à travers le Vilcabamba est un récit puissant et humain qui prend Humboldt comme modèle, et il mérite d'être lu beaucoup plus largement qu'il ne l'est aujourd'hui. Son influence sur Bingham a été sous-estimée, car son exemple aurait montré au nouvel « explorateur » une multitude d'itinéraires possibles à travers la région – et aurait également suggéré qu'une littérature passionnante pourrait être faite sur une telle exploration. La description que Sartiges fait du Vilcabamba était précisément de nature à aiguiser l'appétit de Bingham :

Celui qui veut admirer la nature américaine dans tous ses contrastes et sa splendeur devrait emprunter cette route… un voyageur pourrait se croire un instant au pôle Nord, puis se retrouver l'instant d'après dans une zone tropicale de plantations de café, de bananes et de canne à sucre.

Lorsque Bingham et son équipe descendirent l'Urubamba en 1911, ils avaient un avantage sur les voyageurs tels que Sartiges qui les avaient précédés : un sentier muletier avait récemment été creusé dans le canyon de la vallée, pour permettre de remonter plus facilement le caoutchouc depuis le jungle.

Presque tous les voyageurs précédents avaient quitté la rivière à Ollantaytambo et emprunté un col élevé à travers les montagnes par le mont Verónica pour rejoindre la rivière plus bas, coupant ainsi un coin important mais ne visitant donc jamais la zone autour de Picchu (ou Pijchu comme on l'écrivait parfois). – presque tous les termes quechua ont des variantes). C'était autant par commodité que par les difficultés de négocier la descente de la rivière avant que le sentier muletier ne soit tracé, ce que Bingham exagère : Pachacuti, le célèbre guerrier Inca du XVe siècle, avait conduit des armées entières le long de l'Urubamba sans problème.

La vallée de Picchu était encore peu visitée à l'époque de Bingham, d'autant plus que les effets de la récession provoquée par la désastreuse guerre du Pacifique entre le Pérou et le Chili se faisaient encore sentir et que les activités locales telles que l'exploitation minière avaient disparu. Bingham semble avoir parfaitement ignoré cela et pensait que la vallée dans laquelle il était tombé était une version intemporelle de la pastorale, plutôt qu'une communauté minière contrainte à l'agriculture par les temps difficiles (bien que cela convenait également à son récit des événements ultérieurs).

Il y a un moment désarmant où Bingham se tourne vers le lecteur, à sa meilleure manière d'histoire de bar, pour commencer son récit d'exploration : « Les gens me disent

souvent : « Comment avez-vous découvert le Machu Picchu ? La réponse est que je cherchais la dernière capitale inca. Bingham savait déjà que la « dernière capitale inca », Vitcos, se trouvait bien au-delà de la vallée de Picchu. Ainsi, lorsque sa petite expédition traversa la vallée, à seulement quelques jours de Cuzco, ils étaient encore au ralenti, se jouant.

Un mémoire récent, Portrait d'un explorateur , rédigé par l'un des sept fils de Bingham, Alfred, comprend des entrées de journal révélatrices que Bingham a rédigées à l'époque. Selon ceux-ci, le 24 juillet a commencé tranquillement, Bingham essayant de disposer suffisamment de mules pour la prochaine étape du voyage – un casse-tête constant lors de telles expéditions. De ses six compagnons, quatre étaient ailleurs dans la vallée ; Les deux hommes avec Bingham, Harry Foote et William Erving, n'ont montré aucun intérêt à l'accompagner sur la colline voisine pour voir des ruines dont un agriculteur local, Melchor Arteaga, leur avait parlé la nuit précédente. Une bruine de pluie matinale avait sans doute refroidi leur enthousiasme.

Bingham semble également avoir été peu ardent dans sa mission. Il quitta le camp seulement après dix heures, s'engageant ainsi à une ascension de plusieurs milliers de pieds à midi alors que le soleil brûlait les nuages. Il n’a pas non plus pris la peine de déjeuner, une décision qu’il a regrettée plus tard. Dans La Cité perdue des Incas , il raconte de manière vivante qu'il a fait l'ascension sans s'attendre le moins du monde à trouver quoi que ce soit au sommet.

Mais dans son récit de l'histoire, Bingham est hypocrite lorsqu'il prétend qu'il a entendu parler des ruines là-bas pour la première fois seulement la nuit précédente, par Melchor Arteaga. Les notes du journal indiquent clairement que dix jours auparavant, le 14 juillet, alors qu'il dînait en amont, un sous-préfet « ivre » lui avait dit qu'à quelques lieues en aval de l'Urubamba se trouvait la montagne de « Huainapichu », où se

trouvaient « de meilleures ruines à visiter ». trouver qu'à Choquequirao'.

Des informations encore plus précises lui avaient été données par Albert Giesecke, recteur de l'Université de Cuzco, qui lui avait raconté un voyage qu'il venait d'effectuer sur l'Urubamba pendant la saison des pluies, alors qu'il avait également rencontré Melchor Arteaga, qui lui avait proposé de emmenez Giesecke voir les mêmes ruines pendant la saison sèche s'il revenait un jour, car la montée était trop difficile sur le mouillé.

Le voyageur français Charles Wiener avait même publié une référence aux ruines dont il avait entendu parler à « Huaina Picchu et Matcho Picchu » dans son livre de 1875, bien qu'il ne les ait pas visitées parce qu'elles interrompaient son itinéraire. Dans La Cité perdue des Incas , Bingham dit qu'il n'en a eu connaissance qu'après avoir découvert les ruines, bien qu'il ne soit pas caractéristique de sa part d'avoir ignoré une source d'informations locales aussi utile, compte tenu de sa préparation minutieuse pour l'expédition. Les spécialistes qu’il a consultés, comme Carlos Romero, connaissaient certainement cette référence.

Le fait que Bingham ait entendu plus de rumeurs sur des ruines potentielles au Machu Picchu qu'il ne veut en révéler dans le livre n'enlève rien à sa réussite dans sa découverte. Tous les explorateurs évoluent dans un brouillard continu de rumeurs et de demi-vérités, et aller au-delà de la réalité nécessite un engagement. La persévérance face à l'incertitude était l'un des traits les plus réussis de Bingham.

Il méritait de trouver ce qui l'attendait au sommet. Pourtant, en lisant la description par Bingham de son émerveillement face à ce qu'il a découvert au Machu Picchu, il est important de se rappeler que la Cité perdue des Incas est une œuvre rétrospective, écrite près de quarante ans après les événements qu'elle décrit, lorsque Bingham était un ancien homme.

Ses notes de journal de l’époque révèlent une appréciation beaucoup plus progressive de ses réalisations. Il a passé l'après-midi sur les ruines à noter les détails et les dimensions de certains bâtiments. Puis il descendit et rejoignit ses compagnons, à qui il semble avoir peu parlé de sa découverte. Son collègue Harry Foote n'en a même pas parlé dans son journal : il a juste noté « une période intéressante » pour collectionner des papillons près de la rivière. Dès le lendemain, ils ont tous continué leur descente dans la vallée comme si de rien n'était – une chose extraordinaire à faire quand on vient de découvrir une cité inca inconnue. Mais à ce stade, Bingham ne se rendait pas compte de l’étendue du site, ni de l’usage qu’il pourrait faire de cette découverte. Le fait qu’il ne s’attendait pas à trouver quoi que ce soit l’avait laissé au dépourvu.

Bingham était plus excité par certains ossements qu'il avait trouvés plus tôt dans un dépôt glaciaire près de Cuzco. Il espérait qu'il s'agirait peut-être de ceux d'un des premiers hommes de l'Antiquité révolutionnaire et avait fait en sorte que des photos des ossements soient renvoyées aux États-Unis. C'est cette découverte qui, selon lui, pourrait le rendre célèbre, même si les ossements se sont avérés relativement récents. Il s'était également concentré sur sa recherche de Vitcos, la « dernière capitale inca », dont il savait qu'elle devait l'attendre. Il n'y avait aucune mention d'une quelconque ruine inca à proximité du Machu Picchu dans aucune des premières Chroniques, et il semble que les Espagnols l'ignoraient complètement, de sorte que Bingham n'avait aucun cadre de référence dans lequel placer sa découverte. Pour citer le vieil adage des explorateurs : « On ne trouve que ce que l'on cherche ».

Ainsi, il n'en a pas fait grand cas à ses compagnons ni même y est revenu, bien qu'il n'y ait passé que quelques heures, bien moins que le touriste moderne moyen. Il s'est arrangé pour que d'autres membres de l'expédition effectuent davantage de

nettoyage du site dans les semaines qui ont suivi, alors que lui-même n'est revenu qu'un an plus tard, pour une autre expédition.

Bingham a peut-être aussi réalisé qu'il n'était pas le premier à visiter les ruines. Comme il l'écrivait dans son journal, il avait vu le nom « Agustín Lizárraga » écrit au fusain sur l'un des murs, avec une date de 1902. Lorsqu'il descendit du Machu Picchu, il interrogea Melchor Arteaga à ce sujet et nota : « Agustín Lizárraga est le découvreur du Machu Picchu et vit au pont de San Miguel.' Ce pont se trouvait juste en aval du camp de l'expédition. En passant par là le lendemain, Bingham a rencontré le frère de Lizárraga, Ángel, qui lui a donné de plus amples informations. Il devait être évident que l'existence des ruines était généralement connue dans la vallée, même si personne ne se rendait compte de leur intérêt ou de leur importance. Une partie de la place centrale était cultivée par des agriculteurs locaux.

Cependant, comme Bingham commença lentement à s'en rendre compte, personne n'avait fait connaître le Machu Picchu. Les autorités archéologiques de Cuzco, encore moins de Lima ou des États-Unis, l'ignoraient. Ainsi, même s'il n'est pas le premier à avoir visité les ruines, il est le premier à comprendre leur importance et à les faire connaître au monde. Pour reprendre l'euphémisme utile inventé par les autorités ultérieures du Machu Picchu, il était leur « découvreur scientifique ».

Au moment où il put ensuite écrire à sa femme Alfreda, il lui dit : « ma nouvelle ville inca, Machu Picchu… est bien plus merveilleuse et intéressante que Choquequirao. La pierre est aussi fine que n'importe quelle pierre de Cuzco ! C'est inconnu et cela fera une belle histoire.

Le processus pour en faire la « belle histoire » qu'est devenue la Cité perdue des Incas a pris de nombreuses années. En 1913, Bingham écrivit un premier compte rendu pour le magazine

National Geographic couvrant à la fois l'expédition révolutionnaire de 1911 et celle de 1912, lorsqu'il revint nettoyer et fouiller le Machu Picchu. À l'époque, il était encore maître de conférences à Yale et il s'agit donc d'un récit relativement académique et précis. Puis, en 1922, il publia une version populiste d'un livre de voyage, Inca Land , et en 1930, un récit spécialisé sur les fouilles du site de Machu Picchu, une citadelle des Incas . Finalement, en 1948, il révise ces œuvres pour produire La Cité perdue des Incas .

Ainsi, au moment où il a parlé de la « Découverte » (comme il en est venu à la capitaliser) dans ce livre, il avait déjà raconté l'histoire à plusieurs reprises et savait précisément comment la présenter avec le maximum d'effet. Les phrases originales et laconiques qu'il avait notées dans son carnet : « Maisons, rues, escaliers ». Pierre finement taillée. – se transformaient désormais en une séquence théâtrale de merveilles architecturales, dans laquelle chaque nouveau bâtiment était applaudi à son entrée.

Dans le premier récit du National Geographic , il s'en était tenu à une description plus prosaïque :

Bientôt nous nous trouvâmes au milieu d'une forêt tropicale, à l'ombre des arbres de laquelle on distinguait un dédale de murs anciens, des ruines d'édifices faits de blocs de granit, dont certains étaient joliment agencés dans le style le plus raffiné. de l'architecture inca. Quelques mètres plus loin, nous arrivâmes à un petit espace ouvert sur lequel se trouvaient deux splendides temples ou palais. Le caractère supérieur du travail de la pierre, la présence de ces splendides édifices et de ce qui semblait être un nombre inhabituellement élevé d'habitations en pierre finement construites, m'ont amené à croire que Machu Picchu pourrait s'avérer être la ruine la plus grande et la plus importante découverte dans L'Amérique du Sud depuis l'époque de la conquête espagnole.

Même là, on peut déjà voir comment Bingham commençait à l’époque à appliquer du recul sur ses propres perceptions : le passage à ce qui était réellement une découverte rétrospectivement commençait déjà. Croyait-il vraiment, lorsqu'il l'a découvert, qu'il s'agissait de « la ruine la plus grande et la plus importante découverte en Amérique du Sud » ?

Dans La Cité perdue des Incas , ce premier paragraphe devient un chapitre à part entière, et son récit de la découverte des ruines est plein de tours de passe-passe et d'artifices littéraires élaborés : le pont qu'ils parviennent à traverser même s'il a été emporté quelques jours plus tard; le serpent qu'ils ne voient jamais mais qui se serait jeté sur eux s'ils l'avaient vu ; ses compagnons qui décident de ne pas l'accompagner et le guide qu'il faut convaincre que cela en vaut la peine ; la suggestion traînante selon laquelle, dans un pays où « on ne peut jamais dire si un rapport est digne de foi », il pourrait bien être victime d'une rumeur vague. Un moment magistral se produit lorsque Bingham se voit offrir « de l'eau fraîche et délicieuse » dans une cabane et envisage d'abandonner ce qui pourrait être une quête inutile des délices de la vue et d'une sieste (des hommes inférieurs, laisse-t-il tranquillement entendre, auraient fait exactement cela). . Mais il s'attarde sur la découverte elle-même.

Et ici, il profite du contraste entre le guide local, qui ne peut pas apprécier les gloires qu'il révèle, et Bingham lui-même, qui le fait immédiatement. Cela a pour effet de ce qui fait que Bingham semble être la seule personne présente alors que ces gloires architecturales lui sont dévoilées, une audience privée pour l'explorateur et le lecteur, et il raconte l'histoire d'une manière magistrale et convaincante, compte tenu de la nature statique de son sujet. Le mot « tout à coup » est répété pas moins de trois fois sur autant de paragraphes. Le langage est hallucinogène, en spirale : « Cela ressemblait à un rêve

incroyable… cela m'a coupé le souffle… surprise après surprise dans une succession ahurissante… la vue m'a tenu en haleine… »

C’est sa réinvention littéraire de la découverte – c’est ce qu’il pense que cela aurait dû être pour lui. Ce faisant, certains faits gênants sont supprimés, comme son fils Alfred l'a souligné dans ses mémoires francs : en réalité, les ruines avaient déjà été nettoyées par les agriculteurs indiens qui y vivaient, comme le révèlent les premières photographies de Bingham, alors que dans La Cité perdue des Incas , ils sont décrits comme étant recouverts par la prolifération d’une forêt tropicale. Mais Bingham ne fait que faire ce que font presque tous les explorateurs. Les fouilles et l'évaluation archéologique sont un processus lent, et plutôt que de décrire le séchage de la peinture, Bingham a simplement compressé sa lente prise de conscience de l'importance du Machu Picchu, qui a pris plusieurs années, dans l'euphorie enivrante d'un seul après-midi.

Le récit de Bingham doit également être apprécié dans un contexte littéraire et archéologique. Conan Doyle a publié Le Monde perdu la même année où Bingham a fouillé le Machu Picchu, et La Cité perdue des Incas a été écrit avec une idée claire de ce que le public attendait d'une œuvre d'aventure, jusqu'à la similitude des titres. Après tout, il s'agissait d'un continent où, comme le disait Conan Doyle, « plus vous en sauriez sur l'Amérique du Sud, plus vous comprendriez que tout était possible – tout ».

Il existait un canon bien connu de romans d'aventures qui ont donné à Bingham ses tropes littéraires, depuis La Jangada de Jules Verne, un récit de la descente de l'Amazonie, jusqu'aux œuvres de Rider Haggard : des compagnons fidèles, des indigènes peu fiables et des indices donnés par certains anciens. la chronique. (La relation entre écrivains et explorateurs était symbiotique – Conan Doyle avait, dans son

tour à tour, basé sur le récit du Monde Perdu sur les récits récents du Mato Grosso par l'explorateur britannique le colonel Fawcett.)

Il n'est pas surprenant que Bingham ait cité le poème de Kipling « L'Explorateur » en parlant de l'attrait du Vilcabamba – « Quelque chose de caché ! Allez le trouver !/ Allez chercher derrière les champs de tir –/ Quelque chose de perdu derrière les champs de tir –/ Perdu et qui vous attend. Aller!' – car ce style littéraire édouardien viril était précisément ce à quoi il aspirait.

Dans La Cité Perdue des Incas , les rivières sont toujours déchaînées, les sentiers dangereux et les montagnes escarpées. Un bon exemple nous vient très tôt, lors du voyage à Choquequirao, lorsque Bingham, comme si souvent, utilise la construction littéraire « il semblait que… » : « il semblait que nos mules lourdement chargées devaient sûrement perdre pied et rouler sur le quinze cents pieds jusqu'à la tumultueuse rivière Apurímac en contrebas. Quiconque a voyagé dans cette région sait que les voyageurs humains sont plus susceptibles de perdre pied que les mules, mais peu importe. De même au pont en contrebas sur l'Apurímac : « le traverser semblait être une mort certaine ».

Pourtant, en plus de ses hyperboles occasionnelles, Bingham a l'œil pour les sublimités du paysage qu'il traverse – ses descriptions de la fécondité et du drame de Vilcabamba sont inégalées. La franchise engageante dont il a déjà fait preuve en admettant que son intérêt initial pour les ruines incas était accidentel se poursuit tout au long du livre. Il est également doué pour les moindres détails de la vie d'un explorateur, qu'un récit plus académique pourrait laisser de côté : les moucherons, la pluie et les incertitudes continuelles.

Bingham a surtout une approche admirablement catholique de l’exploration. À la manière de Humboldt un siècle plus tôt, il est intrigué par toute une série de phénomènes, de la géologie à

l'étymologie en passant par les conditions de vie des Indiens Quechua qu'il rencontre.

Personne ne le qualifierait jamais d'archéologue spécialisé, comme il est heureux de le révéler dans le texte – un aveu que les archéologues universitaires le soutiennent depuis toujours, même lorsqu'ils fouillent les sites qu'il a trouvés pour eux.

La renommée du Machu Picchu est telle qu'il est facile de la négliger La réalisation très importante de Bingham dans sa prochaine découverte. Car grâce à un travail de détective minutieux, il réussit à atteindre son objectif initial : trouver le site de l'ancienne capitale inca, Vitcos, et le temple voisin de Chuquipalta, ou « Ñusta Isppana, le Rocher Blanc », comme l'appelait Bingham.

C'est peut-être moins impressionnant sur le plan architectural, mais Vitcos a une résonance historique que le Machu Picchu n'a pas : ici Manco Inca, le grand chef de la guérilla des derniers Incas, a régné et est mort, assassiné par des invités espagnols perfides sur la place. La découverte de ce site par Bingham était un modèle d'utilisation consciencieuse des sources, et personne n'a jamais contesté son identification du site. Le White Rock était une découverte tout aussi évocatrice.

Bingham ne s'est pas arrêté là non plus. Il a continué par un col élevé dans un pays véritablement sauvage et inexploré, descendant vers l'Amazonie. C'était ce qu'il aimait le plus : la chasse aux ruines. Comme peuvent le constater tous ceux qui ont déjà suivi les traces de Bingham, cela exigeait une réelle ténacité : aucune chaîne de montagnes ne semblait avoir été trop haute pour lui, aucune jungle trop peu attrayante.

En voyageant uniquement avec le compagnon de Yale qu'il trouvait le plus sympathique, Harry Foote, Bingham découvrit d'autres bâtiments à un endroit appelé Espíritu Pampa, ou, comme il le traduit, « la plaine des fantômes ». Cette colonie était couverte d'une forêt tropicale si dense que Bingham n'en a

découvert qu'une petite partie et n'a pas eu conscience de toute son étendue. En effet, la place d'Espíritu Pampa est si grande que lorsque Bingham la traversa et trouva des maisons de chaque côté, il supposa qu'il avait trouvé un village dispersé de bâtiments isolés avec peu d'espace entre les deux, plutôt que l'espace civique central d'une ville. C'était une erreur naturelle à commettre. Ce n'est qu'en 1964 que l'étendue complète du site d'Espíritu Pampa fut révélée par un explorateur américain ultérieur, Gene Savoy.

Même à partir des quelques bâtiments que Bingham a trouvés, la logique voulait que ce soit le dernier refuge des Incas, la « ville de Vilcabamba » dont les chroniqueurs ont parlé après que les Espagnols les eurent chassés de Vitcos. Dans les notes de son journal de l'époque, Bingham a admis cette logique. Mais il aussi aspirait à expliquer le Machu Picchu. Peut-être aurait-il pu s'agir du « lieu de la dernière retraite » ?

En déformant le kaléidoscope des références géographiques et historiques à la « ville de Vilcabamba », Bingham a pu plus tard plaider, quoique de manière tortueuse, en faveur d'une telle attribution. Ce n'est pas une question avec laquelle aucun érudit moderne ne serait d'accord, comme John Hemming l'a soutenu de manière concluante dans son livre La Conquête des Incas . Des sources supplémentaires découvertes depuis l'époque de Bingham confirment l'identification d'Espíritu Pampa comme « le vieux Vilcabamba » des chroniques, près duquel les Espagnols capturèrent le dernier Inca, Tupac Amaru, et le ramenèrent à Cuzco pour y être exécuté.

L'autre théorie de Bingham, selon laquelle le Machu Picchu serait le lieu de naissance des Incas, n'a pas non plus de partisans. Pourtant, sa description des bâtiments réels du Machu Picchu est approfondie et astucieuse, et il a apporté une réelle intelligence sur des problèmes tels que l'utilisation des toits et des portes par les Incas. Son impulsion à attribuer un rôle central au Machu Picchu dans l'histoire inca était le

résultat naturel de son appréciation de la virtuosité de l’architecture, même si les conclusions auxquelles il était parvenu étaient erronées. Comparées à certaines des théories farfelues qui allaient suivre, ses spéculations semblent modestes.

Alors, quelle était la fonction du Machu Picchu ? Discuter longuement de cette question dépasse le cadre de cette introduction, mais la réponse courte actuellement privilégiée par de nombreux experts, basée sur un document découvert en 1983, est qu'elle a probablement été construite par le plus grand de tous les Incas, Pachacuti, qui a commencé l'expansion explosive de l'Empire au milieu du XVe siècle. Une autre hypothèse est qu'il l'a peut-être utilisé comme une magnifique propriété de campagne, lorsqu'il voulait se retirer de Cuzco dans des quartiers plus chauds. Ses descendants ont construit d'autres domaines similaires pour leur propre usage, dont Choquequirao pourrait également en faire partie, et ainsi Machu Picchu a été abandonné après la mort de Pachacuti.

Les propres attributions de Bingham concernant la fonction du Machu Picchu devaient venir beaucoup plus tard, alors qu'il essayait de digérer ce qu'il avait découvert. En 1911, de retour d'Espíritu Pampa, il ne prit même pas la peine de revenir sur le site même lors de son passage, alors qu'il avait une journée en main. Il a laissé le défrichement et la cartographie aux deux membres les moins expérimentés de son équipe et a continué pour tenter de gravir le mont Coropuna, ce qu'il a dûment fait. Lorsqu'il a pris des mesures d'altitude au sommet, il a découvert, avec sa déception naturelle, que ce n'était pas la plus haute montagne des Amériques – le mont Aconcagua l'a battu, comme d'autres – mais qu'il s'agit néanmoins d'une ascension très impressionnante d'un sommet de 20 800 pieds. sur un itinéraire inédit.

Ce n'est que lorsqu'il a fallu écrire ses expériences dans son pays qu'il a commencé à cerner le problème et le potentiel du

Machu Picchu. Ses premiers rapports d'expédition parlaient davantage des ossements « des premiers hommes » qu'ils avaient trouvés que des sites incas, mais cela changea rapidement lorsqu'il se rendit compte, à son grand embarras, que les ossements n'étaient pas nécessairement aussi vieux qu'on l'avait imaginé. Il écrivit ensuite un récit de son ascension du mont Coropuna, mais cela ne parvint pas non plus à enflammer le public.

Entre-temps, Sir Clements Markham fut le premier à publier un rapport sur les découvertes archéologiques de Bingham à Vilcabamba, « une région d'intérêt particulier », dans le journal de la Royal Geographical Society de décembre 1911. Il fait la plus brève des références à un site que Bingham avait appelé 'Macchu-Pichu, où se trouvait un groupe d'édifices incas, construits avec de grosses pierres magnifiquement travaillées. L'un des murs contenait trois fenêtres de taille inhabituelle. Markham poursuivit en notant, sur le ton d'un maître d'école inquiet, « c'est le cœur de la présente tranche d'informations reçues de M. Bingham. J'espère que c'est le précurseur d'une description topographique plus complète… »

Bingham a décidé de donner bien plus qu'une simple « description topographique plus complète ». Après qu'une nouvelle saison de fouilles au Machu Picchu en 1912 eut confirmé son importance, il lança une offensive publicitaire. Il persuada National Geographic de parrainer ses expéditions et de prendre la décision inhabituelle de consacrer l'intégralité du numéro d'avril 1913 de leur magazine à ses découvertes, avec le titre « Au pays des merveilles du Pérou ». Sous le titre haletant « Les ruines d'une ancienne capitale inca, Machu Picchu », le magazine proclamait :

Cette merveilleuse ville, construite par les Incas il y a probablement 2 000 ans, a été découverte par le professeur Hiram Bingham, de l'Université de Yale, et mise au jour et fouillée sous sa direction en 1912, sous les auspices du National

Geographic et de l'Université de Yale, et pourrait s'avérer être le groupe de ruines le plus important découvert en Amérique du Sud depuis la conquête du Pérou. La ville est située sur une crête étroite et escarpée, à deux mille pieds au-dessus de la rivière et à sept mille pieds au-dessus de la mer… Elle contient environ deux cents édifices construits en granit blanc, dont des palais, des temples, des sanctuaires, des bains, des fontaines et de nombreux escaliers.

En tenant compte d'un peu de flexibilité dans les dates (le Machu Picchu a été construit il y a environ 550 ans, et non 2 000), c'est l'image hollywoodienne qui a captivé l'imagination du public. Une spectaculaire affiche triple dépliante a été publiée avec le magazine, montrant la ville depuis le point de vue qui allait devenir si familier, étalée sur une crête de montagne avec Huayna Picchu montant derrière. Le Machu Picchu avait commencé à jouer son rôle de pin-up de l'archéologie du XXe siècle.

Bingham avait acquis sa renommée. Dans un pays qui était auparavant trop occupé à se découvrir lui-même pour prêter beaucoup d'attention au reste du monde, la découverte de Bingham a fait de lui à la fois un pionnier et une célébrité instantanée. L'année même où Scott et Amundsen couraient vers le pôle Sud, les Américains étaient ravis de faire une découverte sensationnelle et d'avoir leur propre héros explorateur. Le personnage hollywoodien de l'archéologue aventureux à la recherche de tombes perdues vient en grande partie de lui.

La découverte du Machu Picchu a également propulsé Bingham dans la hiérarchie académique. L' article du National Geographic de 1913 avait anticipé cela en le décrivant prématurément comme « Professeur Hiram Bingham » : deux ans plus tard eut lieu la véritable nomination par Yale, pour

laquelle il était incroyablement jeune, à peine moins de quarante ans.

Bingham a pleinement justifié sa nouvelle renommée et sa nouvelle position par son travail. Il a consacré son énergie intellectuelle aux Incas, utilisant toutes ses compétences bibliographiques pour produire des ouvrages à la fois populaires et spécialisés. des livres sur l'importance du Machu Picchu et des autres sites qu'il avait découverts. Les vacances d'été de Yale coïncidaient parfaitement avec la saison sèche au Pérou, et il en profita pour revenir en juillet 1914 et 1915 pour une exploration plus approfondie. Son succès initial au Machu Picchu signifiait que ces expéditions ultérieures étaient beaucoup plus importantes et financées en partie par National Geographic , qui continuait à faire connaître ses découvertes.

Même avec la célébrité, il était toujours agité. À la fin de sa dernière expédition, il avait pénétré presque tous les recoins de Vilcabamba et avait besoin de nouveaux défis. Il s'est engagé dans le corps expéditionnaire du colonel Pershing pour la tentative avortée de chasser Pancho Villa jusqu'au Mexique, après que le révolutionnaire mexicain ait « envahi » le Texas. Puis, lorsque l’Amérique est entrée dans la Première Guerre mondiale, il a rejoint le tout nouveau service aérien, bien qu’il ait largement dépassé l’âge de l’enrôlement. Il s'y est immédiatement mis et a écrit chez lui :

Voler entre les nuages élevés et les nuages duveteux en contrebas a été une expérience merveilleuse. Je pouvais voir la grande mer blanche de nuages au-dessous de moi sur des kilomètres et des kilomètres. Parfois, le soleil traversait la couche supérieure et faisait ressembler la surface supérieure de la couche inférieure à des champs de neige et à des sommets des Andes.

À son retour de France, il entre en politique et connaît une ascension fulgurante au sein du Parti républicain, les

nominations se succédant si vite qu'il occupera à un moment donné trois postes ascendants en autant de jours. Tout comme pour John Glenn plusieurs années plus tard, l'aura d'un explorateur était puissante. Bingham a également été aidé par le fait qu'il mesurait une tête de plus que tous ses collègues photographiés.

En 1925, il était sénateur, même si sa carrière allait être difficile. Il a reçu une censure totale de la part de ses collègues, une honte inhabituelle, même si son délit (avoir employé un lobbyiste) semble avoir été davantage un mépris désinvolte des procédures que quelque chose de plus vénal. Le New Deal l'a balayé et d'autres problèmes l'ont assiégé après avoir perdu son siège de sénateur : il s'est séparé de sa femme au milieu de disputes financières compliquées et de soupçons qu'il s'était comportée de manière peu honorable dans l'administration de sa fortune.

Mais en 1948, une diversion survint. Il avait toujours gardé sa principale occupation d'« explorateur » dans le Who's Who in America , malgré les nominations à Yale, dans l'armée de l'air et au Sénat. Son récit de ses expériences de guerre était intitulé Un explorateur dans le service aérien . Il décide désormais de revenir à ses premières amours pour un dernier livre. Le résultat, Lost City of the Incas , est la distillation finale par Bingham de la pleine signification de ce qu'il avait découvert au cours de ce mois à couper le souffle de 1911, alors qu'il était un jeune homme.

Le livre est divisé en trois sections : la première partie donne un aperçu historique des Incas ; La deuxième partie raconte l'histoire de son premier voyage à Choquequirao en 1909 et de l'expédition péruvienne de Yale en 1911, bien qu'il réserve le récit de la découverte du Machu Picchu pour la troisième partie, qui analyse également les résultats des fouilles ultérieures.

Les érudits modernes pourraient remettre en question sa description du règne inca comme un « despotisme bienveillant », et les archéologues déplorent son approche brutale des fouilles (ses ouvriers utilisaient des pieds-de-biche), mais il ne fait aucun doute sur le sens énergique de l'enquête que révèle le livre, et sa portée aiguë de référence. Bingham est toujours capable d'observations surprenantes – comme cette remarque soudaine selon laquelle « les ruines [de Choquequirao] présentent aujourd'hui un aspect plus frappant qu'elles ne l'étaient lorsqu'elles étaient couvertes de toits de chaume ». Et il n'acceptait pas aveuglément les descriptions de ceux qui l'avaient précédé : son placement prudent de la « forteresse » d'Ollantaytambo entre guillemets et sa déclaration selon laquelle « il est probable que cette « forteresse » soit devenue un jardin royal » sont remarquablement proches. aux vues des savants modernes : il fut le premier à les énoncer.

Même s’il s’est peut-être trompé dans son attribution du Machu Picchu, sa réussite n’en reste pas moins immense. Près d'un siècle après ses découvertes à Vilcabamba, de nombreux explorateurs et archéologues ajoutent encore des notes et des éclaircissements à son travail de pionnier.

J'aime l'imaginer écrivant ce livre à la fin de ses jours, alors que, comme son contemporain fictif Charles Foster (Citizen) Kane, il pouvait enfin mettre de côté les années frustrées de la vie politique. bureau, avec toutes leurs controverses et leurs échecs, et regarder en arrière avec une perspective comprimée sur un moment de triomphe recréé, le moment où il a franchi pour la première fois la crête d'une colline pour voir une ville entière s'étaler devant lui.

C’est cette qualité supplémentaire d’émotion retrouvée plusieurs années plus tard qui contribue à faire de la Cité perdue des Incas un récit si puissant de ce qui fut une réalisation remarquable.

PHOTOGRAPHIES DE MACHU PICCHU PAR BINGHAM

« Est-ce que quelqu'un croirait ce que j'avais trouvé ? Heureusement, dans ce pays où la précision du récit de ce que l'on a vu n'est pas une caractéristique prédominante des voyageurs, j'avais un bon appareil photo et le soleil brillait.

Hiram Bingham, *la cité perdue des Incas*

Lorsque Hiram Bingham remonta la vallée de l'Urubamba le 24 juillet 1911 et trouva les ruines du Machu Picchu qui l'attendaient, il disposait d'un appareil photo Kodak 3 A Special.

Confronté à un ensemble de bâtiments incas inédits, qu'il reconnut immédiatement comme étant de la plus belle construction possible, la première action de l'explorateur américain ne fut pas de les décrire dans son carnet de poche ou d'en dresser un plan détaillé, comme on aurait pu s'y attendre. C'est arrivé plus tard. La première note de son carnet montre qu'il s'est immédiatement mis à prendre une série de photographies.

La longue histoire d'amour de la caméra avec le Machu Picchu avait commencé.

Comme à son habitude, Bingham a soigneusement répertorié ses clichés, nommant chaque élément au fur et à mesure qu'il le photographiait : le « Mausolée Royal », la « Place Sacrée », l'« Intihuatana » (« poteau d'attelage du soleil ») – les noms qu'ils portent encore aujourd'hui. . Mais ses trente et une premières images sont hésitantes et exploratoires. C’est comme si la nouvelle ville ne rentrait pas facilement dans le cadre.

Contrairement à ses souvenirs ultérieurs, le soleil ne brillait pas et la lumière était mauvaise (une des raisons pour lesquelles ses autres compagnons d'expédition avaient refusé de l'accompagner était parce qu'il avait plu ce matin-là). Des broussailles recouvraient les ruines et il n'avait qu'un seul assistant indien pour l'aider à nettoyer les sections de pierre qu'il essayait de photographier.

Pire encore, du point de vue de son positionnement ultérieur du site comme « cité perdue des Incas », certains bâtiments avaient été réoccupés par des agriculteurs, qui avaient grossièrement couvert les toits de chaume et cultivaient les cultures sur les terrasses. . Sur une photographie, on peut voir du maïs pousser dans la zone située entre l'Intihuatana et la Place Sacrée. Dans une autre, une femme est assise et tourne devant une porte avec son petit enfant à ses côtés, une scène domestique placide que l'on pourrait observer dans n'importe quel village andin.

D'autres photographies devaient lui être plus utiles : il prit des photos du Temple des Trois Fenêtres et du grand bastion arrondi du Torreón, avec un arbre poussant en son centre ; il a également pris un panorama composé de deux photographies de la vallée s'éloignant de façon spectaculaire dans les nuages au-delà du Groupe Ouest, montrant clairement que c'était « dans le coin le plus inaccessible de la section la plus inaccessible des Andes centrales ». Bien que les nuages et les rayons de lumière rendent cette image saisissante, Bingham n'aurait normalement pas pris de photos sous un éclairage mixte et n'a été contraint de le faire qu'en raison de sa descente imminente. Son idéal était une lumière plate et neutre grâce à laquelle les vestiges archéologiques pourraient être enregistrés dans des conditions scientifiques.

Comme nous l'avons vu, Bingham ne savait pas au départ comment interpréter sa découverte et le lendemain, le 25 juillet, il descendit la vallée de l'Urubamba avec ses collègues

vers leur destination d'origine. Ce n'est qu'à la fin de cette même saison d'expédition, en septembre, qu'il a renvoyé deux de ses assistants juniors, Herman Tucker et Paul Lanius, sur le site pour une enquête plus approfondie et des photographies.

Paul Lanius est arrivé le premier à Machu Picchu, le 8 septembre, et a passé quelques jours à nettoyer les bâtiments avant l'arrivée d'Herman Tucker avec la caméra une semaine plus tard. Tous deux sont remontés depuis l'approche aval ou ouest, une route vertigineuse que peu de gens choisiraient d'emprunter aujourd'hui. Lanius l'a décrit comme « l'une des pentes les plus raides que j'ai jamais gravies ».

Herman Tucker était un photographe plus exubérant et parfois frivole que Bingham. Tucker a pris des photos de ce qui l'amusait – un chien allongé sur le sol de ses hôtes indiens à San Miguel, ou un assistant péruvien qui l'accompagnait posant au sommet du Temple des Trois Fenêtres. Bingham devait plus tard lancer un avertissement sévère aux membres des futures expéditions : « Les instantanés ne sont pas souhaités. »

D'après la progression des photos prises par Tucker le 15 septembre, il est clair que lui aussi a eu du mal au début à donner un sens photographique au Machu Picchu. Sa première photo était une prise de vue en grand angle, qui montre qu'à l'exception d'une petite zone défrichée par les agriculteurs, la majeure partie du site était encore couverte de végétation. Puis il entra dans les ruines et passa la matinée à prendre une série de photographies qui tentaient, sans succès, de distinguer la pierre des broussailles déchiquetées tout autour. Après s'être reposé pour un déjeuner bien mérité, il a pris une dernière photo à 15h30 de la seule vue dégagée qui s'est présentée : un ensemble de terrasses que les agriculteurs locaux avaient récemment défrichées pour les cultiver en les brûlant, à la manière traditionnelle andine.

Quiconque a déjà tenté de photographier un site récemment découvert sympathisera avec l'incapacité initiale de Bingham et

Tuckers à s'intéresser à leur sujet. La forêt nuageuse andine n'a pas la densité de la forêt tropicale amazonienne en contrebas, densité qui peut conduire à des effets saisissants de ruines émergeant de la jungle, comme dans les célèbres illustrations de ruines mayas de Catherwood. Au lieu de cela, la forêt nuageuse crée un écran diffusant de broussailles, de lichens et de plantes grimpantes enchevêtrées, une couche de détritus qui peut être difficile à pénétrer photographiquement et qui crée un environnement de travail débilitant. Les contours déterminants des bâtiments sont dominés par les verticales les plus frappantes des arbres qui y poussent, la mousse obscurcit les fines fissures divisant les pierres de taille, tandis que les escaliers qui pourraient constituer une grille architecturale sont recouverts.

Pour ces premiers photographes en 1911, le travail en monochrome posait un problème supplémentaire. La maçonnerie en granit du Machu Picchu était si proche de celle de la végétation vert clair qui l'entourait que peu de séparation était possible. Pour surmonter ce problème, Bingham a demandé des filtres de caméra adaptés pour les expéditions futures et a également remis à ses membres de l'équipe un « nuancier de couleurs de référence Fernand L. Grolsch Ready » afin qu'ils puissent enregistrer la couleur des ruines pour une teinte ultérieure à la main.

Tucker et Lanius sont restés plusieurs jours sur le site et ont commencé à progresser. Ils se sont suffisamment dégagés pour pouvoir prendre une photo dans laquelle l'étonnant mur incurvé du Torreón est maintenant visible et un petit garçon debout dessus donne une idée de sa magnifique ampleur. L'image se rapproche beaucoup plus de la description rhapsodique d'Hiram Bingham lorsqu'il a été montré pour la première fois ce bâtiment par le petit garçon qui était son guide : « Soudain, sans aucun avertissement, sous un immense rebord en surplomb, le garçon m'a montré une grotte magnifiquement

bordée de la plus belle pierre taillée. Il s'agissait évidemment d'un mausolée royal. Au sommet de cette corniche particulière se trouvait un bâtiment semi-circulaire dont le mur extérieur, en pente douce et légèrement incurvé, ressemblait de façon frappante au célèbre Temple du Soleil de Cuzco.

C'est l'une des images que Bingham a utilisées avec succès après son retour aux États-Unis, lorsqu'il a été invité à donner une conférence sur son expédition à la National Geographic Society en février 1912. Gilbert B. Grosvenor, le chef charismatique du National Geographic, a suggéré à Bingham de faire colorier à la main certaines images clés sous forme de diapositives de lanterne pour les rendre plus attrayantes.

En effet, à ce stade, Grosvenor semble avoir été plus conscient de la valeur photographique du Machu Picchu et de son exploitation potentielle que Bingham, qui n'avait pas encore pleinement compris l'ampleur de ce qu'il avait découvert. Grosvenor proposa de financer Bingham pour une expédition de retour beaucoup plus importante au cours de l'été 1912, à condition que Yale égale la contribution du National Geographic de 10 000 $. Bingham devait écrire un article de 7 000 mots sur le Machu Picchu pour le magazine, illustré d'un nombre important de photographies.

En avril 1912, le magazine National Geographic publia une annonce à cet effet, accompagnée des deux premières photographies publiées des ruines. Aucune des deux images n'était particulièrement attirante : dans l'une, le sergent Carrasco se tient près du temple aux trois fenêtres, dans l'autre, près du temple principal. Bingham avait inclus Carrasco plus pour donner une échelle humaine aux bâtiments que pour commémorer sa présence, et l'expression lugubre du sergent de police n'apporte rien à la composition. De toute évidence, la prochaine série de photographies devrait être considérablement meilleure si elle voulait attirer l'attention du public et être moins aléatoire dans son exécution – à un

moment donné en 1911, Bingham avait réussi à perdre son appareil photo principal.

Ainsi, le même mois, Bingham écrivit à George Eastman d'Eastman Kodak, lui demandant « au moins 3 Kodak aussi bons que le 3 A Special » qu'il avait utilisé lors de l'expédition précédente. Il a également demandé un Panoram Kodak, des étuis en cuir solides pour tous les appareils photo, 3 500 négatifs, dix trépieds pliables en bois et cinq unités de développement pour une utilisation sur le terrain. Opportuniste invétéré, Bingham a demandé à Eastman Kodak de faire don gratuitement de l'équipement ci-dessus, estimant qu'il pourrait s'avérer un test inestimable de sa résistance aux conditions tropicales. George Eastman était d'accord.

Il s'agirait d'une expédition sud-américaine alimentée par le besoin de matériel photographique, tout comme les siècles précédents avaient vu des explorateurs motivés par la quête de l'Eldorado, des concessions minières ou de l'occupation coloniale.

Bingham a abordé la tâche avec son efficacité habituelle. C'était un quartier-maître naturel. Chaque membre de l'expédition péruvienne de Yale de 1912, au nom encombrant, sous les auspices de l'Université de Yale et de la National Geographic Society, a reçu un enregistrement d'exposition photographique de bienvenue dans lequel il devait indiquer la date, l'heure exacte de la journée, l'ouverture, vitesse d'obturation et une colonne pour les « notes sur l'éclairage ». Comme Bingham l'écrira plus tard, « un enregistrement minutieux et minutieux de toutes les photographies prises doit être conservé dans le registre photographique fourni à chaque membre… des efforts extrêmes doivent être pris pour enregistrer l'heure et la date exactes ». Les membres de l'expédition ont également reçu leur propre ensemble personnel de nombres négatifs à utiliser (000-500, 501-1 000, etc.) afin d'éviter toute duplication.

Bingham a pris sur lui l'essentiel du travail photographique. C'est devenu presque sa principale occupation pendant la longue saison de l'expédition au Machu Picchu en 1912. À vrai dire, puisqu'il n'avait aucune qualification professionnelle en tant que archéologue, il lui fallait un rôle complémentaire à celui de simple « directeur » de l'expédition. C'est une tâche qu'il s'est lancée avec beaucoup d'enthousiasme. Avec une modestie inhabituelle, Bingham avait déjà écrit à George Eastman pour lui demander conseil sur la façon de prendre de meilleures photographies, et ses nombreuses photos ultérieures du Machu Picchu (planche section 2) montrent une maîtrise croissante du médium. C'est à partir de ces photographies ultérieures qu'il choisit d'illustrer la Cité perdue des Incas .

En parcourant l'ensemble complet des tirages contact conservés dans les archives du Peabody Museum de Yale, l'impression écrasante est celle de la minutie de Bingham. Pendant que ses ouvriers démontaient les ruines, il a photographié presque tous les coins du Machu Picchu, en utilisant une carte de référence pour donner les coordonnées de chaque prise de vue. Il appréciait visiblement sa nouvelle capacité à donner un sens photographique à ce qui l'attendait, comme le montrent ses photos contrastées du site avant et après le déminage (planche section 2, pages 1 et 4).

Cependant, les photographies ne constituent pas seulement une documentation consciencieuse de ce qu'il a vu, mais font partie d'un argument en développement. C'est au cours de cette saison 1912, alors qu'il passe cinq mois au Machu Picchu, qu'il commence à élaborer ses théories sur le site et ses choix de sujets en témoignent souvent.

Il est frappant de constater le nombre de clichés qu'il a pris du Temple des Trois Fenêtres (planche section 2, pages 2-3), qui avait pour Bingham une importance totémique : il y voyait la preuve que Machu Picchu était la ville d'origine semi-mythique de les Incas qui ont toujours été censés avoir un tel bâtiment. Il

l'avait photographié lors de sa première visite, en 1911, mais sans y accorder beaucoup d'importance et en n'incluant qu'une seule fenêtre dans le cliché. Désormais, dans sa superbe photo panoramique de la Place Sacrée, elle attire le regard en tant que centre de la composition, et Bingham a également pris l'angle inversé, où elle domine l'horizon. Les trois premières photos du Machu Picchu dans l'article suivant du National Geographic sont toutes du temple, avec des légendes avançant son interprétation.

Afin d'illustrer une autre hypothèse, selon laquelle certaines pierres encastrées dans le sol auraient été utilisées pour moudre le maïs, il a demandé ses ouvriers indiens de poser en faisant exactement cela, pour une validité ethnographique (planche section 2, page 7). Comme pour son idée de « l'origine des Incas », l'interprétation de Bingham a depuis été contestée : les dépressions sont bien plus larges que ne le suggèrent les pierres de mortier andines historiques ou actuelles.

Le seul appareil photo que Bingham avait dit à Eastman qu'il ne voulait pas prendre était le Speed Kodak car (on peut presque entendre sa voix sèche et académique de Yale) « nous n'avons pas besoin de prendre des photos des objets qui se déplacent le plus rapidement ».

Au lieu de cela, il a demandé un Kodak panoramique n°4, un équipement extrêmement avancé qui exigeait des compétences techniques et de composition considérables, tout comme le fait aujourd'hui une caméra IMAX. Le n ° 4 a obtenu son grand angle de vue panoramique grâce à un objectif sur un pivot vertical qui balançait directement le film pendant l'exposition. Les négatifs résultants de 12 x 3 1/2 pouces ont permis de réaliser des tirages superbement détaillés, mais seules quatre de ces expositions ont pu être prises à partir de chaque cartouche de film Bulls-Eye.

C'est avec le Panoram que Bingham a pris certaines de ses photos les plus remarquables : outre la Place Sacrée, il l'a utilisé

pour illustrer l'éloignement du Machu Picchu (« c'est essentiellement une ville de refuge ») avec de larges compositions montrant les canyons s'étendant en contrebas. (planche section 2, pages 2–3). Comme pour tous les objectifs grand angle extrêmes, la caméra devait être placée avec soin, mais les résultats pourraient ouvrir certaines des vues architecturales les plus sinueuses du Machu Picchu, comme le groupe Princess ou autour du Torreón. Il l'a également utilisé ailleurs sur le terrain, prenant des photos bien composées de Sacsahuaman, Ñusta Isppana et même des cols enneigés entre Arma et Choquetira, où l'opération a dû être exceptionnellement difficile.

A son retour du Pérou fin 1912, Hiram Bingham écrit à Eastman Kodak pour lui demander des tirages de 2 000 négatifs. Pas moins de deux cent cinquante d'entre eux ont été utilisés dans l'édition spécialement augmentée du magazine National Geographic sur le Machu Picchu parue en avril 1913. L'affiche triple dépliante (planche section 1, pages 2-3) était également incluse au coût de production supplémentaire considérable de 2 000 $, comme Grosvenor se plaignit à Bingham.

Cependant, dans l'ensemble, Grosvenor était ravi de la richesse photographique avec laquelle Bingham était revenu, ajoutant une « Note de l'éditeur » spéciale en tête de l'article : « Alors que nous étudions les 250 merveilleuses images imprimées avec ce rapport, nous sommes enthousiasmés par le merveilles et mystères du Machu Picchu. Il a également écrit pour dire à Bingham "vous avez rapporté la pleine valeur de l'abonnement que nous avons souscrit à votre dernière expédition… Vos photos du Machu Picchu sont magnifiques".

Plus de 500 000 touristes visitent désormais le Machu Picchu chaque année. Ils sont devenus sa population et la façon dont ils habitent le site est peut-être moins différente de celle des Incas qu'on pourrait l'imaginer. Les touristes viennent principalement pendant la saison sèche, d'avril à novembre,

tout comme la cour royale le faisait probablement lorsqu'elle se retirait des rigueurs hivernales de Cuzco. Et ils viennent pour le plaisir, comme il semble que les Incas l'aient fait aussi, étant donné l'interprétation largement répandue du Machu Picchu comme un moya , une propriété de campagne où l'élite pouvait se livrer à une architecture monumentale appropriée et à des vues spectaculaires, des vues que les touristes modernes n'ont jamais vues. fatigué d'essayer de capturer.

En effet, une forme de photophilie semble souvent s'emparer du visiteur d'aujourd'hui, tout comme elle a affecté Bingham. Les groupes de touristes commencent généralement leur engagement photographique avec le Machu Picchu à la cabane du gardien au-dessus de la ville, plantant des trépieds sur les marques laissées par ceux qui les ont précédés. De là, ils peuvent prendre la photo classique de la ville avec Huayna Picchu derrière elle, et cela a une certaine pertinence - la même vue se serait présentée aux Incas lorsqu'ils sont arrivés de Cuzco par ce que l'on appelle aujourd'hui « le chemin Inca ». Mais après cela, chaque photographe est seul et peut se promener librement à travers les bâtiments complexes et ludiques, séduit par l'infinie variété du Machu Picchu et prendre des images sans fin.

Pourquoi le Machu Picchu retient-il si bien le regard de la caméra ?

C'est peut-être en partie la nature de l'architecture inca classique qui rend la photographie du site si séduisante. Deux des principes organisationnels directeurs du design inca sont la fenêtre ouverte et la niche aveugle. On dévoile la vue, le l'autre l'enferme et le cache constamment, et c'est le jeu constant entre ces deux impulsions qui attire continuellement la caméra. À chaque niche, à chaque impasse immaculée, à chaque sculpture comme celle du cœur du Torreón, avec son enceinte mystérieuse et semblable à une coquille, correspond une ouverture à couper le souffle : les vues soudaines offertes par le

Temple des Trois Fenêtres à l'Urubamba en contrebas, ou la grande étendue de la Place Centrale. Maintenant vous le voyez, maintenant non.

Ce curieux sentiment que le photographe peut avoir de capturer l'instant fugace au Machu Picchu, malgré la nature très stationnaire du sujet (Bingham : « nous n'avons pas besoin de prendre des photos des objets qui se déplacent le plus rapidement »), est aggravé par la lumière en constante évolution. . Il n'y aura jamais deux photos de la ville identiques. Positionné pour faire face au nord et donc suivre le soleil subéquatorial, son aspect change continuellement à mesure que le soleil se déplace sur sa face. Ceci est accentué par les formations nuageuses fragmentées qui surplombent si souvent la forêt nuageuse, provoquant des éclairs qui font ressortir des éléments inattendus.

L'explication finale de l'affinité longue et continue du Machu Picchu pour l'appareil photo est la plus simple de toutes : son positionnement spectaculaire.

La plupart des nouveaux visiteurs du site savent déjà que le Machu Picchu se trouve au sommet d’une crête montagneuse et domine la vallée en contrebas. Rares sont ceux qui apprécient nécessairement que la ville elle-même soit entourée d’un ensemble de montagnes encore plus hautes. Présenté par cette première vue « pack-shot » depuis la tour du Gardien, alors qu'elle est entourée par les chaînes d'Urubamba et de Vilcabamba, l'effet écrasant est de regarder du haut d'une montagne russe et pourtant d'être simultanément au pied d'un vaste amphithéâtre, un coup de poing visuellement cinétique. Il n’est pas étonnant que même les visiteurs les plus impassibles s’affaiblissent et se tournent vers les objectifs grand angle les plus larges, tout comme Hiram Bingham l’a fait.

Le parrainage par Eastman Kodak de l'expédition de Bingham en 1912 s'est donc avéré un investissement rentable à long terme. Un siècle plus tard, on estime que des millions de

rouleaux de pellicule ont été tournés au Machu Picchu : l'argent récupéré lors du traitement doit à lui seul valoir la rançon d'un Inca.

Hugh Thomson2011

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier Richard Burger, David Drew, Susan Emanuel, John Hemming, Vincent Lee, Roderick Simpson et le personnel de la Royal Geographical Society pour leur aide précieuse dans la préparation de cette nouvelle édition de Lost City of the Incas .

Les cartes d'ouverture, dessinées par John Gilkes, incorporent des éléments de cartes précédentes de Gasparini & Margolies, John Hemming, Michael Moseley, Peter Frost, Gary Ziegler et bien d'autres, à qui nous remercions tous.

La carte finale, montrant les différents itinéraires de Bingham à travers le Vilcabamba, compile ses propres diagrammes et cartes tirés des premiers rapports du National Geographic et de ses publications ultérieures. Comme toujours, l’orthographe des noms de lieux incas présente de nombreuses petites variantes. J'ai essayé de suivre l'orthographe de Bingham, même s'il n'a pas toujours été cohérent : il échange par exemple les termes Vilcabamba et Vilcapampa. Le lecteur doit également noter que le site décrit par Bingham comme Cedrobamba est désormais plus généralement connu sous le nom de Sayac Marka.

Hugh Thomson2001

CITÉ PERDUE DES INCAS

HIRAM BINGHAM

PRÉFACE

PEU DE GENS réalisent à quel point ils doivent aux anciens Péruviens. Très peu de gens apprécient qu’ils nous aient donné la pomme de terre blanche, de nombreuses variétés de maïs indien et des drogues aussi utiles que la quinine et la cocaïne. Leur civilisation, qui a mis des milliers d'années à se développer, était marquée par un génie inventif, des capacités artistiques et une connaissance de l'agriculture qui n'a jamais été surpassée. Dans la fabrication de belles poteries et le tissage de textiles raffinés, ils égalaient ce que l'Égypte ou la Grèce pouvaient offrir de mieux. Bien que les Incas gouvernaient leurs millions de sujets avec fermeté et justice sous un despotisme bienveillant qui ne permettait à personne d'avoir faim ou froid, ils n'avaient pas de langage écrit, pas même de hiéroglyphes. Notre connaissance d'eux a

donc dû dépendre de ce que nous pouvons voir de ce qu'ils ont laissé, aidés par les chroniqueurs du XVIe siècle, contemporains de Pizarro et des conquistadors, dont la plupart ont regardé leur histoire et leur politique avec des yeux européens. Même l'Inca Garcilasso de la Vega était en Espagne depuis quarante ans lorsqu'il écrivit son célèbre récit sur ses ancêtres.

Il y a environ quatre cents ans, les derniers Incas vivaient dans l'une des parties les plus inaccessibles des Andes, la région située entre le fleuve Apurímac et l'Urubamba, deux affluents importants de l'Amazonie. Ici, ils étaient coupés de cette partie du Pérou qui était sous la domination de Pizarro et des conquistadors par de puissants précipices, des cols de trois milles de haut, des canyons de granit de plus d'un mille de profondeur, des glaciers et des jungles tropicales, ainsi que par des rapides dangereux. Pendant trente-cinq ans, ils jouirent d’une quasi-indépendance, comme leurs ancêtres l’avaient fait pendant des siècles. Ils avaient deux capitales : Vitcos, un quartier général militaire construit à la hâte où ils recevaient occasionnellement des réfugiés, des émissaires espagnols et des missionnaires augustins, et Vilcapampa, leur résidence principale, un sanctuaire magnifiquement bâti dans lequel aucun Espagnol ne pénétrait jamais.

Avec la mort du dernier Inca en 1571, Vitcos fut abandonnée. C'était une forteresse au sommet d'une montagne et peu pratique comme lieu d'habitation. Son nom était oublié et son emplacement obscur jusqu'à ce que nous le trouvions. La ville royale de Vilcapampa était complètement perdue. C'était un sanctuaire sacré caché au sommet de grands précipices dans

un magnifique canyon où le secret de son existence était enfoui en toute sécurité pendant trois siècles à l'ombre de la montagne Machu Picchu. Ses ruines ont pris le nom de la montagne parce que lorsque nous les avons trouvées, personne ne savait comment les appeler autrement.

Ce merveilleux sanctuaire inca, perdu depuis trois cents ans, est enfin devenu une véritable Mecque pour les touristes ambitieux. Tous ceux qui vont en Amérique du Sud veulent le voir. Autrefois, il fallait deux ou trois dures journées de voyage depuis Cuzco, à dos de mule et à pied, mais on peut désormais y accéder en train et en voiture en une journée. Une autoroute équitable y a été construite. De plus, Cuzco, qui se trouvait autrefois à une semaine de Lima, est désormais accessible en avion en quelques heures ! Les pèlerins viennent de Buenos Aires et de Santiago ainsi que de New York et de Washington. Ils sont tous d'accord avec le regretté Frank Chapman, de mémoire bien-aimée, selon lequel « dans la sublimité de son environnement, la merveille de son site, le caractère et le mystère de sa construction, l'hémisphère occidental n'a rien de comparable ».

Après sa découverte en 1911, l'Université de Yale et la National Geographic Society m'ont permis d'explorer la région en 1912 et 1915 et de publier les résultats de nos études. Ces rapports sont épuisés depuis longtemps. Entre-temps, divers documents ont été mis au jour et les archéologues professionnels ont fait progresser nos connaissances sur les Incas au point qu'il a semblé intéressant de rassembler tout ce que l'on sait sur le Machu Picchu, son origine, comment il a été perdu et comment il a été finalement découvert, et le présente ici sous une forme populaire pour au bénéfice de ceux qui pourraient être curieux de connaître les Incas et la ville sacrée qu'ils ont réussi à cacher aux conquérants espagnols.

Au cœur de leur pays, à environ 80 kilomètres de leur capitale, Cuzco, se trouve le Grand Canyon de l'Urubamba, l'un

des endroits les plus merveilleux au monde. Pendant des siècles, les voyageurs ne pouvaient pas le visiter parce qu'un précipice de granit, s'élevant à 2 000 pieds des rives de la rivière, défiait tous les efforts pour le franchir. Les planteurs qui cultivaient la coca et le sucre dans la basse vallée ne pouvaient commercialiser leurs produits que par un col enneigé aussi haut que le sommet de Pike's Peak (14 109 pieds). Finalement, ils persuadèrent le gouvernement péruvien d'ouvrir une route fluviale en la faisant exploser sur le grand précipice de granit. Ils l'utilisaient depuis plusieurs années sans savoir qu'au sommet d'une crête abrupte, à 2 000 pieds au-dessus d'eux, se trouvaient les ruines d'un grand sanctuaire inca. Raimondi, le plus grand des explorateurs péruviens, les ignorait. Le dictionnaire géographique élaboré du Pérou de Paz Soldan ne fait aucune mention d'eux, bien que des rumeurs aient couru sur leur existence en 1875. Charles Wiener, un explorateur français énergique, les avait alors recherchés sans succès. Ils avaient reçu la visite de plusieurs métis (métis) énergiques et de quelques Indiens. De nombreux chasseurs de trésors ambitieux avaient tenté de retrouver la dernière capitale inca. La nouvelle route a rendu possible les découvertes des expéditions péruviennes décrites ici.

Le gouvernement péruvien gère désormais un petit hôtel confortable à Machu Picchu, où ma femme et moi avons passé plusieurs jours heureux en octobre 1948. Les vues magnifiques au lever et au coucher du soleil valent la peine d'y passer la nuit. L'altitude n'est que de 7 650 pieds et les nuits sont plutôt fraîches. [1]

[1] Ce dernier paragraphe a été ajouté par Bingham à la deuxième édition et aux suivantes du livre.

PARTIE UN:
LES CONSTRUCTEURS

CHAPITRE UN

LES INCAS ET LEUR CIVILISATION

A l'origine, le mot Inca, qui signifie roi ou empereur, était le terme appliqué uniquement au chef de ce peuple remarquable dont le courage et le génie d'organisation lui avaient permis de conquérir la majeure partie du Pérou, de l'Équateur et de la Bolivie, ainsi que la régions septentrionales du Chili et de l'Argentine. Puis vinrent les conquistadors espagnols au XVIe siècle et appliquèrent le terme à la classe dirigeante, aux membres de la famille inca ainsi qu'aux nobles et prêtres qui gouvernaient l'empire inca. Mais bientôt, ils furent tous tués et, à la fin du siècle, on n’en retrouvait presque plus aucun. Aujourd'hui, nous utilisons le terme Inca pour désigner la race qui, au cours de

plusieurs milliers d'années, a bâti une grande civilisation sur les hauts plateaux du Pérou et de la Bolivie. Les bâtisseurs du Machu Picchu étaient les descendants de générations d’artisans qualifiés, mais ceux qui dirigeaient les ouvriers étaient les Incas dont la capitale fut Cuzco pendant des siècles.

À proprement parler, le premier Inca était un chef guerrier de la tribu indienne Quichua qui régnait sur Cuzco vers 1200 après JC et était vénéré comme un demi-dieu, le fils du Soleil. Ce n'est peut-être qu'une centaine d'années avant l'arrivée de Pizarro et des conquistadors que le neuvième Inca proprement dit étendit l'Empire jusqu'au nord jusqu'en Équateur et au sud jusqu'en Argentine. En fait, l’Empire Inca avait presque atteint son apogée lorsque les Espagnols débarquèrent. S'ils étaient arrivés à l'époque du grand Inca Pachacutec (vers 1450), ils auraient reçu peu de chose. Il se trouve qu’ils sont arrivés alors que l’empire était affaibli par une longue guerre civile.

Comme il n'existe aucune trace écrite et que l'interprétation des quipus ou des cordes nouées ainsi que de l'histoire du passé dépendait de la mémoire ou de l'imagination des personnes interrogées par les premiers chroniqueurs espagnols, nous ne pouvons être sûrs de la date ou de l'imagination des personnes interrogées par les premiers chroniqueurs espagnols. événements. Il semble probable que le développement d'arts et de sciences comme l'agriculture, la métallurgie, la céramique, le tissage et l'ingénierie ait eu lieu principalement au cours des siècles qui ont précédé le premier Inca. Pourtant, il est devenu pratique d'utiliser le terme Inca pour désigner la civilisation et le peuple que les Espagnols ont trouvés au Pérou, tout comme

nous utilisons le terme Aztèque pour désigner la civilisation du Mexique, et le terme Maya pour désigner la civilisation trouvée au Pérou. au Yucatán et au Guatemala. En fait, de nombreuses tribus péruviennes étaient des nations indépendantes depuis assez longtemps, avant d'être conquises par les Incas, pour développer des capacités artistiques remarquables dans le domaine de la céramique et du textile.

L'un des endroits les plus intéressants au monde est Cuzco, l'ancienne capitale de l'empire des Incas. À l’époque de la conquête espagnole du Pérou, c’était la plus grande ville d’Amérique. Sur une colline derrière elle se trouve une très ancienne forteresse, qui a servi de refuge pendant des siècles. Le mur nord de cette forteresse est peut-être la structure la plus extraordinaire construite par l’homme ancien dans l’hémisphère occidental. En fait, en tant que réalisation de l’ingénierie, il s’agit d’une réalisation sans précédent dans l’Antiquité américaine. Les plus petits blocs du mur pèsent 10 ou 20 tonnes. On estime que les blocs plus gros pèsent 200 tonnes. Quelques-uns des plus gros pèsent 300 tonnes ! Et pourtant, ils s’emboîtent avec précision. Il n'y a pas de pinces. Aucun ciment n’a été utilisé pour construire le mur. Les gigantesques blocs polygonaux s’agrippent si étroitement les uns aux autres qu’il est impossible d’insérer la pointe d’un couteau entre eux. Et ils provenaient de carrières situées à plus d’un kilomètre et demi de là, où ils étaient façonnés par des personnes utilisant des outils en pierre. Ils étaient déplacés sur un plan incliné par des leviers. Les Incas n'avaient ni fer ni acier, mais ils avaient des pieds de biche en bronze d'une grande résistance. Ils n'avaient ni derricks, ni poulies, ni roues, mais ils avaient des milliers de travailleurs patients. La détermination et la persévérance des bâtisseurs stupéfient l'imagination.

ARCHITECTURE

En étudiant leur architecture, on constate qu'elle se caractérise par de bonnes proportions et une disposition symétrique ainsi que par la massivité et la solidité. Certains de leurs temples et palais ont été construits avec des pierres de taille de granit blanc soigneusement sélectionnées. Les niveaux inférieurs d’un mur sont constitués de blocs plus gros que les niveaux supérieurs. Cela lui donne une apparence de sécurité massive. Les assises supérieures, dont la taille diminue progressivement, confèrent grâce et dignité à la structure. Faute d’instruments de précision, tout devait être fait par l’œil exercé de l’architecte artistique. Le résultat est plus doux et bien plus agréable que celui des murs mathématiquement corrects de notre monde. Tous ceux qui visitent le Machu Picchu conviendront que ses bâtisseurs étaient d'excellents tailleurs de pierre.

Dans la ville de Cuzco, ainsi que dans d’autres villes incas bien connues, les murs des temples et des palais ne sont pas perpendiculaires mais légèrement inclinés vers l’intérieur. Ils sont de style dit égyptien, étant plus étroits en haut qu'en bas.

Si l'on visite les lieux éloignés, on trouve des maisons d'un étage et demi avec des pignons. Ils semblent être caractéristiques des structures construites peu de temps avant la conquête espagnole. Habituellement, à l'extérieur de chaque extrémité de pignon, on peut voir une rangée de blocs à peu près cylindriques ou de piquets de pierre collés dans le mur et dépassant d'environ un pied de sa surface. À première vue, on pourrait croire que cet élément caractéristique de l'architecture inca n'est qu'ornemental, puisque ces piquets en pierre suggèrent l'idée d'être les extrémités pétrifiées de poutres et de pannes en bois. Cette plaisante théorie de l’origine du bois, qui rappelle l’architecture dorique, semble erronée. Dans les pignons de certaines huttes indiennes modernes, des piquets en bois placés de la même manière sont utilisés comme points auxquels le toit de chaume est attaché. Il semblerait donc que

les piquets de pierre fixés dans les pignons incas n'étaient pas simplement ornementaux mais servaient à un usage utile.

Un jour, en train de nettoyer soigneusement les pignons de Dans une maison inca très finement construite à Machu Picchu, nous avons fait une découverte intéressante d'un élément architectural qui avait jusqu'ici entièrement échappé à l'attention des archéologues ou des architectes. Enfouie dans le bord incliné du mur pignon se trouvait une fine dalle de pierre brute avec un trou chanfreiné, ou œil, à environ 2 pouces de l'extrémité extérieure. Nous avons appelé cela un eye-bonder. Elle a été implantée dans le mur pignon perpendiculairement à sa pente de manière à affleurer le plan, en laissant un petit espace de chaque côté pour que l'œil soit facilement accessible lorsqu'on désire arrimer les pannes au mur pignon. la pente raide du pignon. L'enquête a montré qu'il y avait généralement huit ou dix de ces eye-bonders dans chaque pignon. Ces petites dalles de pierre mesuraient environ 2 pieds de long, 6 pouces de large et 2 pouces d'épaisseur. Le trou chanfreiné a apparemment été percé au moyen de morceaux de bambou qui tournaient rapidement entre les paumes des mains, aidés par un usage généreux de sable et d'eau. Bien entendu, une telle méthode demandait du temps et de la patience, mais produisait des résultats tout aussi satisfaisants que l'utilisation d'un maillet et d'un burin et risquait moins de fendre la pierre.

Les Incas n'utilisaient pas de tuiles ou de bardeaux pour couvrir leurs toits, mais devaient recourir à du chaume fait d'herbe ou de buissons. Le chaume était attaché aux pannes et était empêché de s'envoler en étant attaché aux extrémités des piquets de toit en saillie tandis que les pannes elles-mêmes étaient fixées aux pignons en étant attachées aux œillets.

Pour autant que j'ai pu le savoir, cette méthode consistant à soutenir un toit de chaume sur un pignon incliné a été inventée et perfectionnée par les Incas et n'a jamais été utilisée dans aucune autre partie du monde. Son invention est peut-être due

au fait que le plateau où s'épanouit l'architecture inca est dépourvu d'arbres et balayé par le vent. D'ailleurs, l'absence d'arbres dans les vallées tempérées des hauts plateaux péruviens n'était pas due à l'altitude, car j'ai trouvé des forêts vierges poussant à 15 000 pieds d'altitude dans les parties les plus inaccessibles de la Cordillère Vilcabamba. Elle résulte sans doute, comme en Chine, de la très longue période d'occupation humaine et de la nécessité de se procurer du carburant. S'il y avait eu plus de forêts et beaucoup de bois, les Incas n'auraient pas eu à construire des maisons en pierre.

Les portes des maisons incas étaient généralement suffisamment hautes pour que le Péruvien le plus grand puisse entrer confortablement sans se cogner. tête. Comme dans l'Egypte ancienne, le bas de la porte était plus large que le haut. Les linteaux étaient parfois en bois si les bâtiments étaient construits à proximité d'une région forestière, mais autrement ils étaient composés de deux ou trois longs blocs de pierre. Dans les structures plus importantes, les Incas prenaient la peine d'utiliser des linteaux monolithiques même lorsqu'ils pesaient 1 ou 2 tonnes. Comme ils n'avaient ni derricks ni poulies, on pense qu'ils ont élevé un linteau monolithique à sa place en construisant un monticule de terre et de pierre devant la porte. Puis en utilisant des leviers en bois dur, et éventuellement des rouleaux du même matériau, et le principe du plan incliné, ils amenèrent le lourd linteau jusqu'en haut de la porte sans problème majeur. Une fois le linteau bien fixé, le monticule a été retiré.

Leurs maisons étaient souvent disposées autour d'une cour pour former un complexe, comme en Extrême-Orient. Il n'y avait généralement qu'une seule entrée pour accéder à cette enceinte. Parfois, la façade du portail avait un angle rentrant, comme si la porte avait été percée au fond d'une grande niche. Les entrées des complexes étaient équipées de moyens de fixation d'une barre à l'intérieur de la porte. Des cylindres ou

piquets de pierre, que j'ai appelés barres d'appui, étaient enfoncés dans les poteaux des portes lors de leur construction. Parfois, les barres d'appui étaient ancrées dans le mur en étant placées dans une cavité découpée dans l'un des plus grands blocs du montant de la porte. Il était possible d'attacher une barre aux cales, qui étaient capables de résister au moins autant de pression que la barre transversale qui y était attachée.

Il est possible, cependant, que ces bar-locks ne supportaient rien de plus redoutable qu'un bâton tabou qui empêcherait une personne superstitieuse d'entrer dans une enceinte où elle n'était pas recherchée. Il y a une référence à ce sujet dans le testament d'un des conquistadors espagnols. Il déclare que lorsqu'un Indien quittait la maison, les portes restaient ouvertes mais qu'il y avait « un petit bâton en travers de la porte comme signe que le maître était sorti et que personne n'entrait ». Dans un mémoire adressé à son souverain Philippe II, il ajoute : « Lorsqu'ils ont vu que nous mettions des serrures et des clés sur nos portes, ils ont compris que c'était par peur des voleurs et lorsqu'ils ont vu que nous avions des voleurs parmi nous, ils nous ont méprisés. '

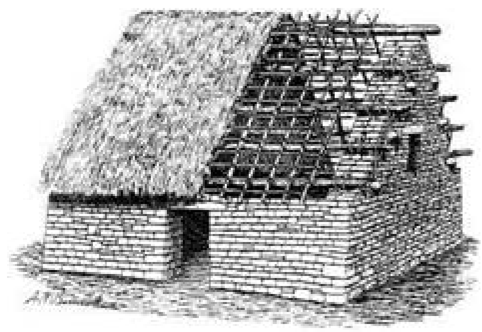
La pratique consistant à placer seulement un petit bâton en travers de la porte a été rendue possible en partie par le fait que chez les Incas, la propriété privée des individus se limitait à quelques effets personnels, vaisselle, épingles à châle, ustensiles de cuisine et vêtements. Sous un despotisme bienveillant comme celui des Incas, où personne n'était autorisé à avoir faim ou à être nu, où chacun savait quoi faire et quand le faire, et où tout ce qui avait de l'importance appartenait au souverain, il n'y avait aucune raison de tenter de acquérir les biens personnels d'autrui, et il n'y avait aucune incitation à accumuler quoi que ce soit qui n'était pas utilisé quotidiennement.

L'utilisation de bar-locks, de eye-bonders et de piquets de toit par les Incas est la preuve d'un génie inventif qui témoigne d'une longue occupation des hautes terres. Ces appareils ne se trouvent pas en Asie ou en Europe. Ils n’ont été ni empruntés ni importés. Ils étaient autochtones.

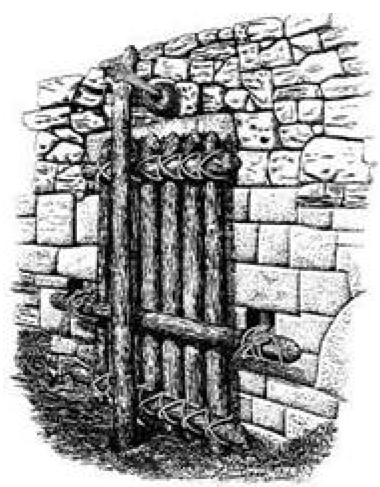
À notre connaissance, il n’y avait aucun meuble dans les maisons des Incas. Ils n'utilisaient ni chaises ni tables mais s'asseyaient par terre ou sur une pile de couvertures faites de laine de lama ou d'alpaga. Le mobilier était remplacé par une série de niches disposées symétriquement dans les murs. Ces niches mesuraient généralement environ 3 pieds de hauteur, 10 pouces de profondeur et 2 pieds de largeur, plus étroites en haut qu'en bas, et placées dans le mur de manière à être plus près du sol que du plafond. Ils ont peut-être été conçus à l’origine à des fins cérémonielles, mais ils ont finalement été reconnus comme étant d’une grande commodité pour la maison. Des niches grossièrement construites peuvent être vues aujourd'hui dans les cabanes des Indiens des montagnes, où elles remplacent les étagères, les armoires et les bureaux. Des piquets de pierre étaient généralement placés entre les niches et au niveau des linteaux. Ils fabriquaient des crochets pratiques pour toutes sortes d’usages. Il est fort possible que soient accrochées les caractéristiques jarres à eau ou à chicha (bière) qui avaient des fonds pointus. Leurs poignées sont placées dans l'axe du centre de gravité de manière à permettre de les suspendre facilement et, à l'aide d'un bouton sur l'épaule du pot, de verser une boisson sans avoir à retirer le pot de la cheville.

Les chevilles étaient également pratiques pour fixer une extrémité d'un métier à tisser à main, tandis que le tisserand s'asseyait par terre avec l'autre extrémité du métier à tisser. le métier à tisser attaché à sa taille. Parfois, une pierre annulaire était collée dans le mur à une hauteur convenable. Étant donné que les Péruviens étaient des tisserands célèbres, fabriquant

des vêtements chauds et des couvertures en laine et en coton, ces anneaux et chevilles étaient sans aucun doute fréquemment utilisés à cette fin.



Méthode probable d'utilisation des eye-bonders et des piquets de toit trouvés dans les pignons des maisons incas .



Dessin montrant comment la porte de la ville aurait pu être fixée aux barres et au eye-bonder .

Les architectes incas prenaient soin du drainage et se gardaient de l'accumulation des eaux souterraines là où elles n'étaient pas souhaitées. De petits canaux ou conduits étaient construits sous leurs entrepôts et sous les murs des cours partout où des mares étaient susceptibles de s'accumuler.

GÉNIE CIVIL

Dans la construction de routes, de ponts, d'aqueducs et de fossés d'irrigation, ils ont fait preuve d'une remarquable connaissance de l'ingénierie. Au moment de la conquête espagnole, les routes pavées des Incas parcouraient des milliers de kilomètres à travers les Andes centrales, de Quito, la capitale de l'Équateur, jusqu'en Argentine et au Chili, ainsi que de la côte du Pacifique, en passant par les montagnes, jusqu'au vallées chaudes des Andes orientales. Comme ils n'avaient pas de véhicules à roues, il n'était pas nécessaire de niveler la surface de leurs routes. Là où la route devait passer par une colline escarpée, des escaliers en pierre ont été construits. Là où la route devait franchir un petit précipice, des tunnels suffisamment grands pour permettre le passage d'une bête de somme chargée, qu'il s'agisse d'un homme ou d'un lama, étaient creusés dans la roche solide.

Sur ces routes, des coureurs entraînés, opérant en relais, transportaient des messages avec une rapidité extraordinaire depuis la capitale de l'empire vers des magistrats éloignés. On raconte que le poisson frais pêché dans l'océan Pacifique était transporté à travers les montagnes par les messagers spéciaux de l'empereur inca et arrivait à sa table en excellent état. Des relais de poste étaient installés à des intervalles convenables afin qu'avant que les forces d'un coureur ne soient épuisées, son message puisse être capté et transmis dans le plus bref délai possible. De plus, les coureurs étaient autorisés à mâcher des feuilles de coca comme stimulant.

Les Incas n'avaient jamais acquis l'art d'écrire, mais ils avaient développé un système élaboré de cordes nouées appelées quipus . Ceux-ci étaient faits de laine d'alpaga ou de lama et teints de diverses couleurs dont la signification était connue des magistrats. Les cordes étaient nouées de manière à représenter le système décimal et étaient attachées à intervalles

rapprochés le long du brin principal du quipu . Ainsi, un message important relatif à l'avancement des récoltes, au montant des impôts perçus ou à l'avancée d'un ennemi pouvait être rapidement envoyé par les coureurs entraînés le long des routes postales.

Les caravanes de lamas transportant des fournitures pouvaient avancer en toute sécurité, quoique lentement, à travers les pays les plus montagneux. Des tambos , ou maisons de repos, ainsi que des entrepôts, ont été construits partout où il était probable que ceux qui voyageaient pour les affaires des Incas – et il n'y avait pas d'autres voyageurs – auraient besoin d'un logement et de fournitures appropriés. Les entrepôts étaient suffisamment grands pour accueillir des compagnies de soldats ainsi que des chauffeurs de lamas.

Les routes traversaient les rivières sur des ponts suspendus fabriqués en tressant ensemble d'innombrables brins de lianes, ces vignes en forme de corde que l'on trouve fréquemment dans les jungles du bassin amazonien. À l'aide d'énormes câbles d'une épaisseur remarquable, les ingénieurs incas étaient capables de construire des ponts de 200 ou 300 pieds de longueur chaque fois que cela était nécessaire. Ces ponts, bien sûr, s'affaissaient au milieu, se balançaient sous le vent et n'étaient pas du tout agréables à utiliser. De plus, ils pouvaient être facilement détruits, mais la peine de mort attendait quiconque serait reconnu coupable d'un tel acte. S'ils n'avaient pas été aussi appréciés ou si les Incas avaient eu la prévoyance de les détruire lorsque Pizarro et ses conquistadors ont commencé à pénétrer dans les Andes centrales, la conquête du Pérou aurait été extrêmement difficile, voire presque impossible.

IRRIGATION

Non moins frappants que le remarquable réseau de routes étaient les fossés d'irrigation, qui s'étendaient sur des dizaines de kilomètres dans les Andes centrales. La hauteur des montagnes, qui atteint souvent 18 000 ou 20 000 pieds, oblige les vents chargés d'humidité venant de l'est à travers le bassin humide de l'Amazonie à déposer leur fardeau sous forme de fortes pluies sur les pentes orientales du grand fleuve. Chaîne andine. Peu de pluie tombe sur les versants ouest. En fait, l'un des plus grands déserts du monde est la bande côtière de 2 000 milles qui s'étend du centre du Chili à l'Équateur.

Le sol des fonds de vallées qui traversent cette région est suffisamment riche pour permettre des cultures luxuriantes de canne à sucre, de coton et de maïs, mais il doit pour cela être régulièrement irrigué. A cet effet, les rivières, alimentées par la fonte des neiges dans les hautes Andes, sont déviées vers des fossés d'irrigation qui suivent les contours des vallées sur de nombreux kilomètres. Les ingénieurs incas devaient avoir de bons yeux et un sens aigu du classement puisqu'ils ne possédaient aucun des instruments sur lesquels nos ingénieurs comptent pour élaborer des projets similaires. Imaginez courir un contour parfait sur vingt miles !

Non seulement les Incas fournissaient à leurs champs l'eau nécessaire, mais ils veillaient également à ce que leurs villes soient suffisamment approvisionnées et construisaient à cet effet de beaux aqueducs.

AGRICULTURE

Pour les Incas, l’art de l’agriculture était d’un intérêt suprême. Ils l’ont poussé à un extrême extrême, y attachant plus d’importance qu’aujourd’hui. Non seulement ils développèrent de nombreuses plantes différentes à des fins alimentaires et médicinales, mais ils connaissaient à fond la culture du sol, l'art du drainage adéquat, les méthodes correctes d'irrigation et la

conservation du sol, au moyen de terrasses construites à grands frais. La plupart des champs agricoles des Andes péruviennes ne sont pas naturels. Le sol a été assemblé, mis en place artificiellement et reste fertile après des siècles d'utilisation.

Les Incas ont appris l'importance des engrais pour garder le sol riche et fertile. Ils avaient découvert la valeur du guano trouvé sur les îles aux oiseaux qui s'étendent au large du Pérou, réservant plusieurs de ces îles au profit de différentes provinces. Personne n'était autorisé à visiter les îles pendant la saison de reproduction. Bien que des centaines de milliers d'oiseaux piscivores habitent les îles, les Incas punissaient de mort quiconque tuait un seul oiseau producteur de guano.

Ils dépendaient de l'agriculture en terrasses. On le voit dans sa forme la plus forme remarquable sur les pentes abruptes. On trouve des terrasses dans de nombreux autres pays, notamment en Asie de l'Est et aux Philippines, mais il est très douteux qu'elles soient comparables à celles construites par les Incas. Au Pérou, la reconstruction artificielle du sol superficiel ne s'est pas limitée aux pentes, mais a également été entreprise sur de vastes zones de terres récupérées au fond des vallées. Ils rétrécirent et redressèrent même le cours des rivières, remblayèrent le terrain derrière de solides murs et complétèrent les travaux avec une couche superficielle de terre fine.

Le système d'agriculture en terrasses qu'ils ont développé se compose grosso modo de trois parties : le mur de soutènement et deux couches distinctes de terre qui remplissent l'espace derrière le mur. La couche sous-jacente, un sous-sol artificiel, est composée de pierres grossières et d'argile dont l'épaisseur dépend de la hauteur du mur de soutènement. Cette strate était recouverte d'une couche de sol riche de 2 ou 3 pieds de profondeur.

Heureusement pour les Incas, les sols des districts en terrasses sont tenaces et peu érodés. Quelques mottes de terre

ou une petite butte de terre retiendront le courant d'eau, facilitant ainsi grandement l'irrigation des terrasses. Par endroits, de grosses pierres profondément rainurées dans le sens de la longueur servaient de becs pour évacuer l'eau d'un mur de terrasse, évitant ainsi les risques d'érosion ou d'affaissement.

La hauteur et la largeur des terrasses dépendaient entièrement de l'inclinaison de la pente. Les terrasses situées sur des pentes très abruptes étaient des plateaux étroits, parfois seulement de 3 ou 4 pieds de large, bien que la plage habituelle soit de 6 à 15 pieds. La hauteur est généralement de 8 à 14 pieds. Dans certaines parties des Andes, les flancs de collines contenant 100 terrasses superposées ne sont pas rares. Dans de nombreux endroits, les Indiens modernes les utilisent pour cultiver du blé et de l'orge. A l'origine, on les utilisait principalement pour la pomme de terre et le maïs.

De longues berges de terrasses sont interrompues à intervalles réguliers par des passages qui servent à la fois de routes pour atteindre les terrasses et de canaux de drainage pour permettre aux eaux de surface des pentes supérieures de s'écouler librement sans emporter la précieuse terre qui avait été apportée. aux terrasses dans des paniers ou des nattes portés sur le dos des hommes. C'est assez stupéfiant l'imagination pour réaliser combien de millions d'heures de travail ont été nécessaires pour construire ces grandes terrasses agricoles. L'agriculture en terrasses étant bien connue aux Philippines et en Asie, certains auteurs sont enclins à soutenir que les Incas n'en sont pas à l'origine, mais qu'ils l'ont apportée avec eux lorsqu'ils ont émigré d'Asie, si et quand ils l'ont fait. S’ils venaient d’Asie, il est étrange qu’ils n’aient pas apporté avec eux des plantes ou des graines asiatiques.

M. OF Cook, éminente autorité en matière d'agriculture tropicale et botaniste lors d'une de mes expéditions péruviennes, me dit que les Incas et leurs prédécesseurs ont

domestiqué plus de types d'aliments et de plantes médicinales que tout autre peuple au monde.

Ils ont trouvé une petite plante poussant dans les hautes Andes, avec une racine tubéreuse de la taille d'un petit pois. Elle s'est avérée comestible et, au cours des siècles, ils ont finalement développé une douzaine de variétés de ce que nous appelons la pomme de terre « irlandaise » ou blanche, adaptée à la culture à des altitudes allant du niveau de la mer à 14 000 pieds au-dessus. Après la conquête espagnole du Pérou, il a fallu près de trois siècles aux Européens pour apprécier la nourriture de base des Incas. En fait, sans les famines en France et en Irlande, il est difficile de dire quand la pomme de terre péruvienne aurait été acceptée dans leur ration quotidienne.

L'habileté et l'ingéniosité des agriculteurs incas se sont manifestées non seulement dans la sélection et l'élevage de nombreuses sortes de pommes de terre, mais également dans les très nombreuses variétés de maïs ou de maïs indien, adaptées à la culture à différentes altitudes, qu'ils ont développées. Personne ne sait exactement de quelle plante le maïs est issu à l'origine. Les experts agricoles sont partagés sur la question de savoir si elle a été domestiquée à partir d'une plante andine disparue depuis longtemps ou si elle a été importée du Guatemala. Les autorités centraméricaines, spécialistes de la civilisation maya, sont convaincues que le maïs est originaire du Guatemala, où existe une plante sauvage qui lui ressemble vaguement. Il ne fait cependant aucun doute que les Incas possédaient davantage de variétés de maïs, toute une série qui ne ressemblait à aucune de celles connues en Amérique centrale. Amérique ou Mexique, et étaient allés beaucoup plus loin dans leur développement que les Mayas.

Nous ne savons pas, et nous ne le saurons probablement jamais, quand le maïs a été cultivé pour la première fois au Pérou. M. Cook estime que la culture du maïs au Pérou remonte très loin, non seulement en raison de l'abondance de spécimens

trouvés dans les tombes anciennes, mais aussi parce que les types de maïs qui fournissent l'essentiel de la récolte péruvienne sont particuliers à cette région.

Une plante alimentaire inca presque inconnue des Européens est le canihua , une sorte d'herbe à porc. Il est récolté en avril, et les tiges sont séchées et placées sur une grande couverture posée au sol comme aire de battage. La couverture sert à empêcher les petites graines grisâtres de s'échapper lors de l'application du fléau.

Une autre plante alimentaire peu familière, également une espèce d'herbe à porc, s'appelle le quinoa . Poussant facilement sur les pentes des hautes Andes à une altitude aussi élevée que la plupart des montagnes Rocheuses, il parvient à atteindre une hauteur de 3 ou 4 pieds et produit des récoltes abondantes. Les graines sont cuites comme une céréale et sont très savoureuses.

À des altitudes plus basses dans les Andes, les Incas ont développé une autre série de plantes-racines, dont la plupart nous sont encore inconnues, mais dont l'une, la patate douce, a acquis une popularité mondiale. Domestiqué pour la première fois à partir d'une plante sauvage trouvée dans l'est des Andes, il est appelé cumara par les Quichuas de la vallée de l'Urubamba. Partout en Polynésie, il porte pratiquement le même nom, kumala ou kumara. Depuis le Pérou, il semble s'être répandu dans l'océan Pacifique. L'une des plus grandes réalisations de l'extraordinaire groupe d'anciens navigateurs que nous appelons Polynésiens fut de l'implanter à Hawaï, à Samoa, à Tahiti, en Nouvelle-Zélande et partout où ils allaient avec leurs grandes pirogues doubles.

En plus de découvrir et de développer des plantes utiles, les Incas furent également les premiers à connaître les avantages de certaines herbes médicinales, notamment la quinine, connue depuis longtemps comme spécifique dans le traitement du paludisme. Ils ont également découvert les effets spécifiques de la cocaïne, extraite des feuilles de coca, mais seules les

personnes engagées dans des activités aussi intenses que l'après-course étaient autorisées à en consommer. A en juger par les « médicaments » vendus par les « droguistes » indiens qui exposent leurs marchandises sur les marchés du Dans les villes de montagne, les remèdes anciens comprenaient des minéraux comme le soufre, des légumes comme les graines, les racines et les feuilles séchées des plantes de la jungle tropicale, et des animaux comme les étoiles de mer !

ANIMAUX DOMESTIQUES

Non seulement les Incas étaient remarquables pour la domestication des plantes, mais ils faisaient également preuve d’une grande habileté dans la domestication des animaux. Dans les Andes, il existe un petit rongeur appelé cuy . Il est extrêmement timide et difficile à attraper. Nous l'appelons un cobaye bien qu'il ne soit jamais venu de Guinée et qu'il ne s'agisse pas d'un cochon. Découvrant qu'il était très savoureux lorsqu'il était rôti sur un feu ouvert ou bouilli dans un ragoût, les Incas l'ont domestiqué et ont développé une douzaine de variétés différentes, toutes si apprivoisées qu'on peut leur faire confiance pour courir sur le sol de la cabane d'un Indien, ce qui en fait aucun effort pour s'échapper et sont prêts à être attrapés, tués, cuisinés et servis comme un délicieux morceau chaque fois que de la compagnie apparaît de manière inattendue.

Le père Cobo, un érudit jésuite qui a beaucoup voyagé dans les Andes en 1600, raconte comment on cuisinait les cobayes à son époque. Dans la préparation d'un ragoût, on a ajouté du poivron rouge, ainsi que des petits cailloux lisses de la rivière ! Ceux-ci étaient placés dans le ventre du cuy après avoir été bien chauffés, afin d'accélérer le processus de cuisson. Il déclare avec une franchise louable : « Ce plat est plus estimé par les Indiens que n'importe lequel des plats les plus délicats que

préparent les Espagnols. La chair du genre domestiqué est plus délicate. Les trois espèces sauvages sont un peu plus petites que les espèces domestiquées et se trouvent en grand nombre dans les champs.

Les Incas ont domestiqué au moins trois variétés de chiens, mais rien ne prouve que, comme les Polynésiens, ils les utilisaient comme aliment.

Un autre exemple intéressant de l'habileté des Incas dans l'élevage d'animaux est leur succès avec le chameau amérindien, connu sous le nom de guanaco . Il n'y a pas si longtemps, on trouvait encore de vastes troupeaux de guanacos en Patagonie, dont le climat est très similaire à celui des hauts plateaux du Pérou. Ces petits chameaux mesurent plus de 6 pieds et parfois jusqu'à 7 pieds au sommet de la tête. La chasse au guanaco était autrefois considérée comme le sport le plus raffiné Amérique du Sud. Ils sont extrêmement timides et il ne faut pas peu de patience pour se mettre à portée de main d'eux. Les Guanacos sont très curieux et agités, mais restent attentifs au danger. Leur vision et leur pouvoir olfactif sont merveilleusement bons. Les troupeaux, composés principalement de femelles, sont présidés par de vieux mâles vigoureux qui montent la garde sur un terrain élevé et signalent à temps tout objet étrange. Puis ils galopent tous très vite, bien que leur allure habituelle soit le trot. Malgré leur extrême timidité, ils ont été capturés et apprivoisés par les premiers habitants des hautes terres.

La capacité d'attraper des animaux aussi timides et rapides était sans aucun doute due à l'utilisation des bolas , une arme ou un missile remarquable composé de deux balles ou pierres reliées par une corde solide. Lancer des bolas de manière à emmêler les pattes des oiseaux et des animaux est un art extrêmement difficile. Si les anciens Péruviens n'avaient pas été familiers avec cet outil utile, mais s'ils dépendaient entièrement de pierres de fronde, de flèches ou de massues, il est douteux

qu'ils auraient réussi avec autant de succès à sécuriser et à domestiquer les petits chameaux.

En outre, les Incas ont réussi le processus difficile et fastidieux consistant à élever à partir de petits chameaux deux variétés à des fins totalement différentes, le lama et l'alpaga. Bien que les guanacos soient tous d'une seule couleur, les lamas et les alpagas sont de nombreuses couleurs différentes. Le lama est profilé et bien adapté pour agir comme une bête de somme, même s'il n'est ni assez grand ni assez fort pour transporter plus de quatre-vingt-dix ou cent livres. Ses pattes sont relativement exemptes de laine et ses poils sont rêches et résistent aux frottements causés par les charges qu'ils portent. L'alpaga, en revanche, est remarquablement laineux, tant au niveau des pattes que du cou. Son poil est fin et doux et est très demandé pour la confection de luxueux vêtements en laine. Étant donné que des marchands de tissus astucieux ont adopté il y a de nombreuses années le nom « alpaga » pour désigner un matériau plutôt grossier fabriqué à partir de laine de mouton et de coton et largement utilisé dans la fabrication de minces manteaux noirs, le terme « alpaga » n'est pas utilisé dans commerce pour le vrai article. Les pardessus et les châles faits de la belle et douce laine de l'alpaga péruvien sont généralement appelés « poils de chameau », « vigogne » ou même « lama ». Peu d’acheteurs dans l’hémisphère nord sachez que la laine de lama est trop grossière pour être souhaitable à de telles fins. D'un autre côté, si le matériau était appelé « alpaga », l'acheteur ne s'attendrait pas à ce qu'il soit plus doux ou plus attrayant que l'ancien produit de l'ingéniosité yankee.

Il est intéressant de noter que les Incas et leur influence dans les Andes ne s’étendaient apparemment pas plus au nord que les limites connues du lama. En fait, on peut dire que le développement de leur culture dépend dans une large mesure de leur succès dans l’élevage de ce petit chameau américain. Leur capacité à élever et à dresser des centaines de milliers de

lamas capables de transporter des charges utiles a permis aux montagnards de réaliser des travaux d'ingénierie et agricoles bien plus étendus que ceux qui auraient pu être réalisés s'ils avaient été obligés de dépendre entièrement du travail humain.

LANGUE

Certains archéologues américains sont enclins à raccourcir la période de développement de la civilisation inca. Parce que les Mayas d'Amérique centrale utilisaient des hiéroglyphes et inventaient un calendrier, il est facile de leur donner quelques milliers d'années, alors que les Incas se limitent à quelques centaines d'années. Techniquement, ils ont raison, si l’on choisit de limiter l’utilisation du mot Inca aux quelques siècles où les dirigeants étaient réellement appelés Incas. Mais si l'on utilise le terme Inca pour caractériser cette civilisation remarquable découverte par les Espagnols au XVIe siècle, avec son agriculture avancée, ses magnifiques ouvrages d'ingénierie et son succès au fil des siècles à produire à partir d'un ancêtre extrêmement sauvage deux animaux domestiques et de race si distincts. comme le lama et l'alpaga, il devient évident que la période couverte par la croissance de cette ancienne civilisation péruvienne a dû durer plusieurs milliers d'années.

Cette théorie est également confirmée par les nombreuses variétés de pommes de terre et de maïs trouvées en terre inca, ainsi que par le fait que les cobayes, que les Incas ont domestiqués et élevés, sont aussi différents en couleur et en pelage que le sont les chats d'Inde. le Région méditerranéenne, dont on sait qu'ils sont d'une lignée extrêmement ancienne.

Malheureusement, les anciens Péruviens n’ont jamais développé aucune forme d’écriture ou d’écriture picturale. Il est en effet dommage que les Incas n'aient jamais eu l'occasion, comme les Grecs et les Romains, d'entrer en contact avec un

peuple comme les Phéniciens, assez intelligents pour inventer un alphabet.

La langue des Incas était la langue quichua . À l’origine, il n’était utilisé que dans une petite zone autour de Cuzco, où est née la dynastie inca, peut-être au Xe ou au XIe siècle. Au cours des 500 années suivantes, lorsque les Incas réussirent à soumettre les races indigènes au nord jusqu'en Équateur et au sud jusqu'en Argentine, ils emportèrent avec eux la langue quichua et insistèrent pour qu'elle soit apprise par les peuples conquis, afin qu'elle ait une large diffusion à la fin du XVIe siècle.

Aujourd'hui, la population totale du Pérou s'élève à environ sept millions d'habitants. Un récent recensement rapporte que deux millions et demi parlent le quichua et que les deux tiers d'entre eux ne parlent aucune autre langue. Bien qu'il existe de nombreuses langues différentes parlées par les petites tribus forestières du bassin amazonien, il n'existe que deux langues autochtones numériquement importantes dans les Andes, le quichua et l'aymara. Dans la région autour du lac Titicaca et dans le nord de la Bolivie, les Indiens parlent l'Aymara, qui possède un système phonétique et une grammaire similaires au quichua. Aucune de ces langues n’a de lien avec celles de l’est de l’Amérique du Sud ni avec celles de l’extérieur du continent. Les experts en philologie estiment que près de cinq millions de personnes en Amérique du Sud parlent encore la langue des Incas. De toute évidence, c’est de loin la langue maternelle la plus importante en Amérique du Nord et en Amérique du Sud. Le fait que ce système phonétique soit si répandu est en soi un remarquable hommage aux personnes extraordinaires qui ont si bien réussi à élever des animaux et des plantes.

Il y a peu de mots en quichua pour désigner des qualités abstraites. D'un autre côté, le peuple n'était évidemment pas militariste, car le mot qui signifie « soldat » signifie aussi « ennemi ». L'étendue de l'empire est soulignée par le fait que le

mot « étranger » signifie «ceux appartenant à une ville très éloignée». L'importance de l'agriculture est démontrée de manière frappante par le fait qu'en quichua il n'y a qu'un seul mot pour « travailler » ou « cultiver ».

Un aperçu intéressant des mœurs et coutumes est l’abondance d’expressions en quichua pour toutes les étapes de l’ivresse. L'une de leurs principales activités était la fabrication de bière, ou chicha . Il était brassé à partir de maïs germé qui avait été bouilli et écrasé sous les pierres à bascule qui servaient aux peuples andins de meule supérieure ou de pilon. Les Indiens du Mexique et d'Amérique centrale, pour moudre leur maïs, utilisent une meuleuse, poussée d'avant en arrière sur une dalle. Cela demande plus d’efforts que la pierre à bascule inventée dans les Andes. Le fait que les Incas et les Mayas n'utilisaient pas les mêmes moyens de moudre le maïs, la nécessité la plus courante de la maison, témoigne de la longue période d'évolution séparée.

POTERIE

En plus de l'agriculture et de l'élevage de plantes et d'animaux utiles, les Incas poussèrent à un extrême remarquable la fabrication de poteries gracieuses et symétriques. Ils ont appris à reconnaître différents types et qualités d'argile de potier. Ils choisissaient des localités marquées par les argiles les plus fines pour le culte des divinités favorables et la fabrication des plats les plus délicats. Il semble probable qu'une forme de tour de potier ait dû être utilisée dans la fabrication de leurs jarres.

Il n’y avait rien de grossier ou de grossier dans leurs poteries. La majeure partie a été réalisée avec la plus grande habileté, avec des finitions dures avec des surfaces polies et peintes, dont toute trace du processus de fabrication a été supprimée. Contrairement à la poterie primitive des tribus indiennes du bassin amazonien et de nombreuses régions

d'Amérique, la poterie inca témoigne abondamment, par sa symétrie et ses fines proportions, ainsi que par sa finition, que ses créateurs étaient les héritiers d'un millénaire. de culture et d'amour de la beauté. Leurs pièces étaient admirablement conçues pour l'usage auquel elles étaient destinées et possédaient juste ce qu'il fallait de décoration pour plaire et satisfaire le propriétaire le plus exigeant.

Sur la côte péruvienne, les anciens peuples conquis par les Incas ont produit des poteries beaucoup plus élaborées que les Incas. Les dessins incas étaient presque toujours géométriques et conventionnels. Ils comprenaient des carrés répétés les uns dans les autres, des hachures croisées, des rangées de triangles, des lignes parallèles, des rangées de losanges, des volutes élaborées, un collier conventionnel composé d'un grand nombre de disques chacun suspendu par des cordes séparées au cordon principal. Ce modèle de collier était peut-être une représentation de la frange royale portée en signe de souveraineté, la couronne des Incas.

Le motif à barres et à double croix qui apparaît fréquemment sur les poignées de la poterie inca imite clairement la vannerie ancienne et dérive de la forme la plus simple de fabrication de poignées. Ce motif s'inspire des fantaisies des potiers anciens et réapparaît par conséquent sur divers panneaux et constitue fréquemment la partie centrale d'un dessin géométrique.

Dans de nombreux musées, peu d'attention est accordée à la poterie inca, en partie parce qu'elle est rare et en partie parce que sa forme gracieuse et symétrique n'est pas unique mais rappelle même les formes classiques trouvées en Méditerranée. Certaines des jarres à deux anses sont presque identiques à celles trouvées dans l'ancienne Troie. D'autres ressemblent aux formes grecques.

La poterie péruvienne la plus frappante exposée dans les collections provient de la côte maritime du nord du Pérou, où,

avant l'époque de l'Empire Inca, les potiers indigènes excellaient dans la production de groupes humains réalistes et même de portraits éclatants. Certaines poteries côtières péruviennes sont encore inégalées dans la représentation réaliste de l'action et des émotions humaines. On retrouve le corps nu représenté dans de nombreuses attitudes, certaines si dégénérées qu'elles sont exclues des expositions publiques. Mannequins dans toutes les postures imaginables, groupes tragiques représentant des sacrifices humains, caricatures humoristiques d'ivresse, personnes atteintes de terribles maladies, comédies et tragédies, tous sont représentés dans l'art céramique côtier. L'absence frappante de telles tendances dans la poterie des Incas conduit à la conclusion qu'ils devaient avoir un fort préjugé contre l'utilisation de la forme humaine dans la décoration. Cela peut être dû à la coutume parmi les Les montagnards péruviens se protégeaient du froid glacial des hauts plateaux en portant toujours leur corps habillé. Il y a des milliers d'années, cette coutume n'était peut-être pas répandue, car les Indiens de la partie la plus méridionale de l'Amérique du Sud, qui vivent au milieu de la neige et de la glace de la Terre de Feu, sont à peine vêtus. Cependant, une fois que les vêtements auront été inventés et que leur utilisation aura été favorisée par la domestication de l'alpaga et du lama, le confort imposera qu'ils soient continuellement utilisés. Ainsi, la coutume décrétera au fil du temps que toute exposition du corps était indécente. Le développement d’idées aussi strictes en matière de décence favoriserait naturellement un sentiment de honte qui conduirait à utiliser des motifs géométriques ou des oiseaux et des animaux conventionnels plutôt que la forme humaine. Il n'est donc pas surprenant que la poterie inca ne représente pas la forme humaine, même si leur sens très développé du beau les a poussés à fabriquer des jarres et des plats aussi gracieux que ceux de la Grèce antique. Pratiquement toutes les poteries

trouvées lors de nos fouilles au Machu Picchu étaient purement incas.

Le modèle inca le plus caractéristique et le plus courant des récipients destinés à contenir des liquides était un vase en forme de bouteille avec un fond pointu, souvent de 2 ou 2½ pieds de hauteur et capable de contenir 6 ou 7 gallons de chicha, avec deux bandes en forme de bande . des poignées fixées verticalement au bas du corps et un cou étonnamment long. En règle générale, chaque pot comporte deux nubbins percés en forme d'oreilles attachés à son bord. Le devant de chaque vase en forme de bouteille porte sur son épaule un gros bouton décoré pour représenter la tête conventionnelle d'une bête féroce, généralement avec deux yeux et une bouche grossièrement incisée, et parfois des oreilles, des lèvres, des dents et même des narines. Il a été suggéré que les fabricants pensaient que le démon méchant qui avait fait renverser la bonne chicha pourrait être effrayé par cet animal grossier. Ces boutons auraient pu être utilisés pour attacher une couverture pour empêcher la précieuse chicha de se renverser, ou pour des pompons décoratifs qui indiqueraient la qualité du fabricant de la boisson. Ces jarres étant destinées à être portées sur le dos et les épaules au moyen d'une corde passée dans les anses et autour du grand nubbin, ils étaient presque toujours décorés sur un seul côté, et le côté qui frottait contre le dos du support était laissé non décoré. Bien qu'il ne ressemble pas du tout à l'aryballe grec, ce nom lui est appliqué par les écrivains péruviens depuis de nombreuses années. Pour autant que je sache, on ne le trouve nulle part dans le monde, sauf là où prévalait la civilisation inca. De nombreux exemples ont été trouvés au Machu Picchu.

Un plat peu profond ou une soucoupe utilisé pour boire a une poignée sur un côté, parfois une large boucle mais le plus souvent la tête conventionnelle d'un oiseau ou d'un animal amical, qui se place confortablement sous le pouce, et une

petite décoration en relief sur le bord opposé. Ces plats sont toujours soigneusement réalisés, joliment peints, uniquement à l'intérieur, avec des motifs géométriques élaborés. Ces soucoupes ressemblent quelque peu par leur forme à la patera classique, utilisée pour verser les libations lors des sacrifices. Il est amusant de constater que les Incas rendaient le manche de ces louches aussi agréable qu'ils rendaient les boutons des grandes jarres féroces et révoltants, sans doute pour inciter les buveurs à se divertir.

Dans une région de montagne où il y a peu de combustible pour faire des feux ouverts et où la consommation d'eau froide provoque fréquemment le mal des montagnes, souvent désastreux, il est naturel que le besoin du corps de chaleur et de liquide supplémentaires soit satisfait par de la soupe et de la bière. . Les ustensiles utilisés pour la chicha sont soigneusement peints et polis. En cela, ils différaient nettement des marmites noircies par le feu, ou ollas , dans lesquelles les Incas préparaient leurs soupes et leurs ragoûts.

Une forme courante d' olla a une poignée sur un côté et un seul pied ou base. Le côté opposé à la poignée boucle est généralement décoré en bas-relief, éventuellement en écho à la base d'une seconde poignée. Ces ollas en forme de bécher mesuraient généralement 9 ou 10 pouces de haut. Cette forme est sans aucun doute le résultat d'un long processus d'évolution commençant avec l'introduction dans le feu d'une simple marmite à deux anses. Puis quelqu'un a découvert qu'en y ajoutant une base ou un pied, le pot pouvait mieux tenir dans les braises d'un petit feu. Plus tard, on découvrit que seule la poignée la plus proche du cuisinier était réellement nécessaire car l'autre poignée devenait trop chaude pour être d'une grande utilité, et elle fut finalement abandonnée, sa place étant prise par un petit ornement en bas-relief attaché à la marmite. juste avant la cuisson.

Une autre conception courante était un plat de nourriture à deux anses avec des poignées en forme de bande généralement fixées horizontalement sous le bord, plus large que haut et suffisamment large pour que les mains des convives puissent facilement en extraire les délices, sans aucun doute les ragoûts, qui étaient un partie essentielle de la cuisine ancienne. Ces plats n'étaient pas utilisés dans le feu, mais étaient en argile fine, soigneusement polis et sobrement décorés sur leurs deux faces de motifs géométriques conventionnels.

Les tasses et les plats affectueux liés à la chicha étaient souvent décorés de manière amusante avec des jaguars ou des pumas à l'air féroce se regardant la bouche ouverte et les dents découvertes. Ou encore, le manche pourrait être constitué d'une tête de renard ou de coyote rieur, superbement modelée. L'esprit dans lequel a été élaboré le modelage de ces plats incas témoigne d'une grande capacité artistique et souvent d'un bon sens de l'humour. Parfois, une cruche était fabriquée sous la forme d'un gros homme avec ses mains soutenant confortablement son ventre.

Les cruches à une anse étaient tantôt décorées d'un visage humain en bas relief, tantôt en partie en relief et en partie peint. Ou encore, une cruche pourrait avoir une anse décorée d'une tête de jaguar féroce en partie creuse, de sorte qu'une ficelle puisse être passée entre les dents de manière à soutenir la cruche à partir d'une cheville.

L'une des formes les plus intéressantes et les plus rares de la poterie inca était peut-être un brasier à trois pieds avec une poignée en forme de bande attachée à son sommet, sa bouche de forme irrégulière étant placée sur un côté. Au sommet se trouvaient trois ouvertures ou trous d'aération, les pieds étaient solides et cylindriques et suffisamment longs pour permettre d'allumer un petit feu en dessous. Par conséquent, les brasiers étaient noircis par le feu à l'intérieur et à l'extérieur. Les métallurgistes incas les utilisaient si durement que les frêles

petits braseros n'ont pas duré longtemps et aucun spécimen parfait n'a été trouvé.

La taille habituelle du brasier à trois pieds était d'environ 7 pouces de haut, 6 pouces de large et 7 pouces de long. Ils semblent avoir été destinés à un feu de charbon de bois dans lequel le métal pouvait rester chaud. tout en étant travaillé. Les trous d'aération au sommet auraient permis l'insertion de sarbacanes, une pratique mentionnée dans plusieurs des premières chroniques espagnoles, et ils étaient suffisamment fins pour permettre de les chauffer rapidement. Ils étaient sans doute utilisés dans la fabrication de couteaux, de haches, de ciseaux et d'épingles à châle en bronze, nécessitant des chauffages et des recuits répétés.

MÉTALLURGIE

Le bronze inca s'est révélé remarquablement pur, à l'exception de très petites quantités de soufre. La proportion de cuivre dans le bronze inca varie de 86 pour cent dans certains articles à 97 pour cent dans d'autres. Certains archéologues estiment que, puisque la plus grande quantité d'étain se trouve généralement dans les bronzes qui, compte tenu de l'usage auquel ils sont destinés, semblent en nécessiter le moins, la présence d'étain dans les bronzes incas doit être considérée comme accidentelle. Cette hypothèse a été soigneusement étudiée par les experts des plus grandes sociétés de cuivre opérant actuellement dans les Andes. Ils conviennent tous que, dans la mesure où il existe des minerais connus de cuivre et d'étain en Amérique du Sud, cette thèse est intenable, car ces minerais ne se trouvent pas en combinaison. Il est bien connu qu'au cours de la Seconde Guerre mondiale, d'énormes quantités d'étain ont été récupérées dans les mines boliviennes et que les fabricants étaient ravis de s'approvisionner pour remplacer ceux qui provenaient des établissements du détroit avant l'occupation

japonaise. Il est également bien connu que d’énormes gisements de cuivre se trouvent au Pérou et au Chili, mais pas en combinaison avec de l’étain.

Mon ami, le professeur Charles H. Matthewson de l'Université de Yale, fut le premier métallurgiste moderne à réaliser une étude exhaustive des bronzes incas. Il découvrit que le pourcentage d'étain contenu dans les bronzes incas n'était pas régi par les usages auxquels ils étaient destinés, mais par les exigences des anciennes méthodes de fabrication. Tout ce que nous savons sur la métallurgie inca est basé sur le rapport du professeur Matthewson.

Les Incas ont appris un fait intéressant : le bronze contenant un pourcentage élevé d'étain donne la meilleure impression lors du moulage, car pendant le processus de solidification, il se dilate plus que le bronze ayant une faible teneur en étain. C'est pourquoi les pièces les plus délicates ou ornementales contiennent le pourcentage le plus élevé d'étain, ce qui permet de faire ressortir les détails artistiques de manière plus frappante dans le produit fini. Bien sûr, si les Incas avaient possédé des outils de gravure en acier, le cas aurait été différent. Les métallurgistes incas ont appris que l'opération de coulée de petits objets délicats est facilitée lorsqu'il y a environ 10 pour cent d'étain dans le mélange. De tels alliages conservent leur chaleur initiale plus longtemps et restent ainsi plus longtemps à l’état fluide. Étant donné que les petits objets ont tendance à refroidir rapidement, cette connaissance était particulièrement utile dans la fabrication d'épingles à châle et de cuillères d'oreille ornementales et explique le pourcentage plus élevé d'étain que les Incas utilisaient dans leur fabrication.

Comme ces premiers métallurgistes n'étaient pas familiers avec les méthodes modernes de traitement thermique, ils ont été contraints de sacrifier la dureté et la résistance supplémentaires que l'on pouvait obtenir avec les haches et les burins de coulée en augmentant la teneur en étain de ceux-ci.

De tels instruments devaient être fréquemment martelés et recuits. Comme il fallait compter sur le travail à froid pour produire la dureté finale de tels objets, plus d'un chauffage était nécessaire pour forger les lames, et ce processus nécessitait une faible teneur en étain. Ils ont nécessairement employé une formule pour combiner le cuivre et l'étain qui a impressionné les archéologues familiers uniquement avec l'analyse chimique des bronzes incas, comme étant celle qui ne convient pas aux haches, aux ciseaux et aux grands couteaux. Ce n'est qu'après une étude métallographique des bronzes incas, impliquant la mutilation des pièces examinées, que le professeur Matthewson a appris la structure de ces objets, les méthodes de leur fabrication et les raisons des variations constatées. Les métallurgistes incas coulaient leurs couteaux en bronze généralement d'une seule pièce puis les travaillaient à froid. Le réchauffage qui avait lieu avait uniquement pour but de ramollir le métal pour faciliter le travail à froid, qui se faisait probablement à une température inférieure au rouge. Certains bronzes incas ont été martelés et réchauffés à plusieurs reprises. Ce martelage aurait pu être réalisé avec les outils en pierre avec lesquels les Incas étaient familiers.

Les lames des couteaux semblent avoir été travaillées et martelées de manière à étendre le métal plus ou moins uniformément dans plusieurs directions. Les ciseaux et les haches, en revanche, étaient coulés pratiquement dans la forme finalement souhaitée.

Les métallurgistes incas étaient suffisamment ingénieux pour utiliser plus d'une variété de bronze dans la construction de couteaux artistiques. Leurs couteaux avaient la forme d'un « T » inversé. Si l'on souhaitait orner l'extrémité du manche avec une tête de lama ou un joli oiseau, l'ornement serait en bronze à haute teneur en étain. Le métal de la lame et de la partie inférieure du manche, par contre, était en bronze à faible teneur en étain car les lames devaient être travaillées à froid.

La partie ornementale du manche du couteau était en fait coulée autour de la tige du couteau une fois celui-ci terminé. L'artisan inca, soucieux de fabriquer un bon couteau utilisable et attrayant, avait appris au fil des siècles à prendre un soin infini à le faire. S'il souhaitait faire un trou au bout d'un couteau ou d'une épingle à châle, il le faisait en cours de moulage car il manquait d'outils en acier pour le percer.

En fabriquant des bolas en bronze qui pourraient être utilisés pour capturer un perroquet volant ou un ara multicolore, il lançait la balle avec une épingle déjà à l'intérieur afin que le cordon reliant les deux parties des bolas puisse être solidement attaché sans interférer avec le vol en douceur de le missile. La goupille n'était pas insérée dans les bolas mais coulée en place. Ce devait être un spectacle magnifique de voir un chasseur inca abattre un ara volant d'un habile coup de petits bolas de bronze , les lançant juste au bon moment pour emmêler ses ailes et ses pattes sans endommager la belle captive.

Certaines lames de hache portent la preuve qu'elles ont été utilisées sur la pierre. Leur structure montre de graves dommages au personnage qui ne peuvent résulter que d'un usage très intensif. Ils étaient probablement utilisés pour percer des trous carrés dans les pierres de taille et pour créer des coins intérieurs pointus. Il est difficile de concevoir des outils en pierre qui auraient pu être utilisés avec succès à cette fin. Certains auteurs ont supposé que les Incas utilisaient dans une large mesure des instruments en bronze pour terminer leurs meilleurs travaux de pierre. Il me semble cependant que même leur meilleur bronze était trop mou pour durer longtemps. de telles activités. Il est peu probable qu'il ait été souvent ainsi employé. Des expériences faites au National Museum de Washington ont démontré que la persévérance, l'huile de coude et le sable fin permettront à des outils en pierre de formes

diverses de faire des miracles dans l'habillage et le polissage du granit et de l'andésite.

Cependant, il est raisonnablement certain que les constructeurs incas utilisaient de puissants petits pieds de biche en bronze pour mettre en place les pierres de taille trop lourdes pour être soulevées à la main. Appelées champis , ces barres étaient suffisamment solides pour être utilisées pour ajuster des blocs de pierre pesant 10 ou 20 tonnes. Lors d'un essai de traction effectué sous la direction du professeur Matthewson, un vieux champi inca de mauvaise qualité a montré une résistance ultime de 28 000 livres par pouce carré. Nous avons découvert par expérience avec un nouveau pied-de-biche en bronze de la même composition que, une fois durci par les méthodes connues des métallurgistes incas, il avait une résistance encore plus grande. Les Incas auraient pu utiliser leurs pieds-de-biche pour mettre en place des blocs de granit pesant 20 tonnes sans endommager le champis .

Le bronze inca comprenait non seulement des outils tels que des haches, des couteaux, des ciseaux et des pieds de biche, mais également des ustensiles domestiques tels que des pinces, des épingles à châle et de grosses aiguilles, ainsi que des articles de parure tels que des bagues, des bracelets, des paillettes et des cloches. . Ils fabriquaient même des cuillères auriculaires dont les extrémités des manches étaient souvent décorées de figures de colibris.

Les objets en bronze les plus courants fabriqués par les Incas étaient peut-être les épingles à châle. Les premiers dessins réalisés par les conquérants espagnols montrent que ces épingles étaient toujours utilisées pour fixer le devant de l'épaulière. Cette coutume est encore courante dans les Andes, et j'ai remarqué dans de nombreux cas que la tête de l'épingle à châle est faite comme une cuillère. Les Incas ne semblent pas connaître les cuillères. Les têtes de leurs épingles à châle, dont la longueur varie de 3 pouces à 9 pouces, sont généralement

plates et en forme de demi-lune. Ils ont été battus très finement, de sorte que les bords étaient assez tranchants et semblent avoir été utilisés à des fins de coupe. Comme les femmes Incas étaient fréquemment occupées à filer du fil au moyen d'un fuseau à main ou à tisser des textiles, elles auraient trouvé ces petits couteaux très utiles.

Ils fabriquaient des miroirs en bronze semblables à ceux trouvés dans les tombes égyptiennes antiques. Ils réussirent même à fabriquer un miroir concave en bronze qui, une fois poli, permettait aux rayons du soleil de se concentrer suffisamment sur un morceau de coton pour y mettre le feu. Le savoir-faire des métallurgistes incas est extrêmement impressionnant et on se demande combien de temps il leur a fallu pour apprendre cet art.

Ils fabriquaient également des passe-fils en bronze ou de grosses aiguilles dont les chas étaient suffisamment grands pour leur permettre de porter une corde assez solide. Parfois, ces yeux étaient fabriqués en aplatissant la tête en une bande étroite, en la tirant vers le bas, en la plaçant contre la tige du passe-passe et en martelant suffisamment de côtés dessus pour la fixer. Ce processus aurait facilement été accompli par l'utilisation de l'un des petits braseros.

Ils fabriquaient de petites pinces en bronze destinées à remplacer le rasoir moderne. Les Indiens des Highlands ont rarement des cheveux sur le visage. Les Incas étaient probablement soucieux d’enlever tous les poils égarés qui apparaissaient. La coutume consistant à arracher les poils indésirables du visage au moyen d'une pince à épiler était connue parmi les tribus de Micronésie des îles Gilbert avant d'y penser à New York ou à Paris. Il est évident pour l’observateur des mœurs et des coutumes que l’envie d’objets de beauté n’est pas nouvelle.

TISSAGE

Les Incas avaient la chance d'avoir pour sujets une race travailleuse, habituée à un effort constant. Aujourd’hui, on peut rencontrer des hommes Quichua paresseux, mais on ne voit jamais de femmes Quichua oisives. Lorsqu'ils s'occupent des troupeaux ou marchent le long de la route, ils enroulent ou filent presque toujours du fil. On les trouve souvent occupés à fabriquer des châles, des ceintures, des ponchos et des couvertures sur des métiers à main. Même les hommes et les enfants plus âgés sont parfois très occupés.

En fait, l’ancien tissage andin, tel que développé par les Incas, était l’un des plus grands arts textiles que le monde ait jamais connu. Nous dépendons de la soie et du lin pour nos meilleurs textiles. Ils ne connaissaient ni le ver à soie ni le lin. Ils avaient du coton et de la laine douce de l'alpaga mais ils utilisaient aussi le laine extrêmement fine et rare de la vigogne , le plus petit chameau d'Amérique. Ils n’ont jamais pris la peine de le domestiquer. Ils dépendaient de ce qui serait capturé par les chasseurs incas après avoir été rassemblés lors d'énormes campagnes annuelles.

Les touristes péruviens sont toujours impatients de se procurer des tapis en peau de vigogne , mais ces petits animaux sont désormais devenus si rares qu'ils doivent être protégés. À l'époque des Incas, la laine de vigogne semble avoir été réservée aux dirigeants et aux nobles.

Les exemples des premiers textiles péruviens étonnent le spectateur. De beaux spécimens peuvent être vus dans divers musées d'art de Boston, New York et Washington. Ils sont aussi dignes d'admiration que les plus beaux spécimens de tissage égyptien ou chinois. L'inventivité et l'ingéniosité des tisserands péruviens ont créé des matériaux qui témoignent d'une période de développement artistique aussi longue que celle de l'Égypte ou de la Chine. Ces objets rares et beaux qui ont été trouvés dans les cimetières côtiers du Pérou, où ils ont été conservés par l'air sec du désert et l'absence de pluie, prouvent aux

étudiants en histoire de l'art la très grande époque de la civilisation inca. Et rien de tout cela n’a été emprunté à l’Asie.

On raconte que les plus beaux textiles étaient confectionnés dans les couvents rattachés aux Temples du Soleil, par les Femmes Élues, parfois appelées Vierges du Soleil, qui étaient soigneusement formées à cet art difficile. Certains de leurs produits sont aussi fins et doux que la soie la plus fine.

LES GENS

Personne ne connaît l'origine du peuple sur lequel régnaient les Incas. Les anthropologues physiques nous assurent que la structure osseuse des Indiens d'Amérique est étroitement liée à celle des habitants du nord-est de la Sibérie. Cependant, cela ne prouve pas non plus que la migration s’est déroulée de l’Asie vers l’Amérique, pas plus que cela ne prouve que les peuples d’Asie de l’Est sont venus d’Amérique. Chaque fois que cette migration a eu lieu, et quelle qu'en soit la direction, elle s'est produite il y a tellement de milliers d'années que les preuves archéologiques, par opposition aux preuves anthropologiques, sont manquant. En d’autres termes, il ne semble y avoir aucune ressemblance entre la culture de l’Asie du Nord-Est et celle de l’Amérique centrale du Sud. Le fait que le blé, l'une des cultures les plus précieuses au monde, a été développé en Asie et était inconnu en Amérique, et qu'une ignorance similaire prévalait en Asie concernant deux autres cultures extrêmement importantes, la pomme de terre et le maïs, rend assez certain que la migration a eu lieu il y a plusieurs milliers d’années. Cela semble également être confirmé par la découverte récente en Amérique du Nord de restes d'hommes glaciaires, dont l'âge est estimé à environ 20 000 ans.

Les Incas ont pris tellement de peine à répandre la langue quichua partout où ils allaient qu'il est juste de supposer qu'ils descendaient d'une tribu quichua. Les Quichuas sont de couleur

brune. Leurs cheveux sont raides et noirs. Les cheveux gris sont rarement vus. C'est encore la coutume parmi les hommes de certaines localités de porter leurs cheveux longs et tressés. Les barbes sont très rares et lorsqu’elles apparaissent, elles sont extrêmement clairsemées. Il est presque certain que les Indiens barbus présentent des traces de sang espagnol.

Chez les Quichuas, les têtes chauves sont très rares. Leurs dents semblent plus résistantes que les nôtres. Dans toutes les Andes, la fréquence des dents bien conservées est remarquable, sauf dans les plantations de canne à sucre où il est possible de se livrer librement à du sucre brun brut grignoté dans des gâteaux ou mélangé à du maïs desséché et consommé comme ration pratique. Puisque les Incas ne savaient pas comment fabriquer du sucre, il est juste de supposer qu'ils avaient de bonnes dents et qu'ils n'étaient pas gênés par le fait de devoir mâcher les grains durs de leur maïs desséché préféré.

Le visage Quichua est large et court. Les taches de rousseur ne sont pas courantes, bien qu'une grande proportion d'Indiens des montagnes soient grêlées. La variole asiatique n’était probablement pas connue dans les Andes à l’époque préhistorique. D’un autre côté, il existe de nombreuses preuves, tant dans les tombes préhistoriques que dans les archives vivantes des poteries côtières, que la syphilis ne vient pas de l’Ancien Monde, mais qu’elle était une maladie autochtone. En fait, il a probablement été transporté d’Amérique vers la Méditerranée par les marins des premiers découvreurs et explorateurs. C'était le pire cadeau du Nouveau Le monde a donné au Vieux Monde en échange des « bénéfices » de la culture européenne.

Il n'y a aucune preuve que les Incas étaient gros. Aujourd’hui, on ne voit presque plus de gros Indien des montagnes. Il est difficile de dire s’il s’agit d’une caractéristique raciale ou de la nécessité d’un exercice intense en montagne. Certes, l’utilisation abondante de pommes de terre blanches est

censée faire grossir. Le régime alimentaire des Incas ne contenait pas beaucoup de viande, car les lamas et les alpagas étaient beaucoup trop utiles pour être utilisés comme nourriture, sauf dans le cas d'animaux morts de vieillesse.

Bien que le montagnard péruvien ait fait le meilleur usage possible du lama, il n'a jamais été capable de développer suffisamment ses pattes fines et son dos faible pour l'utiliser pour des charges pesant plus de cent livres. Par conséquent, pour porter de lourds fardeaux, il a dû compter sur lui-même. En conséquence, il n'est pas surprenant que, même si ses bras sont peu développés, ses épaules soient plus larges, ses muscles du dos plus forts et ses mollets plus grands et plus puissants que ceux de presque toutes les autres races.

DOUANE

Chez les Incas, pratiquement tous les hommes se mariaient au moins une fois. La polygamie était répandue dans les classes supérieures et était considérée comme un état souhaitable pour ceux qui en avaient les moyens. Les dirigeants incas, les nobles et les chefs militaires distingués, recevaient des concubines. Ils étaient généralement recrutés dans l'un des pensionnats ou couvents nationaux, où étaient formées de jolies jeunes filles ou femmes élues, sélectionnées chaque année dans tout l'empire.

Ces Femmes Élues, dont la vie était consacrée au service du soleil, de ses représentants, des Incas et de ses prêtres, vivaient dans des sanctuaires disséminés dans tout l'Empire Inca. C'était considéré comme un grand honneur pour une province nouvellement conquise que les Incas en établissent une à l'intérieur de ses frontières.

Selon les conquérants espagnols, le couvent le plus important se trouvait à Cuzco, attenant au Temple du Soleil. Il était interdit aux autres femmes d'entrer dans ce lieu saint. Les hommes n'étaient pas autorisé dans les internats royaux. Les

jeunes filles les plus belles et les mieux nées de chaque province semblent avoir été sélectionnées à l'âge de huit ou neuf ans. Ils étaient encadrés par des femmes plus âgées qui vivaient depuis des années dans les couvents. Les filles apprenaient non seulement à tisser habilement les vêtements portés par les nobles ainsi que les belles robes et les tentures élaborées utilisées lors des occasions officielles, mais elles apprenaient également à préparer des aliments et des boissons spéciaux utilisés lors des grandes cérémonies. Apparemment, les filles étaient gardées dans les couvents jusqu'à l'âge de seize ans environ, date à laquelle elles étaient divisées en trois classes en fonction de leur degré de beauté. Les plus belles et les plus nées sont probablement devenues les concubines de l'empereur inca lui-même. On croit que certaines furent sélectionnées pour être sacrifiées en l'honneur du soleil, ou en tout cas, pour être internées à vie dans l'un des couvents, où elles pouvaient également servir de gardiennes du temple et d'instructrices des filles choisies. Un troisième groupe semble avoir été donné par l'empereur comme épouses à des nobles ou à des capitaines militaires qu'il souhaitait particulièrement favoriser.

Il était naturel que les filles les plus désirables soient réservées au culte du soleil, que les Incas considéraient comme un dieu bienveillant et vivifiant. Dans les Andes, on est rarement à l'aise sauf quand le soleil brille. Il n’est donc pas surprenant que le culte du soleil implique propitiation, supplication et action de grâce. Il était important que le dieu soleil soit satisfait de toutes les manières possibles et que les prêtres soient servis par les jeunes femmes les plus attirantes du royaume.

Notre connaissance des Femmes Élues, ou Vierges du Soleil, dérive, en partie, des écrits de Cieza de Leon, le plus grand et le plus illustre des historiens contemporains de la période de conquête. Il dit qu'aux portes des couvents étaient postés des portiers pour garder les vierges, dont beaucoup étaient de

noble naissance, en plus d'être belles et charmantes. Il dit que si l'une d'elles avait quelque lien avec un homme, elle était tuée et enterrée vivante et la même peine était subie par son amant.

Un de ses contemporains, Polo de Ondegardo, raconte que les couvents étaient appelés aclla-huasi , ce qui signifie « la maison des Les élus'. Elles étaient sélectionnées par les gouverneurs des provinces, qui avaient le pouvoir de choisir des filles de l'âge requis sans limite quant au nombre choisi. Leurs professeurs étaient appelés mama-cunas . Le nombre de femmes mises à part à cet effet était très grand et leurs parents ne pouvaient en aucun cas les excuser ou les racheter. Des domaines étaient réservés pour l'entretien des couvents. Il dit en outre que de grandes quantités de tissus confectionnés dans les couvents étaient distribuées aux soldats préférés de l'Inca et données à ses parents et à ses serviteurs. Des quantités énormes ont également été déposées dans des entrepôts pour être utilisées selon les besoins.

RELIGION

La religion des peuples anciens, ainsi que leurs mœurs et coutumes, dépendaient dans une large mesure du climat de la région où ils vivaient. S’il s’agissait d’une région chaude où le soleil était d’une chaleur accablante au milieu de la journée et où les nuits étaient agréables et fraîches, la tentation d’adorer le soleil était moindre. D’un autre côté, il y avait une tendance marquée à adorer les étoiles et la lune. La familiarité avec ces corps célestes a conduit à cette connaissance de l'astronomie, et même de l'astrologie, qui est une caractéristique si marquée de la civilisation arabe ainsi que des Mayas d'Amérique centrale.

En revanche, dans les hautes Andes, sur le plateau péruvien, où l'atmosphère raréfiée ne retient pas la chaleur du soleil et où les nuits sont extrêmement froides, il n'est pas surprenant que peu d'attention ait été accordée aux étoiles, alors que le culte le

plus profond on lui a accordé le soleil. D'autres phénomènes naturels tels que le tonnerre et les éclairs, les hautes montagnes, les précipices dangereux et les cascades étaient à leur portée et étaient naturellement favorisés par des offrandes et un certain culte afin de protéger les êtres humains du mal.

Le soleil était naturellement le plus important de tous, car sans lui les récoltes ne pousseraient pas et la vie, en général, était intolérable. Sa faveur doit être recherchée. Alors que le soleil s'éloignait de plus en plus vers le nord et que les ombres s'allongeaient au mois de juin, il était naturel de craindre que le soleil continue sa course vers le nord et ne les laisse finalement geler et mourir de faim. Aussi les prêtres du soleil, capables, le 21 ou le 22 juin, d'arrêter son vol et de l'attacher à un pilier de pierre dans un de leurs temples, étaient considérés avec vénération. Lorsque les ombres cesseraient de s'allonger et deviendraient plus courtes, jusqu'à ce que le soleil soit de nouveau au-dessus de nous et que son royaume soit fermement établi, il y aurait naturellement de grandes réjouissances. La période du solstice d’été était une période de joie tout comme celle du solstice d’hiver était une période de peur. Il est probable que les prêtres du soleil, dont la vie dépendait de leur capacité à paraître contrôler ses actions, avaient appris à lire la longueur des ombres projetées par les immenses cadrans solaires appelés intihuatana, ou « l'endroit vers lequel le soleil se dirige » . lié'.

On s'attend naturellement à trouver ces pierres sacrées dans l'enceinte du sanctuaire ou du temple où le soleil était adoré et où les femmes élues apprenaient à devenir ses servantes. Là, elles apprirent à être des épouses utiles pour les prêtres et les nobles qui pouvaient compter sur elles pour tisser de beaux vêtements, cuisiner des plats savoureux et préparer une excellente chicha avec laquelle le cœur de l'homme pouvait être réjoui et son esprit relevé de la lourdeur causée par le labeur ou le travail. peur.

L'un des endroits les plus importants des Andes serait les ruines d'un sanctuaire avec ses temples du Soleil, de la Lune et des Étoiles, son intihuatana , sa réserve d'eau fraîche pour la chicha , ses palais pour les nobles et les prêtres et ses dortoirs. pour les femmes qui avaient été choisies pour être Vierges du Soleil. Un tel sanctuaire avait été découvert par Pizarro et les conquistadors lors de leur entrée à Cuzco. Nous en avons trouvé un ailleurs. Il a été construit avec le plus grand soin par les architectes et maçons les plus habiles dans les régions les plus inaccessibles des Andes.

CHAPITRE DEUX

L'ORIGINE DES INCAS

Plus on étudie la remarquable civilisation que découvrirent les Espagnols lors de leur conquête du Pérou, plus on souhaiterait que les Incas et leurs prédécesseurs aient appris l'art d'écrire ou du moins de graver des hiéroglyphes et aient laissé derrière eux des inscriptions qui, au cours de leur parcours, du temps, auraient pu être déchiffrés et traduits pour nous raconter un peu de leur histoire. Les étudiants en art et en architecture nous assurent que la période de temps nécessaire à l'évolution de la capacité et de l'habileté démontrées par les Incas dans la création d'objets de beauté a dû être aussi longue que celle requise par les artistes égyptiens et grecs.

La chronique historique de l’Égypte et des terres classiques de la Méditerranée était heureusement confiée à des tablettes, des inscriptions et des manuscrits. Il était gravé dans la pierre ou sur l'argile et écrit sur du papyrus ou du vélin. Nous savons donc quelque chose de positif sur les siècles que leur évolution a duré. En revanche, les étudiants de l'ancien Pérou ne disposent pas d'aides aussi aimables sur lesquelles fonder leurs recherches. Nous devons reconstituer des traditions contradictoires qui ont été écrites pour la première fois au moment de la conquête espagnole, des centaines d'années après les événements. Nous devons nous appuyer sur des fragments de tissus et de poteries, des ruines de temples et de terrasses, sur les matériaux que l'on peut obtenir des tombes, et sur une étude de ce que nous savons avoir été réalisé dans l'agriculture, l'horticulture et l'industrie animale. À partir de tout ce matériel, nous devons rassembler ce qui sera, au mieux, une histoire très fragmentaire, sur les détails de laquelle aucun expert ne sera jamais d'accord !

Le mieux que l’on puisse faire est d’étudier patiemment les preuves offertes par le climat, la géographie physique et l'anthropologie de la région et les utiliser pour construire un récit raisonnable qui ne peut au moins être détruit par des preuves irréfutables. Quiconque a lu les histoires qui nous sont parvenues des premiers conquérants espagnols et de leurs descendants comme Garcilasso Inca de la Vega, ou des missionnaires chrétiens, prêtres, moines et jésuites, qui apprirent la langue des Incas et rédigèrent des rapports sur ce qu'ils ont vu et trouvé aussi bien que ce qu'ils ont entendu, sait que leurs déclarations sont souvent si contradictoires et contradictoires qu'elles ne peuvent presque jamais être considérées comme incontestables. Lorsque les chroniques espagnoles vont à l'encontre des habitudes connues des montagnards et des preuves matérielles obtenues par l'exploration, les fouilles et l'observation, elles peuvent être

considérées comme moins susceptibles d'être vraies que des déclarations moins contredites.

Le premier récit complet en anglais de la civilisation des Incas est celui de l'historien héroïque William H. Prescott, qui a surmonté les handicaps de sa cécité partielle et de son incapacité à voyager en accumulant patiemment tous les livres et manuscrits traitant du Pérou qu'il a publiés. pourrait sécuriser. Ses histoires vivantes sur la conquête du Pérou et du Mexique doivent toujours rester de délicieux classiques pour charmer des générations de lecteurs. Son récit de la conquête du Pérou était nécessairement basé en grande partie sur Garcilasso Inca de la Vega, né à Cuzco en 1539, fils d'une princesse inca. Malheureusement pour l'exactitude de son célèbre livre, Commentaires royaux , Garcilasso a quitté le Pérou alors qu'il n'était qu'un garçon adolescent, n'est jamais retourné dans son pays natal, a vécu la majeure partie de sa vie en Espagne et n'a pas écrit ses célèbres chroniques des Incas. jusqu'à ce qu'il soit un vieil homme.

Au cours de ses années en Europe, Garcilasso avait sans doute souvent souffert des remarques de ses contemporains, enclins au mépris du descendant du « païen » à la peau brune des Andes. Il avait probablement fréquemment répété des histoires sur le peuple de sa mère, ses réalisations, sa civilisation et ses ancêtres. Il savait ce qui plaisait et étonnait ses auditeurs européens, ce qui leur paraissait admirable et tout à fait digne d'éloges. Il savait quoi les a choqués. Il était donc tout naturel qu'au cours des trente ou quarante années de sa vie en Espagne, avant de commencer à écrire son livre, il en vienne à croire que les gens de sa mère ressemblaient beaucoup plus à des Européens qu'ils ne l'étaient en réalité. Il voulait que les Européens admirent ses ancêtres maternels et il a écrit son livre en conséquence. Par conséquent, de nombreuses pages de son livre et de nombreuses déclarations

dans le récit de Prescott, basées sur Garcilasso, ont une atmosphère résolument européenne.

Un autre écrivain, un avocat ecclésiastique du XVIIe siècle, qui a récemment commencé à s'épanouir, a écrit un livre d'un genre différent. Il s'appelait Fernando Montesinos. En 1629, siècle après la conquête, il semble se rendre au Pérou comme conseiller d'un vice-roi, le comte de Chinchon, dont on se souvient du nom parce que sa femme fut guérie de la malaria grâce à l'utilisation d'un des très rares spécifiques disponibles. le monde, une découverte très importante des Incas, une écorce qu'ils appelaient kina et que nous appelons quinine, ou « écorce péruvienne ». Puisque le comte de Chinchon a joué un rôle déterminant dans l'introduction de ce médicament extraordinaire en Europe, la plante dont est extraite son écorce porte son nom, quinquina .

Le secrétaire du vice-roi, Montesinos, était bien instruit et semble s'être consacré à la recherche historique. Il a beaucoup voyagé au Pérou et publié plusieurs livres. Il écrivit une histoire des Incas, Memorias Antiguas Historiales del Peru , qui fut gâchée par l'introduction dans laquelle, comme on pouvait s'y attendre d'un ecclésiastique orthodoxe, il affirmait que le Pérou était peuplé sous la direction d'Ophir, l'arrière-petit-fils de Noé. ! Malgré ses préjugés cléricaux, son œuvre semble être d'une grande valeur. Feu Sir Clements Markham, éminent étudiant anglais de l'histoire inca, était enclin à accorder un crédit considérable aux déclarations de Montesinos. Des vieillards sages qu'il a pu consulter en Terre Inca, il a obtenu une très longue histoire de rois pré-Incas, appelés Amautas, qui semblent avoir été responsables de nombreuses réalisations que nous attribuons naturellement aux Incas parce que nous utilisons ce terme désigne la culture et la civilisation des hauts plateaux péruviens. Montesinos dit que « le cinquante-troisième Les rois du Pérou s'appelaient Huilcanota ou Vilcanota. Huilca est le nom d'une plante à partir de laquelle les

aborigènes obtenaient un tabac à priser narcotique dont les effets étaient étonnamment enivrants et produisaient des visions. Nous n'avons aucun moyen de savoir s'il fut le premier à découvrir la vertu qui résidait dans les graines à partir desquelles ils fabriquaient leur puissant tabac à priser.

Il a cependant donné son nom au col aujourd'hui appelé La Raya, situé sur la ligne de partage des eaux entre le bassin amazonien et le lac Titicaca ; au moins le col était appelé Vilcanota par les Incas. Montesinos était d'avis que le roi devait son nom au col en raison d'une grande victoire qu'il y avait remportée. Sa capitale était à Cuzco où il apprit par les rapports de ses gouverneurs provinciaux que de grandes hordes de gens, des barbares, montaient des plaines d'Argentine et envahissaient le plateau bolivien et le bassin du lac Titicaca. Le roi Vilcanota envoya des espions pour obtenir des détails sur les forces ennemies. Apprenant qu'ils formaient deux grandes armées, il rassembla lui-même une puissante armée et prit position dans le haut col enneigé de La Raya et la fortifia. Montesinos dit que là « il livra bataille à la première armée, qu'il conquit facilement parce qu'elle était en désordre ». La deuxième armée, apprenant la nouvelle, vint très confusément au secours de ses camarades, et elle fut également vaincue. Le roi entra triomphal dans Cuzco, portant devant lui les vaincus, nus et les mains liées. C'est à cause de cet événement que les anciens appellent ce roi Huilcanota.

Montesinos dit que ce roi Vilcanota a réussi à pacifier son royaume, a eu un règne très long et a laissé de nombreux fils. L'un d'eux, nommé Tupac Yupanqui, « riche de toutes les vertus », avait également de nombreux fils et était un dirigeant sage. Il avait la bonne volonté d'amis et de voisins avec qui il échangeait des cadeaux. Il enseigna à ses fils l'art de gouverner et les entoura de conseillers expérimentés. Son arrière-petit-fils, Huaman Tacco, était le soixante et unième Amauta. À son époque, il y avait de mauvais présages, des comètes et des

tremblements de terre. Son héritier et successeur s'appelait Pachacuti VI.

Pachacuti n'était ni sage ni fort. Malheureusement, à son époque, les migrations barbares recommencèrent, « de grandes armées de des gens très féroces' de l'est et du sud. « Plein de consternation et de mélancolie » à cause des tremblements de terre, des comètes et autres mauvais présages et des sombres pronostics des sorciers et des devins, il offrit des sacrifices à ses dieux et essaya de faire tous les préparatifs qu'il pouvait en fortifiant les camps et les points forts. Apprenant par ses espions que des hordes de guerriers marchaient à nouveau vers le nord à travers le bassin du lac Titicaca, il fut pris de panique, dispersa ses forces, envoya quelques capitaines sur le plateau bolivien, en envoya d'autres pour défendre divers cols et partit lui-même avec le gros de ses troupes. armée jusqu'au col de La Raya que son célèbre ancêtre Vilcanota avait autrefois fortifié. Il y construisit une forteresse dont les vestiges sont encore visibles.

Au lieu d'attendre derrière ses murs et ses terrasses que l'ennemi attaque en désavantage, il sortit, contre l'avis de ses capitaines, et livra bataille. Ses troupes étaient armées de frondes, de massues et de lances. L'ennemi avait des arcs et des flèches. Le concours était génial. Porté en l'air sur une civière dorée, Pachacuti faisait de son mieux pour encourager ses troupes. Malheureusement, il constituait une cible facile pour un archer ennemi. Blessé mortellement par une flèche, sa mort provoque la consternation parmi ses troupes. Perdant courage, les soldats s'enfuirent vers une forteresse avec le corps de leur roi.

Puis, secrètement, la nuit, ils l'emmenèrent dans un lieu sûr appelé Tampu-tocco, « un lieu de résidence temporaire où il y avait des fenêtres » ou « Window Tavern ». Ici, ils furent rejoints par les restes de l'armée de Pachacuti.

Après cette débâcle, dit Montesinos, « les provinces du royaume, apprenant la mort du roi, se révoltèrent toutes, et les habitants de Tampu-tocco eurent entre eux de nombreuses dissensions quant au choix d'un roi.

« Ainsi fut perdu et détruit le gouvernement de la monarchie péruvienne. Elle ne s'est développée qu'au bout de quatre cents ans et la connaissance des lettres s'est perdue. Dans chaque province, ils élisaient leur propre roi, et celui à qui il fut donné d'être l'héritier de Pachacuti était Titu Huaman Quicho, un très jeune garçon. Les hommes fidèles étaient peu nombreux et ne pouvaient supporter la comparaison avec les autres peuples. Ils allèrent à Tampu-tocco, et là ils l'élevèrent pour être leur roi, car, à cause des révoltes, aucun pourrait vivre à Cuzco, tout étant en ébullition. Et, à mesure que les hommes venaient peu à peu vivre à Tampu-tocco sous la protection du roi, Cuzco devint presque déserte, et seuls les ministres du temple y restèrent.

"Les vassaux fidèles étaient heureux à Tampu-tocco avec le jeune roi, car là, selon les légendes des amautas, se trouve la grotte très célèbre où les Incas avaient leur origine, et ils affirment avec certitude qu'on n'y a jamais vu il n'y a ni tremblements de terre, ni peste, ni tremblements de terre. Et si le malheur devait poursuivre le jeune roi, ils pourraient le cacher dans la grotte comme dans un lieu saint. Le roi devint majeur et vécut avec beaucoup de modération pendant de nombreuses années. Il se disait roi de Tampu-tocco, et non de Cuzco, bien que certains jours il allât adorer au temple (à Cuzco). Il laissa comme héritier Cozque Huaman Titu, qui vécut vingt-cinq ans. De lui et de ses successeurs, rien de notable n'est raconté jusqu'à son retour à Cuzco.

Montesinos donne le nom et la durée du règne d'un bon nombre de rois de Tampu-tocco couvrant une période d'environ quatre cents ans. Puis vint le règne de Pachacuti VII qui commença à récupérer certaines des villes et provinces perdues lors de l'invasion barbare.

« Comme le peuple lui obéissait avec si peu de certitude, et comme il était si fortement corrompu en matière de religion et de coutumes, il prit des mesures pour les conquérir, car il disait que si ces gens communiquaient avec lui, ils les corromptaient avec le grand vices auxquels ils s'étaient livrés comme des bêtes ingouvernables. C'est pourquoi il envoya avec tact des messagers dans toutes les directions, demandant aux chefs de mettre fin à la superstition et à l'adoration des nombreux dieux et animaux qu'ils adoraient ; et le résultat de cela ne fut qu'une légère amélioration de leurs habitudes et le meurtre des ambassadeurs. Le roi dissimula pour le moment et fit de grands sacrifices et fit appel à Illatici Huira Cocha. On répondit que la cause de la peste était les lettres et que personne ne devait les utiliser ni les ressusciter, car leur emploi entraînerait un grand mal. C'est pourquoi Tupac Cauri a ordonné par la loi que, sous peine de mort, personne ne fasse le trafic de quilcas , qui étaient les parchemins et les feuilles d'arbres sur lesquels ils écrivaient, et ils ne devraient pas non plus utiliser de lettres d'aucune sorte. Ils observèrent cet ordre oraculaire avec tant de soin qu'après cette perte les Péruviens n'utilisèrent plus jamais de lettres. Et comme, plus tard, un érudit amauta a inventé certains caractères, ils l'ont brûlé vif, et ainsi, à partir de ce moment, ils ont utilisé des fils et des quipos .

On ne peut s'empêcher de se demander s'il n'y a pas eu une époque où les anciens Péruviens, si habiles à bien des égards, si inventifs dans le développement de l'art et de l'agriculture et dans l'élevage de nouvelles plantes et animaux, ont également conçu l'idée de faire un enregistrement écrit, mais ont été empêchés de le faire. cela par la superstition du peuple et la crainte des prêtres et des devins. Ce n'est pas une impossibilité.

On croyait actuellement à Cuzco, à l'époque où Montesinos écrivait, que Tampu-tocco, la « Taverne de la Fenêtre », se trouvait à environ 20 miles de Cuzco, à un endroit connu alors et aujourd'hui sous le nom de Paccari-tampu ou la Taverne de

l'Aube. On n'est donc pas surpris de voir Montesinos dire que le roi y construisit une « sorte d'université où les nobles assistaient aux exercices des soldats et où les garçons apprenaient la manière de compter par les quipos, additionnant les différentes couleurs, qui servaient de lettres, au moyen desquelles ils augmentaient leur léger savoir. Les soldats et la loyauté de son peuple étant assurés, il résolut de vaincre les rebelles. À cet effet, tous ses hommes furent mis sous les armes, mais l'attaque n'eut pas lieu car il y eut des tremblements de terre remarquables qui détruisirent de nombreux bâtiments dans toute la région de Cuzco, et des rivières jaillirent dans des lits asséchés et coulèrent pendant plusieurs jours dans des ravins asséchés. où aucune eau n'avait été vue auparavant, et a détruit de nombreux villages. Après cela, une peste eut lieu, dont d'innombrables personnes moururent, et les amautas disent que ce n'est qu'à Tampu-tocco qu'aucune peste n'a été vue ; un fait qui a amené Manco Capac à y établir sa cour. Et ils y vécurent pendant plus de cinq cents ans jusqu'à ce que la région devienne trop petite pour une nation active et en pleine croissance.

La partie significative de cette histoire de ce qui s'est passé avant que Manco Capac, le premier souverain appelé Inca, n'établisse sa cour à Tampu-tocco, est que c'était si loin de Cuzco que ni les tremblements de terre ni la peste ne l'atteignirent. Il devait être beaucoup plus éloigné que le petit village de Paccari-tampu, où le climat est trop froid pour les fenêtres et où la distance de Cuzco n'est que de quelques lieues.

Il existe de nombreuses histoires sur l'ascension de Manco Capac, qui, une fois devenu un homme, rassembla son peuple pour voir comment il pourrait lui assurer de nouvelles terres. Pachacuti Yamqui Salcamayhua, descendant d'une longue lignée d'Incas, dont les arrière-grands-parents vivaient à Cuzco au moment de la conquête espagnole, écrivit en 1620 un récit des antiquités du Pérou dans lequel il raconte l'histoire des

Incas telle qu'elle était. transmis aux descendants des anciens dirigeants du Pérou. Il nous apprend que Manco Capac, après consultation de ses frères, résolut de partir avec eux « vers la colline sur laquelle le soleil se levait », et que lui et ses frères réussirent à atteindre Cuzco et s'y installèrent. Manco épousa une de ses propres sœurs afin de ne pas perdre sa caste et qu'aucune autre famille ne soit élevée par ce mariage à l'égalité avec la sienne. Il a fait de bonnes lois, a conquis de nombreuses provinces et est considéré comme le fondateur de la dynastie Inca. Les montagnards du Pérou passèrent bientôt sous son emprise de bonne grâce et lui apportèrent de riches cadeaux. L'Inca, comme on l'appelait désormais, était reconnu comme le chef le plus puissant, le combattant le plus vaillant et le guerrier le plus chanceux des Andes. Ses capitaines et soldats étaient courageux, disciplinés et bien armés. Toutes ses affaires prospérèrent grandement. « Par la suite, il fit exécuter des travaux sur le lieu de sa naissance, consistant en un mur de maçonnerie avec trois fenêtres , qui étaient les emblèmes de la maison de ses pères d'où il descendait. » Les fenêtres portent le nom de ses grands-parents paternels et maternels et de ses oncles. Nous aurons l'occasion de revenir sur ces trois fenêtres.

Ses descendants ont progressivement étendu leur pouvoir jusqu'à ce qu'au moment de la conquête espagnole, ils aient soumis presque toutes les tribus et royaumes des Andes et de la côte ouest, de Quito en Équateur au nord de l'Argentine et au centre du Chili au sud. Leur règne était un despotisme bienveillant. Leur peuple a appris à parler la langue quichua. Bien que leurs armées étaient puissants, ils étaient essentiellement agriculteurs et aimaient pratiquer les arts de la paix plutôt que de la guerre. Ils n'aimaient pas les soldats. Comme cela a été souligné, ils les appelaient des « ennemis ». Finalement, après environ trois siècles, les dirigeants sont devenus doux et épris de luxe.

Puis un jour apparut du nord un petit groupe de guerriers trapus, portant des armures et des armes « qui utilisaient le tonnerre et la foudre » pour transporter la mort aux soldats à des distances incroyables. Avec eux se trouvaient d'étranges animaux, deux fois plus grands et forts qu'un lama, assez lourds pour transporter les cavaliers armés au combat. Pour un peuple superstitieux, les conquistadors espagnols semblaient être des dieux surnaturels – peut-être des dieux étrangers dotés de pouvoirs mystérieux et terribles.

L'empereur de l'époque, l'Inca Atahualpa, monarque faible et vacillant, fut capturé par Pizarro et menacé de mort s'il ne remplissait pas une pièce d'or. Pour les Incas, l’or était un métal précieux, obtenu à grands frais dans les mines de placers des Andes orientales. Les récipients en or qu'ils produisaient étaient extrêmement minces et d'un poids décevant, en ce qui concerne les conquérants avares. De plus, Pizarro apprit que des millions d'Indiens considéraient Atahualpa comme un dieu, un dirigeant suprême capable de contrôler leur vie, mais sans lequel ils ne savaient pas comment agir. En conséquence, l'Inca fut mis à mort et le Pérou, avec ses millions d'habitants et ses richesses incalculables, tomba entre les mains d'une petite compagnie de soldats espagnols. L’histoire est l’une des plus étranges de l’histoire. L'historien Prescott et d'autres l'ont raconté de façon romantique et il n'est pas nécessaire de le répéter ici, puisque notre histoire concerne principalement les Incas qui furent placés sur le trône par Pizarro lui-même.

CHAPITRE TROIS

L'HISTOIRE DES QUATRE DERNIERS INCAS

Pedro Sancho, qui était l'un des secrétaires du grand Pizarro, nous raconte que dès que Cuzco fut prise par les Espagnols en 1533, le conquérant choisit comme dirigeant un jeune noble nommé Manco, qui était prudent et actif et semblait lui le meilleur des Incas. Le conquistador Pizarro l'a placé sur le trône de ses ancêtres afin que les nobles incas et les chefs militaires ne fuient pas vers leurs propres terres et ne créent pas de provinces indépendantes, et ne rejoignent pas les Indiens du nord enclins à se rebeller contre le règne d'Atahualpa. , que Pizarro venait de mettre à mort. Pour empêcher une rébellion naissante et empêcher les caciques mécontents d'organiser des bandes hostiles,

il ordonna qu'ils obéissent au jeune Manco II et l'acceptent comme leur empereur. En tant que petit-fils du célèbre empereur Huyana le Grand, il pouvait légalement être considéré comme habilité à régner sur les aborigènes.

Le jeune homme était naturellement très heureux d'être placé sur le trône et couronné de la frange sacrée, qui, chez les Incas, constituait le principal insigne de souveraineté. Mais il apprit bientôt qu'il n'était pas son propre maître mais qu'il n'était qu'une marionnette, obligée de suivre les ordres des nouveaux conquérants. Son ambition et son esprit agité l'ont amené à organiser une révolte. Il savait qu'il pouvait commander les services de milliers de guerriers incas. Il savait que les conquérants espagnols n'étaient en réalité qu'une poignée d'hommes armés, au nombre de moins de deux cents, et loin de leur base de ravitaillement. Il estimait cependant sans que l'ennemi dispose d'armes infiniment plus efficaces que les arcs et les flèches, les lances, les massues et les frondes dont devaient dépendre ses propres soldats. Ses hommes étaient courageux et dévoués, mais ils étaient naturellement terrifiés par le bruit des pièces de campagne et des tromblons espagnols, et étonnés de leur capacité à tuer à une distance bien plus grande que n'importe quelle arme jamais vue auparavant. Manco fut également gravement déçu de constater que les Espagnols étaient capables de s'assurer les services d'un grand nombre d'Indiens mécontents qui n'avaient aucun sentiment de loyauté envers le nouvel Inca. En 1536, après plusieurs affrontements sanglants, les troupes de Manco furent mises en déroute et s'enfuirent avec lui des environs de Cuzco vers la vallée de l'Urubamba.

Un contemporain qui a écrit un récit graphique des guerres du Pérou quelques années plus tard, dit que Manco a emporté

avec lui une grande quantité de trésors, notamment des ornements en or et « de nombreux lots de riches vêtements en laine, de texture délicate et très beaux et voyants ». . Les Espagnols croyaient qu'il s'était également chargé de beaucoup d'argent et d'or. Nous savons qu'il emporta avec lui la plus grande et la plus précieuse des images en or du soleil qui se trouvaient dans le temple principal de Cuzco.

Manco emmena également avec lui ses trois fils. Son deuxième fils, Titu Cusi, semble avoir été son préféré, même si l'on prétendait qu'il était illégitime parce que sa mère était l'une des concubines et n'était ni l'impératrice ni la première dame.

Quelques années plus tard, Titu Cusi dicta à un métis , dont le père était un soldat espagnol et dont la mère était une Quichua, le récit de la vie et de la mort de l'Inca Manco II. Il semble que le métis , qui parlait à la fois la langue de son père et celle de sa mère, a pu préparer une traduction grossière qui, destinée à être envoyée au roi d'Espagne, a été révisée par un missionnaire augustin, frère Marcos Garcia.

Selon le récit de Titu Cusi, il avait six ans lorsqu'ils ont fui Cuzco vers la vallée de l'Urubamba. Il se souvient que son père, se rendant compte que les Espagnols descendraient bientôt du plateau dans la belle vallée tempérée près de Yucay, qui était la résidence préférée des Incas, décida de se réfugier dans la basse vallée de l'Urubamba, au-delà de la Cordillère. de Vilcabamba dans l'une des parties les plus inaccessibles des Andes. Il se souvient que lorsque son père fit ses adieux tendres et affectueux aux soldats qui l'avaient accompagné dans ses campagnes infructueuses contre les Espagnols, ceux-ci répondirent par de grands cris qui « semblaient vouloir faire couler les collines ».

Manco a donné la permission à tous ceux qui le souhaitaient de rentrer chez eux. Beaucoup, cependant, le suivirent, y compris certains de ses capitaines les plus courageux qui avaient survécu aux violents combats livrés pendant la révolte.

La dernière ville importante de la vallée tempérée qu'ils s'apprêtaient à quitter s'appelle Ollantaytambo. Avant qu'ils ne la quittent pour se séparer, nous raconte Titu Cusi, son père invita tous les Indiens de la région à une grande fête. Apparemment, de nombreux soldats se sont saoulés, ont laissé leurs armes dans leurs maisons et n'ont pas pu se défendre lorsqu'un groupe d'Espagnols a profité de la fête d'adieu pour lancer une attaque. Titu Cusi raconte que les Espagnols ont saisi certaines des momies de ses ancêtres qui étaient emportées de Cuzco, ainsi que de nombreux bijoux et objets précieux. Il affirme qu'ils ont chassé 50 000 têtes de lamas et d'alpagas. Si cela est vrai, ce nombre devait inclure de nombreux troupeaux que l'Inca Manco pouvait légitimement revendiquer comme étant les siens même s'ils n'étaient pas à Ollantaytambo.

Titu Cusi dit que son père s'est échappé du mieux qu'il a pu mais que les Espagnols l'ont capturé avec sa mère et de nombreux membres de la famille royale et les ont ramenés en triomphe à Cuzco avec le butin qu'ils avaient pris.

Les soldats espagnols qui tentèrent de suivre Manco et les restes de son armée trouvèrent la position de leur ennemi imprenable. Tout le monde sait à quel point il était dangereux pour Hannibal et Napoléon, à différentes époques, d'amener leurs armées en Italie par les cols relativement bas des Alpes. Il n'est pas surprenant que Pizarro ait trouvé impossible de suivre l'Inca Manco par des cols plus hauts que le sommet même du Mont Blanc. Nulle part dans les Andes péruviennes il n'y a autant de beaux sommets enneigés. Verónica (19 342 pieds), Salcantay (20 565 pieds), Soray (19 437 pieds) et Soiroccocha (18 197 pieds), sont des éléments remarquables du paysage. Certains d'entre eux sont visibles à une centaine de kilomètres. Aucun d'entre eux n'a été escaladé à notre connaissance.

Sur les épaules de ces montagnes se trouvent des dizaines de glaciers qui n'ont pratiquement jamais été visités, sauf par un prospecteur courageux ou un explorateur curieux. Les vallées

qui les séparent ne peuvent être atteintes que par des cols de 15 000 pieds de hauteur, où le voyageur risque d'être arrêté par de violentes tempêtes de grêle et de neige. Pendant la saison des pluies, une grande partie de la région située au-delà de ces montagnes est impénétrable. Même pendant la saison sèche, les difficultés de transport sont très grandes. Les mules au pied sûr des Péruviens modernes sont souvent incapables d'emprunter les sentiers de montagne sans assistance. On reconnaîtra facilement que cette région était une forteresse naturelle pour Inca Manco et ses disciples.

L'armée de Manco s'enfuit par le col de Panticalla, descendit la rivière Lucumayo et traversa le cours inférieur de l'Urubamba sur un pont suspendu inca à un endroit appelé Chuquichaca. Là, ils purent pénétrer dans l'un des affluents de l'Urubamba, qui s'appelle aujourd'hui Vilcabamba, et, en remontant cette vallée, s'établir dans une région agréable où leurs cultures préférées pouvaient être cultivées et où leurs lamas et alpagas trouvaient des pâturages adéquats.

Manco s'est établi au sommet d'une montagne, où il a construit un long « palais » et des structures incas caractéristiques. L'endroit s'appelait Vitcos, ou peut-être Uiticos. Le refuge de Manco était également appelé par les écrivains contemporains Vilcapampa. Le nom commun de la province était Vilcabamba. J'en parlerai davantage dans un chapitre ultérieur. Ici, à l'abri des forces armées de son ennemi, il put profiter des bienfaits d'un climat sec dans une région bien arrosée où poussent rapidement le maïs et les pommes de terre, ainsi que les fruits des zones tempérées et subtropicales.

Titu Cusi nous raconte que, utilisant Vitcos comme base, Manco et ses capitaines avaient l'habitude de sortir fréquemment et dans des directions inattendues contre les Espagnols. Il lui était relativement facile, avec une poignée de partisans, de s'élancer hors des forteresses des montagnes, de traverser le grand fleuve Apurimac sur des radeaux primitifs, et

rejoignez la grande route entre la capitale espagnole de Lima et l'ancienne ville de Cuzco. Au fil du temps, les fonctionnaires et les commerçants dont les affaires les obligeaient à emprunter cette route, principale route à travers les Andes, la trouvèrent de plus en plus précaire. Manco a su encourager ses partisans en leur faisant comprendre que, dans ces raids, ils se vengeaient doucement de leurs conquérants. Même l'un des chroniqueurs espagnols justifie Manco dans ces activités, en remarquant que les Espagnols lui avaient effectivement volé son héritage et l'avaient forcé à quitter sa terre natale et à vivre en exil.

Le succès de Manco à obtenir un refuge aussi excellent et à l'utiliser comme base à partir de laquelle il pouvait effectuer de fréquents raids conduisit de nombreux nobles incas à le suivre et à s'installer dans la Cordillère de Vilcabamba. Bien qu'ils ne possédaient aucune des armes ou armures utilisées par les Espagnols, ils étaient très efficaces avec les bolas et les frondes. Les Espagnols ont rapporté que les bolas étaient fréquemment lancées sur leurs chevaux, liant leurs jambes ensemble et permettant de les capturer. Ils disaient que parfois les bolas maintenaient même les bras d'un homme à ses côtés. Ils rapportèrent que les Incas, utilisant de grandes frondes, pouvaient lancer de lourdes pierres avec une force suffisante pour tuer un cheval et même briser une épée à une distance de trente pas.

Les raids de Manco devinrent finalement si ennuyeux que Pizarro envoya un corps expéditionnaire depuis Cuzco pour tenter de le capturer, disperser son armée et détruire ses châteaux.

Les soldats espagnols ont trouvé impossible d'utiliser leurs chevaux et ont tenté de réussir un raid à pied. Comme on pouvait s'y attendre, alors qu'ils souffraient de fatigue, épuisés par leur marche difficile et le soroche , ou mal des montagnes qui touche très probablement les Européens à plus de 13 000

pieds d'altitude, ils tombèrent dans une embuscade tendue par les soldats de Manco et presque tous les ils ont péri. Pour quiconque a franchi le col de Panticalla, il n'est pas surprenant que l'expédition de Pizarro ait été un échec ou que les Incas, avertis par des Indiens perspicaces, se soient postés selon leur coutume sur des points d'observation appropriés où ils pouvaient signaler avec des feux de balise, réussi à vaincre une petite force de soldats fatigués, vêtus de armure et portant le lourd tromblon de l'époque. Les hommes de Pizarro furent probablement lapidés à mort par les habiles opérateurs de frondes avant même d'avoir pu préparer leurs armes maladroites pour le tir. Les survivants revinrent à Cuzco avec un récit saisissant de désastre et la conviction que le col de Panticalla ne devait pas être utilisé facilement par une force d'invasion. L'effet de leur histoire sur Pizarro et ses conseillers et l'importance de ce revers seront mieux appréciés si l'on se souvient que la taille initiale de l'expédition qui conquit le Pérou et captura Atahualpa était inférieure à deux cents, seulement quelques fois plus grande que la compagnie. qui avait été anéantie par la petite bande de Manco, estimée par les Espagnols à seulement quatre-vingts Indiens environ. Peut-être qu'il n'y en avait même pas beaucoup.

La nouvelle du désastre pour ses hommes était si effrayante et si susceptible de causer de nouveaux troubles parmi les milliers d'Indiens qu'il tentait de gouverner, que Pizarro lui-même partit en toute hâte avec un corps de soldats déterminés à punir le jeune Manco qui avait infligé de tels dégâts. un coup porté au prestige des armes espagnoles. Mais cette tentative échoua également, même s'ils réussirent à utiliser le col de Panticalla, car les Incas s'étaient retirés à travers les rivières et les montagnes, détruisant ponts et sentiers, atteignant en toute sécurité la région inaccessible autour de Vitcos.

Gonzalo Pizarro, le frère du grand Francisco, entreprit la poursuite de l'Inca et occupa certains cols et ponts, mais ne

parvint pas non plus à pénétrer dans le labyrinthe montagneux. Il n’est pas entré en conflit réel avec Manco. Incapable de le maîtriser ou d'empêcher des raids désastreux contre les voyageurs entre Cuzco et Lima, Francisco Pizarro établit une ville fortifiée appelée Ayacucho à un endroit pratique sur la route afin de la sécuriser pour les voyageurs.

Francisco Pizarro a été nommé maréchal par le roi d'Espagne, Charles V, mais a été farouchement opposé par Almagro, son partenaire d'origine. En 1541, certains partisans d'Almagro assassinèrent le Maréchal, un événement qui dut faire la joie de Manco à Vitcos. Sa joie ne dura cependant pas longtemps, car les Almagristes furent bientôt vaincus et durent fuir. Une demi-douzaine de réfugiés réussirent à traverser l'Apurímac et, protestant contre leur allégeance à les Incas, furent aimablement reçus par lui en 1542. Les chefs de la bande étaient Gomez Pérez et Diego Mendez, des « coquins », dit le père Calancha, « dignes de la faveur de Manco ». (Le Père Calancha a écrit une chronique missionnaire à partir des rapports des frères augustins qui ont vécu près de Vitcos pendant quelques années.)

On dit que Pérez et Méndez ont enseigné à Manco le maniement des armes à feu et l'équitation. Ils auraient peut-être pu amener leurs chevaux avec eux. Ils lui apprirent également à jouer à divers jeux qui leur étaient familiers – palets, boules et même échecs et dames – du moins c'est ce que nous racontent les chroniqueurs. Ils prenaient leurs jeux très au sérieux et surgissaient parfois de violentes disputes au cours desquelles ils étaient enclins à oublier le rang de leur hôte et la haute estime qu'il était aux yeux de son peuple.

Tant que Gonzalo Pizarro était au pouvoir, ils étaient heureux d'être les invités de Manco, mais un jour ils apprirent que Charles Quint en avait assez des conquistadors brutaux. En 1544, il envoya un vice-roi avec un nouveau code, les « Lois Nouvelles », résultat des efforts du bon évêque Las Casas pour

alléger les souffrances des Indiens. Les « nouvelles lois » prévoyaient, entre autres choses, que tous les officiers de la couronne devaient renoncer à leurs repartimientos ou propriétés de serfs indiens, et que le service personnel obligatoire devait être entièrement aboli. Les repartimientos accordés aux conquérants ne devaient pas être transmis à leurs héritiers, mais devaient revenir au roi. En d'autres termes, les « nouvelles lois » prouvaient que la couronne espagnole souhaitait être gentille avec les Indiens et n'approuvait pas les Pizarro. C'était une bonne nouvelle pour Manco et une grande satisfaction pour les réfugiés. Ils persuadèrent l'Inca d'écrire une lettre au vice-roi, lui demandant la permission de comparaître devant lui et d'offrir ses services au roi. Les réfugiés espagnols dirent à l'Inca que par ce moyen il pourrait un jour récupérer son empire, « ou du moins la meilleure partie de celui-ci ». Leur objectif en persuadant les Incas d'envoyer un tel message au vice-roi devient évident lorsque nous apprenons qu'ils « écrivirent également comme venant d'eux-mêmes, désirant le pardon pour ce qui était passé » et la permission de retourner dans les domaines espagnols.

Gomez Pérez, qui semble avoir été le leader le plus actif du petit groupe, a été choisi pour être le porteur des lettres. des Incas et des réfugiés. Accompagné d'une douzaine d'Indiens à qui l'Inca chargea de lui servir de serviteurs et de gardes du corps, il quitta Vitcos, présenta ses lettres au vice-roi et lui donna « un large rapport sur l'état et les conditions de l'Inca, ainsi que sur son véritable et réel des projets pour lui rendre service. Le vice-roi reçut la nouvelle avec joie et accorda le pardon complet et ample de tous les crimes, comme il le souhaitait. Et quant à l'Inca, il fit de nombreuses expressions aimables d'amour et de respect, considérant sincèrement que les intérêts de l'Inca pouvaient lui être avantageux, tant en guerre qu'en paix. Et avec cette réponse satisfaisante, Gómez Pérez revint à la fois vers l'Inca et vers ses compagnons. Les

réfugiés furent ravis de la nouvelle et se préparèrent à retourner auprès du roi et de leur pays. Leur départ fut cependant empêché par un tragique accident, ainsi décrit par Garcilasso Inca de la Vega :

« L'Inca, pour plaire aux Espagnols et se divertir avec eux, avait donné des instructions pour fabriquer un terrain de boules ; en jouant un jour avec Gomez Pérez, il en vint à avoir avec ce Pérez quelques querelles et différends au sujet de la mesure d'un lancer, ce qui arrivait souvent entre eux ; car ce Pérez, étant une personne au cerveau brûlant et fougueux, sans aucun jugement ni compréhension, profiterait de la moindre occasion au monde pour lutter et provoquer l'Inca. Ne pouvant plus supporter sa grossièreté, l'Inca lui donna un coup de poing sur la poitrine et lui demanda de réfléchir à qui il parlait. Pérez, ne pensant ni à sa propre sécurité ni à celle de ses compagnons, leva la main et, avec le bol, frappa l'Inca si violemment à la tête qu'il le renversa. [Il mourut trois jours plus tard.] Les Indiens alors, furieux de la mort de leur prince, s'unirent contre Gomez et les Espagnols, qui s'enfuirent dans une maison, et les épées à la main défendirent la porte ; Les Indiens mirent le feu à la maison, qui étant trop chaude pour eux, ils sortirent sur le marché, où les Indiens les attaquèrent et leur tirèrent dessus avec leurs flèches jusqu'à ce qu'ils aient tué chacun d'entre eux ; puis ensuite, par simple rage et fureur, ils décidèrent soit de les manger crus, comme c'était leur habitude, soit de les brûler et de jeter leurs cendres dans la rivière, afin qu'il ne reste aucun signe ni apparence d'eux ; mais enfin, après quelques consultations, ils convinrent de jeter leurs corps en plein champ, pour être dévorés par les vautours et les oiseaux du ciel, ce qu'ils considéraient comme la plus grande indignité et le plus grand déshonneur qu'ils puissent montrer à leur corps. Garcilasso conclut : « Je me suis très bien renseigné auprès des chefs et des nobles qui étaient présents et témoins oculaires de la folie sans précédent de cet imbécile téméraire et écervelé ; et

je les ai entendus [il avait cinq ans] raconter cette histoire à ma mère et à mes parents, les larmes aux yeux.

Il existe de nombreuses versions de la tragédie. La première est que la querelle concernait une partie d'échecs entre l'Inca et Diego Mendez, un autre des réfugiés, qui s'est mis en colère et a traité l'Inca de chien. Irrité par le ton et le langage de son invité, l'Inca lui donna un coup de poing. Diego Mendez a alors sorti un poignard et l'a tué.

Un récit totalement différent de celui obtenu par Garcilasso auprès de ses informateurs est celui donné par un témoin oculaire, le fils de Manco, Titu Cusi, vingt ans après les événements.

Il dit que son père « parce qu'il n'aimait pas être sans moi, il l'a envoyé à Cuzco pour moi ». Les messagers nous emmenèrent secrètement, ma mère et moi, dans la ville de Vitcos, où mon père était venu prendre l'air, car c'était un pays froid. Mon père et moi y sommes restés plusieurs jours. À différentes époques, sept Espagnols arrivèrent, disant qu'ils étaient en fuite parce qu'ils avaient commis des délits, et ils protestèrent qu'ils serviraient mon père de toutes leurs forces, pour le reste de leur vie. Ils priaient pour pouvoir rester dans ce pays et y finir leurs jours. Mon père, pensant qu'ils venaient avec de bonnes intentions, ordonna à ses capitaines de ne leur faire aucun mal, car il voulait les garder pour ses serviteurs et qu'ils aient des maisons où habiter. Les capitaines auraient préféré y mettre un terme, mais ils obéirent aux ordres de mon père. Mon père les avait avec lui pendant de nombreux jours et années, les traitant très bien et leur donnant tout ce dont ils avaient besoin, ordonnant même à ses propres femmes de préparer leur nourriture et leurs boissons et prenant leurs repas avec eux. Il les traitait comme s'ils étaient ses propres frères.

« Après que ces Espagnols eurent été avec mon père pendant plusieurs années dans ladite ville de Vitcos, ils jouèrent un jour, en très bonne compagnie, au palet avec lui ; seulement eux,

mon père et moi, qui étions alors un garçon. [Il avait environ quinze ans.] Dans ce jeu, au moment où mon père levait le palet pour le lancer, ils se précipitèrent tous sur lui avec des couteaux, des poignards et quelques épées. Mon père, se sentant blessé, essaya de se défendre, mais il était un et sans arme, et ils étaient sept entièrement armés ; il tomba à terre couvert de blessures, et on le laissa pour mort. Moi, étant un petit garçon, et voyant mon père traité de cette manière, j'avais envie d'aller là où il était pour l'aider. Mais ils se tournèrent furieusement vers moi et lancèrent une lance qui manqua de peu de me tuer aussi. J'étais terrifié et je me suis enfui parmi des buissons. Ils m'ont cherché, mais n'ont pas pu me trouver. Les Espagnols, voyant que mon père avait cessé de respirer, sortirent de la porte, de bonne humeur, en disant : « Maintenant que nous avons tué l'Inca, nous n'avons plus rien à craindre. Mais à ce moment, le capitaine Rimachi Yupanqui (« riche de toutes les vertus ») arriva avec quelques Antis, et les poursuivit de telle manière que, avant qu'ils aient pu aller très loin sur une route difficile, ils furent attrapés et tirés de leurs chevaux. Ils durent tous subir une mort très cruelle et certains furent brûlés. Malgré ses blessures, mon père a vécu trois jours.

SAYRI TUPAC

A la mort de l'Inca Manco en 1545, son fils aîné, Sayri Tupac, encore mineur, régna à la place de son père. Il n'était pas du tout belliqueux ; au contraire, il semble avoir été friand de luxe et de confort. Avec l'aide des nobles et des chefs qui étaient les amis et les partisans de son père, il régna pendant dix ans sans déranger ses voisins espagnols ni éveiller leur hostilité.

En 1555, un nouveau vice-roi d'Espagne décida de tenter une conquête pacifique de cette région difficile en invitant le jeune Sayri Tupac à sortir des étendues sauvages inaccessibles de la Cordillère de Vilcabamba et à vivre dans les terres fertiles et

attrayantes. vallée de Yucay, à quelques kilomètres de Cuzco. Son climat est tempéré, il produit de jolies fleurs et des fruits succulents et est souvent considéré comme l'un des plus beaux endroits du monde.

Le vice-roi s'engagea à accomplir cette affaire par l'intermédiaire d'une tante du jeune homme qui vivait à Cuzco. Elle envoya un ambassadeur de confiance, un de ses parents de sang royal, accompagné de fidèles serviteurs. Les conseillers de Sayri Tupac ont permis au messager d'entrer à Vitcos et de remettre l'invitation du vice-roi. Mais, connaissant les conquistadors, qui ne s'étaient pas bâti une grande réputation d'intégrité et d'honneur, les nobles incas n'étaient pas enclins à conseiller à Sayri Tupac de se remettre entre les mains du vice-roi. En conséquence, ils gardèrent le visiteur en otage et envoyèrent leur propre messager à Cuzco pour demander qu'un cousin plus fiable soit envoyé comme ambassadeur.

Entre-temps, le vice-roi s'était indigné de ce retard et avait envoyé de Lima un prêtre et un soldat qui avait épousé la fille du malheureux Inca Atahualpa et avait appris à parler quichua. Ils commencèrent leur mission en toute confiance, emportant avec eux comme cadeaux pour le jeune Sayri Tupac et ses amis des coupes en argent et du velours espagnol. Ils voyageaient aussi vite qu'ils le pouvaient mais furent retenus au pont de Chuquichaca, qui était la clé de la vallée dans laquelle se trouvait Vitcos. Ici, ils furent rejoints par le cousin de l'Inca, qui avait été demandé par les nobles et qui arriva au pont quelques jours après eux. Il fut accueilli par les nobles incas et fit de son mieux pour encourager Sayri Tupac à accepter l'offre du vice-roi. Sur sa suggestion, les messagers du vice-roi furent admis en présence de l'Inca. Ils offrirent les cadeaux envoyés par le vice-roi, mais furent déçus de constater que Sayri Tupac semblait préférer rester libre et indépendant dans sa vallée isolée. Il leur demanda de rapporter les coupes d'argent au vice-roi. Quelques jours plus tard, cependant, après avoir écouté les nombreuses

histoires intéressantes de la vie à Cuzco racontées par son cousin, le jeune Inca décida finalement de reconsidérer la question et d'accepter l'invitation du vice-roi, malgré les conseils de ses nobles.

Désireux de découvrir quelque chose du monde qu'il ne connaissait que par rumeur, Sayri Tupac se rendit même à Lima, voyageant en état royal, porté dans une civière par des fidèles et accompagné de quelque 300 Indiens. Il fut aimablement reçu par le vice-roi et renvoyé à Cuzco, où il logea pendant un certain temps dans l'un des anciens palais incas. Son cousin, Garcilasso, raconte que lui-même, jeune garçon, est allé voir Sayri Tupac, l'a trouvé en train de jouer à des jeux et a été invité à rester et à déguster quelques tasses d'excellente chicha .

Le vice-roi, exécutant son plan initial, ordonna maintenant que Sayri Tupac reçoive publiquement la frange rouge sacrée de la souveraineté inca, embrasse le christianisme, se marie avec une princesse de sang royal et s'installe comme prévu, dans la belle Yucay. Ici, le penchant de Sayri Tupac pour le confort et le luxe a été facilement satisfait. Il était entouré de serviteurs dévoués, qui prenaient plaisir à subvenir aux besoins du porteur de la frange rouge sacrée. Il était apparemment très satisfait de son sort et n'était ni ambitieux ni agité. Bien sûr, il aurait pu servir de point de mire à un soulèvement contre les Espagnols, mais à notre connaissance, il n'y a aucune preuve qu'il souhaitait le faire. Néanmoins, il n'a vécu à Yucay que pendant environ deux ans. Le vice-roi a déclaré qu'il était mort de maladie. Les nobles de Vitcos croyaient qu'il avait été empoisonné. Quoi qu'il en soit, en 1560, son demi-frère, Titu Cusi, le fils favori, bien qu'illégitime, de Manco, monta immédiatement sur le trône, non pas à Cuzco ou à Yucay, mais dans les régions sauvages de Vilcabamba.

TITU CUSI

Grâce au propre récit de Titu Cusi, déjà évoqué dans le récit de la vie et de la mort violente de son père, et à la chronique du Père Calancha, nous en savons plus sur Titu Cusi que sur n'importe lequel de ses frères ou sur son père.

On se souvient qu'il avait vécu quelques années comme petit garçon à Cuzco mais qu'il avait réussi à échapper à ses ravisseurs et qu'il se trouvait avec son père Manco, vivant à Vitcos, au moment de la partie fatale de palet ou de boules qui en résulta. mauvais pour les réfugiés espagnols ainsi que pour les Incas.

Nous ne savons pas où il se trouvait au moment de la mort de Sayri Tupac mais on nous raconte que dès qu'il en a entendu parler, il s'est enfui dans les vallées inaccessibles de la Cordillère Vilcabamba, a mis son jeune frère Tupac Amaru 'dans la Maison du Soleil. avec les vierges élues et leurs matrones et assuma le trône de l'empire inca, aujourd'hui considérablement réduit. Titu Cusi avait alors une trentaine d'années.

Le capitaine Baltasar de Ocampo, un soldat espagnol contemporain qui se rendit dans la vallée de Vilcabamba à la recherche d'or quelques années plus tard, prépara un récit de la province. Il y dit que Tupac Amaru « était le seigneur naturel et légitime de ces terres... mais que le frère aîné, par sa gestion et sa ruse, l'a gardé isolé et emprisonné en raison de son manque d'expérience, usurpant le gouvernement pour lui-même ». Cependant, il dit aussi que le placer avec les Vierges du Soleil était « une coutume très ancienne parmi tous les dirigeants de ces royaumes avant l'arrivée des Espagnols ».

Un grand sanctuaire, bien pourvu de temples, de bains et de servantes entraînées devait être un lieu idéal pour le jeune homme. Il passa probablement la majeure partie des dix années suivantes parmi ses temples et palais. Comme les Espagnols ignoraient où elle se trouvait, elle aurait également été la résidence préférée de Titu Cusi lui-même, où il aurait été bien

pris en charge par les femmes élues. Sa mère semble y avoir également séjourné. Mais il lui fallut passer une bonne partie de son temps avec ses conseillers et son armée à Vitcos.

L'un de ses premiers visiteurs à Vitcos fut Don Diego Rodríguez de Figueroa, qui, agissant sous les ordres du vice-roi, tenta de convertir Titu Cusi au christianisme et de le persuader de quitter Vilcabamba. Heureusement, Rodriguez a rédigé un récit complet de son voyage. Son récit est divertissant et montre clairement les précautions que Titu Cusi a prises pour éloigner les étrangers. Contrairement à beaucoup de nos sources de connaissances sur les Incas, il n’a pas été écrit à partir de ouï-dire ou longtemps après l’événement. Il vaut donc la peine de le citer assez longuement.

Rodriguez, selon la traduction de Sir Clements Markham, a écrit ce qui suit :

« J'ai quitté Cuzco le 8 avril 1565, après avoir reçu des lettres du juge Matienzo à l'Inca Titu Cusi Yupanqui, m'autorisant à entrer, après avoir offert mes services pour passer par cette route. Je suis allé dormir à Ollantaytambo, où on m'a donné sept transporteurs indiens pour me montrer le chemin. Il a ensuite traversé le col de Panticalla et descendu la rivière Lucumayo jusqu'à un ancien pont suspendu.

« Le 5 mai, dix capitaines [incas] arrivèrent au pont, richement vêtus de diadèmes de plumes, de lances à la main qu'ils brandissaient et portant des masques sur le visage. Ils arrivèrent au passage du pont où je me trouvais, et me demandèrent si j'étais l'homme qui avait eu l'audace de vouloir venir parler à l'Inca. J'ai dit oui. Ils répondirent que je ne pouvais manquer d'avoir très peur et que si j'avais peur, je ne pouvais pas venir, car l'Inca était un grand ennemi des lâches. A cela je répondis que s'il était un éléphant ou un géant, je pourrais avoir peur, mais comme c'était un homme comme moi, je n'avais pas peur, mais je lui offrirais du respect. S'il me laissait entrer sous sa parole, je le ferais, car je savais qu'il la

tiendrait. Apparemment, il n'aimait pas le pont ou bien ils avaient peur de le laisser l'utiliser, car il raconte : « Le 6 mai, j'ai traversé la rivière dans un panier voyageant le long d'un câble et sept Indiens sont venus avec moi. Les dix Indiens Incas m'ont aidé à traverser et m'ont accompagné. Cette nuit-là, j'ai dormi au pied d'une montagne enneigée.

« Je suis parti le 12 mai et j'ai continué jusqu'à Vitcos où les sept Espagnols ont tué l'Inca et leurs têtes sont exposées. Les Indiens m'ont dit que ces Espagnols l'avaient tué pour élever la terre, et qu'ils avaient décidé de le tuer en jouant à la herradura [palettes en fer à cheval]. Un certain Méndez l'a fait avec quatre ou cinq coups de couteau dans le dos jusqu'à ce qu'il le tue ; et à Titu Cusi, l'Inca qui est maintenant, ils auraient fait la même chose, mais il s'est échappé en descendant quelques rochers qu'ils m'ont montrés. S'ils avaient voulu tuer des Indiens, ils auraient pu le faire, mais leur objectif était de tuer les Incas. Alors de nombreux Indiens et capitaines se rassemblèrent, qui s'emparèrent des Espagnols et les tuèrent.

On remarquera que cette version diffère de celle racontée par Garcilasso et par Titu Cusi lui-même. Ils l'ont fait sonner davantage comme un accident dans une querelle. Puisque les régicides étaient des renégats et des hors-la-loi, il était peut-être naturel que Rodriguez, en tant que fonctionnaire du gouvernement vice-royal, n'éprouve aucun scrupule à les accuser de trahison envers leur hôte.

Rodriguez poursuit : « Le 13 mai, j'ai envoyé deux de mes Indiens chez les Incas avec des rafraîchissements à base de raisins secs, de figues et d'autres choses. L'Inca les reçut bien et leur donna deux paniers de cacahuètes qu'ils devaient m'apporter, avec le message qu'il arriverait le lendemain, afin que nous nous reverrions bientôt et que je n'aurais pas besoin d'aller plus loin.

« Le 14 mai, les Indiens de Bambacona m'avaient construit une grande maison sur une forte hauteur entourée de

retranchements. En contrebas se trouvaient les maisons des habitants. La route par laquelle il devait venir était très propre et traversait une grande plaine. Les trois cents Indiens avec leurs lances, et d'autres du pays environnant, avaient fait pour l'Inca un grand théâtre d'argile rouge. Ils attendaient son arrivée et voulaient que j'aille à sa rencontre. Ils m'ont dit que les gens du village attendraient dans la plaine, et qu'ils me montreraient un endroit où ils avaient apporté deux chargements de paille, à demi-jet de pierre du reste de la population. Ils m'ont dit d'attendre là-bas, de voir l'entrée de l'Inca, et de ne pas bouger jusqu'à ce que l'Inca m'envoie chercher.

« De nombreuses lances étaient dressées sur une colline et des messagers arrivèrent pour annoncer l'arrivée de l'Inca. Bientôt l'escorte de l'Inca commença à apparaître. Rodriguez nous rend maintenant le grand service de décrire aussi précisément qu'il le peut la tenue formelle jugée appropriée pour les empereurs du Pérou à l'époque du pouvoir et de la majesté inca. « L'Inca arriva devant tous, avec une coiffure de plumes de plusieurs couleurs, une plaque d'argent sur la poitrine, un bouclier d'or dans une main et une lance toute d'or. Il portait des jarretières de plumes auxquelles étaient attachées de petites cloches en bois. Sur sa tête se trouvait un diadème et un autre autour du cou. Dans une main, il avait un poignard doré, et il venait avec un masque de plusieurs couleurs. De cette description, les artistes espagnols des XVIe et XVIIe siècles ont dessiné leurs portraits d’empereurs incas qu’ils n’avaient jamais vus. Des exemplaires peuvent être vus à Cuzco.

'Arrivé sur le plateau où se trouvaient les places du peuple, et son siège fut dressé, et le mien, il regarda où était le soleil, faisant une sorte de révérence avec sa main, qu'on appelle mucha (un baiser), puis il se dirigea vers son siège. Vint avec lui un métis avec un bouclier et une épée, et en costume espagnol, un très vieux manteau. Bientôt, il tourna les yeux dans la

direction où j'étais et j'ôtai mon chapeau. Les Indiens ne s'en sont pas rendu compte. J'ai brandi une image de Notre-Dame que je portais sur mon sein, et bien que les Indiens l'aient vue, ils n'y ont pas prêté attention. Alors deux orejones [grandes oreilles, nobles] s'approchèrent de l'Inca avec deux hallebardes, vêtus de diadèmes de plumes avec de nombreux ornements d'or et d'argent. Ceux-ci rendaient hommage et révérence au soleil, puis à l'Inca. Tous les autres se tenaient près de son siège, l'entourant en bon ordre. Bientôt arriva le gouverneur, nommé Yamqui Mayta, avec soixante ou soixante-dix serviteurs avec leurs plaques d'argent, leurs lances, leurs ceintures d'or et d'argent, les mêmes robes que portaient tous ceux qui accompagnaient l'Inca. Puis vint le maître du camp suivi du même costume gaiement ; et tous rendirent hommage d'abord au soleil, puis à l'Inca, en disant : « Enfant du Soleil, tu es l'enfant du jour ». Puis ils prirent position autour de l'Inca. Puis entra un autre capitaine, nommé Vilcapari Guaman, avec une trentaine d'Indiens portant des lances ornées de plumes de plusieurs couleurs. Puis vingt hommes armés de haches, rendant hommage au soleil comme les autres. Tous portaient des masques de couleurs différentes, qu'ils mettaient devant leur visage. Ensuite entra un petit Indien qui, après avoir fait des révérences au soleil et à l'Inca, s'approcha de moi en brandissant une lance et en la levant avec une grande audace. Il s'est alors mis à crier en espagnol : « Sortez ! sortir!" et de me menacer de sa lance. Ensuite entra un autre capitaine nommé Cusi Puma, avec une cinquantaine d'archers, qui sont des Antis mangeurs de chair humaine. Bientôt tous ces guerriers ôtèrent leurs panaches de plumes et posèrent leurs lances. Avec leurs poignards de bronze et leurs boucliers d'argent, ou de cuir, ou de plumes, chacun venait rendre hommage à l'Inca assis, puis retournait à sa place.

« Présentement, il m'a fait venir, et traversant cette multitude d'Indiens, j'ai ôté mon chapeau et lui ai fait un

discours. J'ai dit que j'étais venu de Cuzco uniquement pour le connaître et le servir. Si je portait une épée et un poignard, c'était pour l'en servir et non pour l'offenser. Il répondit que c'était aux hommes de porter les armes, et non aux femmes ou aux lâches, et qu'il ne m'en tenait donc pas davantage en estime. Mais il se dit content de la peine que j'avais prise pour venir de si loin jusqu'à lui, ajoutant qu'il avait fait quarante lieues seulement pour me voir et converser avec moi. Puis il m'a donné une tasse de chicha , me demandant de la boire pour son service. J'en ai bu un quart, puis j'ai commencé à faire des grimaces et à m'essuyer la bouche avec un mouchoir. Il se mit à rire, comprenant que je ne connaissais pas cette liqueur.

« L'Inca était un homme de quarante ans, de taille moyenne, et avec quelques marques de variole sur le visage. Son air plutôt sévère et viril. Il portait une chemise de damas bleu et un manteau de drap très fin. Il est servi sur de l'argent, et il y a aussi vingt ou trente belles femmes qui attendent derrière lui. Il m'a fait venir manger là où il était avec ses femmes et son gouverneur. La nourriture se composait de maïs, de pommes de terre, de petits haricots et d'autres produits du pays, sauf qu'il y avait très peu de viande, et ce qu'il y avait de venaison, de volailles, d'aras et de singes, bouillis et rôtis. La nuit venue, il me demanda si j'avais fait la connaissance de ses capitaines. J'ai répondu par l'affirmative et il m'a alors pris congé. Il se rendit à la maison qui lui avait été préparée, exactement dans le même ordre qu'à son arrivée, avec une musique de flûtes et de trompettes d'argent. Cette nuit-là, il y avait une garde d'une centaine d'Indiens répartis en quarts, et des flûtes et des tambours retentissaient pour appeler chaque quart. Ils placèrent une garde de quinze Indiens sur moi avec leurs lances, j'étais dans une maison en dehors du village. Je calcule que tous les Indiens venus avec les Incas et ceux du village étaient au nombre de 450.

« Le matin du 15 mai, l'Inca m'a fait venir chez lui, car il pleuvait. La plupart de ses troupes étaient assises autour d'un grand feu. L'Inca était assis, vêtu d'une chemise de velours cramoisi, avec un manteau de même. Tous ses capitaines avaient enlevé les masques qu'ils portaient la veille.

« Comme le jour paraissait maintenant et qu'ils avaient tous bu librement, j'ai demandé à l'Inca la permission de retourner à mon logement et de prendre quelque chose à manger, et qu'un autre jour je déclarerais franchement ce que j'étais venu chercher. Je partis donc, les laissant se vanter bruyamment, mais tous très troublés dans leur esprit.

« Peu de temps après, ils m'ont envoyé un mouton de Castille [évidemment, résultat d'un raid réussi dans un élevage de moutons colonial espagnol], de nombreuses volailles et perdrix, et d'autres aliments produits par leur pays. À ceux qui les apportaient, j'ai donné des bibelots, des aiguilles et d'autres objets espagnols. Bientôt, l'Inca m'envoya chercher. J'y suis allé et j'y suis resté jusqu'à la nuit, sans qu'un mot soit prononcé, lorsque je suis revenu à mon logement. La raison en était apparemment qu'on avait trop bu de chicha . (Même aujourd'hui, les Quichuas ne sont visiblement pas bavards après avoir consommé beaucoup de chicha .)

Rodriguez avait apporté des cadeaux pour l'Inca, des bracelets en argent, des cristaux et des perles. Avec la permission de l'Inca, il prononça un discours sur le christianisme et suggéra l'opportunité d'ériger des croix comme preuve de foi. Cela ne plut pas du tout à l'Inca et il dit qu'il avait eu la bonne idée d'ordonner de tuer l'intrus.

« Du haut d'une colline, dit Rodriguez, j'ai vu les festivités faites pour les Incas et j'ai entendu les chants. Les danses étaient des danses de guerre avec des lances à la main, les lançant les unes aux autres. Je crois qu'ils faisaient ces choses à cause de la quantité de chicha qu'ils avaient bu.

« L'Inca m'a fait venir en fin d'après-midi et j'y suis allé contre ma volonté. Il me dit de m'asseoir et commença à me vanter, disant qu'il pouvait lui-même tuer cinquante Espagnols et qu'il allait faire mettre à mort tous les Espagnols du royaume. Il prit une lance à la main et un bouclier et commença à se comporter en homme vaillant, en criant : « Allez immédiatement et amenez-moi tous les gens qui sont derrière ces montagnes ; car je veux aller combattre les Espagnols et les tuer tous, et je veux que les Indiens sauvages les mangent.

«Ensuite, environ 600 ou 700 Indiens antis sont arrivés, tous armés d'arcs et de flèches, de gourdins et de haches. Ils avancèrent en bon ordre, rendant hommage au soleil et à l'Inca et prirent position. Alors l'Inca se remit à brandir sa lance et dit qu'il pouvait élever tous les Indiens du Pérou, il n'avait qu'à le faire. donner l'ordre et ils prendraient les armes. Alors tous ces Antis ont proposé à l'Inca que, s'il le voulait, ils me mangeraient cru. Ils lui dirent : « Que fais-tu avec ce petit barbu qui cherche à te tromper ? Il vaut mieux que nous le mangions immédiatement. Puis deux orejones incas renégats sont venus droit vers moi avec des lances à la main, brandissant leurs armes et disant : « Les barbus ! Nos ennemis. J'en ai ri, mais en même temps je me suis recommandé à Dieu. J'ai demandé à l'Inca d'avoir pitié de moi et de me protéger. Il m'a donc délivré d'eux et m'a caché jusqu'au matin. Apparemment, Titu Cusi avait un peu peur que ses nobles n'aillent trop loin dans leur désir de se venger d'un des Espagnols détestés.

« Le matin du 16 mai, l'Inca m'a fait venir sur la place ouverte où il est entré dans le même ordre qu'avant, et en entrant, j'ai salué l'Inca et je me suis assis. L'Inca et tous les capitaines se mirent alors à rire de bon cœur de ce qui s'était passé la veille, et ils me demandèrent ce que je pensais de la fête d'hier. Je répondis que je trouvais cela plutôt exceptionnel, et que c'était une erreur de me traiter ainsi, vu que j'étais venu pour des affaires sérieuses. Ils m'ont expliqué que c'était

seulement pour leur plaisir et qu'ils ne pouvaient pas y renoncer.

Apparemment pour plaire à son visiteur, Titu Cusi a autorisé qu'une croix soit érigée à proximité de l'endroit où il séjournait. Ensuite, Rodriguez a parlé à Titu Cusi de la puissance et de la puissance de Charles Quint d'Espagne.

" À cela, il répondit que le pouvoir du roi était grand et que, bien qu'il ait tant de nations, aussi bien des hommes noirs que des Maures, qui lui étaient soumis, pourtant lui, l'Inca, comme Manco Inca son père avant lui, savait comment se défendre dans ces montagnes. Bientôt, il envoya chercher d'autres hommes à Vilcapampa. Le premier groupe de soldats était apparemment venu de la vallée de Pampaconas depuis les jungles chaudes et était des sauvages armés d'arcs et de flèches. Maintenant, pour impressionner Rodriguez, Titu Cusi envoya chercher des guerriers des hautes terres dans l'ancien sanctuaire, son autre capitale appelée Vilcapampa.

« Le 25 mai, un de ses généraux arriva avec 300 hommes armés de lances, qui entrèrent dans la place ouverte où les autres étaient rangés et rendirent hommage au soleil et à l'Inca. Alors une centaine de capitaines venus de Vilcapampa se rendirent à l'endroit où se tenait Yamqui Mayta et lui demandèrent pourquoi il avait consenti à ce que la croix soit plantée sur leur terre, étant donné qu'elle n'avait pas été érigée du temps de Manco Inca. Pourquoi alors était-il là maintenant ? Si j'avais persuadé les Incas de faire cela, ils avaient l'intention de me tuer. L'Inca répondit que cela avait été fait sur son ordre et qu'il était bien qu'ils acceptent la croix du créateur de toutes choses. Ayant reçu cette réponse, ils se rendirent à leur place et la fête commença.

Rodriguez était un homme courageux et de profondes convictions et il se comportait avec tant de courage et de tact qu'il réussit dans une large mesure à susciter l'admiration et le respect de l'Inca et le rendit presque disposé à accepter la

proposition de suivre les traces de Sayri. Tupac, quittant Vitcos et se rendant à Yucay pour vivre confortablement, entouré de tout l'honneur qui lui est dû.

Des progrès suffisants ont été signalés par Rodriguez pour encourager un autre ambassadeur, accompagné de trente soldats espagnols et d'un certain nombre de gardes indiens, à atteindre le pont clé de Chuquichaca. La vue de cette force armée, qui comprenait vingt arquebusiers, alarma tellement Titu Cusi, qu'il fit démolir le pont, renvoya Rodriguez et tous les envoyés espagnols à Cuzco et se retira à Vitcos. Il semble néanmoins avoir gardé comme secrétaire un métis , un certain Martin Pando, qui parlait probablement à la fois espagnol et quichua.

Martin Pando semble avoir vécu à Vitcos ou dans le village voisin de Puquiura pendant les cinq années suivantes et avoir gagné la confiance de Titu Cusi à tel point que l'Inca décida d'entretenir une correspondance avec les autorités espagnoles. C'est peut-être grâce à son influence que, environ trois ans plus tard, Titu Cusi fut apparemment convaincu qu'il serait peut-être mieux pour lui d'adopter la religion des conquérants.

On ne peut s'empêcher de se demander si la nouvelle de l'abdication de Charles et de l'accession de son fils Philippe II, extrêmement zélé et intolérant, au trône d'Espagne et des Indes en 1565 n'a pas pénétré jusqu'à Vitcos et a conduit certains des conseillers de Titu Cusi - et peut-être ses proches à Cuzco – pour suggérer la sagesse de son adoption des formes du christianisme, de l'accueil des moines et enfin de son appel à Philippe II pour qu'il reconnaisse son droit de s'asseoir sur le trône de son père et de porter la frange sacrée de la souveraineté inca. Quoi qu'il en soit, dans une lettre adressée à Don López García de Castro, gouverneur de Cuzco et membre du Conseil des Indes, dans laquelle il semble bien qu'ils cherchaient à plaire à ce monarque bigot, Titu Cusi disait :

"Ayant reçu des lettres de Votre Seigneurie, me demandant de devenir chrétien et disant que cela contribuerait à la sécurité du pays, j'ai demandé à Diego Rodriguez et à Martin de Pando, quel était le principal moine parmi ceux qui étaient à Cuzco. , et qui étaient les plus approuvés et les plus influents parmi les ordres religieux. Ils répondirent que les plus florissantes étaient celles de saint Augustin et que leur prieur était le prêtre le plus important de Cuzco. En entendant cela, je me suis attaché plus à l'ordre de Saint-Augustin qu'à tout autre. J'ai écrit des lettres au Prieur pour lui demander de venir en personne me baptiser, car je préférerais être baptisé par lui plutôt que par quelqu'un d'autre. Il prit la peine de venir dans mon pays et de me baptiser, emmenant avec lui un autre moine, ainsi que Gonzalo Pérez de Vivero et Atilano de Anaya, qui arrivèrent à Rayangalla [Huarancalque ?] le 12 août 1568, d'où je venais de Vilcapampa. recevoir le baptême. Là, dans ce village de Rayangalla, se trouvaient ledit prieur nommé Juan de Vivero et ses compagnons. J'ai été instruit dans les choses de la foi pendant quinze jours, au bout desquels, le jour de la célèbre Saint Augustin, le Prieur m'a baptisé. On lui donna le nom de Diego et le nom de famille du gouverneur de Castro. « Mon parrain était Gonzalo Pérez de Vivero et ma marraine Dona Angelina Zica Ocllo. Après mon baptême, le Prieur resta huit jours pour m'instruire dans la Sainte Église catholique et m'initier à ses mystères. Il partit ensuite avec Gonzalo Pérez de Vivero, me laissant un compagnon nommé frère Marcos Garcia, pour qu'il puisse peu à peu inculquer dans mon esprit ce que le Prieur avait enseigné, pour que je ne l'oublie pas, et aussi pour enseigner la parole de Dieu au les gens de mon pays. Avant son départ, j'ai expliqué à mes disciples la raison pour laquelle j'avais été baptisé, et j'avais amené ces gens dans mon pays. Tous répondirent qu'ils se réjouissaient de mon baptême et que le frère devait rester. En effet, le frère est resté avec moi.

Chronique moralisatrice du Père Calancha sur les activités de l'Ordre au Pérou raconte comment deux frères augustins ont failli pénétrer à l'intérieur des murs du grand sanctuaire inca alors appelé Vilcapampa . À partir de phrases occasionnelles réparties dans ses centaines de pages in-folio, a été rassemblée une histoire qui jette une lumière intéressante sur certaines des choses qui se sont déroulées derrière les cols enneigés de la Cordillère Vilcabamba sous le règne de Titu Cusi.

Le père Calancha était principalement intéressé à fournir du matériel pour les sermons prêchés par ses confrères moines, c'est pourquoi plus des neuf dixièmes de sa Chronique sont consacrés à des références à la vie des saints et à leurs enseignements. Par conséquent, il n'a pas été réimprimé depuis 1639 et ne le sera probablement jamais.

À propos de la « Province de Vilcabamba », il dit : « C'est un pays chaud des Andes, montagneux et comprenant des parties de hautes terres très froides et intempérées. Elle possède des collines d'argent d'où l'on a extrait une certaine quantité et elle produit de l'or dont on trouvait alors une grande quantité. C'est une terre au confort modéré, avec de grands fleuves et des pluies presque ordinaires. (!) En fait, il pleut beaucoup plus que la plupart des villes péruviennes.

« Dans ces Andes et ces hauts plateaux, le Père Marcos Garcia est arrivé en 1566 après avoir été missionnaire pendant trois ans dans la ville et la vallée de Capinota. Capinota n'apparaît sur aucune carte, mais il s'agit peut-être de la ville maintenant appelée Qquente ou Patallacta et de la vallée connue sous le nom de Pampacahuana ou Chamana, à quelques kilomètres de la vallée de l'Urubamba, en aval d'Ollantaytambo, où se trouvent un grand nombre de sites en ruines. Pendant son séjour, il aurait probablement entendu parler du sanctuaire inca de Vilcapampa. Quoi qu'il en soit, Calancha dit que les résultats du travail du frère Marcos à Capinota « l'ont enflammé

du désir de chercher des âmes là où aucun prédicateur n'était entré et où le message évangélique n'avait pas été entendu ».

« Il a communiqué sa sainte impulsion au digne Père Frère Juan de Vivero, qui était le Prieur du Monastère des Augustins de Cuzco et le Superviseur de ces territoires. Le Prior approuva son plan, lui donna l'autorité d'un mandat direct, ainsi que les vêtements sacrés et tout ce dont il avait besoin pour son voyage, et l'envoya convertir ces infidèles. Il trouva le voyage semé d'embûches car les Incas avaient coupé les ponts, muré les cols et inondé les routes. Lorsque frère Marcos demandait aux Indiens qui passaient la route, ils répondaient soit qu'ils ne le savaient pas – ce qui était ce que le roi leur avait demandé de dire – soit qu'ils croyaient que la route était pratiquement impraticable et que les difficultés étaient si grandes. génial au point de ne laisser aucun espoir de s'en servir « à moins d'avoir des ailes d'oiseau ». Cependant, il arriva, après bien des épreuves, en présence de l'Inca qui le reçut mal et fut contrarié et attristé de voir que des Espagnols avaient pu pénétrer dans sa retraite, surtout d'en voir un arriver pour prêcher contre ses idolâtries dans son propre pays. les villes.'

Il s'agit là, on le remarquera, d'une histoire tout à fait différente de celle racontée par Titu Cusi lui-même dans sa lettre au gouverneur de Cuzco, dans laquelle il dit avoir invité le prieur du monastère à venir à « Rayangalla », où Juan de Vivero le baptisa puis partit, laissant frère Marcos comme aumônier.

L'histoire de Calancha diffère naturellement de la version que Titu Cusi voulait faire croire aux autorités. Néanmoins, le père Marcos gagna la bonne volonté de l'Inca et obtint l'autorisation de prêcher. En conséquence, « il abandonna la prudence et déploya l'étendard de la croix ». Il construisit une église à Puquiura, « à deux longues journées de voyage de Vilcapampa ». Puquiura était une ville « dans laquelle le roi inca tenait sa cour et ses armées ». Frère Marcos fut déçu de le

trouver si loin du grand sanctuaire. Néanmoins, « il dressa des croix dans les terres et dans les forêts ».

Finalement, le Prieur de Cuzco décida d'envoyer frère Diego rejoindre frère Marcos dans la vallée de la rivière Vilcabamba. Il fit son voyage seul, « souffrant beaucoup en chemin, non pas tant à cause des lieues et des distances – car de Cuzco aux premières terres de Vilcabamba il n'y a guère plus de dix lieues » (en réalité environ 40 milles), mais à cause d'avoir trouver des détours et « ne pas avoir de guides pour entrer dans les montagnes » ; et parce que le les rivières n'avaient pas de ponts et les routes changeaient de position à chaque crue. Il pénétra dans les retraites des Incas et, accompagné du frère Marcos, entra en sa présence. Si l'Inca n'était pas ravi de voir le nouveau prédicateur, il était au moins content car il savait que frère Marcos souhaitait retourner à Cuzco et il pensait que frère Diego « n'essaierait pas de le réprimander ». Le père Marcos était un prédicateur militant qui était en colère contre son incapacité à faire grande impression sur Titu Cusi.

Frère Diego, une âme plus douce, un missionnaire médical très apprécié des Indiens, « en quelques jours, gagna tellement la bonne volonté de l'Inca qu'il lui offrit un festin chaque fois que son père lui rendait visite, lui disant qu'il l'aimait comme un frère ». . Il lui envoya des cadeaux de volailles et de nourriture provenant de ses propres magasins (bien que cela ait été fait pour rendre envieux frère Marcos). "Cependant, comme l'esprit de cet homme béni ne cherchait pas des dons, mais la conquête des âmes et la diffusion de la foi, il a demandé la permission de l'Inca pour fonder une autre église et endoctriner un autre pueblo différent." Titu Cusi lui accorda la permission et il choisit le village de Guarancalla, probablement le village de Huarancalque. « Il y avait une distance de deux ou trois jours de voyage d'un couvent à l'autre. Frère Diego construisit une église, une habitation et aménagea un hôpital, « tout cela étant de pauvres édifices que les Indiens, avec amour

et ardeur, achevèrent rapidement. Il parcourut le pays en érigeant de hautes croix, et ces arbres sacrés furent plantés dans les montagnes et sur les temples [païens], les idoles étant renversées. Les sorciers [echizeros] étaient furieux, mais les autres Indiens se réjouissaient de ses actions, car ils l'aimaient avec dévouement, influencés non pas tant par les vertus qu'ils reconnaissaient en lui, que par les bienfaits continus avec lesquels il les gagnait, les guérissait, les revêtait. , leur enseignant. Il rassembla de nombreux enfants et devint leur maître d'école, leur nombre augmentant chaque jour ; et beaucoup, des deux sexes et de tous âges, demandèrent le baptême. La communauté chrétienne s'accrut glorieusement en quelques mois, le bienheureux frère Diego ramenant les Indiens du fond des jungles forestières, les attirant avec bonté, les contrôlant par la prière et les retenant par ses bienfaits . Huarancalque est près d'un col qui descend dans la chaude vallée des Pampaconas, demeure encore des Indiens sauvages.

Calancha dit que pendant que frère Diego était occupé à faire progresser son église, bien-aimée de tous, frère Marcos « souffrait de persécution, parce qu'avec le courage catholique, il réprimandait certaines superstitions parmi les principaux Indiens et certaines actions païennes de la part des Inca, les exhortant à mettre fin à l'ivresse qui est la cause de tous les malheurs de ces Indiens. Cela les précipite dans l'inceste, la sodomie et l'homicide, et il y a rarement une beuverie qui ne soit mêlée de rites païens, le Diable étant souvent visiblement présent, déguisé en la personne d'un Indien. Frère Marcos mena une croisade si violente contre les habitudes bibuleuses de Titu Cusi et de ses nobles qu'il irrita grandement l'Inca et ses caciques. Ils ont même tenté de tuer le père en secret, « en lui donnant des herbes et des poudres mortelles ». Malgré le secret imposé, il y en avait un qui prétendait haïr le père Marcos, pour ne pas irriter l'Inca, mais qui était catholique et secrètement ami du père. Il l'a prévenu qu'ils voulaient le tuer et qu'il devait

faire attention. Le moine affligé resta à sa place, mais voyant que les empoisonneurs restaient près de lui, il résolut de se rendre à Cuzco.

Il informa le Père Diego de sa décision, « lui confia les ornements de l'église, et seul, à pied, avec deux morceaux de pain, il avança lentement à travers le pays, projetant de voyager plus rapidement la nuit tombée et d'entrer dans une vallée moins dangereuse. au lever du jour, atteignant Cuzco en deux à quatre jours. Les Incas l'apprirent. La nouvelle a dû lui être annoncée par l'Indien à qui le père a laissé les ornements de l'église, non par inimitié mais pour que le père, que les pauvres et humbles Indiens aimaient si dévouément, ne puisse pas les quitter. Les Indiens n'auraient pas su qu'ils tentaient de le tuer.

L'Inca était en colère et envoya cinq de ses capitaines armés de lances chercher le père. Titu Cusi lui a adressé « une réprimande insultante, l'insultant pour avoir quitté sa province sans autorisation ». Le Père Marcos répondit prudemment : « Señor, les Indiens que vous avez dans ce pueblo ne désirent pas recevoir la foi, ni entendre la parole de Dieu ; ils me fuient et insultent les saintes doctrines que je leur prêche, la plupart de ceux qui ont demandé le baptême étant déjà ennemis du Christ notre Créateur. Si vos Indiens avaient reçu la foi, ou si ceux qui l'ont reçue n'avaient pas apostasié, je resterais parmi eux jusqu'à la mort. Ceux qui acceptent maintenant la foi et se font baptiser sont des Indiens venus de Cuzco ; d'autres ont peur de venir à moi. L'Inca lui dit alors de retourner dans son église.

Un jour, frère Marcos et frère Diego étaient avec Titu Cusi lorsqu'il leur dit qu'il était prêt à les emmener à la ville de Vilcapampa, son « siège principal », qu'aucun d'eux n'avait vu. Il a dit : « Viens avec moi ; Je désire vous divertir. Ils partirent le lendemain avec l'Inca, accompagné d'un petit groupe de ses capitaines et caciques. "Ils arrivèrent à un endroit appelé Ungacacha, et là perpétuèrent l'infamie qu'ils avaient complotée, c'est-à-dire qu'ils couvraient les routes d'eau, le pays

étant inondé en détournant la rivière de son cours, parce que les pères désiraient et avaient souvent tenté d'aller à Vilcapampa pour prêcher, car c'était le chef-lieu et celui dans lequel se trouvaient l'Université de l'Idolâtrie et les professeurs de sorcellerie, professeurs des abominations.

« Les Incas, pour les effrayer et les empêcher de vivre ou de prêcher à Vilcapampa, mais de quitter la province, ont élaboré un plan sacrilège et diabolique. Peu après le jour, en descendant vers une plaine, les moines crurent être arrivés à un lac. L'Inca leur dit : « Nous devons tous passer par cette eau ». Ô cruel apostat ! [L'Inca ne prenait pas son baptême chrétien aussi au sérieux que les moines le souhaitaient.] Il voyageait en litière et les deux prêtres à pied, sans chaussures ! Les deux ministres se jetèrent dans l'eau et procédèrent joyeusement, comme s'ils marchaient sur de beaux tapis, car ils savaient qu'ils recevaient ces insultes et ces tourments à cause de la haine des Incas pour leur prédication. Dans l'eau jusqu'à la taille et glacés, ils ont glissé et sont tombés « et il n'y avait personne pour les aider à se relever. Ils se tenaient la main tandis que ces sacrilèges » criaient de rire et s'amusaient à les insulter. Avec leurs habits trempés dans l'eau et par un froid glacial, ces serviteurs de Dieu ont continué leur route sans montrer de signes de colère ou d'irritation.

" Froids et couverts de boue, ils arrivèrent sur la terre ferme et là l'Inca leur dit qu'il était venu par cette route difficile parce qu'il pensait que cela les dégoûterait tellement de tenter de s'installer à Vilcapampa qu'ils iraient de là à Cuzco. .' Il y a trois jours de voyage de Puquiura à Machu Picchu.

Il est important de rappeler que les missionnaires rapportèrent qu'il s'agissait d'un voyage terriblement froid et fastidieux de trois jours entre les deux capitales de Titu Cusi, le quartier général de son armée à Puquiura et son siège principal, le grand sanctuaire de Vilcapampa l'Ancien. , un endroit que les Espagnols n'ont jamais trouvé ni vu. Néanmoins,

le Père Calancha affirme que les moines ont finalement atteint les environs et ont continué à prêcher pendant trois semaines. "L'Inca ne souhaitait pas que les pères vivent dans la ville et ordonna qu'ils soient hébergés à l'extérieur afin qu'ils ne puissent pas voir le culte, les cérémonies et les rites auxquels l'Inca et ses capitaines participaient quotidiennement avec leurs sorciers."

Sans aucun doute, comme c'était la ville principale de toute la province et, il est vrai, un grand sanctuaire, elle devait avoir de beaux temples et palais ainsi que des prêtres et des Vierges du Soleil, mais les Incas empêchaient les missionnaires de visiter la ville sacrée ou même d'y accéder. aucune idée de ses beaux bâtiments. Titu Cusi n'avait pas l'intention de permettre aux frères d'entrer dans son « Université de l'idolâtrie » ou de profaner le précieux sanctuaire. Il avait fait de son mieux pour les éloigner et les décourager de vouloir revenir un jour. Rien n'intimidant, les moines profitèrent de leur situation pour prêcher contre les idoles, soulignant leur abomination. Comme la grande masse du peuple n'était pas admise dans le sanctuaire mais vivait à proximité, les frères disposaient d'un large public qu'ils tentaient de convertir. Cela a naturellement mis l'Inca et ses capitaines en colère et les a poussés à planifier leur vengeance. Il consulta ses sorciers pour savoir ce qui pouvait être fait pour maîtriser les frères et les faire taire. 'Les sorciers ont demandé pour une journée pour consulter à ce sujet les démons qu'ils appelaient idoles ou dieux.

"Le résultat de la conférence infernale fut que puisque leurs ennemis, les frères, ne succombaient pas aux offres d'or ou d'argent, ils devaient être soumis en étant obligés de violer leur vœu de chasteté." Titu Cusi et ses conseillers sélectionnèrent parmi les femmes choisies les plus belles, non seulement celles des hauts plateaux, mais particulièrement celles des vallées chaudes et humides des provinces côtières où la pudeur et la chasteté étaient inconnues, les femmes considérées comme « les

plus belles et les plus agréables de tous ». ces régions, les plus élégamment parées et sans doute les plus séduisantes ».

Les femmes élues étaient « assurées qu'elles pourraient soumettre ces serviteurs de Dieu et gagner ainsi les louanges des Incas ». Ils « utilisaient tout ce que le diable savait leur enseigner, pratiquant tous les arts de la sensualité et les dons de séduction les plus dangereux ». Mais ces hommes apostoliques se défendirent si vaillamment que les femmes revinrent vaincues et déconcertées, les frères restant humbles et victorieux.

« L'Inca et ses sorciers, irrités par leur échec et furieux de cet affront, allèrent de nouveau consulter le diable, et de cette conférence sortit un autre expédient encore plus scandaleux. Ils confectionnaient des habits avec des couvertures noires et blanches, en habillaient plusieurs des femmes indiennes les plus belles et les plus dissolues, et les envoyaient [aux frères] dans cet ordre : deux d'entre eux sortirent vêtus d'habits noirs et se rendirent là où se trouvaient les prêtres, prétendant que c'était un geste pour les amuser et les divertir. Là, ils firent ce que les démons leur avaient ordonné, mais les serviteurs de Dieu les repoussèrent avec des reproches. À une heure inconvenante, arrivèrent deux autres personnes en habit blanc, qui ressemblaient à des frères. Comme ni les chambres des Indiens ni leurs tavernes n'avaient de clés ni de portes, les femmes pouvaient accéder aux lits des frères. Mais ces émissaires de l’enfer, novices en tromperie et adeptes de la luxure, ne faisaient aucune impression sur les frères. S'ils venaient de jour à leur combat infernal, ils leur faisaient des reproches ; si la nuit ils leur prêchaient jusqu'à ce que, voyant qu'ils étaient vaincus, ils ne reviennent pas. Cette batterie de femmes se poursuivait jour et nuit, les habitudes étant changé et différents Indiens étant toujours envoyés. Si les moines quittaient leurs maisons et allaient à la campagne, ils les

recherchaient. Les assaillants n'ont cessé d'inventer de nouvelles ruses et de présenter de terribles tentations.

Alors que les efforts de l'Inca et des Prêtres du Soleil furent vains, les frères finirent par se décourager, se rendant compte qu'ils n'avançaient pas et qu'ils ne devaient pas entrer dans le sanctuaire de Vilcapampa. Ils demandèrent donc aux Incas la permission de retourner dans leurs églises et écoles de Puquiura et Guarancalla.

Malgré leurs expériences désagréables dans le quartier de Vilcapampa le Vieux, ils étaient toujours prêts à essayer de plaire à Titu Cusi. Les choses semblent s'être bien déroulées pendant un certain temps et Titu Cusi est même allé jusqu'à dicter au frère Marcos le récit de la vie et de la mort de son père Manco. Il le dicta à son tour à Martin Pando, le jeune métis instruit , de confiance des Incas, qui entra dans la vallée de Vilcabamba avec Rodriguez. Il dit l'avoir écrit de ses propres mains, en présence du père Diego Ortiz et de trois capitaines de Titu Cusi. Il donne le lieu comme « San Salvador de Vilcabamba », un lieu inconnu aujourd'hui, peut-être la résidence du frère Marcos. Le récit a été signé par Titu Cusi et attesté par les deux moines augustins en février 1570. Il avait la nature d'un mémorial adressé à Philippe II pour qu'il « puisse me faire preuve de faveur [Titu Cusi] envers mes fils et mes descendants ». Il a écrit:

'Moi Don Diego de Castro Titu Cusi Yupanqui, fils naturel de Manco Inca, riche de toutes les vertus, feu Seigneur de ces royaumes du Pérou, déclare que, comme il me faut faire cette déclaration au Roi Don Philippe notre Seigneur, contenant des choses importantes pour moi et mes successeurs, et ne connaissant pas le style et la manière utilisés par les Espagnols dans de tels rapports, j'ai demandé au très révérend père frère Marcos Garcia et Martin de Pando que, conformément à l'usage en de telles occasions, ils commandez et composez le récit ci-dessus, pour que le très illustre Seigneur, le licencié Lope Garcia

de Castro, l'envoie en Espagne ; que pour moi, en mon nom, détenant, comme je détiens, mon pouvoir, tout peut être expliqué à Sa Majesté Don Philippe, notre Roi et Seigneur.

Une fois cette tâche littéraire achevée, Titu Cusi retourna probablement à sa cour principale de Vilcapampa, où lui et sa mère purent être bien pris en charge par les femmes élues. Son « apostasie », cependant, a convaincu le père Marcos qu'il fallait faire quelque chose de radical pour discréditer les dieux incas et encourager les convertis indiens. Alors lui et le Père Diego décidèrent d'envahir un Temple du Soleil qui se trouvait « dans un village appelé Chuquipalpa » et contenait « un rocher blanc au-dessus d'une source d'eau ». Selon le Père Calancha, c'était le principal centre de culte du Soleil où les gens allaient lui baiser les mains, probablement en juin, au moment du solstice d'hiver, pour mendier son retour tant désiré.

L'auteur du Livre de Job le cite comme faisant référence à un acte d'adoration des Gentils qui « lorsque le soleil se lève resplendissant ou que la lune brille clairement, exultent dans leur cœur et étendent leurs mains vers le soleil et lui jettent des baisers ». C'était l'une des formes de culte religieux les plus naturelles et les plus répandues dans le monde antique.

Comme cela a déjà été dit, les frères Marcos et Diego ont décidé de lancer une attaque spectaculaire contre le diable particulier qui pourrait y être rencontré. Ils profitèrent de l'absence de l'Inca et de sa mère et de ses principaux conseillers, et probablement de ses gardes du corps, pour convoquer les convertis qui devaient se rassembler dans l'une des églises, apportant avec eux des tas de bois de chauffage pour qu'ils puissent brûler ce lieu. diable qui les avait tourmentés.

Le Père Calancha nous demande de croire que les Indiens convertis étaient très désireux de se venger de ce diable qui avait tué leurs amis et s'était infligé des blessures. Les sceptiques étaient curieux de voir le résultat. Les prêtres incas

étaient là pour voir leur dieu défier les chrétiens. Alors que, comme on peut l’imaginer facilement, le reste de la population est venu constater l’enthousiasme.

Il fallut un grand courage aux deux Augustins pour profaner ainsi l'un des principaux sanctuaires des Incas et du peuple parmi lesquels ils habitaient. Il est presque incroyable qu'en Dans cette vallée reculée, loin de la main protectrice d'aucun fonctionnaire espagnol, ils auraient dû oser insulter si librement la religion de leurs hôtes.

Néanmoins, les frères Marcos et Diego sont venus ici avec leurs convertis de Puquiura, chacun portant un bâton de bois de chauffage. Calancha dit que les Indiens adoraient l'eau comme une chose divine, et que le diable s'était parfois montré dans l'eau. Les moines augustins y élevaient l'étendard de la croix, récitaient leurs oraisons et empilaient du bois de chauffage tout autour du rocher et du temple. Exorcisant le diable et l'appelant de tous les noms ignobles auxquels ils pouvaient penser, les frères lui ordonnèrent de ne jamais revenir. Mettant le feu au bûcher, ils brûlèrent le temple et brûlèrent le rocher, faisant une forte impression sur les Indiens et faisant fuir le pauvre diable, « rugissant de fureur ». "Le diable cruel n'est plus jamais revenu au rocher ni dans ce quartier." La question de savoir si l'incendie a temporairement asséché la source ou a perturbé l'approvisionnement en eau, de sorte que le bassin a disparu pour le moment, reste sujet à spéculation.

Il est possible que l'Inca Titu Cusi et sa mère visitaient l'Université de l'Idolâtrie lorsque cela s'est produit. Quoi qu'il en soit, dès qu'ils en eurent connaissance, ils furent furieux et retournèrent immédiatement à Vitcos. Les nobles voulaient tuer les missionnaires et l'auraient probablement fait sans l'estime dont frère Diego était tenu, en raison de son talent à guérir les maladies. Cependant, frère Marcos fut chassé de la province par des pierres et menacé de mort s'il revenait. Frère

Diego, aimé des Indiens venus de la jungle fiévreuse de la basse vallée, fut non seulement autorisé à rester, mais il devint finalement un ami de confiance et un conseiller de Titu Cusi.

Il est possible que frère Diego ait conseillé à Titu Cusi d'accepter une invitation de son cousin Carlos Inca, qui vivait à Cuzco et dont le fils a reçu un splendide baptême. On nous dit que le parrain de l'enfant n'était autre que le nouveau vice-roi espagnol qui venait d'arriver à Cuzco, Don Francisco de Toledo. Le capitaine Ocampo, qui vivait à Cuzco à l'époque, dit que la cérémonie était accompagnée de « festivals, réjouissances, feux d'artifice, danses et de nombreuses vanités nouvellement inventées et coûteuses ». Des invitations furent envoyées dans toute la région « sur plus de 40 lieues autour de Cuzco » dans tous les lieux où vivaient les Incas. Ocampo dit que « parmi les autres sont allés au baptême Titu Cusi Yupanqui Inca et son jeune frère Tupac Amaru Inca, originaire de la province de Vilcapampa ». S'ils venaient, comme l'a rapporté Ocampo, ils ne faisaient pas connaître leur présence et restaient isolés dans la maison de leurs proches à Colcampata, sur la colline au-dessus de Cuzco. Comme le bon capitaine Ocampo ne faisait évidemment que rapporter des rumeurs et des ragots, il est très douteux que cette histoire mérite d'être crue. Mais il ne fait aucun doute qu'après que le Père Marcos eut été chassé de la vallée, frère Diego fit de bons progrès et gagna l'estime de l'Inca malgré l'hostilité des prêtres du Soleil.

« Il arriva, dit Calancha, qu'un jour entra dans la province de Vilcabamba un Espagnol appelé Romero. Il a demandé une licence aux Incas pour lui permettre de chasser l'or et l'argent car il connaissait parfaitement les métaux et tout ce qui concerne l'exploitation minière. L'Inca lui donna la permission. Sa prospection fut très fructueuse. Il trouva un riche filon et en quelques jours il en sortit des quantités d'or. Il sembla à Romero que ce serait un bon plan de flatter l'Inca, alors il lui montra l'or et demanda un nouveau permis et un délai supplémentaire

pour en retirer une quantité. Dès que l'Inca a vu l'or, il s'est rendu compte que cela attirerait beaucoup les Espagnols avides et qu'il en rapporterait des milliers, de sorte qu'il perdrait la province qui le soutenait. En conséquence, il ordonna que Romero soit tué.

« Le malheureux mineur avare a essayé de se défendre. Ses grands appels à l'aide et les troubles qui en résultèrent attirèrent l'attention du frère Diego, qui vola sur les ailes de la charité jusqu'à la maison de l'Inca pour racheter cette vie, suppliant l'Inca de lui pardonner ou de permettre au malheureux de se confesser. L'Inca fut informé que frère Diego arrivait en courant à toute vitesse. Sachant quel était son but, il l'envoya pour lui dire de retourner dans son église et de le laisser tuer cet homme, car s'il le suppliait, il le tuerait aussi. Le saint homme revint en pleurant que le mineur devrait mourir sans confesser ses péchés. Ils ont tué Romero et lui ont coupé la tête.

« Frère Diego envoya demander à l'Inca de lui donner le cadavre afin qu'il puisse recevoir une sépulture chrétienne, puisque justice avait déjà été rendue. Sa demande fut refusée car l'Inca souhaitait que les oiseaux du ciel et les bêtes des champs mangent le corps. Il ordonna de le jeter dans la rivière et défendit à quiconque, sous peine de son mécontentement, de l'enterrer ou de le récupérer.

Néanmoins, frère Diego sortit plusieurs fois la nuit pour tenter de retrouver le corps et de l'enterrer. Lorsque l'Inca apprit cela, il fut très en colère et menaça de tuer le frère s'il quittait son église la nuit.

Peu de temps après, selon Calancha, Titu Cusi organisa une grande fête très humide à laquelle frère Diego, qui « n'aimait pas le bruit et les réjouissances bruyantes », fut invité à y assister. Son refus d'accepter l'invitation de l'Inca aurait causé beaucoup de mécontentement à la cour royale. Après la fête, il apparaît que l'Inca a eu une crise de double pneumonie.

Malheureusement, frère Diego s'est rendu au lit de son malade dans l'espoir erroné d'obtenir une guérison avec ses simples remèdes ou, en tout cas, d'amener Titu Cusi à se confesser et à obtenir l'absolution. Titu Cusi est mort. Les nobles et l'une des épouses de l'Inca accusèrent alors frère Diego de mettre fin à la maladie de l'Inca. Le frère fut mis à mort avec une grande cruauté. De nombreuses pages de la Chronique sont remplies de détails horribles. Le métis Martin Pando qui était le secrétaire de Titu Cusi fut également mis à mort par les chefs incas. Frère Marcos, en apprenant la mort de son ami Frère Diego, essaya de retourner dans la vallée d'où il avait été chassé par Titu Cusi, mais il se noya en tentant de traverser une des rivières.

Ainsi se termina la première tentative des missionnaires chrétiens pour convertir les derniers Incas guerriers.

Le capitaine Baltasar de Ocampo raconte ce que lui ont raconté ceux qui étaient présents aux funérailles de Titu Cusi. Il dit que les insignes des Incas, les haches de combat, les lances, les bracelets, la frange écarlate et un bouclier étaient portés entre les mains des plus grands seigneurs, dans un profond deuil, avec des tambours étouffés et des bruits de douleur. Puis ils se rendirent à la Maison du Soleil, où se trouvait l'Inca Tupac Amaru, le véritable et légitime Seigneur, avec le Acllus sous les Mama-cunas , qui étaient des matrones pour les garder, car elles étaient très belles ».

TUPAC AMARU

Ainsi, en 1571, ce fut au tour du troisième fils de Manco, Tupac Amaru, élevé comme compagnon de jeu des Femmes Élues du Soleil et désormais marié à l'une d'elles, de diriger le petit royaume de Vilcapampa. Ses sourcils étaient ornés de la frange écarlate de la souveraineté.

Malheureusement, en raison de la jalousie et de la peur de son demi-frère Titu Cusi, sa formation n'avait pas été celle d'un

dirigeant sage ni même d'un soldat. Naturellement, il espérait continuer à vivre dans le grand sanctuaire, entouré de disciples dévoués et à l'abri de tout intrus. Cependant, une partie du temps doit être passée à Vitcos avec ses capitaines et sa petite armée. Ses conseillers avaient raison de craindre les conquérants espagnols.

Malheureusement pour les Incas, le vice-roi Don Francisco de Toledo, soldat infatigable et administrateur très compétent, était sauvagement bigot, cruel et impitoyable. Son maître, Philippe II, avec l'approbation du Conseil des Indes, avait décidé qu'il fallait tout mettre en œuvre pour obtenir la soumission des indiens qui vivaient dans la province de Vilcapampa, où les Espagnols n'étaient pas les bienvenus et où, comme le dit le Père Marcos aurait pu lui assurer que les missionnaires étaient en danger de mort. En conséquence, ne sachant pas que Titu Cusi était mort ou que le père Diego était martyr, le vice-roi décida d'inciter l'Inca à venir vivre là où il serait accessible aux autorités espagnoles. Il a dépêché un ambassadeur de grande confiance pour mener à bien cette mission.

La nouvelle de ce qui se passait à Cuzco se répandit très rapidement jusqu'à Vilcapampa, même si les mauvaises nouvelles de ce qui s'était passé à Vitcos tardèrent à parvenir au vice-roi. Les capitaines et conseillers du jeune Inca apprirent ce qui se passait à pied, sans doute auprès de leurs proches dans la ville espagnole. Ils avaient vu le grand empire inca réduit à une simple province située dans des montagnes escarpées où leurs ancêtres avaient cherché refuge au cours des siècles passés et où ils espéraient pouvoir déjouer les conquistadors. Ils croyaient que leur Inca Sayri Tupac avait été empoisonné alors qu'il était l'hôte des Espagnols à Yucay. Ils se souvenaient que Manco avait été assassiné par les réfugiés espagnols avec lesquels il se liait d'amitié. Ils savaient que Titu Cusi était mort alors qu'il était soigné par un moine espagnol. Ainsi, lorsqu'ils apprirent que le vice-roi envoyait un ambassadeur à Vitcos

dans le but exprès de persuader le jeune et inexpérimenté Tupac Amaru de quitter la sécurité de la Cordillère Vilcapampa et de se rendre à Cuzco, ils décidèrent de ne prendre aucun risque qu'il soit assez faible pour le faire. acceptez une sinistre invitation.

Ils envoyèrent sept guerriers pour attaquer l'ambassadeur sur la route et le tuer. Il n’est pas certain que Tupac Amaru ait eu connaissance de leur plan. Un jeune dirigeant plus sage et plus expérimenté aurait compris qu’un tel acte ne faisait que courir au désastre. Son peuple savait probablement que cela causerait des problèmes et envoya donc le jeune souverain dans la chaude vallée de la Pampaconas où son frère Titu Cusi avait construit une maison de campagne près des sauvages Antis, qui lui étaient très fidèles. Au moins, les soldats espagnols ne pouvaient pas l'atteindre là-bas.

Le vice-roi Francisco de Toledo apprit l'assassinat de son ambassadeur en même temps qu'il apprenait le martyre du père augustin Diego. Un coup avait été porté au cœur même de la domination espagnole. Si un fidèle représentant du vice-régent du Ciel et le messager du vice-roi de Philippe II n'étaient pas inviolables, alors qui était en sécurité ? En conséquence, l'énergique Tolède résolut de faire la guerre au malheureux jeune Tupac Amaru et de donner une récompense au soldat qui effectuerait sa capture. En outre, on espérait que s'il était emprisonné, tout le trésor inca perdu pourrait être retrouvé, trésor qui était censé inclure une chaîne d'or que le grand Inca Huyana avait ordonné de fabriquer pour lui-même afin de la porter lors de grandes occasions, et qui en fait incluait l'image dorée du Soleil de Cuzco. En outre, le Concile affirmait naturellement que la chaîne d'or et le trésor restant « appartenaient » à Philippe II « par droit de conquête ». Quoi qu’il en soit, la famille royale inca doit maintenant être exterminée.

Le corps expéditionnaire était divisé en deux parties, l'une capturez l'Inca au cas où il tenterait de traverser l'Apurimac par l'une des routes qui avaient été utilisées par son père dans ses expéditions de maraude sur les caravanes espagnoles ; l'autre pour passer par Ollantaytambo, itinéraire suivi par Rodriguez. Cette compagnie descendit la vallée de l'Urubamba jusqu'aux grands précipices du canyon de granit qui barrait le passage depuis des siècles et sortit du canyon par le col de Panticalla, où elle ne trouva aucun défenseur inca. Ils ont ainsi pu atteindre sans encombre le pont clé de Chuquichaca, sur le cours inférieur de l'Urubamba. Trente-cinq ans auparavant, on s'en souvient, une compagnie similaire avait été rencontrée et détruite par les frondes des soldats bien entraînés de l'actif Inca Manco II.

L'étroit pont suspendu, construit selon la pratique de l'ingénierie inca à partir de fibres indigènes, s'affaissait profondément au milieu et se balançait de manière si menaçante au-dessus des gorges de l'Urubamba qu'un seul homme pouvait l'emprunter à la fois. La rivière rapide était trop profonde pour être franchie à gué et il n'y avait pas de canoës. Il aurait été difficile de construire des radeaux, car la plupart des arbres dans les environs sont en bois très dur et ne flottent pas. Lorsque l'expédition atteignit le pont, ils découvrirent avec surprise qu'il n'avait pas été détruit. Le jeune Tupac Amaru n'avait aucune expérience de la guerre et ses chefs comptaient apparemment sur leur capacité à prendre soin d'un soldat espagnol à la fois et ainsi empêcher la force d'invasion de traverser la structure étroite et vacillante. Ils ne savaient pas ce qui les attendait, car les Espagnols avaient apporté un ou deux canons légers de montagne, que les troupes brutes des Incas ne connaissaient pas. Les flancs de la vallée près du pont Chuquichaca s'élèvent très abruptement par rapport à la rivière et les réverbérations provoquées par les tirs seraient terrifiantes pour ceux qui n'avaient jamais entendu

quelque chose de pareil auparavant. Quelques volées d'arquebuses et quelques salves de canons et les soldats incas s'enfuirent pêle-mêle, laissant le pont sans défense.

Les soldats espagnols étaient commandés par un capitaine Garcia, qui avait épousé une nièce de Tupac Amaru et qui parlait vraisemblablement la langue quichua. Ses hommes trouvèrent maintenant la route simple sentier, avec une jungle d’un côté et un profond ravin de l’autre. Elle était à peine assez large pour que deux hommes puissent y passer. Garcia, avec la bravoure habituelle des conquistadors, marchait à la tête de la compagnie. Soudain, sorti de la jungle, un chef inca nommé Hualpa, s'efforçant de protéger la fuite de son maître, sauta sur Garcia et tenta de le jeter par-dessus la falaise. La vie du capitaine fut cependant sauvée par un fidèle serviteur indien qui le suivait immédiatement avec son épée. Le sortant rapidement du fourreau, le serviteur tua Hualpa.

Ils remontèrent donc la vallée de Vilcabamba, balayèrent Puquiura, où frère Marcos avait eu son église, et prirent d'assaut plusieurs forts incas. « Puis, écrit le capitaine Garcia, étant arrivés à la principale forteresse, Guaynapucara, que les Incas avaient fortifiée, nous la trouvâmes défendue par le prince Philippe Quispetutio, fils de l'Inca Titu Cusi, avec ses capitaines et ses soldats. Il se trouve sur une éminence élevée, entourée de rochers escarpés et de jungles, très dangereuse à gravir et presque imprenable. Néanmoins, avec ma compagnie de soldats susmentionnée, je montai et gagnai la jeune forteresse, mais seulement avec le plus grand travail et le plus grand danger possible. « La jeune forteresse » semble avoir été un autre nom pour Vitcos. Peut-être que le « palais » des Incas était connu sous le nom de Vitcos, tandis que les fortifications qui l'entouraient s'appelaient Guaynapucara.

Le capitaine Garcia espérait attraper le jeune Inca Tupac Amaru ici mais fut déçu de constater que lui et ses gardes et capitaines immédiats étaient partis, emportant avec eux l'image

dorée du Soleil qui avait été ramenée de Cuzco par son père Manco. Les soldats espagnols les suivirent à travers Huarancalla et dans la vallée de Pampaconas. L'expédition de Garcia était bien équipée en armes et en munitions. Ils avaient à Cuzco un maître impitoyable et déterminé qui ne tolérait aucun échec et était prêt à récompenser le succès. Et ils étaient dirigés par un officier très courageux.

Peu intimidé par les dangers des jungles, les rapides du fleuve ou l'hostilité des gens, Garcia réussit finalement à pénétrer profondément dans la forêt. Enfin ils capturèrent Tupac Amaru, qui a choisi de faire confiance aux Espagnols plutôt que de périr dans la jungle amazonienne, soit aux mains des sauvages, soit à cause des grandes difficultés de la région. Il pensait probablement qu'il serait traité avec un certain respect, mais en cela il était voué à la déception. Avec sa femme et ses enfants, il fut transporté en triomphe à Cuzco où le vice-roi Francisco de Toledo se rendit pour profiter du spectacle d'un procès simulé et d'un châtiment cruel. Les chefs incas capturés ont été torturés à mort avec une brutalité diabolique. La femme de Tupac Amaru a été mutilée sous ses yeux. Sa propre tête a été coupée et placée sur un poteau sur la grande place de Cuzco. Ses petits garçons n'ont pas survécu longtemps. Ainsi, en 1572, périt le dernier des Incas, descendants de certains des dirigeants les plus sages que l’Amérique ait jamais connu.

DEUXIÈME PARTIE:
LA RECHERCHE

CHAPITRE QUATRE

MON INTRODUCTION AU PAYS DES INCAS

Les gens me disent souvent : « Comment avez-vous découvert le Machu Picchu ? La réponse est que je cherchais la dernière capitale inca. On pensait que ses ruines se trouvaient dans la Cordillère Vilcabamba. Ma recherche a commencé de cette façon.

Il y a une quarantaine d'années, désireux de me qualifier pour enseigner l'histoire de l'Amérique du Sud et écrire sur le grand général Simón Bolívar, j'ai suivi sa route à travers les Andes, du Venezuela à la Colombie. Elihu Root, alors secrétaire d'État, s'est intéressé à mon voyage et m'a interrogé de près sur ce que j'avais vu. Il a aimé mon rapport et l'année suivante m'a gracieusement donné l'occasion de voir beaucoup plus d'Amérique du Sud en me nommant délégué au premier congrès scientifique panaméricain, qui s'est tenu à Santiago du Chili en décembre 1908.

Mes expériences au Venezuela et en Colombie m'avaient appris combien il était avantageux pour un explorateur d'avoir le soutien du gouvernement. J'ai donc décidé de profiter de ma position de Delegado Official de los Estados Unidos pour

pénétrer dans les Andes centrales et suivre l'ancienne tradition espagnole. route commerciale de Buenos Aires à Lima. Depuis Cuzco, accompagné de mon ami Clarence L. Hay, j'ai entrepris de traverser la Terre Inca à dos de mule.

C'était le mois de février. Malheureusement, nous ne savions rien de la météo habituelle dans les Andes centrales pendant les soi-disant mois d'été. Le climat de l'Argentine avait été agréablement chaud. Celle du Chili avait été agréable. Nous nous attendions à ce que le Pérou nous traite également. En fait, février est le pire mois pour explorer les hauts plateaux où les Incas ont prospéré. Les pluies commencent en novembre et se poursuivent jusqu'en avril. Ce mois de février s'est avéré être « le mois le plus pluvieux de la saison la plus pluvieuse » que l'on se souvienne d'avoir vécu au Pérou pendant un quart de siècle, de sorte que nous avons vu les sentiers de montagne sous leur pire aspect. Ce fut une malheureuse introduction à l’exploration en Terre Inca. Les averses continues ont souvent raison des scrupules de conscience des dignitaires locaux qui souhaitaient nous escorter à l'intérieur et à l'extérieur de la ville. Cependant, le préfet de la province d'Apurímac, l'honorable JJ Nuñez, avait pris la peine de venir à Cuzco et m'avait exhorté à visiter sa province, et particulièrement à explorer les ruines de Choqquequirau. Il a dit que c'était la demeure du dernier des Incas. Choqquequirau signifiant « Berceau de l'Or », de nombreuses tentatives ont été faites à une époque assez récente pour explorer les ruines afin de découvrir le trésor que l'on croyait que les Incas y avaient caché au lieu de le laisser tomber entre les mains des Conquérants espagnols.

En raison de la très grande difficulté d'accès au site, il n'a été vu que trois fois en cent ans par des alpinistes audacieux. Parmi les fonctionnaires et les planteurs de sucre de la région d'Abancay, on croyait généralement que Choqquequirau avait été autrefois une grande ville « contenant plus de 15 000

habitants » et que le trésor enfoui valait bien les dépenses d'une expédition adéquate.

Le préfet nous a dit qu'un petit groupe d'aventuriers avait réussi un jour à atteindre les ruines avec suffisamment de nourriture pour y tenir deux jours. Ils avaient creusé deux ou trois trous dans de vains efforts pour retrouver le trésor enfoui. Le récit de leurs souffrances, qui ne perdait rien dans le récit, empêcha quiconque de suivre leur exemple pendant de nombreuses années, même s'ils rapportaient des rapports de « palais, temples, prisons et bains », tous recouverts de jungles denses et d'une végétation tropicale luxuriante.

Un magistrat local, rêvant d'or caché, avait tenté un jour de construire un chemin par lequel il serait possible d'atteindre Choqquequirau et d'entretenir un service de transporteurs indiens qui pourraient fournir de la nourriture aux ouvriers tandis qu'un trafic systématique des efforts ont été faits pour explorer le Berceau de l'Or. Bien que le fonctionnaire disposât des services d'une compagnie de soldats et d'autant d'Indiens des montagnes qu'il pouvait en avoir besoin, il ne réussit qu'à atteindre un col au sommet de la chaîne, qui se trouve à 12 000 pieds au-dessus de la rivière Apurímac. La grande vallée est à cet endroit un canyon de 2 milles de profondeur. Il n'a pas pu franchir les précipices qui protègent Choqquequirau.

D'autres ont essayé d'utiliser le chemin qu'il avait tracé. Le dernier d'entre eux était notre nouvel ami, le préfet Nuñez du département d'Apurímac. Sous le patronage de ce fonctionnaire ambitieux et énergique, qui a ensuite grandement amélioré les conditions de vie dans la ville de Cuzco, une compagnie de chercheurs de trésors a été créée et plusieurs milliers de dollars ont souscrit pour la nouvelle entreprise.

La première difficulté qu'ils rencontrèrent fut la construction d'un pont sur les effroyables rapides du grand fleuve Apurímac. Néanmoins, grâce au courage d'un vieux colporteur chinois qui avait bravé les terreurs des Andes

accidentées pendant de nombreuses années et qui avait réussi à traverser la rivière à la nage lorsque le niveau était bas pendant la « saison sèche » avec une ficelle attachée à sa taille, un Un pont suspendu composé de six brins de fil télégraphique a finalement été construit. Un sentier pouvant être utilisé par les porteurs indiens a été tracé à travers 12 miles de forêt de montagne et au-dessus de torrents et de précipices. La tâche qui défiait tout le monde depuis des siècles était enfin accomplie.

Les résultats n'ont cependant pas été satisfaisants, du moins en ce qui concerne la préservation d'un trésor de valeur. Les seuls objets métalliques découverts étaient plusieurs anciennes épingles à châle en bronze et un petit pied-de-biche. Ce dernier avait une teinte jaunâtre qui donnait lieu à l'histoire selon laquelle il s'agissait d'or pur. Malheureusement, il ne s'agissait que de bronze, fait de cuivre durci à l'étain. Le préfet tenait donc particulièrement à ce que je visite les ruines et que je puisse rendre compte de leur importance au président du Pérou.

Il a insisté sur le fait que, étant donné que j'étais docteur (Ph.D.) et délégué du gouvernement à un congrès scientifique, je devais tout savoir sur l'archéologie et que je pouvais lui dire à quel point Choqquequirau était précieux en tant que site de trésors enfouis et s'il l'avait été, comme il le croyait, Vilcapampa la Vieille, la capitale des quatre derniers Incas. Ma protestation selon laquelle il s'était trompé dans son appréciation de mes connaissances archéologiques était considérée par lui comme une simple preuve de modestie.

Mes études antérieures sur l'histoire de l'Amérique du Sud s'étaient limitées en grande partie à l'époque coloniale espagnole, aux guerres d'indépendance et aux progrès réalisés par les différentes républiques. L'archéologie n'était pas mon domaine et je connaissais très peu de choses sur les Incas, à l'exception de l'histoire fascinante racontée par Prescott dans sa célèbre Conquête du Pérou . Mes efforts pour éviter de visiter

les ruines de Choqquequirau étaient également dus en partie au temps très défavorable et en partie à l'extrême difficulté d'atteindre ce site.

Le secrétaire Root nous avait fait comprendre l'importance de développer la bonne volonté internationale en s'efforçant par tous les moyens de plaire aux responsables des pays que nous avons visités. J'ai donc accepté la proposition du Préfet, ne sachant pas qu'elle était destinée à m'entraîner dans un domaine passionnant. C'était ma première introduction à l'Amérique préhistorique.

Sans le préfet Nuñez et son intérêt très pratique pour Choqquequirau, je n'aurais probablement jamais été tenté de chercher des ruines incas et ainsi retrouver les deux villes qui avaient été perdues pour la connaissance géographique pendant plusieurs siècles.

Nous avons quitté Cuzco le matin du premier février. La journée s'annonçait mauvaise. La pluie tombait à torrents. La veille, nous avions reçu des appels de plusieurs dignitaires locaux, qui nous ont tous assuré qu'ils seraient là dans la matinée pour nous escorter hors de la ville. Mais la pluie continue a eu raison de leur sens de la courtoisie. Même l' aide de camp poli du préfet de Cuzco, qui avait été inlassable dans ses attentions, était assez heureux de comprendre notre insinuation que nous étions suffisamment honorés par son accompagnement à trois pâtés de maisons de l'hôtel.

Le préfet s'était montré très soucieux de notre bien-être et, bien que nous lui ayons assuré que nous préférions voyager sans escorte militaire, il a insisté pour qu'un sergent et au moins un soldat nous accompagnent tant que nous serions dans son département. Je n'ai jamais découvert pourquoi il insistait autant. Il n’y avait aucun danger et les vols sur les grands chemins sont du jamais vu au Pérou. Peut-être qu'il il craignait que les délégués n'aient autrement faim dans des villages où des Quichuas inhospitaliers et à moitié affamés diraient qu'il n'y

avait pas de nourriture sous la main ; ou bien il a peut-être trouvé indigne que nous voyagions sans escorte. Quelles que soient ses raisons, il avait de bonnes intentions. Il ne s'agissait pas de corruption, car les soldats reçurent l'ordre de nous accompagner aux frais du gouvernement.

Nous partons en direction du nord-ouest, en laissant sur notre droite la merveilleuse forteresse cyclopéenne de Sacsahuaman. Nous avons été étonnés de constater que certains des blocs polygonaux qui s'y trouvaient, comme cela a été dit, pesaient plus de 200 tonnes ! Après avoir quitté la vallée de Cuzco, nous sommes descendus progressivement vers la grande plaine d'Anta, célèbre comme théâtre de nombreuses batailles dans les guerres des Incas. Nous l'avons traversé par l'ancienne route inca, un chemin pierreux de 5 à 6 pieds de large, avec des fossés et des marécages de chaque côté. On l'avait laissé tomber en ruine, et sur une bonne partie du chemin, il avait disparu. Nous avons dû faire de longs détours pour éviter les marécages et les étangs qui, pendant la saison des pluies, recouvrent la route. En contournant les collines au nord de la plaine d'Anta, nous passâmes plusieurs grandes terrasses d'un tiers de mille de long et de 14 à 15 pieds de haut, et vers le soir nous entrâmes dans Zurita, une petite ville indienne. Ici, nous avons été dirigés vers la maison d'un Gobernador hospitalier (magistrat du village).

Nous quittons Zurita le lendemain matin, accompagnés du Gobernador et de ses amis. Laissant notre muletier et ses mules de bât suivre notre escorte militaire, nous avançâmes d'un bon pas et nous trouvâmes à midi à Challabamba sur la ligne de partage qui sépare les eaux de la rivière Urubamba de celles de l'Apurimac. En contraste marqué avec la plaine herbeuse et sans arbres d'Anta d'où nous venions de remonter, nous voyions devant nous des vallées boisées d'un vert profond.

Le sentier, un escalier rocheux semblable au lit d'un torrent de montagne, nous a conduit rapidement dans une région

tropicale chaude dont le feuillage dense et les vignes enchevêtrées étaient assez reconnaissants après le sombre plateau montagneux. De belles fleurs de genêts jaunes étaient abondantes. L'air était empli du parfum de l'héliotrope. Des lantanas multicolores se déchaînaient dans un labyrinthe d'agaves et de plantes grimpantes suspendues. Nous étions entrés dans un nouveau monde.

Une descente raide nous a amené à la ville de Limatambo où se trouvent d'intéressantes terrasses et d'autres témoignages de la forteresse inca utilisée à l'époque de Pizarro. La vallée de la rivière Limatambo est ici extrêmement étroite et les fortifications étaient bien placées pour défier un ennemi venant de l'ouest et du nord contre Cuzco. Une rencontre exceptionnellement sanglante y eut lieu entre les conquérants espagnols et les forces incas.

La pluie était tombée presque toute la journée et le niveau de la rivière Limatambo avait considérablement augmenté. Le gué était infranchissable et nous fûmes obligés d'emprunter un pont frêle et improvisé sur lequel nos mules rampaient très prudemment en reniflant dubitativement tandis qu'il pliait sous leur poids. Peu de temps après, nous avons traversé la rivière Blanco et quitté l'ancien sentier qui traverse le village indien de Mollepata, décrit par EG Squier [1] comme « un ensemble de huttes misérables sur un haut plateau de montagne avec une église en ruine, un gouverneur ivre… un endroit sans égal en termes de mauvaise réputation au Pérou ». Heureusement pour nous, depuis la visite de Squier, un Péruvien entreprenant a creusé une plantation de canne à sucre dans la végétation luxuriante du flanc de la montagne, à La Estrella. Ici, nous avons reçu un accueil extrêmement cordial, bien que le señor Montes, le propriétaire, dont la renommée de l'hospitalité était parvenue à Cuzco, ne soit pas chez lui. Notre escorte militaire n'est arrivée que près de trois heures plus tard, avec une triste histoire d'animaux misérables et d'évasions étroites.

Le lendemain matin, nous descendîmes des champs de canne à sucre de La Estrella par un sentier sinueux extrêmement escarpé. Par endroits, il semblait que nos mules lourdement chargées devaient perdre pied et dévaler les 1 500 pieds jusqu'à la rivière déchaînée Apurímac en contrebas. Enfin nous arrivâmes à Tablachaca, un excellent pont moderne que nous pûmes effectivement traverser sans descendre de cheval, ce qui nous arrivait rarement au cours de ce voyage.

Autrefois, un magnifique et haut pont suspendu, construit par les Indiens à la manière péruvienne, était le seul moyen de traverser cette rivière. Des images éclatantes, il n'y en a pas deux identiques, sont données dans des livres de voyage aussi célèbres que Pérou de Squier , Cuzco et Lima de Markham et Exploration de la vallée de l'Amazone du lieutenant Gibbon . Bien qu'ils diffèrent tous quant à sa hauteur au-dessus de l'eau et à sa longueur, tous ont été très impressionnés par le remarquable canyon qu'il traversait. Gibbon dit que « le pont était à 150 pieds au-dessus des eaux vert foncé », Sir Clements Markham, qui traversa le pont deux ans plus tard, dit : « le pont enjambait le gouffre dans une courbe gracieuse à une hauteur de 300 pieds au-dessus de la rivière ». . Comme il l'a traversé à la mi-mars juste à la fin de la saison des pluies, alors que l'on peut supposer que les eaux étaient hautes, tandis que le lieutenant Gibbon l'a traversé en août, au milieu de la saison sèche, lorsque la rivière est très basse, le contraste entre leurs estimations de la hauteur du pont au-dessus de la rivière n'en est que plus frappant. Malheureusement il a disparu et les voyageurs ne peuvent plus disputer sur ses dimensions. La photo que Squier en a fait fut une des raisons pour lesquelles j'ai décidé de faire ce voyage à une époque où j'étais tenté de descendre l'Amazone depuis La Paz en passant par le Beni. J'ai donc été déçu, mais pas pour longtemps.

Le paysage était superbe, les grandes montagnes vertes s'entassant les unes sur les autres, leurs flancs escarpés striés

de nombreuses et jolies cascades. Les perroquets verts au-dessus et les iris jaunes sous les pieds donnaient une couleur supplémentaire à la scène. Pour ajouter à notre joie, le soleil a brillé toute la journée. Un voyage relativement facile sur des sentiers de montagne escarpés mais très fréquentés nous a amenés à la ville de Curahuasi, où nous avons été accueillis par le lieutenant Caceres, aide de camp du préfet Nuñez, qui avait été chargé de nous servir d'escorte et qui s'est avéré efficace. être un jeune Péruvien très génial et exceptionnellement plein d'esprit, membre d'une famille ancienne et distinguée.

Dès notre arrivée à Curahuasi, nous avons été conduits au bureau télégraphique local, où Cáceres a envoyé un message important annonçant l'approche de « visiteurs distingués » ! Pour nous récompenser d'avoir attendu pendant qu'il écrivait ses messages, des bouteilles de stout furent ouvertes et des toasts solennellement proposés. Nous comptions passer la nuit dans la ville, mais nous avons découvert que le Gobernador , qui désirait que nous soyons ses invités, habitait à quelques kilomètres en amont de la vallée, à Trancapata, sur la route d'Abancay, la capitale de la province d'Apurímac.

Bien que son établissement soit primitif, il était joliment situé au bord d'un profond ravin. La salle à manger était une ancienne véranda donnant sur la gorge, et nous apprécions la vue et l'hospitalité généreuse autant que si la villa avait eu tout le confort moderne. En fait, aucun de nous n’avait jamais connu un accueil aussi cordial de la part d’un parfait inconnu. Nous devions cependant apprendre, avant de quitter le département, qu'une telle gentillesse était caractéristique de presque tous les villages et villes qui jouissaient de la suzeraineté du génial préfet d'Apurímac.

Le lendemain matin, nous avons finalement réussi à dire au revoir à notre hôte cordial, mais seulement après qu'il nous ait accompagnés sur une longue distance dans la profonde vallée. Le temps avait été incroyablement mauvais et de gros nuages

nous avaient encerclés. Aujourd'hui, alors que nous gravissions l'ascension sous un soleil éclatant, un magnifique panorama s'étalait derrière nous, les sommets enneigés du Mont Salcantay et du Mont Soray brillant au loin.

Cependant, nous quittions bientôt la région de végétation luxuriante, de lantanas, de cactus et de plantes tropicales, et tombâmes de nouveau sur une bruine fraîche, à une altitude de 13 000 pieds. Puis nous sommes descendus, sommes sortis de la pluie et avons fait une délicieuse balade sur un sentier bordé de masses de salvia bleue. Nous étions à la frontière entre les tropiques et la zone tempérée. Nous avions en vue le climat des pôles et de l'équateur. Nous avons pu voir de grands glaciers et champs de neige ainsi que les jolis champs de canne à sucre vert clair qui ont rendu Abancay célèbre dans tout le Pérou. Pour quiconque connaît les vastes champs de canne à sucre d'Hawaï ou les grandes plantations de Cuba et de Porto Rico, la renommée de ce district plutôt petit était surprenante. Mais après avoir passé des semaines dans les hauts plateaux des Andes centrales et expérimenté le froid du climat montagnard, on comprend facilement pourquoi une vallée chaude et riche, à 8 000 pieds au-dessus de la mer, où le sucre peut être facilement cultivé, mérite de profondes félicitations. .

Une longue descente sur une très mauvaise route nous amène dans un charmant paysage. A un kilomètre d'Abancay même, nous fûmes accueillis par le sous-préfet et une douzaine de planteurs de sucre et de caballeros qui avaient pris la peine de seller leurs chevaux et de sortir. pour nous réserver un accueil digne. Après un échange de félicitations, nous sommes entrés gaiement en ville et avons été immédiatement conduits à la Préfecture. Ici, le sympathique préfet nous a réservé un accueil cordial et s'est excusé de ne pas pouvoir nous fournir un logement convenable à la préfecture, car il avait une famille nombreuse. En fait, il a mis le club local entièrement à notre disposition. Nous n'étions que trop heureux d'accepter, car les

deux agréables salles du club donnaient sur la petite place et offraient une très jolie vue sur l'ancienne église et les collines escarpées au-delà.

Cette nuit-là, le préfet Nuñez nous offrit un banquet élaboré, auquel il invita quinze notables locaux. Après le dîner, on nous montra les objets d'intérêt qui avaient été trouvés à Choqquequirau, notamment plusieurs épingles à châle incas et quelques objets métalliques indéfinissables. Le plus intéressant était un lourd champi en bronze de 15 pouces de long et d'un peu plus de 2 pouces de diamètre, carré, avec des coins arrondis, un peu comme les massues en bois avec lesquelles les Hawaïens battaient le tapa .

Le lendemain après-midi, au milieu d'un désordre hétérogène de provisions en conserve, de selles, de couvertures et de vêtements, nous emballâmes ce dont nous pensions avoir besoin pour notre petite excursion et reçumes des invités de marque. Presque tous ceux qui nous appelaient nous disaient qu'il allait nous accompagner le lendemain, et nous avions des visions d'une hégire générale d'Abancay.

Le soir, nous avons été accueillis très chaleureusement dans l'une des plantations sucrières. À ce dîner, une réunion chaleureuse était venue de loin et de près. Les planteurs d'Abancay forment une belle classe de caballeros , hospitaliers, courtois et intelligents, gentils avec leurs travailleurs, intéressés à la fois aux affaires des uns et aux autres et aux nouvelles du monde extérieur. Beaucoup d’entre eux passent une partie de chaque année ou deux à Lima. Quelques-uns ont voyagé à l'étranger.

Le lendemain matin, accompagnés d'une grande cavalcade, nous partîmes. La plupart de notre escorte s'est contentée d'un kilomètre environ, puis nous a souhaité bonne chance et est retournée à Abancay. Nous ne leur avons pas reproché. En raison de pluies inhabituellement fortes, la piste était dans un état épouvantable. Des tourbières presque infranchissables, des

torrents gonflés, des avalanches de rochers et d'arbres, outre les accompagnements habituels d'un sentier équestre péruvien, nous encourageaient sur notre chemin.

Toute la journée, à travers la pluie et la brume épaisse qui se détachaient de temps en temps pour nous laisser entrevoir des vallées d'un vert merveilleusement profond et des coteaux couverts de fleurs rares, nous avons roulé sur un chemin glissant qui devenait chaque heure plus dangereux et plus difficile. Afin d'atteindre un petit camp au bord de la rivière Apurímac cette nuit-là, nous nous sommes dépêchés le plus vite possible, bien que nous soyons souvent tentés de nous attarder à la vue d'acres de magnifiques bégonias roses et de kilomètres carrés de lupins bleus. Vers cinq heures, nous avons commencé à entendre le rugissement de la grande rivière à 7 000 pieds en contrebas de nous dans le canyon.

L'Apurímac, qui coule à travers l'Ucayali jusqu'à l'Amazone, prend sa source dans un petit lac près d'Arequipa, à tellement de milliers de milles de l'embouchure de l'Amazone qu'on peut dire qu'il est le cours d'eau parent de ce puissant fleuve. Au moment où il atteint cette région, c'est un torrent déchaîné de 250 pieds de large et, à cette époque de l'année, de plus de 80 pieds de profondeur. Sa voix rugissante peut être entendue à des kilomètres de si loin que les Indiens lui ont donné il y a longtemps son nom Quichua, Apu-rímac, qui signifie « Grand Orateur ».

Notre guide, l'enthousiaste lieutenant Caceres, déclara que nous étions désormais allés assez loin. Comme il commençait à pleuvoir et que la route à partir de là était « pire que tout ce que nous avions connu jusqu'à présent », il a dit qu'il valait mieux camper pour la nuit, dans une cabane abandonnée à proximité. Son opinion fut partagée avec enthousiasme par deux jeunes gens d'Abancay, qui vivaient leur première véritable aventure, mais les deux Yankis [2] décidèrent qu'il valait mieux atteindre la rivière si possible. Caceres a finalement consenti et, aidés par le

soldat casse-cou Castillo, nous avons commencé une descente qui, en virages tortueux et en évasions étroites, a battu tout ce que nous avions jamais vu. Nous étions sur le point de découvrir ce que signifie partir explorer cette région sauvage où les Incas ont pu se cacher des conquistadors en 1536.

Le soleil s'était couché depuis longtemps derrière les parois du canyon lorsque nous rencontrâmes un grand arbre tombé en travers du chemin de manière à bloquer complètement toute progression. Une heure de travail nous a permis de franchir cet obstacle, pour ensuite atteindre une partie du coteau où une avalanche s'était récemment produite. Ici même les mulets et les chevaux tremblaient d'effroi lorsque nous les conduisions à travers un amas de terre meuble et de pierres qui menaçait de céder à tout moment. Pour nous remonter le moral, on nous raconta que deux semaines auparavant, deux mulets au pied sûr qui tentaient de traverser ici avaient déclenché une reprise de l'avalanche, qui avait entraîné avec elle les pauvres animaux jusqu'au fond du canyon.

Une heure après la tombée de la nuit, nous débouchâmes sur une terrasse où le rugissement de la rivière était si grand que nous entendions à peine Cáceres crier que nos ennuis étaient désormais terminés et que « tout le reste était un terrain plat ». Cela s'est avéré être sa petite blague. Nous étions encore à 1 000 pieds au-dessus de la rivière. Un chemin tracé face à un précipice n’avait pas encore été négocié. En plein jour, nous n'aurions jamais osé emprunter le sentier tortueux qui menait de la terrasse au bord de la rivière, mais comme il faisait assez sombre et que nous étions innocents de tout danger, nous suivions volontiers la voix enjouée de notre guide. Le sentier descendait la paroi du canyon au moyen de courts virages de 20 pieds de long chacun. À une extrémité de chaque virage se trouvait un précipice, tandis qu'à l'autre se trouvait un gouffre dans lequel plongeait une petite cataracte qui avait une chute nette de 700 pieds. À mi-chemin, ma mule a commencé à

trembler et j'ai dû descendre de cheval pour constater que, dans l'obscurité, il avait quitté le sentier et glissé le long de la falaise jusqu'à un rebord. Comment le récupérer était un problème. Il n'y avait aucun moyen de le faire reculer sur la colline escarpée et il y avait à peine de la place pour le faire demi-tour. C'était une évasion si étroite que lorsque je suis revenu en toute sécurité sur le sentier, j'ai décidé de parcourir le reste du chemin à pied et de laisser le mulet partir en premier, préférant le faire tomber seul dans le précipice, si cela était nécessaire. Aux deux tiers de la descente, le chemin traversait l'étroit gouffre, tout près et juste en face de la petite cataracte. Il n'y avait pas de pont. Certes, la cascade n’avait qu’un mètre de large environ, mais dans l’obscurité, je ne pouvais pas voir l’autre côté du gouffre. Je n'osai pas sauter seul, je remontai donc sur ma mule, retins mon souffle et lui donnai les deux éperons à la fois. Son saut a été réussi.

Dix minutes plus tard, nous avons vu la lumière bienvenue du maître du camp, qui est sorti pour nous guider à travers un bosquet de des mimosas qui poussaient sur une terrasse inférieure juste au-dessus de la rivière. Le « Grand Orateur » faisait tellement de bruit que nous n'entendions pas un mot de ce que disait notre hôte. Mais nous étions heureux d’être arrivés sains et saufs.

Le camp se composait de deux cabanes de 6 pieds sur 7, construites en roseaux. Nous passâmes ici une nuit des plus inconfortables et le lendemain nos explorations de la cachette de Manco Inca commencèrent.

Nous étions arrivés de nuit au bord de la rivière et ne pouvions rien voir, même si le rugissement terrible du « Grand Parleur » nous faisait nous demander ce qui nous attendait. On nous a dit que la rivière avait plus de cent pieds de profondeur. Dès qu'il fit jour, nous quittâmes la petite cabane et restâmes complètement stupéfaits à la vue de ses rapides tumultueux, larges de 250 pieds, déchirant le canyon à une vitesse

effrayante, soulevant de grandes vagues comme l'océan dans un nord-est. tempête d'est. Une masse d'eau incroyable passait devant nous. Nous avons appris que la rivière avait monté de plus de 50 pieds à cause des fortes pluies récentes. Lorsque le frêle petit pont a été construit, il se trouvait à 80 pieds au-dessus de la surface du courant. Il était désormais à peine 25 heures.

Le pont mesurait moins de 3 pieds de large mais 273 pieds de long. Il se balançait au gré du vent sur ses six brins de fil télégraphique. Le traverser semblait tenter le destin. L'étroite passerelle du pont semblait si proche de la mort, et les rapides projetaient si haut les embruns glacés, que nos porteurs indiens se faufilèrent un à un, à quatre pattes et souhaitant visiblement ne jamais avoir reçu l'ordre de le faire. par le Préfet pour porter nos bagages jusqu'à Choqquequirau. Il avait été amené jusqu'au pont sur des bêtes de somme mais les mulets ne pouvaient pas emprunter le nouveau sentier.

Comme on l'a dit, les Incas avaient appris il y a mille ans à construire de bons ponts suspendus, en utilisant les lianes résistantes de la jungle pour fabriquer de puissants câbles. Autrement, ils n'auraient jamais pu étendre leur empire comme ils l'ont fait dans les Andes, où l'eau extrêmement froide des glaciers rend extrêmement difficile la traversée des cours d'eau qui s'unissent pour former les grands affluents de l'Amazonie. Personne ne pense à apprendre à nager dans les Andes centrales. Un faux pas en traversant à gué l'une des petites rivières au débit rapide signifie généralement la mort. Les Indiens des montagnes sont très prudents lorsqu'ils prennent de tels risques. Le comportement de nos transporteurs a été compréhensible, donc, d'autant plus qu'ils ne connaissaient pas la ténacité du fil télégraphique. Cela devait leur paraître le comble de la folie que quiconque utilise volontairement ce pont. À cet endroit, la rivière se trouve à environ 5 000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Notre guide nous a fait remarquer

que les ruines se trouvaient à plus d’un kilomètre au-dessus de nous. Nous avions peu de pratique de l'alpinisme, sauf à dos de mulet, depuis plusieurs mois. Cela semblait une entreprise assez sérieuse que de tenter de gravir un petit sentier glissant sur 6 000 pieds, jusqu'à une altitude deux fois plus élevée que le sommet du mont Washington. Nous n'étions pas en forme, de sorte que ce qui aurait été simple pour un grimpeur habitué était tout sauf facile pour nous.

Nos patients et endurants porteurs Quichua, issus d'une race qui a l'habitude de parcourir de grandes distances à ces altitudes, portaient leurs fardeaux avec la plus grande joie. En même temps, eux aussi manifestaient fréquemment de la fatigue, ce qui n'avait rien d'étonnant dans ces circonstances. Notre assistant , l'enthousiaste lieutenant Caceres, n'arrêtait pas de crier « Valor » à pleins poumons, comme preuve de sa bonne humeur et dans un effort pour encourager les autres. Les deux Yankis ont eu du mal et ont été obligés de s'arrêter et de se reposer presque tous les 50 pieds. Quiconque a tenté de marcher vite à une altitude de 8 000 pieds saura ce que nous avons ressenti en essayant de grimper à 10 000 pieds.

Parfois, le sentier était si raide qu'il était plus facile d'y aller à quatre pattes que d'essayer de marcher droit. De temps en temps, nous traversions des ruisseaux devant des cascades sur des rondins glissants ou de petites passerelles traîtres. Des échelles grossièrement construites nous ont conduits au-dessus de falaises abruptes. Même si le flanc de la colline était trop escarpé pour permettre une croissance forestière importante, une grande partie du travail de construction du chemin avait consisté à couper à travers des broussailles denses et des fourrés de bambous.

Au fur et à mesure que nous montions, la vue sur la vallée devenait de plus en plus magnifique. Nulle part je n’avais jamais été témoin d’une telle beauté et d’une telle grandeur que celles exposées ici. Le torrent blanc de l'Apurimac faisait rage

dans le canyon à des milliers de pieds en dessous de nous. Là où ses flancs n'étaient pas des précipices abrupts ni marqués par des avalanches récentes, les pentes abruptes étaient couvertes de feuillage vert et fleurs luxuriantes. Depuis les sommets des collines proches de nous, d'autres pentes s'élevaient à 6 000 pieds jusqu'aux glaciers et aux sommets enneigés. L'ensemble des Montagnes Blanches ou des Great Smokies du Tennessee et de la Caroline du Nord aurait pu être placé au fond de cette grande vallée et ne dépasser que la moitié du sommet. Au loin, à perte de vue, un labyrinthe de collines, de vallées, de jungle tropicale et de sommets enneigés capturait l'imagination comme par un sort. Telles furent nos récompenses lorsque nous restâmes haletants au bord du petit sentier lorsque nous eûmes atteint son point culminant.

Après avoir pris le vent, nous avons suivi le sentier vers l'ouest, contournant d'autres précipices et traversant d'autres torrents, jusqu'à ce que, vers deux heures, nous ayons contourné un promontoire et, sur les pentes d'un promontoire audacieux, à 6 000 pieds au-dessus de la rivière, nous avons eu notre premier aperçu. des ruines de Choqquequirau. Entre le sommet extérieur de la colline et la crête qui la relie aux montagnes enneigées, une dépression ou selle avait été aménagée en terrasses et nivelée de manière à laisser un espace pour les bâtiments les plus importants de la forteresse inca.

A trois heures, nous atteignîmes une magnifique cascade dont les eaux glacées, provenant probablement des glaciers de Soray, nous rafraîchirent la tête et étanchent notre soif. Nous avions maintenant laissé nos compagnons loin derrière nous et avancions lentement à travers la jungle lorsque, peu avant quatre heures, nous aperçûmes des terrasses au loin. Nous grimpons sur un petit terrain plat pour profiter de la vue. Ici, nous avons été découverts par un énorme condor, qui a commencé à enquêter sur les envahisseurs de son domaine.

Apparemment, sans bouger un muscle, il naviguait gracieusement en cercles de plus en plus étroits jusqu'à ce que nous puissions voir clairement non seulement son bec cruel et ses grandes serres, mais même le blanc de ses yeux. Nous n’avions ni fusils ni même un gourdin pour résister à son attaque. Ce fut un moment impressionnant, car il mesurait environ douze pieds d’un bout à l’autre de l’aile. Il a finalement décidé de ne pas nous déranger et, apparemment sans changer la position d'une plume, s'est envolé dans l'espace. Les collaborateurs du préfet nous ont dit par la suite qu'ils avaient été très gênés par les condors lorsqu'ils ont commencé leurs opérations ici. Les bergers des hauts pâturages andins doivent livrer une bataille constante avec les condors, qui n'ont aucune difficulté en emportant un mouton.

Comme nous n'avions ni sac à dos ni chargement d'aucune sorte, nous sommes arrivés avant nos transporteurs. La journée avait été chaude et, dans nos efforts pour rendre l'escalade aussi facile que possible, nous nous étions même débarrassés de tous vêtements chauds. La nuit tomba et, comme d'habitude, l'air devint extrêmement froid. Nos Indiens avaient pris leur temps et n'avaient pas réussi à se montrer, aussi avons-nous passé une nuit inconfortable dans la plus petite des petites huttes au toit de chaume que les ouvriers avaient érigées pour leur propre usage pendant qu'ils déblayaient les ruines. Il mesurait à peine 3 pieds de haut et environ 6 pieds de long sur 4 pieds de large. Malgré le fait qu'une tente-abri avait été démontée et enroulée autour de nous pour nous réchauffer, et que des tas d'herbes sèches s'entassaient autour de nous, nous étions à peine capables de fermer les yeux à cause du froid et de l'humidité glaciale.

Pendant les quatre jours que nous avons passés sur la montagne, l'humidité était généralement de 100 pour cent, donc nous étions la plupart du temps dans les nuages ou dans la brume, alors qu'il ne pleuvait pas réellement. Ce n’était pas une

introduction agréable à la reconnaissance archéologique, d’autant plus que j’étais inexpérimenté et ne connaissais pas mes fonctions.

Heureusement, j'avais avec moi ce manuel extrêmement utile, Hints to Travelers , publié par la Royal Geographical Society. Dans l'un des chapitres, j'ai découvert ce qu'il faut faire lorsqu'on est confronté à un site préhistorique : prendre des mesures minutieuses et de nombreuses photographies et décrire aussi précisément que possible toutes les découvertes. A cause de la pluie, nos photographies n'ont pas été très réussies, mais nous avons pris des mesures de tous les bâtiments et dressé un plan approximatif.

Nous avons constaté que les ruines étaient regroupées en plusieurs groupes à la fois sur des terrasses et sur des étagères naturelles et qu'on pouvait y accéder par des escaliers ou des sentiers sinueux. Les bâtiments semblent avoir été rapprochés les uns des autres, probablement afin d'économiser tout l'espace disponible. Il est probable que chaque mètre carré pouvant être consacré à l’agriculture était cultivé.

De magnifiques précipices gardent les ruines de toutes parts et rendent Choqquequirau pratiquement inaccessible à un ennemi. Toutes les voies d'ascension, à l'exception de celles que les ingénieurs étaient déterminés à laisser ouvertes, étaient fermées et chaque point stratégique était minutieusement étudié. fortifié. Partout où il aurait été possible à un montagnard audacieux de prendre pied, les Incas avaient construit des murs de pierre bien revêtus de manière à ne laisser aucun support à un assaillant aventureux. Les terrasses ainsi aménagées servaient à la fois à la défense militaire et à empêcher le sol de glisser des jardins vers le bas des collines escarpées.

Les ruines se composent de trois groupes de bâtiments distincts. Tout avait été plus ou moins complètement caché par les arbres et les vignes pendant des siècles de solitude.

Heureusement pour nous, l'entreprise à la recherche de trésors avait fait un excellent travail en débarrassant les bâtiments les plus importants de la masse de végétation enchevêtrée qui les recouvrait. La dynamite avait également été utilisée à divers endroits probables où des trésors auraient pu être enterrés. Mais les ouvriers n'avaient trouvé aucun or et seulement quelques objets d'intérêt parmi lesquels, outre ceux que nous avons vus à Abancay, quelques pots en argile et deux ou trois pilons à bascule ou meules d'un modèle encore en usage dans cette partie des Andes et comme loin au nord jusqu'au Panama.

Au sommet du précipice sud et extérieur, à 5,800 pieds immédiatement au-dessus de la rivière, se dressent un parapet et les murs de deux bâtiments sans fenêtres. La vue d'ici, tant vers le haut que vers le bas de la vallée, dépasse ce qui peut être décrit de manière adéquate. Au fond du gigantesque canyon, on aperçoit par moments l'Apurimac, un ruisseau blanc enfermé entre des montagnes gardiennes, si rétréci par la distance qu'il ressemble à un simple ruisseau. Çà et là, à travers la vallée, se trouvent de merveilleuses cataractes, dont l'une présente une chute nette de plus de 1 000 pieds. Le panorama dans toutes les directions est merveilleux par sa variété, son contraste, sa beauté et sa grandeur.

Au nord de ce groupe extérieur de bâtiments se trouve une colline artificiellement tronquée. Il est probable que sur cette colline aplatie, qui offre une vue magnifique sur la vallée, des feux de signalisation pourraient être construits pour télégraphier aux hauteurs surplombant Cuzco l'annonce de l'approche d'un ennemi venant des étendues amazoniennes.

Nous avons remarqué, au sommet de cette colline, que de petites pierres avaient été enfoncées dans le sol, en lignes droites se croisant et se recroisant à angle droit comme pour former un motif. Une grande partie était couverte par l'herbe, cependant, que nous n'avons pas eu l'occasion de le dessiner

dans le temps dont nous disposions. Il s'agirait peut-être du sol d'une cabane utilisée par les sentinelles il y a 400 ans.

Au nord du belvédère et sur la selle entre celui-ci et la crête principale se trouve le groupe principal de ruines. En général, tous les murs semblent avoir été entièrement construits en pierre et en argile. La construction, comparée à celle des palais incas de Cuzco, est extrêmement grossière et grossière et il n'y a pas deux niches ou portes identiques. Parfois, les linteaux des portes étaient en bois, les constructeurs n'ayant pas pris la peine de prévoir des pierres assez larges à cet effet. L'un de ces linteaux était encore debout, le bois étant d'une texture remarquablement dure. Il est probable que les ruines présentent aujourd'hui un aspect plus frappant que les bâtiments lorsqu'ils étaient couverts de toits de chaume.

Dans l'une des niches, j'ai trouvé le petit tourbillon en pierre d'une roue à broche, de taille et de forme semblables à celles fabriquées en bois et utilisées aujourd'hui dans toutes les Andes. Cet appareil à filer simple consiste en un bâton rond aussi gros que le petit doigt et mesurant de 10 à 12 pouces de long. Son extrémité inférieure est équipée d'un tourbillon de bois pour lui donner un élan approprié lorsqu'il est mis en mouvement par un tourbillon de l'index et du pouce saisissant l'extrémité supérieure du fuseau. Il est universellement utilisé par les femmes indiennes de la Colombie au Chili. On voit rarement une femme s'occuper des moutons ou se promener sur la grande route sans être occupée à utiliser ce fuseau démodé. Dans les tombes de Pachacamac, près de Lima, on a trouvé des fuseaux munis de semblables tourbillons de pierre, vieux de plus de cinq cents ans.

Le troisième groupe de bâtiments est plus haut sur l'éperon, à 100 pieds ou plus au-dessus du deuxième groupe. Près du chemin qui mène de la place inférieure à la place supérieure se trouvent les restes d'un petit azequia , ou cours d'eau,

aujourd'hui asséché, bordé de pierres plates. Les Incas n'ont jamais manqué de fournir de l'eau à tous leurs champs et villes.

L'angle sud-est du troisième groupe est marqué par un énorme rocher en saillie de 20 pieds de haut et de 12 ou 15 pieds de diamètre. A côté, face au versant est, se trouve un escalier géant. Il se compose de quatorze grandes marches grossièrement réalisées et de dimensions variables. C'est Il est possible de monter ces escaliers au moyen de petites marches en pierre érigées d'un côté ou de l'autre. Des murs de chaque côté, larges de 2 pieds, servent de balustrade. Une particularité de la construction est l'emplacement d'une énorme pierre plate au centre de la contremarche de chaque marche. La vue vers l'est depuis cet escalier est particulièrement belle. Peut-être que le soleil levant, divinité principale des Incas, était vénéré ici. Les momies étaient peut-être amenées ici les jours de fête pour sécher au soleil.

Au-delà de l'escalier se trouvent des terrasses, des ruelles, des murs et des maisons à un étage et demi, remplies de niches et de fenêtres. Deux des maisons n'ont pas de fenêtres et l'une d'elles contient trois cellules. Notre escorte militaire a déclaré qu'ils étaient utilisés pour la détention de prisonniers. Il s’agissait plutôt d’entrepôts. Sur le côté nord de la place se trouve une curieuse petite structure construite avec le plus grand soin et contenant de nombreuses niches et recoins. C'était peut-être le lieu où les criminels, destinés à être jetés dans le précipice, selon les lois des Incas, attendaient leur condamnation.

Au-dessus, le flanc de la colline s'élève à pic, et sur la crête de la crête passe un petit conduit que nous avons suivi jusqu'à ce qu'il pénètre dans la jungle tropicale impénétrable, au pied d'une colline très escarpée. L'eau de cette petite azéquia , alors sèche, descendait directement vers l'éperon, était conduite sur une terrasse dans deux réservoirs bien pavés du côté nord de la place. De là, il traversait la place jusqu'à un petit réservoir du

côté sud. Une petite sortie avait été prévue à l'extrémité de ce bassin afin que l'eau puisse s'écouler sous le plancher du réservoir et ensuite descendre la crête jusqu'aux bâtiments en contrebas.

Comme le versant ouest de l'éperon Choqquequirau est un pur précipice, peu de tentatives de fortification ont été faites de ce côté. Le versant oriental n’est cependant pas si raide. De ce côté se trouvaient d’énormes terrasses de plusieurs centaines de pieds de long, bordées de murs perpendiculaires de 12 pieds de haut. Deux escaliers pavés étroits mènent d'une terrasse à l'autre.

Dans la jungle, immédiatement au-dessous de la dernière terrasse, sous des corniches et d'énormes rochers, avaient été creusées de petites grottes dans lesquelles étaient placés les corps momifiés des morts. Je l'ai trouvé les ossements étaient entassés en petit tas comme s'ils avaient été nettoyés avant d'être enterrés. Aucune terre n'avait été placée dessus, mais au sommet du tas d'une tombe, j'ai trouvé un petit pot en terre cuite d'environ 1 pouce de diamètre. Il n'y avait rien dans la jarre, bien qu'elle ait conservé sa position verticale pendant toutes les années de son inhumation. L'entrée naturelle du petit tombeau avait été murée de l'intérieur avec des pierres en forme de coin de manière à rendre difficile l'entrée dans la grotte par l'avant. Je trouvai cependant qu'en creusant un peu sur un côté de l'énorme rocher, je pouvais facilement enlever les pierres, qui avaient évidemment été placées là par le fossoyeur après que les ossements eurent été déposés dans la tombe. Les tombes creusées dans les déserts sablonneux de la côte péruvienne contiennent généralement des momies en assez bon état, mais ici, dans les montagnes pluvieuses des Andes orientales, les momies sont rarement retrouvées intactes.

Les ouvriers avaient fouillé sous une douzaine ou plus de rebords en saillie et avaient trouvé dans chaque cas des ossements et parfois des tessons de poterie. En aucun cas,

cependant, ils n’avaient trouvé quoi que ce soit qui pût indiquer que les morts étaient d’un haut degré. Si des officiers de la garnison ou des nobles incas ont jamais été enterrés dans ces environs, leurs tombes n'ont pas encore été découvertes, ou bien les tombes ont été pillées il y a des années. Mais il n’y a aucune preuve de cela.

Tous les rochers remarquablement gros situés sous les terrasses recouvraient des tombes. Les crânes n'ont pas été retrouvés seuls mais toujours à proximité du reste du squelette. Les os les plus gros étaient en assez bon état mais les plus petits étaient complètement désintégrés. Certains des os les plus gros pouvaient être émiettés avec les doigts et facilement brisés, tandis que d'autres étaient blancs et durs ; tout ce que nous trouvâmes étaient ceux d'adultes, bien qu'un ou deux d'entre eux semblaient être des personnes de moins de vingt ans. Pour autant que nous l’ayons observé, aucun sol super-jacent n’a été déposé sur le squelette. Les transporteurs et ouvriers indiens Quichua observaient nos opérations avec intérêt, mais ils furent franchement effrayés lorsque nous commençâmes à mesurer et à examiner minutieusement les os. Ils avaient eu des doutes quant à l'objet de notre expédition jusque-là, mais tous les doutes ont alors disparu et ils ont décidé que nous étions venus là-bas pour communier avec les esprits des Incas disparus.

Dans l'un des bâtiments, nous avons trouvé plusieurs plaques d'ardoise sur lesquelles les visiteurs avaient inscrit leur nom. Selon ces inscriptions, Choqquequirau fut visité en 1834 par un explorateur français, le comte de Sartiges, et par deux Péruviens, José Maria Tejada et Marcelino Leon ; et en 1861 par José Benigno Samanez (« pro Presidente Castilla »), Juan Manuel Rivas Plata et Mariana Cisneros. Le 4 juillet 1885, trois Almanzas, Pio Mogrovejo et un groupe d'ouvriers firent ce qu'ils purent pour retrouver le trésor enfoui, mais en vain.

Après mon retour à New Haven, j'appris que le comte de Sartiges, écrivant sous le pseudonyme 'E. de Lavandais », publie

le récit de sa visite dans la Revue de Deux Mondes , en juin 1850. Son itinéraire, le seul possible à l'époque, était extrêmement détourné. De Mollepata, un village proche de la plantation sucrière de La Estrella, il se dirigea vers le nord en traversant le très haut col entre les monts Salcantay et Soray jusqu'à la rivière Urubamba, jusqu'à un village appelé Yuatquinia (Huadquiña). Ici, sans le savoir, il se trouvait à quelques kilomètres du Machu Picchu, alors inconnu. Il engagea des Indiens pour tracer un sentier jusqu'à Choqquequirau. Au bout de trois semaines, il se rendit compte que les difficultés liées à la création d'un sentier étaient si grandes qu'il lui faudrait au moins deux mois pour terminer l'entreprise. Alors lui et ses compagnons se frayèrent un chemin à travers la jungle et le long des précipices du mieux qu'ils purent pendant quatre jours. Le cinquième jour, ils arrivèrent aux ruines. Dans ses projets d'exploration, il n'avait pas tenu compte du fait que la végétation tropicale était à l'œuvre depuis des siècles pour recouvrir les restes des maisons incas, et comme il ne pouvait rester à Choqquequirau que deux ou trois jours, il Je n'ai pas pu voir certaines des ruines les plus intéressantes. L'escalier géant échappa entièrement à son attention. Il semble avoir passé la plupart de son temps à chercher un trésor. Il avait prévu de passer huit jours ici, mais les difficultés pour atteindre l'endroit étaient si grandes et les réserves de nourriture si limitées qu'il dut revenir en toute hâte sans voir autre chose que les bâtiments de la place inférieure, la des terrasses inférieures et une tombe ou deux. Selon lui, 15 000 personnes vivaient ici autrefois. On se demande de quoi ils vivaient. Néanmoins, chaque pied de terre arable disponible avait été conservé par de vastes terrasses. Aucune terre n'a pu s'échapper. Le maïs et les pommes de terre pourraient pousser ici.

La description du comte de Sartiges nous a fait comprendre combien nous étions redevables aux efforts de l'entreprise de

recherche de trésors pour découvrir des bâtiments dont la présence autrement n'aurait jamais été soupçonnée.

Apparemment, Choqquequirau était une forteresse frontière qui défendait la haute vallée de l'Apurímac, l'une des approches naturelles de Cuzco, contre le pays occupé par les Chancas et les Antis amazoniens. Il y avait sans doute plusieurs forteresses éloignées moins importantes en aval du fleuve, situées de manière à pouvoir empêcher les incursions de petits groupes de sauvages et à signaler toute grande expédition qui pourrait tenter de marcher sur Cuzco.

Le préfet d'Apurímac fut très déçu que je ne sois pas en mesure de lui indiquer l'endroit où se trouvait éventuellement un trésor enfoui. La principale satisfaction de la noblesse locale qui avait investi plusieurs milliers de dollars dans cette entreprise infructueuse était de prétendre avoir mis à nu le capital du dernier des Incas. Pour cela, ils s’attribuèrent un crédit considérable.

Des écrivains péruviens comme Paz Soldan et le grand géographe Raimondi étaient convaincus que Choqquequirau était en réalité le « Vilcapampa » de Manco Inca. Ils fondaient leur croyance sur le fait que le Père Calancha disait que Puquiura était à « deux longues journées de voyage de Vilcabamba ». Raimondi attire l'attention sur le fait que Choqquequirau se trouve en fait à deux ou trois longues journées de voyage du village actuel de Puquiura et doit donc avoir été la dernière capitale inca.

Cette croyance n'était pas partagée par Don Carlos Romero, l'un des principaux historiens de Lima, qui m'a assuré que les Chroniques espagnoles contenaient suffisamment de preuves pour montrer que la dernière capitale inca ne se trouvait pas à Choqquequirau mais se trouvait probablement au-delà des chaînes de montagnes de la région où J'avais vu des sommets enneigés .

Ces sommets enneigés d’une partie inconnue et inexplorée du Pérou m’ont beaucoup fasciné. Ils m’ont tenté d’aller voir ce qu’il y avait au-delà. Selon les mots toujours célèbres de Rudyard Kipling, il y avait « Quelque chose de caché ! Allez le trouver ! Allez regarder derrière les Ranges – Quelque chose de perdu derrière les Ranges. Perdu et vous attend. Aller!'

1 Au Pérou : incidents de voyage et d'exploration au pays des Incas.

2 Espagnol local pour Yankee ou Amérique du Nord.

CHAPITRE CINQ

LA RECHERCHE DE VITCOS

Au cours de l'été 1910, alors que je lisais les épreuves de Across South America , mon ami, feu Edward S. Harkness, m'a demandé quand je partais pour une autre expédition en Amérique du Sud et m'a dit qu'il serait heureux de contribuer aux frais. d'envoyer un géologue avec moi. C'était une idée passionnante. À peu près à la même époque, on m'avait demandé de réviser le livre scientifique du professeur Adolph Bandelier, Les îles de Titicaca et de Koati . Dans l'une de ses notes de bas de page, il remarqua avec désinvolture qu'il croyait « probable » que le mont Coropuna, dans la chaîne côtière péruvienne, près d'Arequipa, « soit le point culminant du continent ». Il a déclaré qu'« il

dépasse 23 000 pieds de hauteur », alors que l'Aconcagua ne mesure que 22 763 pieds.

Mon père m'avait appris à aimer l'alpinisme. Il m'a emmené faire ma première montée raide alors que j'avais à peine quatre ans. Plus tard, nous avions escaladé ensemble plusieurs montagnes de la banlieue d'Honolulu. Je connaissais donc le frisson de ce sport formidable et dangereux. Mes sensations lorsque je lis la note de Bandelier sont difficiles à décrire car je ne me souviens pas avoir jamais entendu parler de Coropuna. Sur de nombreuses cartes, il n'existait pas, mais je l'ai finalement trouvé sur l'une des feuilles à grande échelle de Raimondi et j'ai été ravi de constater que ce grand explorateur indiquait que sa hauteur était de 8 mètres plus élevée que l'Aconcagua, qui est en fait la plus haute montagne de l'hémisphère occidental. Il se trouvait à environ cent milles au nord d'Arequipa, près du 73e méridien, presque plein sud de Choqquequirau et des terres cachées « derrière les chaînes » où Manco II avait peut-être eu sa dernière capitale.

Alors je me suis demandé si ce ne serait pas une bonne idée de faire une coupe transversale du Pérou le long de la ligne du 73ème méridien, depuis la tête de la navigation en canoë sur le fleuve Urubamba jusqu'aux eaux de marée du Pacifique, en explorant l'arrière-pays à la recherche de vestiges historiques et archéologiques et en escaladant Coropuna.

Cet hiver-là, lors d'un dîner de classe au Yale Club à New York, j'ai été invité à prononcer un « discours ». Naturellement, j'ai parlé de ce que je pensais. À ma grande surprise, un de mes camarades de classe, feu Herbert Scheftel, est venu me proposer de payer les frais d'un topographe pour l'expédition désormais assez lancée dans mon esprit ! D'autres amis proposèrent bientôt de lui fournir un chirurgien, un naturaliste et un ingénieur alpiniste. Un étudiant de premier cycle a proposé de venir comme assistant. C'est ainsi que fut organisée l'expédition péruvienne de Yale en 1911 dans l'espoir de

pouvoir gravir la plus haute montagne d'Amérique, collecter de nombreuses données géologiques et biologiques et surtout tenter de trouver la dernière capitale des Incas.

À mon invitation, le professeur Isaiah Bowman est devenu notre géologue-géographe ; Professeur Harry W. Foote notre naturaliste ; Dr William G. Erving notre chirurgien ; Kai Hendrikson notre topographe ; HL Tucker notre ingénieur ; et Paul B. Lanius notre assistant. Nous avons quitté New York début juin.

À Lima, le seigneur Carlos Romero m'a montré quelques paragraphes de la chronique de Calancha sur Vitcos. Dès notre arrivée à Cuzco, j'ai commencé à interroger les planteurs de la rivière Urubamba sur les lieux mentionnés dans Calancha. Ils n'avaient jamais entendu parler de la plupart d'entre eux, mais deux ou trois d'entre eux disaient qu'il y avait des ruines incas à divers endroits dans la vallée. Et un vieux prospecteur a dit qu’il y avait des ruines intéressantes au Machu Picchu. Les citoyens influents n'accordaient aucune importance à ses déclarations ; et les professeurs de l'Université de Cuzco ignoraient l'existence de ruines dans la vallée. Ils pensaient que Choqquequirau était l'ancienne capitale inca, même si, comme on l'a dit, l'historien Carlos Romero ne le pensait pas. Il plaça Vitcos « près d'un grand rocher blanc au-dessus d'une source d'eau douce ».

Nous avions avec nous les feuilles de la grande carte d'Antonio Raimondi qui couvrait la région que nous nous proposions d'explorer. Sa carte contenait des références aux ruines incas mais aucune dans l'Urubamba. vallée en contrebas d'Ollantaytambo ou dans la vallée de Vilcabamba. En 1865, ce remarquable explorateur, qui passa sa vie à traverser et retraverser le Pérou, s'enfonça au cœur de la Cordillère Vilcabamba, mais ne trouva aucun Vitcos. Il a localisé une petite ville portant le nom de Vilcabamba, mais elle n'était évidemment pas inca et avait été construite par les premiers

colons espagnols, intéressés à exploiter une mine d'or dans les environs. Nous n'avons su qu'après notre retour à New Haven que l'explorateur français Charles Wiener avait entendu dire qu'il y avait des ruines à Huayna Picchu et au Machu Picchu qu'il ne pouvait pas atteindre. Naturellement, nous n'avions pas avec nous le volume in-folio de 1 000 pages de la Chronique des Augustins du Père Calancha. Nous n'avions que quelques notes que j'avais pu prendre à Lima sous la direction de Romero. Il s'agissait des lieux situés à proximité de Vitcos.

Le dernier refuge des Incas se trouve à environ 160 kilomètres du palais de Cuzco du vice-roi espagnol, dans ce que Prescott appelle « les forteresses isolées des Andes ». On cherche en vain Vitcos sur les cartes modernes du Pérou, bien que plusieurs cartes anciennes le mentionnent. En 1625, « Vitcos » est indiqué sur la carte du Pérou de Laet comme une province montagneuse au nord-est de Lima et à 350 milles au nord-ouest de Vilcabamba ! Cette erreur a été copiée par certains cartographes ultérieurs, dont Mercator, jusque vers 1740, lorsque « Vitcos » a disparu de toutes les cartes du Pérou. Les cartographes avaient appris qu'un tel endroit n'existait pas dans les environs. Son véritable emplacement a été perdu pendant environ trois cents ans.

En juillet, avec l'aide de Don Cesar Lomellini, un courtois marchand italien, nous organisâmes un bon train muletier, quittons Cuzco et ses merveilleuses ruines incas et nous dirigeons vers la vallée de l'Urubamba, sans nous douter de ce qui nous attendait.

Nous avons vu des sommets enneigés devant nous, mais nous n'étions absolument pas préparés à la vue magnifique qui s'offre soudainement au voyageur alors qu'il arrive à l'extrémité du plateau aride et se retrouve au bord d'une grande vallée enchanteresse, profonde de 3 000 pieds.

Uru est le mot quichua pour chenilles ou larves, pampa signifie terre plate. Urubamba est le « pays plat où il y a des

larves ou des chenilles ». S'il avait été nommé par des gens venus d'une région chaude où les insectes abondent, il ne serait guère ont été ainsi dénommés. Seules des personnes non habituées aux terres où prospéraient chenilles et larves auraient été frappées par une telle circonstance. Par conséquent, la vallée doit probablement son nom aux habitants du plateau qui descendaient vers une région chaude où les papillons et les mites sont plus communs.

Malgré ses célèbres chenilles, nous avons trouvé les jardins d'Urubamba remplis de roses, de lys et d'autres fleurs brillantes. Il y avait des vergers de pêches, de poires et de pommes ; il y avait des champs où l'on cultivait de succulentes fraises pour le marché de Cuzco. Apparemment, les larves ne reçoivent pas tout. C'est la vallée de Yucay où vivait Sayri Tupac. Pas étonnant que ce soit une station balnéaire préférée des Incas.

La première journée dans la vallée de l'Urubamba nous a amenés au romantique Ollantaytambo, décrit en termes élogieux par Castelnau, Marcou, Wiener et Squier il y a de nombreuses années. Il n'a rien perdu de son charme, même si les dessins de Marcou sont imaginaires et ceux de Squier exagérés. Ici, comme dans la ville d'Urubamba, il y a des jardins fleuris et des champs verts très cultivés. Les ruisseaux sont ombragés par des saules et des peupliers. Au-dessus d'eux se dressent de magnifiques précipices couronnés de sommets enneigés. Le village lui-même était autrefois la capitale d’une ancienne principauté dont l’histoire est entourée de mystère. Il y a des ruines de bâtiments à pignons incas, d'entrepôts, de « prisons » ou de « monastères », perchés ici et là sur des rochers presque inaccessibles au-dessus du village. En contrebas se trouvent de larges terrasses qui resteront pendant des siècles comme des monuments de l'énergie et de l'habileté d'une race révolue, qui étaient de grands agriculteurs.

La « forteresse » se trouve sur une petite colline, entourée de falaises abruptes, de hauts murs et de jardins suspendus de manière à être difficile d'accès. Il y a des siècles, lorsque la tribu qui cultivait les riches champs de cette vallée vivait dans la peur et la terreur de ses voisins sauvages, cette colline offrait un lieu de refuge où elle pouvait se retirer. Il se peut qu'elle ait été fortifiée à cette époque. Au fil des siècles au cours desquels la terre passa sous le contrôle des Incas, dont le principal intérêt était la promotion pacifique de l'agriculture, il est probable que cette « forteresse » soit devenue un jardin royal. Les six grandes dalles de granit rougeâtre pesant 15 ou 20 tonnes chacun, et placés en ligne au sommet de la colline, étaient amenés d'une carrière située à plusieurs kilomètres en aval de la vallée et à un niveau inférieur, ils devaient donc être traînés vers le haut de la colline avec un travail et des douleurs immenses. . Ils étaient probablement destinés à témoigner de la magnificence d’un dirigeant compétent. Son nom était peut-être Ollantay, un prince célèbre.

Heureusement pour ceux qui s'intéressent au Pérou ancien, Ollantaytambo est désormais accessible depuis Cuzco en train et en voiture. Le paysage en route à lui seul rend le voyage mémorable.

Avant l'achèvement de la route fluviale d'Urubamba, vers 1895, les voyageurs de Cuzco vers la basse vallée avaient le choix entre deux itinéraires. L'un d'entre eux passait par le col de Panticalla, suivi par Wiener en 1875. Près de ce col se trouvent deux groupes de ruines. L'un d'eux, que Wiener qualifiait de manière extravagante de « palais de granit, dont le plan structurel ressemble aux plus belles parties d'Ollantaytambo », n'était qu'un entrepôt. L'autre était probablement un tampu , ou auberge, destiné aux voyageurs officiels incas. L'autre itinéraire passait par le col entre les Monts Salcantay et Soray, suivi par le Comte de Sartiges en 1834 et Raimondi en 1865. Les deux cols sont plus hauts que le

sommet de Pike's Peak. Les deux sont dangereux pendant la saison des pluies, lorsqu'ils se trouvent sous une épaisse couche de neige et que de violentes tempêtes sont fréquentes. La nature sauvage et montagneuse située entre ces deux routes était pratiquement inconnue et inaccessible depuis près de quatre siècles. Jusqu'au moment de notre visite, elle n'avait pas été décrite dans la littérature géographique ou archéologique du sud du Pérou. Grâce à la nouvelle route, nous avons pu éviter les hauts cols et descendre tout droit la rivière Urubamba, en demandant à tous les indiens locaux de nous montrer des ruines incas, et en particulier un endroit où il y avait un « grand rocher blanc au-dessus d'une source d'eau ». '.

À Salapunco (sala – ruines ; punco – porte d'entrée), la route longe le pied de falaises abruptes. Ce sont les débuts d'une merveilleuse masse de montagnes granitiques qui ont rendu Vilcapampa plus difficile d'accès que les hautes terres environnantes, composées de schistes, de conglomérats et de calcaire. C'est la porte naturelle d'accès à l'ancienne province, mais elle était fermée pour siècles grâce aux efforts conjugués de la nature et de l'homme. La rivière Urubamba, en se frayant un chemin à travers la chaîne granitique, forme des rapides trop dangereux pour être franchissables et des précipices qui ne peuvent être escaladés qu'avec de grands efforts et des périls considérables, voire pas du tout. À une certaine époque, un sentier passait probablement près de la rivière, où les Indiens, en rampant le long des falaises et en se balançant parfois d'un rebord à l'autre sur des vignes suspendues, pouvaient se frayer un chemin vers les terrasses alluviales en aval de la vallée. Un autre chemin aurait pu passer par les falaises au-dessus de Salapunco, où nous avons remarqué, en divers endroits inaccessibles, les restes de murs construits sur d'étroites corniches. Ils étaient trop étroits et trop irréguliers pour avoir été destinés à soutenir des terrasses agricoles. Ils peuvent représenter les fondations d'un ancien sentier. Pour défendre

ces anciens chemins, nous avons découvert que les Incas ou leurs prédécesseurs avaient construit, au pied des précipices, près de la rivière, une petite mais puissante forteresse, façonnée d'après le célèbre Sacsahuaman et lui ressemblant par le caractère irrégulier du grand bâtiment polygonal. blocs et aussi en raison des saillants et des angles rentrants qui étaient destinés à empêcher le succès de l'escalade des murs.

En passant par Salapunco, nous avons longé de hautes falaises de granit et des précipices recouverts de verdure et sommes entrés dans une région fascinante, où nous avons été surpris et charmés par l'étendue des anciennes terrasses, leur longueur et leur hauteur, la présence de nombreuses ruines incas, la beauté des profondeurs. , les vallées étroites et la grandeur des montagnes enneigées qui les dominaient.

De l'autre côté de la rivière Urubamba, à Qquente et près de l'embouchure de la rivière Pampaccahuana, au sommet d'une série de terrasses, nous avons vu une vaste ville en ruines. Il semblait que cela avait des possibilités, alors j'ai demandé à M. Herman Tucker, l'un de nos topographes, de traverser l'Urubamba et de voir ce qu'il pourrait en savoir. Il passa plusieurs jours dans ces environs et rapporta que le nom de la ville était Patallacta (pata – hauteur ou terrasse ; llacta – ville), une ville inca d'importance. Il contient une centaine de maisons. On se demande pourquoi il a été abandonné. Au-dessus, dans la vallée qu'il a visitée, se trouvent plusieurs sites importants à Pauccarcancha, Huayllabamba, Incasamana ou Ccolpa Mocco et Hoccollopampa, que nous avons ensuite étudié. Aucun des lieux des environs ne correspondait aux récits de Vitcos. Leur histoire ne peut être que conjecturée. Leur identité reste une énigme, bien que la symétrie des bâtiments, leurs particularités architecturales telles que les niches, les piquets de toit en pierre, les barres et les œillets, indiquent une origine inca. A quelle époque ces villes et villages ont prospéré, qui les a construits, pourquoi ils ont été désertés, nous ne le savons pas

encore ; et les Indiens qui vivent par ici sont ignorants ou silencieux quant à leur histoire. Il est possible que cette région ait été entièrement occupée et cultivée avant que les Incas ne puissent contrôler la vallée de Cuzco et d'autres terres arables plus accessibles. Les premiers habitants ont dû avoir du mal à trouver de l'espace pour se répandre dans les hautes vallées de cette région inhospitalière. D'une certaine manière, cela rejoint la théorie qui sera avancée dans un chapitre ultérieur selon laquelle les premiers habitants de Cuzco furent chassés de leurs vallées fertiles par une horde de barbares venus de l'altoplanicie bolivienne et trouvèrent refuge pendant plusieurs centaines d'années dans ce pays montagneux, où ils sont finalement devenus trop peuplés pour être à l'aise et se sont frayés un chemin vers Cuzco.

D'un autre côté, comme l'architecture semble être « Inca tardive », il est probable qu'elles aient été occupées au moment de la Conquête et qu'elles aient été abandonnées lorsque le vice-roi Tolède, en 1573, extermina une grande partie de la population. En tout cas, nous n'avons trouvé pratiquement personne habitant ces anciennes villes.

La Chronique du Père Calancha raconte l'histoire du massacre qui suivit le martyre du frère Diego et la mort de l'ambassadeur du vice-roi. Tolède fut amenée à prendre une terrible vengeance contre les malheureux Indiens.

À Torontoy, à l'extrémité de la vallée tempérée cultivée, nous avons trouvé un autre groupe de ruines intéressantes, peut-être autrefois la résidence d'un noble inca. Certains bâtiments présentaient des pierres de taille très fine, travail d'artisans patients.

Torontoy est au début du Grand Canyon de l'Urubamba, et quel canyon ! La route fluviale montait et descendait imprudemment des escaliers rocheux, se frayait un chemin sous des précipices en surplomb, enjambait des gouffres sur de frêles ponts appuyés sur des structures rustiques. supports

contre les falaises de granit. Sous les forêts denses, partout où les précipices envahissants le permettaient, les terres situées entre elles et la rivière étaient en terrasses et autrefois cultivées. Nous nous sommes retrouvés de manière inattendue dans un véritable pays des merveilles. Nous avons été émerveillés par les efforts exquis avec lesquels les anciens peuples avaient sauvé des bandes incroyablement étroites de terres arables des rapides tumultueux. Comment auraient-ils pu construire un mur de soutènement fait de lourdes pierres au bord même de la rivière dangereuse, que c'est la mort de tenter de traverser ? Au détour d'une cascade écumante, un chef inca a construit un temple dont les murs enchantent le voyageur. Il doit passer à portée de pistolet des ruines intéressantes, incapable de franchir à gué les rapides intermédiaires. Sur le flanc du canyon, à plusieurs milliers de pieds au-dessus de ce temple, se trouvent les ruines de Ccorihuayrachina (kori – or ; huayra – vent ; huayrachina – une aire de battage où a lieu le vannage). Il s’agissait peut-être d’une ancienne mine d’or des Incas. À 800 mètres au-dessus de nous, sur une autre pente raide, un pionnier moderne avait récemment déblayé la jungle d'une belle série d'anciennes terrasses incas.

Nous atteignons ensuite une cabane appelée « La Maquina », où les voyageurs s'arrêtent fréquemment pour la nuit. C'est aujourd'hui (1948) le terminus du chemin de fer à voie étroite de Cuzco. Le nom vient de la présence ici de grandes roues en fer, parties d'une « machine » destinée à ne jamais surmonter les difficultés d'être transportée jusqu'à une plantation sucrière dans la basse vallée, et laissée ici il y a des années pour rouiller dans la jungle. .

Comme il y avait peu de fourrage et qu'il n'y avait pas de bon endroit pour établir notre camp, nous avons continué sur la route très difficile, qui avait été creusée à la face d'une grande falaise de granit, haute de 2 000 pieds. Une partie de la falaise avait glissé dans la rivière. La brèche ainsi faite dans la

route avait été réparée temporairement au moyen d'un pont rustique d'aspect fragile, construit sur une console composée de rondins bruts, de branches et de roseaux, liés ensemble et surmonté de quelques pouces de terre et de cailloux pour le rendre plus stable. semblent sûrs aux prudents mulets qui s'y frayaient un chemin avec précaution. Pas étonnant que « la machine » soit restée là où elle était et ait donné son nom à cette partie de la vallée.

Le crépuscule tombe tôt dans ce canyon profond dont les flancs sont considérablement plus d'un mile de hauteur. Il faisait presque nuit lorsque nous arrivâmes à une petite plaine sablonneuse de deux ou trois acres de superficie, qui, dans ce pays de montagnes escarpées, s'appelle une pampa ! Si les habitants de la pampa argentine – où un chemin de fer peut parcourir 250 milles en ligne droite – voyaient ce petit bout de plaine inondable appelé Mandor Pampa , ils penseraient que quelqu'un a plaisanté ou a abusé grossièrement d'un mot qui signifie pour eux, un espace illimité, sans aucune colline en vue. Cependant, pour les anciens habitants de cette vallée, où les terres plates étaient si rares qu'il valait la peine de construire de hautes terrasses en pierre pour permettre à deux rangées de maïs de pousser là où aucun ne poussait auparavant, tout petit espace de respiration naturel au fond de la vallée le canyon était une pampa .

L'histoire de notre séjour à Mandor Pampa, de son unique résident, Melchor Arteaga, et des ruines qu'il m'a montrées au-dessus des précipices sur les pentes de la montagne Machu Picchu, je la raconterai en détail dans le chapitre VII (Partie III), qui raconte de la découverte du Machu Picchu. Il suffit de dire que les ruines qu'il m'a montrées n'étaient pas proches d'un « grand rocher blanc au-dessus d'une source d'eau » et qu'il n'y avait aucune preuve qu'il s'agissait de Vitcos, la capitale de Manco que nous recherchions. Ainsi, quelques jours plus tard, nous avons traversé la rivière sur le beau nouveau pont de San

Miguel et avons continué notre route vers la vallée d'Urubamba en demandant des ruines, en offrant des prix en espèces pour les bonnes et un double bonus pour celles qui correspondraient à la description du Temple de le Soleil dont le Père Calancha avait dit qu'il était « près de Vitcos ».

Notre premier arrêt fut à la plantation hospitalière de Huadquiña, qui appartenait autrefois aux Jésuites. Ils plantèrent la première canne à sucre et établirent le moulin. Après leur expulsion des colonies espagnoles à la fin du XVIIIe siècle, Huadquiña fut achetée par un Péruvien. Elle a été décrite pour la première fois dans la littérature géographique par le comte de Sartiges, qui y séjourna plusieurs semaines en 1834 alors qu'il se rendait à Choqquequirau. Il dit que le propriétaire de Huadquiña « est peut-être le seul propriétaire foncier au monde qui possède sur ses domaines tous les produits des quatre parties du globe ». Dans les différentes régions de son domaine il possède de la laine, des peaux, du crin, des pommes de terre, du blé, du maïs, du sucre, du café, du chocolat, de la coca, de nombreuses mines de du plomb argentifère et des placers d'or ». Vraiment une principauté royale.

Nos hôtes, Señora Carmen Vargas et sa famille, ont lu avec intérêt ma copie des paragraphes de la Chronique de Calancha qui faisaient référence à l'emplacement de la dernière capitale inca. Apprenant que nous avions hâte de découvrir Vitcos, un lieu dont ils n'avaient jamais entendu parler, ils ordonnèrent aux locataires les plus intelligents des domaines de venir se faire interroger. Le mieux informé de tous était un robuste métis , contremaître de confiance, qui racontait que dans une petite vallée appelée Ccollumayu, à quelques heures de route en aval de l'Urubamba, il y avait des « ruines importantes » qui avaient été vues par certains Indiens de Mme Carmen. Encore plus intéressante et passionnante était sa déclaration selon laquelle sur une crête de la vallée du Salcantay se trouvait un endroit appelé Yurak Rumi (yurak – blanc ; rumi – pierre) où

des ruines très intéressantes avaient été trouvées par ses ouvriers alors qu'ils coupaient des arbres pour faire du bois de chauffage. Cela nous a tous excités, car parmi les paragraphes que j'avais copiés de la Chronique de Calancha se trouvait la déclaration selon laquelle « près de Vitcos » se trouve « la pierre blanche de ladite maison du Soleil qui s'appelle Yurak Rumi ». Nos hôtes nous ont assuré que ce devait être l'endroit idéal, puisque personne ici n'avait jamais entendu parler d'un autre Yurak Rumi. Le contremaître, après avoir été interrogé de près, a déclaré qu'il avait vu les ruines une ou deux fois, qu'il avait également remonté la vallée d'Urubamba et vu les grandes ruines d'Ollantaytambo, et que celles qu'il avait vues à Yurak Rumi étaient « aussi bonnes ». comme ceux d'Ollantaytambo ». Voici une déclaration précise faite par un témoin oculaire. Apparemment, nous étions sur le point de voir ce rocher intéressant où vénéraient les derniers Incas. Cependant, le contremaître a déclaré que le sentier était actuellement impraticable, bien qu'une petite bande d'Indiens pourrait l'ouvrir en moins d'une semaine. Nos hôtes ont immédiatement donné l'ordre de dégager le chemin vers Yurak Rumi pour notre bénéfice.

Pendant ce temps, nous avons passé quelques jours à explorer les ruines de Ccollumayu, mais nous avons été déçus car il n'y avait rien d'autre que les fondations de huttes très primitives.

Finalement, la piste vers Yurak Rumi fut signalée terminée. C'est avec un vif sentiment d'impatience que j'ai commencé avec le contremaître de voir ces ruines qu'il venait de revisiter et qu'il déclarait maintenant « meilleures que celles d'Ollantaytambo ». On pouvait présumer que, dans l’orgueil de la découverte, il aurait pu exagérer leur importance. Pourtant, je n’avais jamais pensé à ce que j’allais réellement trouver. Après plusieurs heures passées à dégager la forêt dense qui entourait les murs, j'ai appris que ce Yurak Rumi était constitué

des ruines d'une seule maison ! Aucun effort n'a été fait pour la beauté de la construction. Les murs étaient faits de pierres brutes et non façonnées, recouvertes d'argile. Le bâtiment était sans porte, bien qu'il y ait plusieurs petites fenêtres et une série de conduits de ventilation sous la maison. Les linteaux des fenêtres et des petites ouvertures menant aux puits souterrains étaient en pierre. Les constructeurs incas voulaient en réalité qu'il soit un entrepôt utile pour fournir de la nourriture aux voyageurs.

Yurak Rumi se trouve au sommet de la crête entre les vallées du Salcantay et de la Huadquiña, probablement sur l'ancienne route qui traversait la province de Vilcapampa. En tant que tel, c'était intéressant, mais le comparer à Ollantaytambo, comme l'avait fait le contremaître, revenait à comparer une chaumière à un palais ou une souris à un éléphant. Il semble incroyable que quiconque ayant visité les deux endroits ait pu penser un instant que l'un était « aussi bon que l'autre ». Certes, le contremaître n’était pas un observateur qualifié et son intérêt pour la construction inca était probablement des plus légers. Pourtant, les ruines d'Ollantaytambo sont si connues et si impressionnantes que même le voyageur le plus occasionnel en est frappé et que les indigènes eux-mêmes en sont extrêmement fiers.

Evidemment, nous n'avions pas encore trouvé Vitcos. Alors, faisant nos adieux à Madame Carmen, nous traversâmes l'Urubamba sur le pont de Colpani et descendîmes la vallée en passant par l'embouchure du Lucumayo et la route de Panticalla, jusqu'au hameau de Chauillay, où l'Urubamba est rejoint par la rivière Vilcabamba. Les deux rivières se limitent ici à des gorges étroites, à travers lesquelles leurs eaux se précipitent et rugissent pour se diriger vers la basse vallée. A quelques verges de Chauillay, c'était un beau pont. Les indigènes l'appellent Chuquichaca. L'acier et le fer ont remplacé l'ancien pont suspendu constitué d'énormes câbles en fibre

végétale, aux lignes étroites. chaussée de barbillons soutenue par un réseau de vignes. Pourtant, c'est ici, en 1572, que la force militaire envoyée par le vice-roi Francisco de Toledo, sous le commandement du capitaine Garcia, trouva les forces du jeune Inca déployées pour défendre Vitcos.

Finalement, nous avons atteint la ville de Santa Ana, à la tête de la navigation en canoë sur l'Urubamba, et le site de plantations de sucre fin et de coca, qui était autrefois une mission jésuite. Deux cents Indiens sont employés ici à cultiver la canne à sucre, à fabriquer de l'aguardiente , « l'eau de feu », à cultiver la coca et à sécher les feuilles pour les vendre sur les marchés des hauts plateaux.

Nous fûmes ici très aimablement accueillis par Don Pedro Duque, qui prit grand intérêt à nous permettre d'obtenir toutes les informations possibles sur la région peu connue dans laquelle nous nous proposions de pénétrer. Né en Colombie, mais résidant depuis longtemps au Pérou, Don Pedro était un gentleman de la vieille école, vivement intéressé non seulement par l'administration et le progrès économique de sa plantation, mais aussi par les mouvements intellectuels du monde extérieur. Il entra avec entrain dans nos études historico-géographiques. Le nom de Vitcos était nouveau pour lui, mais après avoir relu avec nous nos extraits de chroniques espagnoles, il était sûr de pouvoir nous aider à le retrouver. Et aidez-nous, il l'a fait. Santa Ana se trouve à moins de treize degrés au sud de l'équateur ; l'élévation est à peine de 2 000 pieds ; les nuits « d'hiver » sont fraîches ; mais la chaleur en milieu de journée est intense. Néanmoins, notre hôte était si énergique que, grâce à ses efforts, un certain nombre des habitants les mieux informés furent amenés aux conférences dans la grande maison de la plantation.

Aucun des amis de Don Pedro n'avait jamais entendu parler de Vitcos, ainsi que de la plupart des lieux mentionnés dans les chroniques. Tout cela était plutôt décourageant, jusqu'à ce

qu'un jour, par le plus grand bonheur, arrive à Santa Ana un autre ami de Don Pedro, le Teniente Gobernador du village de Lucma dans la vallée de la rivière Vilcabamba – un vieil homme grincheux nommé Evaristo Mogrovejo. . Son frère, Pio Mogrovejo, avait été membre du groupe d'énergiques Péruviens qui, en 1884, avaient recherché un trésor enfoui à Choqquequirau. Evaristo Mogrovejo pouvait comprendre la recherche d'un trésor enfoui, mais il était totalement incapable de comprendre autrement notre désir de retrouver les ruines des lieux mentionnés par le Père Calancha. Si nous l'avions rencontré pour la première fois à Lucma, il nous aurait sans aucun doute reçu avec méfiance et n'aurait rien fait pour faire avancer notre quête. Heureusement pour nous, son supérieur officiel était le sous-préfet de la province, qui habitait près de Santa Ana et était un ami de Don Pedro. Le sous-préfet avait reçu des instructions du préfet de Cuzco pour poursuivre notre entreprise, et en conséquence donna des ordres particuliers à Mogrovejo de veiller à ce que nous ayons toutes facilités pour retrouver les ruines antiques et identifier les lieux d'intérêt historique.

Notre objectif actuel était la vallée de Vilcabamba. D’après ce que nous avons pu savoir, un seul autre explorateur nous avait précédés : l’éminent cartographe Raimondi. Sa carte du Vilcabamba est assez précise. Il signale ici la présence de mines et de minéraux, mais à l'exception d'un « tampu abandonné » à Marocnyoc (« le lieu qui possède une meule »), il ne fait mention d'aucune ruine. En conséquence, même si l'histoire de Baltasar de Ocampo et des autres contemporains du capitaine Garcia semblait indiquer qu'il s'agissait de la vallée de Vitcos, c'est avec un sentiment d'incertitude considérable que nous avons poursuivi notre recherche.

Une nouvelle route a été récemment construite le long de la rivière Vilcabamba par le propriétaire de la plantation sucrière de Paltaybamba pour permettre à ses bêtes de somme de se

déplacer plus rapidement. Une grande partie a dû être creusée dans la paroi d'un précipice rocheux solide et, par endroits, elle perce les falaises dans une série de petits tunnels. Mon gendarme a manqué cette route et a emprunté le vieux sentier escarpé qui enjambe les falaises. Comme le dit Ocampo dans son récit de l'expédition du capitaine Garcia, « la route était étroite dans la montée, avec à droite une forêt et à gauche un ravin très profond ». Nous arrivâmes à Paltaybamba vers le crépuscule.

Ce soir-là, nous avons eu une longue conversation avec le directeur de la plantation et ses amis. Ils n'avaient pas entendu parler de ruines dans les environs, mais ils répétaient une des histoires que nous avions entendues à Santa Ana, selon laquelle quelque part au milieu des grandes forêts de la montaña se trouvait « une ville inca ». Aucun d'eux n'était là, mais si leur les récits se sont avérés exacts et expliqueraient les cadeaux d'un ara et quelques cacahuètes que l'Inca Titu Cusi envoya à Rodriguez et aussi la fuite du jeune Tupac Amaru dans la jungle lorsqu'il fut surpris par les forces envoyées par le vice-roi Toledo.

La vallée de Vilcabamba au-dessus de Paltaybamba est très pittoresque. Il y a de hautes montagnes de chaque côté, couvertes d'une jungle dense. Son feuillage vert foncé contrastait agréablement avec le vert clair des champs de canne à sucre ondulants. La vallée est escarpée, la route très sinueuse et le torrent du Vilcabamba rugit bruyamment, même en juillet. Ce que cela doit être pendant la saison des pluies, nous ne pouvons que le supposer.

Notre prochain arrêt était à Lucma, la maison du Teniente Gobernador Mogrovejo. Nous lui offrîmes de lui verser en guise de gratification un sol , ou dollar péruvien en argent, pour chaque ruine où il nous emmènerait, et de doubler cette somme si la localité s'avérait contenir des ruines particulièrement intéressantes. Cela a éveillé tous ses instincts d'affaires. Il fit

comparaître ses alcades et d'autres Indiens bien informés pour les interroger. Ils nous ont dit qu'il y avait « de nombreuses ruines » par ici. Étant lui-même un homme pratique, Mogrovejo ne s’était jamais intéressé aux ruines. Il voyait désormais l'opportunité non seulement de tirer profit des sites antiques, mais aussi de gagner la faveur officielle en exécutant avec une vigueur sans précédent les ordres de son supérieur, le sous-préfet. Il a donc déployé tous ses efforts en notre faveur.

Le lendemain, nous avons été guidés dans un ravin jusqu'au sommet de la crête derrière Lucma. Cette crête sépare le haut du bas de Vilcabamba. De tous côtés, les montagnes s'élevaient à plusieurs milliers de pieds au-dessus de nous. Par endroits, ils étaient couverts de végétation forestière, principalement au-dessus de la ligne des nuages, où l'humidité quotidienne favorise la végétation. Sur les pentes plus douces, des défrichements récents témoignent de l'esprit d'entreprise des habitants actuels de la vallée. Après une heure de montée, nous atteignons ce qui sont incontestablement des ruines de structures incas, sur une terrasse artificielle qui offre une vue magnifique au loin vers Paltaybamba et le pont de Chuquichaca, ainsi que dans la direction opposée. Les contemporains du capitaine Garcia parlent d'un certain nombre de forts qui ont dû être pris d'assaut et capturés avant que Tupac Amaru puisse être retrouvé. C'était probablement l'une de ces forteresses. Sa position stratégique et la facilité avec laquelle elle pourrait être défendue incitent à une telle interprétation. Néanmoins, cette ruine ne correspondait pas aux descriptions de « forteresse de Vitcos » ni de « Maison du Soleil » près du « rocher blanc au-dessus de la source ». On l'appelle Incahuaracana , « l'endroit où les Incas tiraient avec une fronde ». Quel Inca ? nous nous sommes demandés.

Nous avons quitté Lucma le lendemain, avons traversé à gué la rivière Vilcabamba et avons bientôt eu une vue ininterrompue sur la vallée jusqu'à une colline tronquée de

mille pieds de haut, son sommet en partie couvert d'une végétation broussailleuse d'arbres et de buissons, ses flancs abrupts et rocheux. On nous a dit que le nom de la colline était « Rosaspata », un mot d'origine hybride moderne – pata signifiant en quichua « colline », tandis que rosas est le mot espagnol pour roses. Mogrovejo a déclaré que ses Indiens lui avaient dit que sur la « Colline des Roses » il y avait d'autres ruines. Nous espérions que cela pourrait être vrai, d'autant plus que nous apprenions maintenant que le village situé au pied de la colline et de l'autre côté de la rivière s'appelait Puquiura.

Lorsque Raimondi était ici en 1865, ce n'était qu'un « misérable hameau avec une misérable chapelle ». Aujourd'hui, c'est plus prospère. Il y a ici une petite école, où les enfants viennent de villages éloignés. Je doute que le professeur savait que c'était là que se trouvait la première école de toute cette région. Pourtant, c'est à Puquiura que frère Marcos est venu en 1566. Si c'était sa Puquiura, alors Vitcos devait être à proximité, car lui et frère Diego ont marché avec leur célèbre procession de convertis de Puquiura à la « Maison du Soleil » qui était 'près de Vitcos'.

En traversant le Vilcabamba sur une passerelle cet après-midi-là, nous arrivâmes immédiatement aux ruines de Marocnyoc que Raimondi avait marquées sur sa carte, mais ce n'étaient évidemment pas des ruines incas. L'examen a montré qu'il s'agissait apparemment des restes d'un broyeur de minerai espagnol, probablement destiné à pulvériser du quartz aurifère à une échelle considérable. Il s'agit peut-être du minerai évoqué par le capitaine Baltasar de Ocampo, arrivé à Puquiura peu après la mort du dernier Inca. Il dit que ses maisons et ses terres se trouvaient « dans la zone minière de Puquiura, à proximité du broyeur de minerai de Don Cristoval de Albornoz ».

Près du moulin, la rivière Tincochaca rejoint la Vilcabamba. En le traversant sur une passerelle, nous avons suivi Mogrovejo

jusqu'à une structure ancienne et très délabrée située au pied de la colline du côté sud de Rosaspata. Ils appelaient l'endroit Uncapampa, ou Inca pampa. C'était probablement l'un des forts pris d'assaut par le capitaine Garcia et ses hommes en 1571.

Ocampo écrit que « la forteresse de Pitcos était située sur une très haute montagne d'où la vue dominait une grande partie de la province de Vilcapampa ». Garcia, comme on s'en souvient, dit que la forteresse principale était « sur une éminence élevée entourée de rochers escarpés et de jungles, très dangereuse à gravir et presque imprenable ».

En quittant Uncapampa et en suivant mes guides, j'ai gravi la crête et suivi un sentier le long de son côté ouest jusqu'au sommet de Rosaspata. Il s'agit en effet d'une « haute éminence entourée de rochers escarpés ». Le côté le plus facile à approcher est protégé par un long mur splendide, construit avec soin pour ne laisser aucun point d'appui aux assiégeants actifs.

Passant devant quelques ruines très envahies par la végétation et d'un caractère primitif, je me trouvai bientôt dans une agréable pampa près du sommet de la montagne. La vue d'ici s'étend sur « une grande partie de la province de Vilcapampa ». Elle est remarquablement étendue de tous côtés ; au nord et au sud se trouvent des montagnes aux sommets enneigés, à l'est et à l'ouest de profondes vallées recouvertes de verdure.

Tout en haut de la colline, nous trouvâmes les ruines d'un complexe en partie clos, composé de treize ou quatorze maisons disposées de manière à former un carré grossier, avec une grande et plusieurs petites cours. Les dimensions extérieures du complexe sont d’environ 160 pieds sur 145 pieds. Les constructeurs ont fait preuve du sens de symétrie familier aux Incas dans l’agencement des maisons. En raison de la destruction gratuite de nombreux bâtiments par les indigènes lors de leurs chasses au trésor, ainsi que de leur désir naturel

d'obtenir de bonnes pierres de construction, les murs avaient été tellement démolis qu'il était impossible d'obtenir les dimensions exactes des bâtiments. Dans un seul d'entre eux, nous pouvions être sûrs qu'il y avait eu des niches.

Ocampo dit de Pitcos : « il y a un vaste espace plat avec un bâtiment très somptueux et majestueux érigé avec une grande habileté. et l'art, tous les linteaux des portes, les principales comme les ordinaires, étant en marbre minutieusement sculpté ».

Le plus intéressant de tous est la structure qui a retenu l'attention d'Ocampo et est restée gravée dans sa mémoire. Il reste suffisamment de vestiges de ce bâtiment pour donner une bonne idée de son ancienne grandeur. Il s'agissait en effet d'une résidence digne d'un royal Inca, exilé de Cuzco. Il mesure 245 pieds de long sur 43 pieds de large. Il n'y avait pas de fenêtres, mais elle était éclairée par trente portes, quinze à l'avant et autant à l'arrière. Il contenait dix grandes pièces, outre trois couloirs allant de l'avant à l'arrière. Il est facile de comprendre pourquoi les murs ont été construits un peu à la hâte et ne sont pas remarquables, mais les entrées principales, notamment celles menant à chaque salle, sont particulièrement bien réalisées. Certes, ils ne sont pas en « marbre » comme le disait Ocampo – il n'y a pas de marbre dans la province – mais en granit blanc finement taillé. Les linteaux des portes principales, ainsi que des portes ordinaires, sont également faits de blocs massifs de granit blanc, le plus grand mesurant jusqu'à huit pieds de longueur. Les portes sont meilleures que toutes les autres ruines de la vallée de Vilcabamba, ce qui justifie la mention d'elles par Ocampo, qui vivait à proximité et a eu le temps de bien connaître leur apparence, même si elles ne sont pas « taillées », au sens où nous l'entendons. le mot. Une très petite partie de l'édifice est encore debout. La plupart des portes arrière avaient été remplies de pierres de taille afin de constituer une clôture continue.

Nous avions enfin trouvé un endroit qui semblait répondre à la plupart des exigences de la description d'Ocampo de la « forteresse de Pitcos ».

Dans son récit de la vie et de la mort de son père, Titu Cusi ne donne aucun indice précis sur l'emplacement de Vitcos, ni une description de celui-ci, mais comme on s'en souvient, Calancha remarque que « près de Vitcos, dans un village appelé Chuquipalpa, se trouve une Maison du Soleil et dedans une pierre blanche au-dessus d'une source d'eau ».

Cette nuit-là, nous passâmes à Tincochaca, dans la cabane d'un ami indien de Mogrovejo. Comme d'habitude, nous nous sommes renseignés. Imaginez ce que nous avons ressenti lorsqu'en réponse à la question souvent répétée, notre hôte a répondu « oui », dans une vallée voisine, il y avait « un grand rocher blanc au-dessus d'une source d'eau » ! Si son histoire s'avérait vraie, notre quête de Vitcos était terminée.

Le lendemain, j'ai suivi l'impatient Mogrovejo – dont le but n'était pas d'étudier les ruines mais de gagner de l'argent pour les retrouver – et j'ai traversé le flanc de la colline au nord-est de la vallée de Los Andenes (« les Terrasses ») . « Ici, bien sûr, se trouvait un gros rocher de granit blanc, aplati sur le dessus, qui avait un siège ou une plate-forme sculptée sur son côté nord. Son côté ouest couvrait une grotte dans laquelle se trouvaient plusieurs niches. Cette grotte avait été murée d'un côté et était peut-être un mausolée pour les momies incas.

Lorsque Mogrovejo et le guide indien m'ont dit qu'il y avait un manantial de agua (« source d'eau ») à proximité, j'ai été très intéressé. Cependant, après enquête, la « source » s'est avérée n'être qu'une partie d'un petit fossé d'irrigation. (Manantial signifie « eau courante », ainsi que « source »). Mais le rocher n'était pas « au-dessus de l'eau ». Bien qu'il s'agisse sans aucun doute d'un de ces huacas , ou rochers sacrés, choisis par les Incas comme représentations visibles des fondateurs d'une

tribu et constituait donc un accessoire important du culte des ancêtres, ce n'était pas le Yurak Rumi que nous recherchions.

Lorsque nous avons appris que le nom actuel de ce voisinage immédiat était Chuquipalta, nous étions enthousiasmés. Laissant le rocher et les ruines de ce qui avait peut-être été la maison du prêtre qui l'accompagnait, nous suivions le petit cours d'eau le long d'un grand nombre de terrasses agricoles très joliment construites, les premières que nous ayons vues depuis longtemps et les plus importantes. ceux de la vallée. Les andènes sont si rares dans cette région et si remarquables en particulier que cette vallée porte leur nom. Ils ont probablement été construits sous la direction d'un Inca et destinés à être utilisés pour son propre maïs et ses pommes de terre. Près d'eux se trouvent un certain nombre de huacas sculptées . L'un d'entre eux portait un intihuatana , ou cadran solaire; un autre était sculpté en forme de selle.

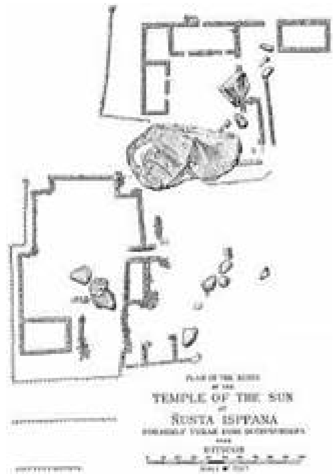
En continuant, nous avons suivi un ruisseau qui ruisselait à travers des bois épais jusqu'à ce que nous arrivions soudainement à un endroit ouvert appelé Ñusta Isppana. Ici, devant nous se trouvait un grand rocher blanc. Nos guides ne nous avaient pas induits en erreur. Sous les arbres se trouvaient les ruines d'un temple inca, flanquant et encerclant en partie le gigantesque granit. rocher dont une extrémité surplombait une petite mare d’eau courante.

Comme la surface du petit bassin, lorsqu'on la regarde, ne reflète pas le ciel, mais seulement le rocher qui le surplombe, l'eau paraît noire et menaçante, même aux Yankees peu superstitieux. Il est facile de comprendre que les fidèles indiens naïfs de cet endroit isolé pouvaient croire qu'ils voyaient réellement le diable apparaître « comme une manifestation visible » dans l'eau, et que les Indiens venaient des villages les plus isolés des forêts denses pour adorer ici. et offrez des cadeaux et des sacrifices.

C'était tard dans l'après-midi du 9 août 1911 que j'ai vu pour la première fois ce sanctuaire remarquable. Des collines densément boisées s'élevaient de tous côtés. Il n'y avait pas une cabane en vue, à peine un bruit à entendre, un lieu idéal pour pratiquer les cérémonies mystiques d'un culte ancien. L'aspect remarquable de ce grand rocher et le bassin sombre sous son ombre en avaient fait un lieu de culte. Ici se trouvait sans aucun doute « le principal mochadero de ces montagnes boisées ». Il est encore vénéré par les Indiens des environs. Nous avions enfin trouvé l'endroit où, au temps de Titu Cusi, les prêtres incas faisaient face à l'est, saluaient le soleil levant, « tendaient les mains vers lui » et « lui jetaient des baisers », « une cérémonie des plus profonde résignation et respect ». Nous pouvons imaginer les prêtres du soleil, vêtus de leurs resplendissantes robes d'office, debout au sommet du rocher, au bord de son versant le plus escarpé, le visage éclairé par la lumière rose du petit matin, attendant le moment où la Grande Divinité devrait apparaissent au-dessus des collines orientales et reçoivent leur adoration. Alors qu'il se levait, on les imaginait le saluer et crier : « Ô Soleil ! Toi qui es en paix et en sécurité, brille sur nous, préserve-nous de la maladie et garde-nous en santé et en sécurité. Ô Soleil ! Toi qui as dit qu'il y ait Cuzco et Tampu, accorde à ces enfants de conquérir tous les autres peuples. Nous te supplions que tes enfants les Incas soient toujours conquérants, puisque c'est pour cela que tu les as créés. C'était leur invocation habituelle, nous dit-on.

Avec les récits contemporains en main et les preuves matérielles sous nos yeux, nous pouvions maintenant être à peu près sûrs d'avoir localisé l'une des capitales de Manco et la résidence connue des Espagnols, visitée par les missionnaires et les ambassadeurs comme ainsi que par les réfugiés qui avaient cherché refuge ici contre les partisans de Pizarro et qui avaient malheureusement mis à mort Manco. Même si elle était trop

proche de Puquiura pour être sa « capitale principale », Vilcapampa, c'était certainement Vitcos.



Nous avons donc remonté la Colline des Roses pour approfondir nos études et faire quelques fouilles.

Sur le côté sud de la colline, en face du long palais, se trouve la ruine d'une seule structure, longue de 78 pieds et large de 25 pieds, contenant des portes des deux côtés, aucune niche et aucune preuve d'un travail soigné. Il s'agissait peut-être d'une caserne pour les soldats de Manco, mais l'absence de niches me laisse penser qu'elle a été construite sur ordre de Manco pour les soldats espagnols qui avaient fui Cuzco et s'étaient réfugiés avec lui. Une autre raison de ma croyance est qu'entre ce bâtiment et le palais se trouve une pampa qui aurait pu être le théâtre de ces parties de boules ou de palets auxquelles jouaient les réfugiés espagnols. C'est peut-être ici qu'a eu lieu ce jeu fatal où l'un des joueurs s'est mis en colère et a tué son hôte royal.

Nos fouilles ont livré une masse de tessons bruts, quelques tourbillons incas et des épingles à châle en bronze, ainsi qu'un certain nombre d'articles en fer d'origine européenne, des clous de fer à cheval fortement rouillés, une boucle, une paire de ciseaux, plusieurs brides ou selles. ornements et trois harpes juives. Ma première pensée fut que les Péruviens modernes devaient avoir vécu ici à une certaine époque, même si la

nécessité de transporter toutes les réserves d'eau jusqu'au sommet de la colline escarpée rendrait cela improbable. De plus, la présence ici d'objets d'origine européenne ne permet pas en soi de conclure à une telle conclusion. En premier lieu, nous savons que Manco avait l'habitude de faire des raids contre les voyageurs espagnols entre Cuzco et Lima. Il aurait très bien pu rapporter avec lui une bride espagnole. En second lieu, les instruments de musique ainsi que les ornements de selle appartenaient peut-être aux réfugiés, qui auraient pu profiter de leur exil avec un pincement mélancolique. En troisième lieu, les serviteurs de l'Inca visitèrent probablement le marché espagnol de Cuzco, où aurait parfois été exposé un assortiment considérable de produits de fabrication européenne. Enfin, Rodriguez de Figueroa parle expressément de deux paires de ciseaux qu'il a apportées en cadeau à Titu Cusi. Le fait qu'aucun artefact européen de ce type n'ait été découvert lors des fouilles d'autres sites importants de la province de Vilcapampa semble indiquer qu'ils ont été abandonnés avant la conquête espagnole ou bien occupés par des indigènes qui n'avaient aucun moyen d'accumuler de tels trésors. .

Toutes nos expéditions dans l'ancienne province de Vilcapampa n'ont révélé la présence d'aucun autre « rocher blanc au-dessus d'une source d'eau » entouré des ruines d'une éventuelle « Maison du Soleil ». Il semble donc raisonnable d'adopter les conclusions suivantes : Ñusta Isppana est le Yurak Rumi du Père Calancha. Le Chuquipalta d'aujourd'hui est le lieu auquel il se réfère sous le nom de Chuquipalpa. Il s'agit des « Viticos » de Cieza de Leon, célèbre chroniqueur militaire, contemporain de Manco, qui dit que c'est dans la province de Viticos que Manco résolut de se retirer lors de sa rébellion contre Pizarro, et qu'« étant arrivé à Viticos avec un une grande quantité de trésors collectés dans diverses parties, avec ses femmes et sa suite, le roi Manco Inca s'établit dans le lieu le

plus fort qu'il put trouver, d'où il sortit plusieurs fois et dans de nombreuses directions et dérangea les parties qui étaient tranquilles, pour faire tout le mal qu'il pouvait aux Espagnols, qu'il considérait comme des ennemis cruels. '.

Le « lieu le plus fort » de Cieza de Leon, le Guaynapucara de Garcia, s'appelle désormais Rosaspata. Ocampo l'avait appelé « la forteresse de Pitcos », où, dit-il, « il y avait un espace plat avec des bâtiments majestueux », dont la caractéristique la plus remarquable était qu'ils avaient deux types de portes et que les deux types avaient des linteaux en pierre blanche. Enfin, le village moderne de Pucyura, dans la vallée de la rivière Vilcabamba, est le Puquiura du Père Calancha, siège de la première église missionnaire de cette région, comme l'assume Raimondi. Le fait que la distance de la « Maison du Soleil » ne soit pas trop grande pour la procession religieuse et que son emplacement soit à proximité de la forteresse, tout cela indique l'exactitude de cette conclusion.

Notre identification de ces localités mentionnées par Calancha et les autres chroniqueurs espagnols est désormais acceptée par les archéologues et historiens péruviens. Rosaspata est le nom actuel de la capitale militaire et politique des quatre derniers Incas, qui est diversement donnée dans les chroniques comme Vitcos, Pitcos, Viticos et Uiticos.

CHAPITRE VI

LA RECHERCHE DE VILACAMPA

Bien que le refuge de Manco soit souvent appelé Vitcos par les écrivains contemporains, le mot Vilcapampa, ou Vilcabamba, est utilisé encore plus souvent. En fait Garcilasso, l'historien en chef des Incas, lui-même fils d'une princesse inca, ne mentionne pas Vitcos. Vilcabamba était le nom commun de la province. Le Père Calancha dit qu'il s'agissait d'une zone très vaste, « couvrant quatorze degrés de longitude », sur environ 700 milles de largeur. Il comprenait de nombreuses tribus sauvages « de l'extrême intérieur » qui reconnaissaient la suprématie des Incas et rendaient hommage à Manco et à ses fils. « Les Manaries et les Pilcosones firent cent deux cents lieues » pour visiter l'Inca.

Le nom est dérivé de deux mots quichua signifiant la pampa où pousse la huilca . L' arbre huilca a un port subtropical et ne vit pas dans la zone tempérée. Les dictionnaires quichua nous disent que la huilca est un « médicament, un purgatif ». Une infusion à base de graines est utilisée comme lavement. On prépare également à partir des graines de huilca une poudre, parfois appelée cohoba , un tabac à priser narcotique « inhalé par les narines au moyen d'un tube bifurqué ». Tous les auteurs s'accordent pour déclarer qu'elle provoquait une sorte d'ivresse ou d'état hypnotique, accompagnée de visions qui étaient considérées par les indigènes comme surnaturelles. Sous son influence, les nécromanciens, ou prêtres, étaient censés communiquer avec des puissances invisibles, et leurs marmonnements incohérents étaient considérés comme des prophéties ou des révélations de choses cachées. En soignant les malades, les médecins s'en servaient pour découvrir la cause de la maladie ou la personne ou l'esprit par lequel le patient était ensorcelé.

De toute évidence, du point de vue des prêtres et des devins, le lieu où la huilca a été trouvée pour la première fois et utilisée dans leurs incantations serait important. M. OF Cook a trouvé l' arbre huilca poussant près du pont de San Miguel, en contrebas du Machu Picchu. Il n'est donc pas étrange de constater que le nom inca de la rivière Urubamba était Vilca-mayu, la « rivière huilca ». La pampa de cette rivière où poussait l'arbre recevrait probablement le nom de Vilcapampa. Si elle devenait une ville importante, la région environnante pourrait alors porter le nom de Vilcapampa. Cela semble être l'origine probable du nom de la province. Quoi qu'il en soit, il convient de noter que les habitants de Cuzco, descendant le fleuve à la recherche de ce stupéfiant très prisé, ont dû trouver les premiers arbres non loin du Machu Picchu.

Comme nous l'avons dit, jusqu'à récemment, la vallée de Vilcabamba était une terre inconnue de la plupart des

Péruviens, même de ceux qui vivaient dans la ville de Cuzco. Si la capitale des quatre derniers Incas avait été située dans une région dont le climat attirait les Européens, dont les ressources naturelles étaient suffisantes pour faire vivre une nombreuse population et dont les routes ne rendaient pas les transports plus difficiles que dans la plupart des régions des Andes, elle aurait été occupée. depuis l'époque du capitaine Garcia jusqu'à nos jours, par des métis hispanophones , qui auraient pu être intéressés par la préservation du nom de l'ancienne capitale inca et des traditions qui y sont liées. Cependant, rien ne poussait quiconque à visiter la haute vallée de Vilcabamba ou à désirer en faire un lieu de résidence.

Il est probable qu'après que les mines d'or eurent cessé de rapporter et avant que la demande de caoutchouc ne fasse s'approprier la vallée de San Miguel par l'homme blanc, il y eut une période de près de trois cents ans pendant laquelle personne d'éducation ou d'intelligence supérieure à le berger indien ordinaire vivait n'importe où près de Puquiura ou de Lucma. Et jusqu'à ce que le seigneur Pancorbo ouvre sa nouvelle route vers Lucma, Puquiura était extrêmement difficile d'accès. Neuf générations d'Indiens ont vécu et sont morts dans la province de Vilcapampa entre la mort du dernier Inca régnant, Tupac Amaru, et l'arrivée des premiers explorateurs modernes. Les grands bâtiments en pierre construits sur la « Colline des Roses » à l'époque de Manco et ses fils tombèrent en ruine. Leurs toits se sont délabrés et ont disparu. Les noms de ceux qui vivaient autrefois ici étaient de moins en moins connus des indigènes. Ce n'est qu'avec la renaissance de la curiosité historique et géographique, au XIXe siècle, que l'on a eu l'idée de rechercher la capitale de Manco.

Nous étions sûrs d'avoir trouvé Vitcos ; néanmoins il était bien évident que nous n'avions pas encore trouvé tous les endroits qui s'appelaient Vilcapampa. L'examen des écrivains du XVIe siècle montre qu'il peut y avoir eu plusieurs lieux

portant ce nom ; l'une désignée par Calancha sous le nom de Vilcabamba Viejo (« l'Ancien »), une autre également appelée Vilcapampa par Ocampo, qui a été fondée par les Espagnols.

Les soldats de la dernière expédition venue capturer Tupac Amaru en parlèrent comme étant dans la montaña , les forêts de la jungle d'où les sauvages armés d'arcs et de flèches étaient venus servir Titu Cusi lorsque Rodriguez de Figueroa lui rendit visite. En tout cas, je voulais en être sûr et voir quelles ruines, le cas échéant, pourraient y être trouvées et identifiées. Nous devons essayer de retrouver Vilcapampa. La seule ville qui porte ce nom sur les cartes du Pérou est près de la source de la rivière Vilcabamba, à trois ou quatre lieues à peine de Puquiura. Nous avons décidé de le visiter.

Nous avons découvert que la ville se trouvait au bord de pâturages déserts, à 11 750 pieds au-dessus de la mer. Son nom complet est San Francisco de la Victoria de Vilcabamba. Au lieu de murs ou de ruines incas, Vilcabamba possède trois vingtaines de maisons espagnoles solidement construites. Au moment de notre visite, ils étaient pour la plupart vides, même si leurs toits, en chaume inhabituellement épais, semblaient en bon état.

La solidité des maisons en pierre était due à la prospérité des chercheurs d'or, venus exploiter les mines de quartz rendues accessibles après la mort de Tupac Amaru. Dans les falaises rocheuses voisines se trouvent les restes des mines commencées à l'époque d'Ocampo. L'air actuel de désolation et d'absence de population est probablement dû au déclin de cette industrie. Le site était « l'endroit où les Espagnols qui ont découvert cette terre ont trouvé les troupeaux », et Vilcabamba moderne se trouve sur des pentes herbeuses, bien adaptées aux « troupeaux et troupeaux ». Sur les pentes plus raides, les pommes de terre sont encore élevée, bien que la vallée elle-même soit aujourd'hui presque entièrement consacrée aux pâturages. Nous avons vu des chevaux, du bétail et des moutons

en abondance là où les Incas devaient faire paître leurs lamas et leurs alpagas.

Le fait que nous n'ayons vu ni lamas ni alpagas dans les pâturages d'altitude, mais seulement des animaux domestiques d'origine européenne, semblerait également indiquer que, pour une raison ou une autre, cette région avait en fait été abandonnée par les Indiens eux-mêmes. Il est difficile de croire que si les Indiens avaient habité ces vallées de manière continue depuis l'époque inca jusqu'à nos jours, nous n'aurions pas trouvé ici au moins quelques chameaux indigènes américains.

Le Capitaine Ocampo, dans sa Description de la Province de Saint François de la Victoire de Vilcapampa , dit : « Dans cette ville de Vilcapampa, lorsqu'elle fut peuplée pour la première fois, après 1572, arrivèrent les moines de Notre-Dame de la Miséricorde et fondèrent un couvent. On leur donna des terres à bâtir et à semer. Ils ont construit une maison d'habitation et une église où ils disaient la messe.

Nous avons constaté que l'ancienne église était en très mauvais état et on nous a dit que la messe était rarement célébrée ici maintenant.

Lorsque Don Pedro Duque de Santa Ana nous aidait à identifier les lieux mentionnés à Calancha et Ocampo, la référence à « Vilcabamba Viejo », ou Vieux Vilcapampa, était supposée par deux de ses informateurs désigner un lieu appelé Conservidayoc. Don Pedro nous a raconté qu'en 1902 López Torres, qui avait beaucoup voyagé dans la montagne à la recherche d'hévéas, y rapporta la découverte des ruines d'une ville inca. Tous les amis de Don Pedro nous assuraient que Conservidayoc était un endroit terrible à atteindre. «Personne vivant actuellement n'est venu là-bas.» Il était « habité par des Indiens sauvages qui ne laissaient pas entrer des étrangers dans leurs villages ».

Lorsque nous sommes arrivés à Paltaybamba, le responsable du Señor Pancorbo a confirmé ce que nous avions entendu. Il a ajouté qu'un individu nommé Saavedra vivait à Conservidayoc et connaissait sans doute tout sur les ruines, mais était très réticent à recevoir des visiteurs. La maison de Saavedra était « extrêmement difficile à trouver ». "Personne n'y était allé récemment et n'en est revenu vivant." Les avis divergent quant à la distance. Señor Pancorbo lui-même, bien qu'il ait admis avoir entendu dire qu'il y avait des ruines incas près de la maison de Saavedra. station, nous a supplié de renoncer à cette tentative. Il a déclaré que Saavedra était « un homme très puissant ayant de nombreux Indiens sous son contrôle et vivant dans un grand État, avec cinquante serviteurs, ne désirant pas du tout recevoir la visite de qui que ce soit ». Les Indiens étaient de la tribu Campa, très sauvage et extrêmement sauvage. Ils utilisent des flèches empoisonnées et sont très hostiles aux étrangers.

À ce moment-là, notre curiosité était complètement éveillée. Nous connaissions les histoires actuelles concernant les habitudes des tribus sauvages qui vivaient dans la montagne et dont les services étaient très demandés en tant que ramasseurs de caoutchouc. Nous avions même entendu dire que les Indiens n'aimaient pas particulièrement travailler pour le Señor Pancorbo, qui était un homme énergique et ambitieux, désireux de réaliser beaucoup de choses, qui exigeaient plus de main-d'œuvre qu'il n'était facile d'en obtenir. Nous pourrions facilement croire qu'il pourrait y avoir des Indiens à Conservidayoc qui s'étaient échappés de sa plantation de caoutchouc de San Miguel. Sans aucun doute, la vie du Señor Pancorbo aurait été à la merci de leurs flèches empoisonnées. Partout dans le bassin amazonien, les tribus visitées en toute impunité par les explorateurs du XIXe siècle étaient devenues si sauvages et revanchardes qu'elles les conduisaient à tuer à vue tous les hommes blancs.

Le professeur Foote et moi avons examiné la question sous tous ses aspects. Nous sommes finalement arrivés à la conclusion qu'au vu des rapports spécifiques concernant la présence de ruines incas à Conservidayoc, nous ne pouvions pas nous permettre de suivre les conseils du sympathique planteur. Nous devons au moins faire un effort pour les atteindre, tout en prenant toutes les précautions pour éviter de susciter l'inimitié du puissant Saavedra et de ses sauvages serviteurs.

Le lendemain de notre arrivée dans la ville espagnole de Vilcabamba, le Gobernador Condore, prenant conseil avec son principal assistant, avait convoqué les Indiens les plus sages vivant dans les environs, parmi lesquels un vieillard très pittoresque dont le nom, Quispi Cusi, rappelait fortement des jours de Titu Cusi. On lui expliqua qu'il s'agissait d'un événement très solennel et qu'une enquête officielle était en cours. Il ôta son chapeau – mais pas son bonnet tricoté – et s'efforça de son mieux de répondre à nos questions sur le pays environnant. Il a dit que l'Inca Tupac Amaru vivait autrefois à Rosaspata. Il avait il n'a jamais entendu parler de Vitcos ou de Vilcapampa Viejo, mais il a admis qu'il y avait des ruines dans la montagne près de Conservidayoc. Apparemment, cependant, ni lui ni personne dans le village n'avait réellement vu les ruines ni visité leurs environs immédiats. Ils ont tous convenu que la maison de Saavedra était « un dur voyage d'au moins quatre jours à pied dans la montagne au-delà de Pampaconas ». Aucun village de ce nom n'apparaît sur aucune carte du Pérou, bien qu'il soit fréquemment mentionné dans les documents du XVIe siècle. Rodriguez de Figueroa dit avoir rencontré Titu Cusi à Banbaconas. Il raconte en outre que l'Inca est venu de quelque part dans la montagne et lui a offert un ara et deux paniers de cacahuètes, produits d'une région chaude.

Nous avions apporté avec nous les grandes feuilles de la précieuse carte de Raimondi qui couvrait cette localité. Nous

avions également la nouvelle carte du sud du Pérou et du nord de la Bolivie qui venait d'être publiée par la Royal Geographical Society et qui résumait toutes les informations disponibles. Les Indiens disaient que Conservidayoc se trouvait dans une direction ouest à partir de Vilcabamba, mais sur la carte de Raimondi, toutes les rivières qui naissent dans les montagnes à l'ouest de la ville sont de courts affluents de l'Apurímac et coulent vers le sud-ouest. Nous nous demandions si les histoires de ruines de Conservidayoc se révéleraient aussi stériles que celles que nous avait racontées le contremaître de Huadquiña. L'un de nos informateurs a déclaré que la ville inca s'appelait Espíritu Pampa, ou la « Pampa des fantômes ». Les ruines se révéleraient-elles être des « fantômes » ? Disparaîtraient-ils à l’arrivée d’hommes blancs munis d’appareils photo et de rubans à mesurer ?

Bien que personne à Vilcabamba n'ait vu les ruines, on dit qu'à Pampaconas il y avait des Indiens qui étaient effectivement allés à Conservidayoc. Nous avons donc décidé d'y aller immédiatement.

Après les retards habituels, causés en partie par la difficulté de rattraper nos mulets, qui avaient profité de nos investigations historiques pour s'aventurer très haut dans les alpages, nous quittons finalement les limites de la topographie connue en direction de « Conservadayoc », un vague lieu entouré de mystère, une terre de sauvages hostiles, même si on dit qu'elle possède les ruines d'une ville inca.

Notre premier jour de voyage était à Pampaconas. Ici et dans les environs, le Gobernador nous a dit qu'il pourrait se procurer des guides et une demi-douzaine de porteurs dont nous aurions besoin sur le sentier de la jungle où les mules ne pouvaient pas être utilisées. Comme les Indiens étaient réticents à pénétrer dans les étendues sauvages de Conservidayoc et risquaient également d'être extrêmement alarmés à la vue d'hommes en uniforme, les deux gendarmes qui nous accompagnaient

maintenant reçurent pour instruction de retarder leur départ de quelques heures et de ne pas atteindre Pampaconas. avec notre train de meute jusqu'au crépuscule. Le Gobernador a déclaré que si les Indiens de Pampaconas apercevaient des boutons de cuivre venant des collines, ils se cacheraient si efficacement qu'il serait impossible de sécuriser un quelconque transporteur. Apparemment, cela était dû en partie à cet amour de la liberté qui les avait poussés à abandonner les villes plus confortables pour un village frontière où les propriétaires ne pouvaient pas faire appel à eux pour du travail forcé. En conséquence, avant l'arrivée de manifestations aussi éclatantes de l'autorité officielle que nos gendarmes, le Gobernador et son ami Mogrovejo proposèrent de mettre en place le jour en réquisitionnant astucieusement les services d'une demi-douzaine de robustes Indiens. Leurs méthodes seront décrites ci-dessous.

En quittant la moderne Vilcabamba, nous traversons le fond plat et marécageux d'une ancienne vallée glaciaire, dans laquelle une de nos mules s'est complètement embourbée en cherchant les herbes succulentes qui recouvrent la dangereuse tourbière. En traversant à gué la rivière Vilcabamba, qui n'est ici qu'un petit ruisseau, nous sommes sortis de la vallée et avons tourné vers l'ouest.

Au sommet du col, nous nous sommes retournés pour regarder en arrière et avons vu une longue chaîne de montagnes aux sommets enneigés dominant et derrière la ville de Vilcabamba. Nous les avons cherché en vain sur nos cartes. Raimondi, suivi par la Royal Geographical Society, n'a pas laissé suffisamment de place pour qu'une telle chaîne existe entre les rivières Apurímac et Urubamba. D'après les dernières cartes de cette région, publiées l'année précédente, nous aurions dû nous baigner maintenant dans « le Grand Parleur », près de son confluent avec la rivière Pampa. En fait, nous étions au sommet d’un col élevé entouré de hauts sommets et de glaciers. Le

mystère fut finalement résolu par Albert H. Bumstead, topographe en chef de notre prochaine expédition. Il détermina que l'Apurímac et l'Urubamba étaient à ce stade trente milles plus éloignés qu'on ne l'avait supposé. Nos relevés ont ouvert une région inexplorée, d'une étendue de 1 500 milles carrés , dont l'existence même n'avait pas été devinée avant 1911. Elle s'est avérée être l'une des plus grandes zones glaciaires non décrites d'Amérique du Sud. Pourtant, elle se trouve à moins de cent milles de Cuzco, la principale ville des Andes péruviennes et le site d'une université pendant plus de trois siècles. Le fait que cette région ait pu résister si longtemps aux recherches et à l'exploration montre mieux que toute autre chose à quel point Manco avait sagement choisi son refuge.

En regardant vers l’ouest, nous avons vu devant nous un grand désert de vallées verdoyantes et de pentes couvertes de forêts. Nous supposions, d'après nos cartes, que nous regardions maintenant vers le bassin de l'Apurímac. En effet, nous étions au bord de la vallée de la Pampaconas, jusqu'alors inexplorée, un bras du Cosireni, un des affluents de l'Urubamba. Au lieu d'être le bassin d'Apurímac, ce que nous avons vu était une autre région inexplorée qui se déversait dans l'Urubamba !

La « route » était maintenant si mauvaise que nous ne parvenions qu'avec la plus grande difficulté à convaincre nos mules au pied sûr de la suivre. Une fois, nous avons dû descendre de cheval, car le chemin descendait par un long escalier rocheux raide d'origine inca ancienne. Enfin, contournant une colline, nous arrivâmes en vue d'une petite cabane isolée perchée sur un épaulement de la montagne. Devant, assises au soleil sur des nattes, deux femmes décortiquent du maïs. Dès qu'ils virent approcher le Gobernador , ils arrêtèrent leur travail et commencèrent à préparer le déjeuner. Il était environ onze heures et il n'était pas nécessaire de leur dire que le señor Condore et ses amis

n'avaient bu qu'une tasse de café depuis la veille. Afin de faire face à l'urgence d'invités inattendus, ils ont tué quatre ou cinq des cobayes hurlants que l'on trouve habituellement en train de courir sur le sol en terre battue des huttes des Indiens des montagnes. Bientôt, l'odeur savoureuse du cuy rôti , bien arrosé et cuit à tour de rôle sur des broches primitives, aiguisa nos appétits.

Je suis prêt à admettre que c'était la première fois que j'avais jamais sciemment goûté leur chair délicate. Si je n'avais pas eu très faim, je n'aurais peut-être jamais su à quel point un cochon d'Inde rôti peut être délicieux.

Après le déjeuner, Condore et Mogrovejo se partagèrent la vaste campagne vallonnée et chacun chevaucha tranquillement d'une ferme isolée à l'autre, à la recherche d'hommes à engager comme porteurs. Lorsqu'ils avaient la chance de trouver l'homme de la maison chez lui ou travaillant dans son petit bout de terrain cultivé, ils le saluaient aimablement. Lorsqu'il s'avança pour serrer la main, à la manière indienne habituelle, un dollar en argent fut glissé dans la paume de sa main droite et on l'informa qu'il avait accepté une rémunération pour les services qu'il devait maintenant rendre. Cela semblait très difficile, mais c'était la seule façon de sécuriser les transporteurs.

Sous les Incas, les Indiens n'étaient jamais payés pour leur travail. Comme on l'a dit, un gouvernement paternel veillait à ce qu'ils soient correctement nourris et habillés et soit qu'ils aient suffisamment de possibilités de subvenir à leurs propres besoins, soit qu'ils soient autorisés à puiser dans les magasins officiels. À l’époque coloniale, un gouvernement moins paternel a profité de l’ancien système et l’a appliqué sans se soucier de ce qu’il ne cause pas de souffrance. Puis, pendant des générations, des propriétaires irréfléchis, soutenus par les autorités locales, ont forcé les Indiens à travailler sans les récompenser convenablement à la fin de leur travail ni même

prétendre respecter leurs promesses et leurs accords salariaux. Les péons apprirent qu'il n'était pas prudent d'effectuer un travail sans avoir reçu au préalable une partie considérable de leur salaire. Cependant, lorsqu'ils acceptèrent de l'argent, leur propre coutume et la loi du pays prévoyaient qu'ils devaient s'acquitter de leurs obligations. Ne pas le faire signifiait une sanction légale.

Par conséquent, lorsqu'un malheureux Indien de la Pampacona découvrit qu'il avait un dollar dans la main, il déplora son sort mais comprit que le service était inévitable. En vain a-t-il plaidé qu'il était « occupé », que ses « récoltes avaient besoin d'attention », que sa « famille ne pouvait pas l'épargner », qu'« il manquait de nourriture pour un voyage ». Condore et Mogrovejo étaient habitués à toutes sortes d’excuses. Ils réussirent à « engager » une demi-douzaine de transporteurs. Avant la nuit, nous Nous atteignîmes le village de Pampaconas, quelques petites cabanes dispersées sur des collines herbeuses à une altitude de 10 000 pieds.

Dans les notes de l'un des conseillers militaires du vice-roi Francisco de Toledo, il est fait référence à Pampaconas comme un « endroit haut et froid ». C'est correct. Néanmoins, je doute que le village actuel soit celui de Pampaconas mentionné dans les documents de l'époque de Garcia comme étant « une ville importante des Incas ». Il n’y a aucune ruine par ici. Les cabanes de Pampaconas étaient nouvellement construites en pierre et en boue et couvertes de chaume. Ils étaient occupés par un groupe de robustes Indiens des montagnes, qui jouissaient d'une liberté inhabituelle face à toute ingérence officielle ou autre et d'un bon endroit pour élever des moutons et cultiver des pommes de terre, à la lisière même de la forêt dense.

Nous avons constaté qu'il y avait une certaine effervescence dans le village car la nuit précédente un jaguar, ou peut-être un couguar, était sorti de la forêt, avait attaqué, tué et entraîné un

des poneys du village. Nous étions vraiment dans un nouveau pays.

Nous fûmes conduits chez un Indien trapu et bien bâti, nommé Guzman, l'homme le plus sûr du village, qui avait été choisi pour être le chef du groupe de porteurs qui devait nous accompagner à Conservidayoc. Guzman avait du sang espagnol dans les veines, même s'il ne s'en vantait pas. Nous avons eu avec lui une conversation des plus intéressantes. Il était allé à Conservidayoc et avait lui-même vu des ruines incas à Espíritu Pampa. Enfin, la mythique « Pampa des fantômes » commençait à prendre, dans notre esprit, un aspect de réalité, même si nous prenions soin de nous rappeler qu'un autre homme très digne de confiance avait déclaré avoir vu des ruines « plus belles qu'Ollantaytambo » près de Huadquiña. Guzman ne semblait pas redouter autant le Conservidayoc que les autres Indiens, dont un seul y avait jamais été. Pour leur remonter le moral, nous avons acheté un gros mouton. Guzman l'a immédiatement massacré en préparation du voyage.

Vers midi le lendemain, tous les transporteurs indiens sauf un étant arrivés, nous partîmes pour Conservidayoc. On nous a dit qu'il serait possible d'utiliser les mules pour le trajet de cette journée. San Fernando, notre premier arrêt, se trouvait à « sept lieues », loin dans la vallée densément boisée de Pampaconas. En quittant le village nous J'ai gravi la montagne, derrière la cabane de Guzmán, et j'ai suivi une faible trace par un itinéraire dangereux le long de la crête de la crête. Les pluies n'avaient pas amélioré le chemin. Nos mules à selle ne servaient à rien. Nous avons dû faire presque tout le chemin à pied. En raison de la pluie froide et de la brume, nous ne pouvions voir que peu du profond canyon qui s'ouvrait au-dessous de nous et dans lequel nous commencions maintenant à descendre 4 000 pieds à travers les nuages par un sentier très raide et en zigzag, jusqu'à une vallée tropicale chaude. Sous les nuages, nous nous sommes retrouvés près d'une petite clairière abandonnée. En

passant par là et en passant à gué de petits ruisseaux, nous suivions un sentier très étroit et traversions des pentes abruptes sur lesquelles du maïs avait été planté. Enfin nous arrivons au bout du sentier muletier, encore une petite clairière avec deux petites cabanes extrêmement primitives, de simples abris qui ne méritent pas le nom de cabanes ; et c'était San Fernando ! Ce fut avec beaucoup de difficulté que nous trouvâmes et déblayâmes une place pour notre tente, bien que son sol ne mesurât que sept pieds carrés.

Le 13 août 1911, à 20h30, alors que nous étions allongés par terre dans notre tente, nous remarquâmes un tremblement de terre. Cela fut également ressenti par les Indiens de l'abri voisin, qui, par habitude, se précipitèrent hors de leur frêle structure et provoquèrent un grand désordre en criant qu'il y avait un tremblement . Même si leur petit toit de chaume leur était tombé dessus, comme cela aurait pu le faire pendant la nuit d'orage qui suivit, ils ne couraient aucun danger ; mais, habitués aux murs de pierre et aux toits de tuiles rouges des villages de montagne où les tremblements de terre font parfois de très graves dégâts, ils étaient très excités. Le mouvement me semblait être comme un léger déplacement d'ouest en est, d'une durée de trois ou quatre secondes, un léger balancement d'avant en arrière, avec huit ou dix vibrations. Quelques semaines plus tard, près de Huadquiña, nous nous arrêtâmes par hasard au bureau télégraphique de Colpani. L'opérateur a déclaré avoir ressenti deux chocs le 13 août, dont un à cinq heures, qui a fait tomber les livres de sa table et renversé une boîte d'isolateurs dressée le long d'un mur orienté nord et sud. Il a dit que le choc que nous avions ressenti était le plus léger des deux.

Après une nuit pluvieuse nous repartons.

Nos transporteurs coûtaient environ cinquante livres chacun. Une demi-heure de marche nous amène à Vista Alegre, une autre petite clairière sur un cône alluvial dans la boucle de

la rivière. En face de nous se dressait brusquement une montagne densément boisée, dont le sommet se perdait dans les nuages à un mille au-dessus. Pour contourner cette montagne, la rivière avait coulé vers l'ouest ; maintenant, il se tournait progressivement vers le nord. Une fois de plus, nous étions perplexes car, d'après la carte de Raimondi, il aurait dû se diriger vers le sud.

Nous entrions maintenant dans une jungle dense, où le chemin étroit devenait de plus en plus difficile pour les porteurs. En rampant sur les rochers, sous les branches, le long de petites falaises glissantes, sur des marches taillées dans la terre ou dans la roche, sur un sentier que même un chien ne pouvait pas suivre sans aide, nous descendîmes lentement la vallée. En raison de la chaleur, de l'humidité et des averses fréquentes, c'est en milieu d'après-midi que nous atteignons une autre petite clairière appelée Pacaypata. Ici, sur une colline à près de 1 000 pieds au-dessus de la rivière, nos hommes ont décidé de passer la nuit dans un abri de 6 pieds de long sur 5 pieds de large. Le professeur Foote et moi avons dû creuser une étagère dans la colline escarpée avec une hachette pour pouvoir planter notre tente.

Le lendemain matin, n'étant pas retenus par les aléas d'un train muletier, nous partîmes tôt. Alors que nous suivions le petit sentier à travers les ravins affluents de la rivière Pampaconas, nous avons dû négocier plusieurs montées et descentes inhabituellement raides. À deux reprises, nous avons dû traverser les rapides de la rivière sur des ponts primitifs constitués seulement de quelques rondins attachés ensemble et reposant sur des rochers glissants. Les transporteurs ont souffert de la chaleur. Ils avaient de plus en plus de mal à porter leurs charges.

Vers une heure, nous nous trouvions dans une petite plaine (4 500 pieds) au milieu de bois denses, entourés de fougères arborescentes, de vignes et de fourrés enchevêtrés, à travers

lesquels il était impossible de voir à plus de quelques pieds. Ici, Guzman nous a dit que nous devions nous arrêter et nous reposer un moment, car nous étions maintenant sur le territoire des Salvajes , les Indiens sauvages qui ne reconnaissaient que la domination de Saavedra et étaient mécontents de toute intrusion. Guzman ne parut pas particulièrement effrayé, mais il dit que nous devrions envoyer en avant un de nos transporteurs pour avertir les sauvages que nous venions pour une mission amicale et que nous n'étions pas à la recherche de ramasseurs de caoutchouc ; sinon ils pourraient nous attaquer ou s'enfuir et disparaître dans la jungle. Il a dit que nous ne devrions jamais pouvoir retrouver les ruines sans leur aide. Le transporteur qui était choisi pour aller de l'avant n'a pas du tout apprécié sa tâche. Laissant son sac derrière lui, il a avancé très tranquillement et prudemment le long du sentier et a été perdu de vue presque immédiatement. S'ensuivit une demi-heure passionnante pendant laquelle nous attendîmes, nous demandant quelle attitude les sauvages prendraient à notre égard, et essayant de nous imaginer le puissant potentat Saavedra, qui avait été décrit comme assis au milieu d'un luxe sauvage avec cinquante serviteurs, et ordonnant à ses myrmidons de mater notre progression.

Soudain, nous avons été surpris par un crépitement de brindilles et le bruit d'un homme qui courait. Nous tenions instinctivement nos fusils un peu plus haut, prêts à tout ce qui pourrait arriver – quand surgit du bois un jeune métis péruvien au visage agréable , vêtu de manière tout à fait conventionnelle, venu en toute hâte de Saavedra, son père, pour nous tendre la main. un accueil des plus cordial ! Cela semblait peu crédible, mais un coup d'œil sur son visage montrait qu'aucune embuscade ne nous était réservée. C'est avec un soupir de soulagement que nous avons réalisé qu'il n'y aurait pas de pluie de flèches empoisonnées provenant des fourrés impénétrables.

Rassemblant nos chargements, nous avons continué le long du sentier de la jungle, à travers des bois qui sont progressivement devenus plus hauts, plus profonds et plus sombres, jusqu'à ce que nous apercevions bientôt la lumière du soleil devant nous et, à notre grand étonnement, le vert vif de la canne à sucre ondulante. Après quelques instants de marche à travers les champs de canne à sucre, nous sommes arrivés à une grande cabane confortable, accueillie très simplement et modestement par Saavedra lui-même. Je n’ai jamais eu la chance de rencontrer un petit homme plus agréable et plus paisible ! Nous cherchâmes furtivement autour de nous ses cinquante serviteurs sauvages, mais tout ce que nous vîmes c'était sa femme indienne de bonne humeur, ses trois ou quatre enfants et une servante à tout faire aux yeux fous, de toute évidence la seule sauvage présente. Nous avons demandé à notre hôte quel était le nom de son domaine. Il a dit que certains l'appelaient « Jésus Maria » parce que c'est ce qu'ils se sont exclamés en le voyant. Lui-même lui avait donné le nom hybride de Conservidayoc car c'était pour lui une bouée de sauvetage. Le mot signifie « un endroit où l'on peut être préservé du danger ».

Il est difficile de décrire nos sentiments lorsque nous avons accepté l'invitation de Saavedra à nous sentir comme chez nous et à nous asseoir autour d'un copieux repas composé de poulet bouilli, de riz et de manioc sucré (manioc). Saavedra nous a fait comprendre que nous n'étions pas seulement bienvenu dans tout ce qu'il avait, mais qu'il ferait tout son possible pour nous permettre de voir les ruines. Ils étaient, dit-il, à Espiritu Pampa, à une certaine distance plus loin dans la vallée, et ne pouvaient être atteints que par un sentier difficile, praticable pour les sauvages pieds nus, mais à peine pour nous, à moins que nous choisissions de parcourir une bonne partie de la distance à quatre pattes.

La plantation de Saavedra, riche en humus, avait produit plus de canne à sucre qu'il ne pouvait en moudre. En plus de

cela, il possédait des bananes, des caféiers, des patates douces, du tabac et des cacahuètes. Au lieu d'être « un homme très puissant ayant de nombreux Indiens sous son contrôle » – une sorte de Poo-Bah – Saavedra n'était qu'un pionnier. Dans une nature sauvage, loin de tout voisin, entouré de forêts denses et de quelques sauvages, il avait établi sa demeure. Ce n'était pas un potentat indien, mais seulement un pionnier, à la voix douce et énergique, un charpentier et mécanicien ingénieux, un Péruvien modeste du meilleur type.

Près du moulin à sucre se trouvaient de grands pots très intéressants, sans aucun doute incas, que Saavedra utilisait pour faire bouillir le jus et fabriquer du sucre brut. Il a dit qu'il les avait trouvés dans la jungle non loin de là. Quatre d'entre eux étaient du type familier des aryballes. Un autre était d'une forme étroitement apparentée, ayant une large bouche, une base pointue, une seule tête d'animal conventionnelle incisée attachée à l'épaule et des poignées en forme de bande fixées verticalement sous la ligne médiane. Bien que capable de contenir plus de 10 gallons, cet énorme pot pouvait être porté sur le dos et les épaules au moyen d'une corde passant dans les poignées et autour du nubbin. Saavedra a déclaré avoir trouvé près de sa maison plusieurs cistes en forme de bouteille bordés de pierres, avec une pierre plate sur le dessus – évidemment des tombes anciennes. Les ossements avaient entièrement disparu. Le couvercle d'une des tombes avait été percé ; le trou était recouvert d'une fine feuille d'argent battu. Il avait également trouvé quelques outils en pierre et deux ou trois haches incas en bronze. Les bronzes et les poteries nous disaient avec éloquence que, sans aucun doute, les Incas avaient vécu autrefois ici, dans cette jungle humide.

Nous quittons finalement Conservidayoc par la piste que le fils de Saavedra et nos Indiens étaient en train de dégager. Nous sommes sortis du des fourrés près d'un promontoire d'où l'on a une belle vue sur la vallée et particulièrement sur un cône

alluvial très boisé juste en dessous de nous, le village indien d'Espíritu Pampa, ou « Pampa des Fantômes ». Il y avait là deux ou trois petites clairières et les petites huttes ovales des sauvages.

Au sommet du promontoire se trouvaient les ruines d'un petit bâtiment rectangulaire en pierre brute, probablement une tour de guet inca. Notre sentier suivait maintenant un ancien escalier en pierre, d'environ 4 pieds de largeur et près d'un tiers de mile de long. Elle a été construite en pierres brutes. Peut-être était-ce l'œuvre des soldats de Titu Cusi, dont la tâche principale était de surveiller du haut du promontoire. Nous sommes arrivés à la clairière principale au moment même où une forte averse d'orage commençait. Les cabanes étaient vides. Nous hésitâmes à entrer sans invitation chez un sauvage, mais la terrible averse eut raison de nos scrupules, sinon de notre nervosité. La cabane avait un toit en forte pente. Ses côtés étaient constitués de petits rondins enfoncés dans le sol et attachés ensemble par des vignes. Un petit feu brûlait au sol. Près des braises nous avons vu deux ollas noires d'origine inca, vieilles de plusieurs centaines d'années.

Dans la petite clairière, manioc, coca et patates douces poussaient au hasard parmi les troncs d'arbres calcinés et tombés. A proximité se trouvaient les ruines de dix-huit ou vingt maisons circulaires disposées en groupe irrégulier. Nous nous sommes demandés s'il pouvait s'agir de la « Cité Inca » dont Lopez Torres avait parlé. Il semble probable qu'ils représentent les demeures des féroces Antis que Rodriguez de Figueroa a vu avec Tito Cusi.

Alors que nous nous demandions si les Incas eux-mêmes avaient jamais vécu ici, apparut soudain la silhouette nue d'un jeune sauvage robuste, armé d'un arc robuste et de longues flèches, et portant un filet de bambou. Il chassait et il nous a montré un oiseau qu'il avait abattu. Peu de temps après, arrivèrent deux sauvages adultes que nous avions rencontrés

chez Saavedra, accompagnés d'un ami aux yeux louches, tous vêtus de longues tuniques. Ils nous ont proposé de nous guider vers d'autres ruines. Il nous était très difficile de suivre leur rythme rapide. Une demi-heure de marche à travers la jungle nous a amenés à une terrasse naturelle au bord d'un petit affluent de la Pampaconas. Ils l'appelaient Eromboni Pampa. Ici, nous avons trouvé plusieurs artificiels terrasses et les fondations brutes d'un bâtiment rectangulaire de 192 pieds de long. Les murs n’avaient qu’un pied de haut. Il y avait très peu de matériaux de construction en vue. Apparemment, la structure n'avait jamais été achevée. A proximité se trouvait une fontaine typiquement inca à trois becs. A deux cents mètres du rendez-vous des porteurs d'eau, cachés derrière un rideau de vignes suspendues et de bosquets si denses qu'on ne pouvait voir qu'à quelques pieds dans aucune direction, les sauvages nous montrèrent les ruines d'un groupe de maisons incas en pierre dont les murs étaient encore debout, en bon état. Les murs étaient en pierre brute posée en pisé. Comme dans certains bâtiments incas d'Ollantaytambo, les linteaux des portes étaient constitués de trois ou quatre blocs étroits non taillés. Au-dessous d'une terrasse en pierre se trouvait une fontaine en partie fermée avec un bec en pierre et un bassin bordé de pierre. La forme des maisons, leur disposition générale, les niches, les piquets et les linteaux en pierre, tous évoquaient les constructeurs incas. Dans les bâtiments nous avons ramassé plusieurs fragments de poterie inca.

Le lendemain, menés par le jeune fils énergique de Saavedra, les sauvages et nos porteurs continuèrent à déblayer autant que possible les végétations enchevêtrées d'Eromboni Pampa, près des meilleures ruines. Ce faisant, à notre grande surprise, non seulement nous-mêmes, mais aussi celle des sauvages, ils découvrirent, juste en dessous de la petite fontaine où nous nous trouvions la veille, les ruines bien conservées de deux édifices incas de construction très supérieure, bien

conservés. -équipé de piquets en pierre et de niches disposées symétriquement. Ces maisons se dressaient seules sur une petite terrasse. Ils contenaient des fragments de poteries caractéristiques. Rien ne donne une meilleure idée de la densité de la jungle que le fait que les sauvages eux-mêmes s'étaient souvent trouvés à moins de 1,50 mètre de ces fines murailles sans se rendre compte de leur existence.

Encouragés par cette importante découverte des meilleures ruines incas trouvées dans la vallée, nous avons continué les recherches, mais tout ce que nous avons pu trouver, c'est un pont de pierre soigneusement construit. Le fils de Saavedra interrogea soigneusement les sauvages. Ils ont dit qu'ils ne connaissaient aucune autre ruine.

Il me paraît tout lieu de croire que les ruines sont ici celles d'une des résidences favorites de Titu Cusi. C'est peut-être l'endroit d'où il est parti pour rencontrer Rodriguez en 1565. Les maisons sont de modèle inca tardif, pas d'un type dont la construction aurait nécessité une longue période. Les bâtiments inachevés étaient peut-être en construction pendant la dernière partie du règne de Titu Cusi.

Qui a construit les meilleurs bâtiments d’Eromboni Pampa ? Était-ce le « Vilcabamba Viejo » du Père Calancha, cette « Université d'idolâtrie où vivaient les professeurs qui étaient des sorciers et des maîtres de l'abomination », le lieu où se rendirent frère Marcos et frère Diego avec tant de souffrance ? Y avait-il autrefois sur ce sentier un endroit appelé Ungacacha où les moines devaient patauger, et qui amusait Titu Cusi par la façon dont ils maniaient leurs robes monastiques dans l'eau ? Ils appelaient cela un « voyage de trois jours à travers un pays accidenté ». Calancha parle de Puquiura comme d'un voyage de « deux longues journées depuis Vilcabamba ». C'était certes un « pays difficile », mais il nous a fallu cinq jours pour aller d'Espiritu Pampa à Puquiura. Il ne semblait pas raisonnable de supposer que le prêtre et les Vierges du Soleil (le personnel de «

l'Université de l'Idolâtrie »), qui ont fui le froid Cuzco avec Manco et ont été établis par lui quelque part dans les forteresses de Vilcapampa, auraient pu je tenais à vivre dans cette vallée chaude. La différence de climat est aussi grande qu'entre l'Écosse et l'Égypte. Ils n’auraient pas trouvé à Espíritu Pampa la nourriture qui leur plaisait. De plus, ils auraient pu trouver l'isolement et la sécurité dont ils rêvaient tout aussi bien dans plusieurs autres régions de la province, ainsi qu'un climat frais et vivifiant et des denrées alimentaires ressemblant davantage à celles auxquelles ils étaient habitués. Enfin, Calancha dit que « Vilcabamba la Vieille » était « la plus grande ville » de la province, un terme qui ne s'applique pratiquement à rien ici.

En revanche, il ne semblait y avoir aucun doute sur le fait qu'Eromboni Pampa et la vallée de Pampaconas répondaient aux exigences du lieu appelé Vilcabamba par les compagnons du capitaine Garcia. Ils en parlaient comme de la ville et de la vallée vers lesquelles Tupac Amaru, le dernier Inca, s'était enfui après que ses forces eurent perdu la « jeune forteresse » de Vitcos.

En 1572, lorsque le capitaine Garcia se lança à la poursuite de Tupac Amaru, l'Inca s'enfuit « à l'intérieur des terres vers la vallée de Simaponte au pays des Indiens Manaries, tribu guerrière et ses amis, où des balsas et des canoës furent postés pour le sauver et lui permettre de s'échapper. Il n'y a plus aucune vallée dans les environs appelé Simaponte. Les Manaries vivent sur les rives du bas Urubamba. Pour atteindre leur pays, Tupac Amaru descendit probablement la Pampaconas. De la « Pampa des fantômes » au chef de la navigation en canoë, le voyage est court. De toute évidence, ses amis qui l'ont aidé à s'échapper étaient des canotiers. Le capitaine Garcia raconte la poursuite de Tupac Amaru dans lequel il dit que, non découragé par les dangers de la jungle ou de la rivière, lui, Garcia, a construit cinq radeaux sur lesquels il

a mis certains de ses soldats et, les accompagnant lui-même, descendit les rapides, échappant à la mort à plusieurs reprises en nageant, jusqu'à ce qu'il arrive à un endroit appelé Momori, pour découvrir que l'Inca, apprenant son approche, était allé plus loin dans les bois. Rien intimidé, Garcia le suivit, même si lui et ses hommes devaient maintenant marcher et pieds nus avec presque rien à manger, la plupart de leurs provisions ayant été perdues dans la rivière, jusqu'à ce qu'ils rattrapent finalement Tupac et ses amis ; fin tragique d'une terrible poursuite, dure pour l'homme blanc et fatale pour les Incas.

On peut douter que Tupac Amaru ait consommé un mets aussi délicat que la viande de singe, dont les Indiens d'Amazonie raffolent, mais qui n'est pas consommée par les montagnards. Garcilasso parle de Tupac Amaru préférant se confier aux mains des Espagnols « plutôt que de périr de famine ». Ses alliés indiens vivaient bien dans une région où les singes abondent. Il est douteux qu'ils auraient jamais permis au capitaine Garcia de capturer l'Inca s'ils avaient pu fournir à Tupac la nourriture à laquelle il était habitué.

Quoi qu'il en soit, notre enquête semblait indiquer la probabilité que cette vallée ait été une partie importante du domaine des derniers Incas. Il aurait été agréable d'aller plus loin, mais les transporteurs avaient hâte de retourner à Pampaconas. Même s'ils n'étaient pas obligés de manger de la viande de singe, ils avaient peur des sauvages et étaient nerveux quant à l'usage que ces derniers pourraient faire de leurs arcs puissants et de leurs longues flèches.

Au Conservidayoc, Saavedra a gentiment pris la peine de nous préparer du sucre. Il versait le sirop dans des moules oblongs découpés dans une grosse bûche de bois dur. Dans certains moules, son fils a placé des poignées de cacahuètes bien grillées. Le résultat fut une ration d’urgence dont nous avons grandement profité lors de notre voyage de retour.

A San Fernando, nous rencontrâmes les mules de bât. Le lendemain, au milieu de pluies torrentielles continues, nous sommes sortis de la vallée chaude pour rejoindre les hauteurs froides de Pampaconas. Nous étions trempés de sueur et inondés de pluie. La neige tombait près du village. Nos dents claquaient comme des castagnettes. Le professeur Foote a immédiatement réquisitionné le feu de Mme Guzman et rempli notre bouilloire. On peut douter qu'un groupe plus misérable, plus froid, plus mouillé et plus débraillé soit jamais arrivé à la cabane de Guzman ; certainement rien n'a jamais eu meilleur goût que ce thé sucré et fumant.

L'AOBAMBA

Nous savions que les Incas s'étaient réfugiés dans la Cordillère Vilcabamba et pensions avoir retrouvé et identifié la plupart des sites mentionnés dans les Chroniques mais il était nécessaire de couvrir la région de la manière la plus exhaustive possible afin d'en avoir une double certitude. Ainsi, en 1912, j'ai demandé à l'un de mes ingénieurs de faire une reconnaissance archéologique et topographique de la vallée d'Aobamba, jusqu'alors inexplorée. L'assistant topographe Heald a entrepris d'aborder ce problème depuis l'embouchure de la vallée, à la jonction des rivières Aobamba et Urubamba. Il rencontra des difficultés presque insurmontables.

Bien que le travail paraisse facile d'après ce que nous pouvions voir depuis l'embouchure de la vallée, il constata qu'à six kilomètres de l'embouchure, en amont du ruisseau sinueux, la jungle était presque infranchissable. Il n'y avait aucune trace. Le feuillage était si dense que les observations étaient impossibles. Au cours d'un dur après-midi de travail avec quatre ou cinq hommes, M. Heald ne réussit qu'à avancer d'un mile. Il y avait peu d'intérêt archéologique dans la partie de la vallée que M. Heald a réussi à atteindre. Cependant, de manière

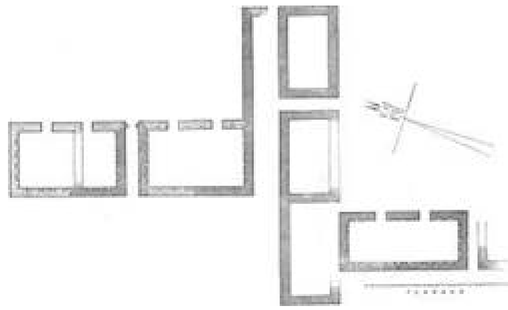
tout à fait inattendue, j'arrivai dans le cours supérieur de la vallée une dizaine de jours plus tard et j'y trouvai des ruines intéressantes. C'est arrivé comme ça.

Don Tomas Alvistur de Huadquiña, archéologue amateur enthousiaste, s'est beaucoup intéressé à notre travail et a été ravi lorsqu'il a découvert que certains de ses indiens connaissaient trois localités où se trouvaient des ruines incas, disaient-ils, qui n'avaient pas été découvertes auparavant. visité par des hommes blancs.

Don Tomas m'a invité à l'accompagner dans une visite de ces trois groupes de ruines, mais quand le moment est venu de partir, il a constaté que les « engagements d'affaires » l'empêchaient de faire plus que m'accompagner sur une partie du chemin jusqu'au premier groupe. . Il prit cependant la peine de recruter trois guides et porteurs indiens et leur donna l'ordre de transporter mon matériel chaque fois que le mulet de bât ne pourrait pas être utilisé, et de me guider en toute sécurité vers les trois ruines et de rentrer chez moi.

La fin de la première journée nous trouva au sommet d'une crête entre les vallées de l'Aobamba et du Salcantay, à environ 5 000 pieds au-dessus du domaine de Huadquiña d'où nous avions commencé. Nous y avons découvert quelques ruines et deux ou trois cabanes modernes.

Les Indiens disaient que l'endroit s'appelait Llacta Pata. Mais il s'agit d'un terme descriptif puisque « llacta » signifie « ville » et « pata » signifie « une hauteur ». Nous avons trouvé des preuves qu'un chef inca avait construit sa maison ici et avait inclus dans le plan dix ou une douzaine de bâtiments. Ils étaient faits de pierres brutes posées dans de l'argile avec la disposition symétrique habituelle des portes et des niches. Il se peut très bien qu'il ait été construit par l'un des capitaines de Manco. C'était à un endroit stratégique.



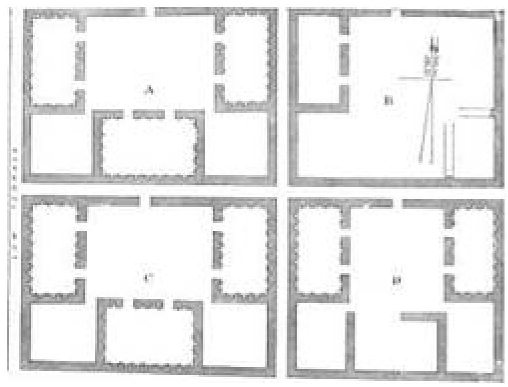
Plan des ruines de Llactapata près de Huadquiña, découvertes par Hiram Bingham en 1912 .

Le lendemain matin, nous traversâmes un col élevé et descendîmes rapidement dans une vallée aux parois abruptes, contenant l'un des affluents supérieurs de l'Aobamba. Les pentes inférieures étaient couvertes d'une forêt dense. Vers deux heures de l'après-midi, nous atteignîmes le fond de la vallée, à un point où plusieurs petits affluents s'unissent pour former la principale branche ouest de l'Aobamba. L'endroit s'appelait Palcay.

Nous y trouvâmes deux ou trois cabanes, l'une d'elles située dans une forteresse en ruine très intéressante à laquelle les Indiens donnèrent à nouveau le nom Quichua de la ville, Llacta. Comme l'emplacement de la forteresse au fond d'une vallée n'était pas facilement défendable, un mur d'environ 12 pieds de hauteur entourait le groupe quadrangulaire de maisons. Les caractéristiques des bâtiments étaient nettement incas.

Le château, si l'on peut l'appeler ainsi, mesurait environ 145 pieds carrés et était divisé en quartiers par deux étroites rues transversales. Deux de ces trimestres étaient terminés et comprenaient cinq maisons disposées autour d'une cour de façon symétrique. Le troisième trimestre était presque terminé, tandis que le quatrième trimestre ne comportait que les débuts de deux ou trois maisons. Chacun des quatre quartiers avait une seule porte d'entrée sur son côté nord. Le travail de mesure

et de cartographie des ruines était rendu désagréable par l'attention des moucherons.



Plan des ruines de Llacta à Palcay découvertes en 1912 .

La caractéristique la plus remarquable de cette forteresse inca est que les rues s'étendent vers le nord et le sud, l'est et l'ouest, selon les points cardinaux exacts. Ces ruines se trouvent dans l'hémisphère sud, donc l'étoile polaire n'est pas visible, mais une rue suit exactement le méridien. Comment cela a-t-il été fait ?

Le lendemain nous nous retrouvions près des ruines d'un village. À en juger par son aspect primitif, il ne pouvait pas s'agir d'un lieu de grande importance et il est impossible de dire s'il a été occupé ou non depuis la conquête espagnole. Soit le guide ne lui a pas donné de nom, soit nous n'avons pas pu comprendre ce qu'il a dit.

Après avoir parcouru avec beaucoup de difficultés des sentiers de montagne enneigés, nous sommes descendus dans une nouvelle vallée juste au crépuscule et nous nous sommes trouvés dans l'un des bras supérieurs de la rivière Chamana, un affluent de l'Urubamba, où nous avons découvert plusieurs groupes de Les ruines incas ne figurent sur aucune carte. Ces ruines étaient peut-être dans l'esprit des Indiens qui avaient signalé à Don Tomas Alvistur à Huadquiña qu'ils pouvaient

nous en montrer « trois » qui n'avaient « jamais été visitées par des hommes blancs ».

Près d'eux, les Incas, désireux de conserver autant que possible le fond de la vallée des hautes terres à des fins agricoles, avaient redressé le lit d'un ruisseau sinueux et l'avaient enfermé dans un canal bordé de pierres, le rendant pratiquement droit sur près de trois quarts de siècle. mile.

Ce voyage a en fait produit d'excellents résultats dans la découverte de ruines jusqu'alors non décrites et a fourni une preuve supplémentaire de l'occupation inca de tout le terrain disponible dans la Cordillère Vilcabamba. Pourtant, nous n'avions toujours pas identifié Vilcapampa – la « ville principale » de Manco et de ses fils.

PARTIE TROIS:

MACHU PICCHU

CHAPITRE SEPT

LA DÉCOUVERTE

On se souviendra que c'est en juillet 1911 que je commençai la recherche de la dernière capitale inca. Accompagné d'un cher ami, le professeur Harry Ward Foote, de l'Université de Yale, qui était notre naturaliste, et de mon camarade de classe, le Dr William G. Erving, chirurgien de l'expédition, j'étais entré dans le merveilleux canyon de l'Urubamba, en contrebas de la forteresse inca de Salapunco. près de Toronto.

Ici, la rivière s'échappe du plateau froid en se frayant un chemin à travers de gigantesques montagnes de granit. La route traverse une terre au charme incomparable. Il a la grandeur majestueuse des Rocheuses canadiennes, ainsi que la beauté saisissante du Nuuanu Pali près d'Honolulu et les vues enchanteresses du Koolau Ditch Trail à Maui, dans mon pays natal. Dans la variété de ses charmes et la puissance de son envoûtement, je ne connais aucun endroit au monde qui puisse lui être comparable. Non seulement il y a de grands pics de

neige qui se dressent au-dessus des nuages à plus de trois kilomètres au-dessus et de gigantesques précipices de granit multicolore s'élevant à des milliers de pieds au-dessus des rapides écumants, scintillants et rugissants, mais il y a aussi, dans un contraste saisissant, des orchidées et des arbres. les fougères, la beauté délectable d'une végétation luxuriante et la mystérieuse sorcellerie de la jungle. On est irrésistiblement attiré par des surprises toujours récurrentes à travers une gorge profonde et sinueuse, tournant et se tordant devant des falaises surplombantes d'une hauteur incroyable.

Il y a surtout la fascination de retrouver ici et là, sous des vignes ondulantes, ou perchées au sommet d'un rocher coléoptère, la maçonnerie accidentée d'une race révolue ; et d'essayer de comprendre le roman déroutant des anciens bâtisseurs qui, il y a des siècles, cherchaient refuge dans une région qui semble avoir été expressément conçu par la nature comme un sanctuaire pour les opprimés, un lieu où ils peuvent exprimer sans crainte et patiemment leur passion pour les murs d'une beauté durable. L'espace interdit toute tentative de décrire en détail le panorama en constante évolution, la végétation tropicale luxuriante, les innombrables terrasses, les falaises imposantes, les glaciers qui pointent entre les nuages.

Vous vous souviendrez qu'après avoir dépassé Maquina, où les machines à sucre avaient été abandonnées parce qu'elles ne pouvaient pas être transportées sur un grand précipice de granit, nous étions entrés dans une petite plaine ouverte appelée Mandor Pampa. Sauf là où les rapides le dépassaient, de gigantesques précipices l'entouraient de tous côtés.

Nous sommes passés devant une cabane mal entretenue au toit de chaume, avons quitté la route par une petite clairière et avons établi notre camp au bord de la rivière sur une plage de sable. En face de nous, au-delà des énormes rochers de granit qui gênaient la progression du torrent, la montagne escarpée était recouverte d'une épaisse jungle. Comme nous étions à

proximité de la route tout en étant protégés de la curiosité des passants, cela nous semblait être un endroit idéal pour camper. Nos actions ont cependant éveillé les soupçons du propriétaire de la cabane, Melchor Arteaga, qui louait les terres de Mandor Pampa. Il était impatient de savoir pourquoi nous ne restions pas dans sa « taverne » comme d'autres voyageurs respectables. Heureusement le préfet de Cuzco, notre vieil ami JJ Nuñez, nous avait mis à disposition une escorte armée qui parlait quichua. Notre gendarme, le sergent Carrasco, a su rassurer l'aubergiste. Ils eurent une assez longue conversation. Quand Arteaga apprit que nous étions intéressés par les vestiges architecturaux des Incas et que nous recherchions le palais du dernier Inca, il nous dit qu'il y avait de très belles ruines dans les environs – en fait, d'excellentes au sommet de la montagne opposée. , appelé Huayna Picchu, et également sur une crête appelée Machu Picchu.

Le matin du 24 juillet s'est levé sous une bruine froide. Arteaga frissonna et parut vouloir rester dans sa cabane. Je lui ai proposé de bien le payer s'il me montrait les ruines. Il a hésité et a dit que c'était une montée trop difficile pour une journée aussi humide. Mais quand il a découvert que j'étais prêt à lui payer un sol (un dollar péruvien en argent, 50 cents, en or), trois ou quatre fois le salaire journalier ordinaire dans les environs, il a finalement accepté de partir. Lorsqu'on lui a demandé où se trouvaient les ruines, il a indiqué le sommet de la montagne. Personne ne pensait qu’ils seraient particulièrement intéressants. Et personne ne voulait m'accompagner. Notre naturaliste a dit qu'il y avait « plus de papillons près de la rivière ! et il était raisonnablement certain de pouvoir récolter de nouvelles variétés. Notre chirurgien a dit qu'il devait laver ses vêtements et les raccommoder. Quoi qu'il en soit, c'était mon travail d'enquêter sur tous les rapports faisant état de ruines et d'essayer de trouver la capitale inca.

Ainsi, accompagné uniquement du sergent Carrasco, j'ai quitté le camp à dix heures. Arteaga nous a emmenés un peu en amont. Sur la route, nous avons croisé un serpent qui venait juste d'être tué. Il disait que la région était le lieu de prédilection des « vipères ». Nous apprîmes plus tard que la vipère à tête de lance ou jaune, communément appelée fer-de-lance, serpent très venimeux capable de faire des bonds considérables lorsqu'il poursuit sa proie, est commune par ici.

Après une marche de trois quarts d'heure, Arteaga quitta la route principale et s'enfonça dans la jungle jusqu'au bord de la rivière. Ici, il y avait un pont primitif qui traversait les rapides rugissants dans sa partie la plus étroite, là où le ruisseau était forcé de couler entre deux gros rochers. Le « pont » était constitué d'une demi-douzaine de rondins très minces, dont certains n'étaient pas assez longs pour couvrir la distance entre les rochers, mais avaient été assemblés et attachés ensemble avec des vignes !

Arteaga et le sergent ôtèrent leurs chaussures et se faufilèrent avec précaution, utilisant leurs orteils quelque peu préhensiles pour s'empêcher de glisser. Il était évident que personne ne pouvait vivre un instant dans les rapides glacials, mais serait immédiatement écrasé contre les rochers. J'avoue franchement que je me suis mis à quatre pattes et que j'ai rampé, 6 pouces à la fois. Même après avoir atteint l'autre côté, je ne pouvais m'empêcher de me demander ce qui arriverait au « pont » si une averse particulièrement forte tombait dans la vallée au-dessus. Une légère pluie était tombée pendant la nuit et la rivière était montée de telle sorte que le pont était déjà menacé par les rapides écumants. Il n’en faudrait pas beaucoup plus pour l’éliminer entièrement. Si cela devait se produire pendant la journée, cela pourrait être très gênant. En fait, cela s'est produit quelques jours plus tard et lorsque les visiteurs suivants ont tenté de traverser la rivière à cet endroit, À ce moment-là, ils n'ont trouvé qu'une seule bûche mince.

En quittant le ruisseau, nous remontâmes péniblement la berge à travers une jungle dense et atteignîmes en quelques minutes le bas d'une pente très escarpée. Pendant une heure et vingt minutes, nous avons eu une dure montée. Nous avons parcouru une bonne partie du trajet à quatre pattes, en nous tenant parfois par les ongles. Ici et là, une échelle primitive fabriquée à partir du tronc grossièrement entaillé d'un petit arbre était placée de manière à aider à franchir ce qui autrement aurait pu s'avérer être une falaise infranchissable. A un autre endroit, la pente était couverte d'herbe glissante où il était difficile de trouver des points d'appui ou des points d'appui. Arteaga gémit et dit qu'il y avait beaucoup de serpents ici. Le sergent Carrasco ne dit rien mais était content d'avoir de bonnes chaussures militaires. L'humidité était super. Nous étions dans la ceinture de précipitations maximales dans l’est du Pérou. La chaleur était excessive ; et je n'étais pas en formation. Il n’y avait aucune ruine ou andène d’aucune sorte en vue. J'ai commencé à penser que mes compagnons avaient choisi la meilleure part.

Peu après midi, alors que nous étions complètement épuisés, nous atteignîmes une petite cabane recouverte d'herbe, à 2 000 pieds au-dessus de la rivière, où plusieurs Indiens de bonne humeur, agréablement surpris de notre arrivée inattendue, nous accueillirent avec des gourdes dégoulinantes pleines d'eau fraîche et délicieuse. Puis ils nous présentèrent quelques patates douces cuites. Il semblerait que deux agriculteurs indiens, Richarte et Alvarez, aient récemment choisi ce nid d'aigle pour y installer leur demeure. Ils ont dit qu'ils avaient trouvé ici de nombreuses terrasses sur lesquelles cultiver leurs cultures. En riant, ils ont admis qu'ils appréciaient d'être à l'abri des visiteurs indésirables, des fonctionnaires recherchant des « volontaires » de l'armée ou collectant des impôts.

Richarte nous a dit qu'ils vivaient ici depuis quatre ans. Il semble probable qu'en raison de son inaccessibilité, le canyon

ait été inoccupé pendant plusieurs siècles, mais avec l'achèvement de la nouvelle route gouvernementale, les colons ont recommencé à occuper cette région. Avec le temps, quelqu'un escalada les précipices et trouva sur ces pentes, à une altitude de 9 000 pieds au-dessus de la mer, une abondance de terre riche commodément située sur des terrasses artificielles, dans un climat agréable. Ici, les Indiens avaient finalement défriché et brûlé quelques terrasses et planté des cultures de maïs, patates douces et blanches, canne à sucre, haricots, poivrons, tomates arbustives et groseilles à maquereau.

Ils disaient qu’il y avait deux voies vers le monde extérieur. Nous en avions déjà goûté un; l'autre était « encore plus difficile », un chemin périlleux descendant sur un précipice rocheux de l'autre côté de la crête. C'était leur seul moyen de sortie pendant la saison des pluies, lorsque le pont primitif sur lequel nous étions venus ne pouvait être entretenu. Je n'ai pas été surpris d'apprendre qu'ils ne partaient de chez eux « qu'environ une fois par mois ».

Grâce au sergent Carrasco, j'ai appris que les ruines étaient « un peu plus loin ». Dans ce pays, on ne peut jamais dire si un tel rapport est digne de foi. « Il a peut-être menti » est une bonne note de bas de page à apposer sur toute preuve par ouï-dire. En conséquence, je n’étais ni trop excité ni très pressé de bouger. La chaleur était encore forte, l'eau de la source des Indiens était fraîche et délicieuse, et le banc en bois rustique, chaleureusement recouvert immédiatement après mon arrivée d'un doux poncho de laine, des plus confortables . De plus, la vue était tout simplement enchanteresse. D'énormes précipices verts tombaient jusqu'aux rapides blancs de l'Urubamba en contrebas. Immédiatement en face, du côté nord de la vallée, se trouvait une grande falaise de granit s'élevant à 2 000 pieds de haut. À gauche se trouvait le sommet solitaire du Huayna Picchu, entouré de précipices apparemment inaccessibles. De tous côtés se trouvaient des falaises rocheuses. Au-delà d’eux,

des montagnes couvertes de nuages et enneigées s'élevaient à des milliers de pieds au-dessus de nous.

Nous avons continué à profiter de la vue magnifique sur le canyon, mais les ruines que nous pouvions voir depuis notre abri frais n'étaient que quelques terrasses.

Sans le moindre espoir de trouver quelque chose de plus intéressant que les ruines de deux ou trois maisons en pierre telles que nous en avions rencontrées en divers endroits sur la route entre Ollantaytambo et Torontoy, je quittai finalement l'ombre fraîche de l'agréable petite cabane et grimpai plus haut. crête et arrondir un léger promontoire. Melchor Arteaga « y était déjà allé une fois », alors il a décidé de se reposer et de bavarder avec Richarte et Alvarez. Ils m'ont envoyé un petit garçon comme « guide ». Le sergent avait pour devoir de le suivre, mais je pense qu'il a peut-être j'étais un peu curieux de voir ce qu'il y avait à voir.

A peine avions-nous quitté la cabane et contourné le promontoire que nous fûmes confrontés à un spectacle inattendu, une grande volée de terrasses en pierre magnifiquement construites, peut-être une centaine, chacune mesurant des centaines de pieds de long et 10 pieds de haut. Ils avaient été récemment sauvés de la jungle par les Indiens. Une véritable forêt de grands arbres qui y poussaient depuis des siècles avait été abattue et en partie incendiée pour créer une clairière à des fins agricoles. La tâche était trop lourde pour les deux Indiens, c'est pourquoi les troncs d'arbres avaient été laissés au repos pendant leur chute et seules les plus petites branches avaient été enlevées. Mais l'ancien sol, soigneusement aménagé par les Incas, était encore capable de produire de riches récoltes de maïs et de pommes de terre.

Cependant, il n'y avait pas de quoi s'enthousiasmer. Des séries similaires de terrasses bien faites peuvent être vues dans la haute vallée de l'Urubamba, à Pisac et Ollantaytambo, ainsi qu'en face de Torontoy. Nous avons donc patiemment suivi le

petit guide le long de l'une des terrasses les plus larges, où se trouvait autrefois un petit conduit, et nous sommes dirigés vers une forêt intacte au-delà. Soudain, je me suis retrouvé confronté aux murs de maisons en ruine construites avec la meilleure qualité de pierre inca. Il était difficile de les voir car ils étaient en partie recouverts d'arbres et de mousse, croissance des siècles, mais dans l'ombre dense, cachés dans des fourrés de bambous et des vignes enchevêtrées, apparaissaient ici et là des murs de pierres de taille de granit blanc soigneusement taillées et superbement assemblées. . Nous avons escaladé les sous-bois denses, escaladé les murs des terrasses et les fourrés de bambous, où notre guide a trouvé la route plus facile que moi. Soudain, sans aucun avertissement, sous un immense rebord en surplomb, le garçon me montra une grotte magnifiquement bordée de la plus belle pierre taillée. Il s'agissait évidemment d'un mausolée royal. Au sommet de cette corniche particulière se trouvait un bâtiment semi-circulaire dont le mur extérieur, en pente douce et légèrement incurvé, ressemblait de façon frappante au célèbre Temple du Soleil de Cuzco. Cela pourrait aussi être un temple du soleil. Il suivait la courbure naturelle de la roche et y était calé par l'un des plus beaux exemples de maçonnerie que j'aie jamais vu. De plus, il était attaché à un autre beau mur, fait de des pierres de taille de granit blanc pur soigneusement assorties, spécialement sélectionnées pour leur grain fin. De toute évidence, c’était l’œuvre d’un maître artiste. La surface intérieure du mur était interrompue par des niches et des piquets carrés en pierre. La surface extérieure était parfaitement simple et sans fioritures. Les assises inférieures, constituées de pierres de taille particulièrement volumineuses, lui donnaient une apparence de solidité. Les assises supérieures, diminuant de taille vers le haut, apportaient grâce et délicatesse à la structure. Les lignes fluides, la disposition symétrique des pierres de taille et la gradation graduelle des

assises, se combinèrent pour produire un effet merveilleux, plus doux et plus agréable que celui des temples de marbre de l'Ancien Monde. En raison de l’absence de mortier, il n’y avait pas d’espaces laids entre les rochers. Ils auraient peut-être grandi ensemble. En raison de la beauté de son granit blanc, cette structure surpassait en attrait les meilleurs murs incas de Cuzco, qui émerveillaient les visiteurs depuis quatre siècles. Cela semblait être un rêve incroyable. Vaguement, je commençai à réaliser que ce mur et son temple semi-circulaire attenant au-dessus de la grotte étaient aussi beaux que les plus belles pierres du monde.

Cela m’a vraiment coupé le souffle. Quel pourrait être cet endroit ? Pourquoi personne ne nous en avait donné la moindre idée ? Même Melchor Arteaga n'était que modérément intéressé et n'avait aucune idée de l'importance des ruines que Richarte et Alvarez avaient adoptées pour leur petite ferme. Peut-être, après tout, n'était-ce qu'un petit endroit isolé qui avait échappé à l'attention parce qu'inaccessible.

Ensuite, le petit garçon nous a exhortés à gravir une colline escarpée au-dessus de ce qui semblait être un escalier de pierre. Les surprises se succédèrent dans une succession déconcertante. Nous arrivâmes à un grand escalier constitué de gros blocs de granit. Nous avons ensuite emprunté un chemin jusqu'à une clairière où les Indiens avaient planté un petit potager. Soudain, nous nous sommes retrouvés devant les ruines de deux des structures les plus belles et les plus intéressantes de l’Amérique ancienne. Faits d'un beau granit blanc, les murs contenaient des blocs de taille cyclopéenne, plus hauts qu'un homme. Cette vue m’a tenu en haleine.

Chaque bâtiment n'avait que trois murs et était entièrement ouvert d'un côté. Le temple principal avait des murs de 12 pieds de haut qui étaient bordés de niches superbement conçues, cinq de haut à chaque extrémité, et sept au dos. Il y avait sept rangées de pierres de taille dans les murs d'extrémité. Sous les

sept niches arrière se trouvait un bloc rectangulaire de 14 pieds de long, peut-être un autel sacrificiel, mais plus probablement un trône pour les momies des Incas décédés, amenées à être vénérées. Le bâtiment ne semblait pas avoir jamais eu de toit. La rangée supérieure de pierres de taille magnifiquement lisses a été laissée découverte afin que le soleil puisse être accueilli ici par les prêtres et les momies. J'avais peine à en croire mes sens alors que j'examinais les plus gros blocs du niveau inférieur et estimais qu'ils devaient peser entre dix et quinze tonnes chacun. Quelqu'un croirait-il ce que j'avais trouvé ? Heureusement, dans ce pays où la précision du récit de ce que l'on a vu n'est pas une caractéristique prédominante des voyageurs, j'avais un bon appareil photo et le soleil brillait.

Le temple principal fait face au sud où se trouve une petite place ou cour. Sur le côté est de la place se trouvait une autre structure étonnante, les ruines d'un temple contenant trois grandes fenêtres donnant sur le canyon jusqu'au soleil levant. Comme son voisin, il est unique parmi les ruines incas. Rien de comparable en termes de conception et d’exécution n’a jamais été trouvé. Ses trois fenêtres remarquablement grandes, évidemment trop grandes pour servir à quelque usage utile, ont été magnifiquement réalisées avec le plus grand soin et la plus grande solidité. Il s’agissait clairement d’un édifice cérémoniel d’une importance particulière. Nulle part ailleurs au Pérou, à ma connaissance, il n'existe une structure similaire qui se distingue par le fait qu'elle est « un mur de maçonnerie avec trois fenêtres ». On se souvient que Salcamayhua, le Péruvien qui écrivit un récit des antiquités du Pérou en 1620, racontait que le premier Inca, Manco le Grand, ordonna « d'exécuter des travaux sur le lieu de sa naissance, consistant en un mur de maçonnerie avec trois fenêtres ». Était-ce ce que j'avais trouvé ? Si c'était le cas, ce n'était pas la capitale du dernier Inca mais le lieu de naissance du premier. Il ne m’est pas venu à l’esprit que ce pourrait être les deux. Certes, la région pouvait répondre aux

exigences de Tampu-tocco, lieu de refuge des peuples civilisés qui fuyaient les tribus barbares du sud après la bataille de La Raya et apportaient avec eux le corps de leur roi Pachacuti. VI qui a été tué par une flèche. Il aurait pu être enterré dans la grotte bordée de pierres sous le temple semi-circulaire.

Serait-ce là « la ville principale » de Manco et de ses fils, cette Vilcapampa où se trouvait « l'Université de l'Idolâtrie » à laquelle frère Marcos et frère Diego avaient tenté d'atteindre ? Il nous incombait d’en savoir le plus possible.

CHAPITRE HUIT

EXPLORATION DU MACHU PICCHU ET DU HUAYNA PICCHU

Compte tenu de l'importance probable de l'ancienne cité inca que nous avions découverte au sommet de la crête entre les sommets du Machu Picchu et du Huayna Picchu, notre première tâche fut de dresser une carte des ruines. En raison de la forêt et du sous-bois dense, cette tâche s'est avérée difficile, mais elle a finalement été accomplie par Herman Tucker et son assistant bénévole Paul Lanius. Une fois la carte terminée, tout le monde fut étonné de l'étendue remarquable de la zone qui était autrefois le site d'une ville importante. En 1912, il fut décidé d'organiser sous les auspices de l'Université de Yale et de la National Geographic Society une expédition dans le

but de l'explorer de la manière la plus approfondie possible.

La tâche n'a pas été facile, même si le président du Pérou, Augusto B. Leguia, nous a apporté le plein soutien de son gouvernement et que le préfet de Cuzco a été chargé de nous aider de toutes les manières possibles. Sans cette coopération, nous n'aurions pas pu nous assurer les services d'un nombre suffisant d'ouvriers indiens pour déblayer les ruines.

Notre premier problème était d'ouvrir une voie réalisable pour le transport des fournitures entrantes et des spécimens sortants, car tout devrait être transporté à dos d'homme. Nos boîtes de nourriture pesaient 60 livres. Chacun a été conçu pour fournir toutes les fournitures nécessaires à deux hommes pendant huit jours. Remplis de tessons de poterie, ils pesaient plus.

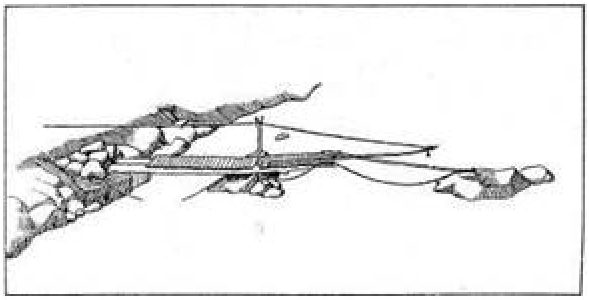
Le sentier sur lequel m'avait guidé Melchor Arteaga était du côté est de la crête, commençant par le frêle petit pont formé d'une demi-douzaine de rondins attachés ensemble avec des vignes qui avaient été emportées peu après ma visite. En outre, comme je l'ai dit, la montée fut difficile sur une bonne partie du parcours. Il aurait été impossible à un porteur indien de transporter plus qu'une très petite charge.

Le sentier du côté ouest de la crête, qui commençait au pont de San Miguel, était le plus fréquenté par les Indiens Quichua, Richarte et Alvarez, qui vivaient à proximité des ruines.

Tucker et Lanius avaient été obligés d'emprunter le sentier ouest et avaient signalé qu'il était périlleux, serpentant le long de précipices rocheux et traversant à deux ou trois endroits devant des falaises rocheuses abruptes sur des échelles fragiles et rustiques. En fait, c'était si difficile et si dangereux qu'il le rendait impraticable pour nos transporteurs indiens. En l'améliorant, nous pourrions éviter la nécessité de construire un pont sur l'Urubamba, mais son utilisation impliquerait une montée supplémentaire de 500 pieds pour chaque charge à

transporter jusqu'au camp. De plus, le pied de ce sentier se trouvait 4 milles plus loin dans les rapides, 4 milles plus loin de notre base de Cuzco. Par conséquent, il a été décidé d'essayer de construire notre propre pont et de construire un nouveau sentier du côté est de la crête. Heureusement, j'ai pu confier ce travail à Kenneth C. Heald, l'un des topographes de l'expédition, dont la formation d'ingénieur minier au Colorado et dont la détermination à surmonter tous les obstacles l'a rendu inestimable à notre entreprise.

La largeur de la rivière Urubamba à son point le plus étroit, l'endroit le plus réalisable pour la construction de la nouvelle passerelle, était d'environ 80 pieds. Les rapides rugissants, impossibles à franchir à gué même pendant la saison sèche, sont ici divisés en quatre parties par d'énormes rochers. Pour son matériel, M. Heald devait dépendre de la forêt tropicale qui pousse le long des rives du fleuve. Ceci en soi a ajouté un autre problème, car bien qu'il existe de nombreuses espèces d'arbres au fond du canyon, toutes les espèces sont couvertes de mousse et de lichen, de sorte qu'il est difficile de déterminer leur caractère. La qualité du bois varie considérablement ; certaines espèces produisent du bois dur et durable, d'une grande densité et d'une texture fine ; autre, les espèces à croissance rapide produisent du bois de qualité inférieure, mou et cassant. M. Heald a finalement pu sélectionner plusieurs belles variétés de bois durs droits poussant près de la rive est du ruisseau, près de l'endroit où il envisageait de construire son pont. Pour ouvriers, il avait dix Quichuas ennuyeux et réticents qui avaient été forcés de l'accompagner par le gobernador d'une ville voisine. Le seul véritable assistant de M. Heald était un excellent gendarme, Tomas Cobinas, un jeune métis énergique qui nous avait été affecté par le préfet et sur lequel on pouvait compter pour veiller à ce que les Indiens restent régulièrement au travail.



Méthode de construction de ponts utilisée par M. Heald pour traverser la rivière Urubamba près de Machu Picchu .

La coupe des rondins pour la première section du pont et leur mise en place sur une portée de 8 pieds étaient assez simples. Traverser les 40 pieds suivants de rapides blancs et glacés s'est avéré plus difficile. En l'absence de derricks ou de tout autre matériel lourd, le premier plan de Heald était de poser une bûche dans le ruisseau parallèlement à la berge au-dessus du pont, d'attacher l'extrémité inférieure et de laisser le courant balancer l'extrémité supérieure jusqu'à ce qu'elle se loge sur le rocher central. . Cependant, en essayant cela, le bois s'est avéré être un bois dur si dense qu'il a coulé immédiatement et s'est perdu dans les rapides. M. Heald créa alors très ingénieusement un dispositif en porte-à-faux primitif avec lequel il réussit finalement à traverser le torrent.

Il construisit alors un excellent pont rustique qui desservait son but admirablement jusqu'à la fin de notre travail au Machu Picchu. Le gouvernement péruvien a construit ici un nouveau pont sur lequel peuvent passer les mules et qui sert à transporter les touristes jusqu'aux ruines depuis l'extrémité du chemin de fer à voie étroite qui les amène de Cuzco. Une autoroute a également été construite jusqu'à l'auberge proche de la vieille ville.

La construction de notre première piste fut retardée par la dense jungle tropicale, par la raideur de la pente, et enfin par la lenteur et l'extrême prudence des Indiens, qui redoutaient de

prendre le risque de rencontrer inopinément une vipère. Leurs craintes étaient justifiées. Au cours des dix jours suivants, huit reptiles venimeux ont été tués, dont plusieurs spécimens du bushmaster mortel. Heureusement, aucun des hommes n'a été mordu.

M. Heald a échappé de justesse à plusieurs reprises, mais pour d'autres causes. Le deuxième jour, alors qu'il reconnaissait les pentes abruptes au-dessus des ouvriers et hors de leur vue, il découvrit soudain qu'ils avaient allumé un feu dans les broussailles de bambous. En moins d'une minute, il avait fait de grands progrès et gravissait le flanc de la montagne plus vite que quiconque ne pourrait l'escalader. La retraite par la route qu'il avait empruntée était impossible. Les flammes ont bondi de 15 à 20 pieds dans les airs. Il n'y avait rien d'autre à faire que de faire un effort acharné pour contourner le feu qui faisait rage avant qu'il ne se propage latéralement. Déchirant aveuglément à travers le fourré dense, il tomba tête baissée par-dessus une petite falaise. Heureusement, il atterrit dans un massif de bambous, ce qui brisa la force de sa chute et lui sauva la vie.

Quelques jours plus tard, il vécut une expérience encore plus excitante. Je lui avais demandé de voir s'il pouvait atteindre le sommet du pic en forme d'aiguille appelé Huayna Picchu et d'enquêter sur l'histoire selon laquelle il y avait des « ruines magnifiques » à son sommet. Melchor Arteaga, le Quichua qui m'a initialement emmené voir les ruines de Machu Picchu, avait dit qu'il y avait d'autres ruines « tout aussi bonnes », bien que plus inaccessibles, à Huayna Picchu. Il a finalement admis qu'ils pouvaient être légèrement inférieurs, mais a déclaré à plusieurs reprises qu'ils étaient d'une « grande importance ». Le sommet s'élève à 2 500 pieds au-dessus de la rivière Urubamba, qui l'entoure sur trois côtés. Sur son côté sud se trouve la crête sur laquelle se trouvent les ruines du Machu Picchu. Sur son côté est se trouve un précipice presque abrupt

du haut de l’aiguille jusqu’à la rive du ruisseau. Du côté nord, au-dessous des précipices supérieurs de l'aiguille, se trouvent des pentes aujourd'hui couvertes de forêts mais portant des traces d'anciennes terrasses agricoles. La présence de ces terrasses, dont certaines avaient été cultivées récemment par Arteaga, laissait raisonnablement penser qu'il pouvait y avoir d'importantes ruines sur les pentes du Huayna Picchu, qui, en raison de la densité de la grande forêt qui recouvrait les pentes, avaient jusqu'alors été détruites. échappé à l'attention. Arteaga, cependant, a insisté sur le fait qu'il y avait de belles ruines au sommet du sommet lui-même. Mais lorsque M. Heald a essayé de l’employer comme guide, il a refusé d’y aller – ayant peut-être une vague conscience de certains des mensonges qu’il avait racontés. Rien de décourageant, Heald, ayant trouvé l'endroit où Arteaga avait construit un pont rustique pour lui permettre d'atteindre ses clairières, partit avec quatre Indiens et Tomas Cobinas, son fidèle gendarme.

Traversant la rivière sur quatre poteaux fragiles qui ressemblaient au pont que j'avais utilisé autrefois, il trouva même les pentes inférieures si verticales qu'il était souvent nécessaire de couper des marches. Il était grandement gêné par les vignes de bambou et les hautes herbes grossières qui avaient poussé dans les anciennes clairières ainsi que sur les pentes plus élevées et plus raides à la suite des incendies allumés ces dernières années par Melchor et d'autres représentants de ce système primitif d'agriculture connu des agronomes sous le nom de milpa . , nettoyage par le feu. Les progrès ont été très lents. Finalement, les Indiens cédèrent, fatigués de grimper et de se frayer un chemin à travers la jungle de bambous. Laissant le gendarme derrière lui pour veiller à ce que les Indiens continuent de tracer un sentier aussi vite que ses forces le permettaient, M. Heald résolut de conquérir la montagne seul et, par une reconnaissance rapide, de déterminer quelle longueur de chemin il serait opportun de

tracer. Son rapport est si graphique que je le présente dans ses propres mots :

« J'ai continué à monter la colline en me frayant un chemin à la machette, ou à descendre à quatre pattes en suivant une piste d'ours (qui était nombreuse), en m'arrêtant de temps en temps pour ouvrir ma chemise au niveau de la gorge et me rafraîchir, car c'était terriblement chaud. chaud. Les broussailles dans lesquelles je me suis frayé un chemin étaient en grande partie mesquites , terriblement dures et avec des épines lourdes et fortes. Si une branche n'était pas coupée d'un seul coup, elle reviendrait certainement en force et enfoncerait une demi-douzaine de pointes dans les mains, les bras et le corps. Heureusement, j'avais eu suffisamment de pratique pour apprendre à frapper avec un coup d'épaule violent et j'avais pour la plupart réussi des coups nets, mais je n'en suis en aucun cas sorti indemne. Enfin, vers 15 heures, j'avais presque atteint le sommet de la partie la plus basse de la crête, qui s'étend comme les plaques dorsales d'un dinosaure épineux. Les arbres avaient cédé la place à l'herbe ou à la roche nue, la face du rocher étant pratiquement verticale. Une falaise d’environ 200 pieds de haut se dressait sur mon chemin. En sortant au bord de la crête, je pouvais regarder presque droit vers la rivière, qui ressemblait plus à un ruisseau à truites qu'à une rivière à cette distance, même si son rugissement dans les rapides se faisait entendre distinctement. J'étais en train de grimper sur la « plaque arrière » la plus basse lorsque l'herbe et la terre sous mes pieds se sont lâchées et je suis tombé. Sur environ 20 pieds, il y avait une pente d'environ soixante-dix degrés, puis un saut d'environ 200 pieds, après quoi ce serait une bosse et une répétition (2 000 pieds) jusqu'à la rivière. Alors que je dévalais la surface en pente, j'ai atteint avec ma main droite et j'ai saisi un buisson de mesquite qui poussait dans une fissure à environ 1,50 m au-dessus du barrage. J'allais si vite que mon bras s'est levé et, alors que mon corps se tournait, il m'a tiré de mon côté

vers mon visage ; de plus, la secousse a brisé les ligaments retenant ensemble l’extrémité externe de la clavicule et de l’omoplate. La force a quitté le bras avec la déchirure des ligaments, mais j'avais suffisamment vérifié pour me donner une chance de saisir une branche avec ma main gauche. Après être resté suspendu un moment ou deux, afin de tout examiner et d'être sûr que je n'avais rien fait de mal, j'ai commencé à reprendre mon travail. Le plus dur fut de mettre les pieds sur le tronc du petit arbre auquel je m'accrochais. Le fait que je portais des mocassins au lieu de bottes m'a beaucoup aidé ici, car ils s'emparaient du rocher. C'était un travail d'une lenteur pénible, mais après environ une demi-heure, j'étais revenu sur un pied relativement sûr. Comme mon bras droit était presque inutile, je descendis aussitôt et revins au camp vers 17 heures 30, emmenant les ouvriers avec moi. Au cours de ce voyage, je n'ai vu aucun signe d'œuvre inca, à l'exception d'un petit mur en ruine.

Cinq jours plus tard, bien qu'il n'ait pas eu la possibilité de consulter un médecin, M. Heald jugeait que son bras était suffisamment en bon état lui permettant de continuer le travail, et il fit très courageusement une nouvelle tentative pour atteindre le sommet du Huayna Picchu. Cela s’est également soldé par un échec ; mais le lendemain, il revint à l'attaque, suivit son ancienne piste sur environ 1 700 pieds et, guidé cette fois par Arteaga, atteignit finalement le sommet. Ses hommes furent obligés de couper des marches dans la pente raide sur une partie de la distance jusqu'à arriver à un escalier inca. Cela les conduisit pratiquement au sommet, qui consistait en un amas confus de rochers de granit. Il n’y avait pas de maisons, mais il y avait plusieurs volées de marches en pierre et trois petites grottes. Il servait probablement autrefois de station de signalisation. Et c'est ce que Arteaga nous avait dit être « aussi bon » que les ruines du Machu Picchu ! Aujourd'hui, il est possible aux grimpeurs énergiques d'atteindre le sommet du

Huayna Picchu sans difficulté sérieuse, de profiter de la vue magnifique et de voir les ruines primitives de la tour de guet, comme l'ont fait un ambassadeur américain et sa femme.

Un jour ou deux après que M. Heald ait terminé le sentier depuis son nouveau pont jusqu'au sommet de la crête, le Dr George F. Eaton, ostéologue du musée Peabody de l'université de Yale, et Elwood C. Erdis, un ingénieur civil qui devait superviser le nettoyage des ruines et la recherche d'artefacts sont arrivés et nous avons commencé nos investigations.

L'un de mes collègues délégués en mission au Congrès scientifique panaméricain au Chili était le Dr William H. Holmes, alors directeur du Musée national. C'est son éloge chaleureux à l'égard de l'éminent archéologue anglais MAP Maudslay, pour avoir déblayé la jungle de certains des sites les plus importants du pays maya, qui m'a poussé à entreprendre la tâche décourageante d'abattre toute la forêt de feuillus qui se trouvait sur la ville. terrasses et au sommet de certains bâtiments du Machu Picchu. Nous n'avons pas seulement abattu tous les arbres et buissons, nous avons enlevé et brûlé tous les débris, et nous avons même nettoyé la mousse des murs des bâtiments anciens et des roches sculptées. Nous avons fait un effort déterminé pour découvrir tout ce qui avait été caché par la nature au cours des siècles et avons fait de notre mieux pour restaurer les beautés de la résidence préférée des Incas. Nous voulions apprendre tout ce que nous pouvions de tout ce qui restait du grand sanctuaire. Nous étions impatients d'obtenir des photographies qui donneraient une idée de l'art et de l'architecture remarquables des structures de granit blanc, même si cela impliquait un énorme travail minutieux.

La forêt tropicale a exercé une influence incontestée depuis très longtemps. Au cours de notre défrichement, nous avons trouvé des arbres massifs, de 2 pieds d'épaisseur, perchés sur les pignons de petites maisons magnifiquement construites. Ce n'était pas la partie la moins difficile de notre travail que

d'abattre et de dégager de tels arbres sans endommager gravement les vieux murs.

Nous avons eu la chance d'avoir pour assistant principal le lieutenant Sotomayor, officier de la gendarmerie péruvienne. Sa connaissance de la langue quichua nous fut d'une grande aide dans nos relations avec les Indiens, dont la plupart ne parlaient pas espagnol. Quelques-uns de nos ouvriers étaient venus volontairement avec nous de Cuzco, où ils avaient été employés aux fouilles que nous avions faites dans les environs. D'un autre côté, les Quichuas locaux étaient si réticents à quitter leurs propres villages et à entreprendre un emploi rentable ailleurs qu'il était impossible de trouver suffisamment de main-d'œuvre bénévole, même si nous payions plus que les planteurs voisins et travaillions nos hommes moins d'heures. Nous étions donc obligés de dépendre des chefs de village, les gobernadors , dont chacun, agissant sous les ordres du préfet, nous fournissait de temps en temps dix ou une douzaine d'hommes pendant une quinzaine.

Nous avons jugé nécessaire de nous conformer aux usages du pays et de fournir à chaque ouvrier, dès le matin, une poignée de feuilles de coca vertes séchées. C'était suffisant pour quatre livres. La chique des feuilles de coca, soigneusement et délibérément préparée en mâchant les feuilles une par une, était généralement laissée dans la bouche pendant deux heures. Faire la chique occupait les dix premières minutes de la « journée de travail », une récréation de dix minutes au milieu de la matinée, la première période de l'après-midi « de travail » et une récréation vers trois heures. L'employeur qui ne fournit pas à ses ouvriers Quichua la ration quotidienne de feuilles de coca aura probablement du mal à recruter des travailleurs volontaires et aura beaucoup de mal à obtenir des efforts joyeux de la part de ses conscrits.

Nous avons offert de petits cadeaux aux Indiens le jour de la paye, le samedi. Il s'agissait de perles, de miroirs ou d'autres

bibelots soigneusement sélectionnés dans l'un des magasins de M. Woolworth à New Haven. Les miroirs étaient particulièrement demandés et semblaient donner la plus grande satisfaction. Néanmoins, seuls quelques bénévoles sont retournés au travail semaine après semaine. Une petite poignée travaillait régulièrement, mais d'autres s'absentaient pendant plusieurs semaines pour vaquer aux tâches de leur propre petite ferme et revenaient ensuite quinze jours de travail chez nous. Mais la grande majorité ne travaillait que lorsque le gobernador les y obligeait. Parfois nous en avions quarante ou plus ; parfois nous n’en avions qu’une douzaine.

Les Indiens se construisirent de petites huttes près de la source, à proximité des maisons occupées par Richarte et Alvarez. Nous avons planté nos tentes sur l'une des grandes terrasses non loin des remparts de la ville et offrant une vue magnifique sur le canyon d'Urubamba.

Le lieutenant Sotomayor prit personnellement en charge les Indiens qui étaient occupés à abattre la forêt, à enlever et à brûler les détritus. Personne n'aurait pu être plus efficace ou plus persistant. Mais la jungle s'est développée si rapidement que nous avons dû couper les buissons et les bambous trois fois en quatre mois. Le découpage final, réalisé en dix jours par une bande de trente à quarante Indiens se déplaçant rapidement avec des machettes tranchantes, précédait et accompagnait immédiatement le travail photographique intensif de fin de saison. Quelques-unes des cinq cents photos que j'ai prises alors sont incluses dans ce volume. Ils sont tous conservés dans les bibliothèques de l’Université de Yale, de la National Geographic Society et de la Hispanic Society of America.

Les vastes défrichements que nous avons pu réaliser à cette époque et l'exploration ultérieure de la région, ainsi que les défrichements effectués ces dernières années par diverses équipes archéologiques nous permettent aujourd'hui d'être sûrs

qu'il s'agissait bien de la plus grande ville de la province. en plus d'être un important sanctuaire inca.

CHAPITRE NEUF

VILCAPAMPA LE VIEUX

Les ruines de ce que nous croyons aujourd'hui être la cité perdue de Vilcapampa la Vieille, perchée au sommet d'une étroite crête située sous le sommet du Machu Picchu, sont appelées les ruines du Machu Picchu parce que lorsque nous les avons trouvées, personne ne savait quoi d'autre. appelle les. Et ce nom a été accepté et continuera à être utilisé même si personne ne conteste aujourd'hui qu'il s'agit du site de l'ancienne Vilcapampa.

Le sanctuaire a été perdu pendant des siècles car cette crête se trouve dans le coin le plus inaccessible de la partie la plus inaccessible des Andes centrales. Aucune partie des hauts plateaux du Pérou n'est mieux défendue par des remparts naturels – un canyon prodigieux dont la roche est en granit et

dont les précipices atteignent souvent 1 000 pieds de pente, présentant des difficultés qui découragent les alpinistes modernes les plus ambitieux. Pourtant, ici, dans une partie reculée du canyon, sur cette crête étroite flanquée d'énormes précipices, un peuple hautement civilisé, artistique, inventif, bien organisé et capable d'efforts soutenus, s'est construit à un moment donné dans un passé lointain un sanctuaire. pour le culte du soleil.

Comme ils ne disposaient d'aucun outil en fer ou en acier – seulement des marteaux en pierre et de petits pieds-de-biche en bronze – sa construction a dû coûter des générations, voire des siècles, d'efforts. Pour empêcher leurs ennemis ou visiteurs indésirables d'atteindre leurs sanctuaires et temples, ils comptaient d'abord sur les rapides de l'Urubamba, dangereux même pendant la saison sèche et absolument infranchissables pendant au moins la moitié de l'année. Sur trois côtés, c'était leur ligne de défense extérieure. Sur le quatrième côté, le massif du Machu Picchu n'est accessible depuis le plateau que par une étroite crête en forme de rasoir de moins de 40 pieds. à travers et flanqué de précipices, où ils construisirent un fort petit fort – de véritables Thermopyles. Personne ne pouvait atteindre l'enceinte sacrée à moins que l'Inca ne le décrète ainsi, comme le frère Marcos et le frère Diego l'ont découvert à leurs dépens.

Non seulement le sanctuaire était protégé contre la pollution des visiteurs occasionnels, mais il était admirablement adapté à des fins militaires en tant que citadelle.

FORTIFICATIONS

Alors que les pentes inférieures du Huayna Picchu sont relativement faciles d'accès pendant la saison sèche, la masse du Huayna Picchu est séparée des ruines par une autre crête en forme de rasoir, infranchissable du côté est et n'ayant qu'un

sentier pour les Indiens au pied sûr du côté est. côté ouest. Ce sentier passe sur plus de cent mètres le long d'une fente horizontale dans un précipice en surplomb de granit à pic. Deux hommes pourraient le défendre contre une armée et c'est la seule route par laquelle on peut atteindre le Machu Picchu depuis Huayna Picchu.

Voilà pour l’approche nord. Les côtés est et ouest de la crête sont suffisamment escarpés pour atteindre 1 500 pieds pour être presque inattaquables. Des pierres auraient facilement pu être lancées sur les envahisseurs de la manière décrite par les conquistadors comme étant la méthode préférée des soldats incas. Si un chemin avait été maintenu de chaque côté, comme c'est le cas aujourd'hui, ces chemins, à leur tour, auraient facilement pu être défendus par une poignée d'hommes. Partout où des brèches dans les précipices permettaient de donner pied aux intrus, ils étaient murés et les défenses naturelles renforcées.

Du côté sud se dressent les falaises escarpées du mont Machu Picchu. Dans les temps anciens, ils étaient flanqués de deux routes incas. La route du côté ouest du pic longeait une autre fente ou faille horizontale face à un magnifique précipice. Des traces sont encore visibles mais des éboulements l'ont détruit. Sur le versant opposé de la montagne, la route inca gravissait la pente abrupte au moyen d'un escalier de pierre et contournait les montagnes par un sentier que seules les chèvres auraient pu suivre facilement. Ces deux routes menaient à la petite crête sur qui étaient les Thermopyles susmentionnés, et qui seuls donnaient accès à la montagne Machu Picchu depuis le plateau et le bord sud du canyon. Tous deux auraient pu être facilement défendus en divers endroits.

Conformément à leur pratique bien connue, nous avons trouvé au sommet des deux sommets voisins du Machu Picchu et du Huayna Picchu les ruines de stations de signalisation incas, à partir desquelles il était possible d'envoyer et de

recevoir des messages à travers les montagnes. L'arrivée de visiteurs indésirables ou même l'approche lointaine d'un ennemi aurait pu être aperçue et immédiatement communiquée à la ville. Celui au sommet du Machu Picchu était forcément le plus important. Aucune peine n'a été épargnée pour le rendre sûr et pratique. Sa construction a nécessité une grande habileté et un courage extraordinaire. Il est situé au sommet de l'un des précipices les plus spectaculaires des Andes. Si l'un des ouvriers qui ont construit le mur de soutènement tout au bord de la station de signalisation a glissé, il a dû tomber de 3 000 pieds avant de heurter une partie de la falaise suffisamment large pour arrêter son corps. Cela ne me dérange pas d'admettre que lorsque j'en ai pris des photos, non seulement j'étais allongé à plat ventre, mais j'avais deux fidèles Indiens accrochés à mes jambes. C'était vraiment une hauteur vertigineuse. Mais imaginez construire un mur dessus !

Le sanctuaire de Vilcapampa était considéré comme si sacré qu'en plus des défenses extérieures et des précipices renforcés qui protégeaient la ville contre les ennemis, deux murs furent construits pour empêcher l'entrée des visiteurs ou des ouvriers autorisés à franchir la montagne des Thermopyles. Du côté sud de la ville se trouvent un mur extérieur et un mur intérieur. L'extérieur longe les extrémités d'un magnifique étage de terrasses agricoles. A proximité se trouvent une demi-douzaine de bâtiments qui pourraient avoir été destinés à servir de caserne aux soldats dont le devoir était de protéger la ville du seul côté où elle pouvait être atteinte par les anciennes routes et qui était relativement vulnérable. Il y avait encore une ligne de défense intérieure. À la partie la plus étroite de la crête, juste avant d'atteindre la ville par le sud, un fossé, ou fossé sec, a été creusé, ses côtés recouverts de pierre. Au-dessus, le mur de la ville proprement dite s'étend sur le sommet de la crête et descend de chaque côté jusqu'à atteindre des falaises abruptes qui rendent le mur inutile.

Tout en haut de la crête, le mur était percé d'une grande porte construite en blocs de pierre massifs. La porte elle-même, probablement un écran de grosses bûches attachées ensemble, pourrait être fixée en haut à une grande pierre angulaire ou à un œillet fermement encastré au-dessus du linteau et sous 6 ou 8 pieds de maçonnerie. Sur les côtés, la porte pouvait être fixée par une grande traverse dont les extrémités étaient liées à de puissantes barres de pierre, des cylindres de pierre, solidement ancrés dans des trous prévus à cet effet dans les montants de la porte. Une telle porte aurait bien sûr pu être défoncée par une force attaquante utilisant une grosse bûche comme bélier. Pour éviter cette éventualité, l'ingénieur qui a construit les fortifications a fait avancer un saillant du mur à angle droit par rapport à la porte. De cette manière, les défenseurs debout au sommet du saillant auraient pu faire pleuvoir un feu latéral de pierres et de rochers sur les forces qui tentaient d'abattre la porte.

Les murs de la ville étaient trop hauts pour être escaladés facilement. En effet, une force d'attaque qui aurait eu la chance de vaincre toutes les défenses naturelles de cette puissante place forte et de contourner les défenseurs des nombreux cols de type Thermopyles se serait trouvée dans une très mauvaise situation en s'élançant le long des terrasses vers la côte. fortifications intérieures. Au bout des terrasses, ils auraient dû sauter dans les douves sèches et escalader son côté le plus éloigné ainsi que l'enceinte de la ville, constamment soumis à une pluie de pierres provenant des frondes des défenseurs. Il est difficile d'imaginer qu'une force d'attaque aurait pu être suffisamment importante pour vaincre une défense vigoureuse, même si la ville n'était tenue que par quelques dizaines de soldats déterminés. Bien entendu, les murs servaient également en temps de paix à empêcher les intrus de pénétrer dans l’enceinte sacrée du sanctuaire. Dans les aclla-huasi , ou maisons des Femmes Élues du Soleil, aucun homme n'était

autorisé à entrer, à l'exception de l'empereur, de ses fils, des nobles incas et des prêtres.

La porte de la ville montre des traces de réparation. Le sommet de l'étroite crête est à cet endroit occupé par un gros rocher de granit, qui a été intégré aux fortifications, ou plutôt les murs ont été renforcés en étant utilisé comme élément. De ce fait, le poteau extérieur de l'entrée massive repose sur un terrasse artificielle. Cette terrasse s'est tassée de quelques centimètres, en raison de l'érosion du flanc escarpé de la colline. En conséquence, le mur a été projeté hors de la perpendiculaire et a commencé à détruire la belle vieille porte. Il ne faudra pas longtemps pour que le grand linteau tombe et entraîne avec lui la partie réparée du mur qui se superpose au-dessus. En regardant l'entrée de la citadelle, on a clairement l'impression qu'elle a été réparée assez rapidement, bien après sa construction originale, probablement par Manco II.

ESCALIER

L'espace était limité et les maisons étaient serrées les unes contre les autres, mais un vaste système de rues étroites et d'escaliers creusés dans la roche rendait relativement facile l'intercommunication à l'intérieur des murs de la ville. En fait, la caractéristique la plus remarquable du Machu Picchu est peut-être la quantité d'escaliers, il y en a plus d'une centaine, grands et petits, dans ses limites. Certains d'entre eux, certes, n'ont que trois ou quatre marches, tandis que d'autres en ont jusqu'à cent cinquante. Dans plusieurs cas, la volée entière de six, huit ou même dix marches a été taillée dans un seul rocher. Les escaliers qui relient les différentes terrasses agricoles suivent la pente naturelle de la colline, même là où elle est si raide qu'elle ressemble plus à une échelle qu'à un escalier. À plusieurs endroits, un petit terrain de jardin était niché dans une terrasse de moins de 8 pieds carrés derrière et au-dessus

d'une maison d'habitation. Afin de rendre accessibles de petites terrasses de jardin comme celles-ci, les Incas construisaient des escaliers fantastiques à peine assez larges pour permettre le passage d'un garçon. Cependant, dans la ville, et particulièrement dans les rues ou ruelles étroites, les escaliers étaient construits sur un niveau confortable.

L'escalier ou la volée de marches en tant que motif ornemental ou cérémonial dans l'architecture inca ne semble pas être présent ici, bien qu'il puisse très bien provenir de cette localité. Dans les ruines d'une porte monolithique à Tiahuanaco, en Bolivie, dans un rocher curieusement sculpté à Concacha, près d'Abancay, au Pérou, et sur le célèbre rocher sculpté appelé Kkenko, près de Cuzco, se trouvent de petits vols d'escaliers qui ont été sculptés à des fins cérémonielles ou ornementales et qui, à perte de vue, ne servent à rien d'utile. Les escaliers du Machu Picchu, en revanche, à une exception près, semblent tous disponibles pour atteindre des endroits autrement difficiles d'accès. Même s'ils sont plus nombreux que ce qui était absolument nécessaire, aucun d'entre eux ne semble inutile, même aujourd'hui. L'escalier le plus long, que l'on peut décrire à juste titre comme l'artère principale de la ville, commence au sommet de la crête, à la terrasse par laquelle la route entre dans les murs, et, divisant grossièrement la ville en deux parties, descend jusqu'en bas. aux falaises infranchissables du versant nord-est.

L'artère centrale du cœur de la ville était constituée en partie par cet escalier en granit de cent cinquante marches, et était le siège des principaux ouvrages hydrauliques.

APPROVISIONNEMENT EN EAU

Comme d'habitude, les Incas se sont efforcés de faire tout leur possible pour fournir de l'eau en quantité suffisante.

Il y a plusieurs sources sur le flanc de la montagne Machu Picchu, à moins d’un kilomètre du cœur de la ville. Le petit azéquia , ou conduit, qui apportait l'eau des sources, peut encore être suivi le long du flanc de la montagne sur une distance considérable. Il a été en partie détruit par des glissements de terrain, mais on peut le voir là où il longe l'une des principales terrasses agricoles, traverse les douves sèches sur un mince aqueduc en pierre, passe sous les murs de la ville dans une rainure de moins de 6 pouces de large et est emporté. une des terrasses de la première de la série de fontaines ou petits bassins en pierre qui sont situés près de l'escalier principal. Les quatre premiers sont au sud de l'escalier. Vers le quatrième, l'escalier est divisé en deux volées. À ce stade commence une série de douze. L' azéquia s'étend vers le sud depuis la dernière fontaine et se jette dans les douves.

Les bassins de l'Escalier des Fontaines sont généralement taillés dans un seul bloc de granit posé au ras du sol de la petite enceinte dans laquelle les femmes venaient remplir leurs bocaux à col étroit. Souvent, une ou deux petites niches étaient aménagées dans les parois latérales de l'enceinte, comme étagère pour une tasse ou éventuellement pour les bouchons des bouteilles, faits de fibres ou de touffes d'herbe torsadées. Parfois, une petite lèvre était taillée dans la pierre à l'extrémité du conduit de manière à former un petit bec, permettant ainsi à l'eau de s'écouler hors du mur du fond de la fontaine. Dans d'autres cas, l'eau passe généralement par l'orifice étroit avec une force suffisante pour atteindre l'ouverture du pot sans qu'il soit nécessaire que le porteur plonge l'eau du bassin. En période de pénurie d'eau, cependant, nous pouvons être sûrs que cette dernière méthode a été suivie, et que la raison pour laquelle les seize bassins n'étaient pas seulement destinés à permettre de remplir plusieurs jarres à la fois, mais aussi à empêcher le liquide trop précieux de couler. s'échapper. L' azéquia est plus

étroite que toutes celles que j'ai vues ailleurs, mesurant généralement moins de 4 pouces de largeur.

Les bassins en pierre mesurent environ 30 pouces de long sur 18 pouces de large et de 5 à 6 pouces de profondeur. À certains endroits, le bassin et tout le sol de l'enceinte de la fontaine sont constitués d'une seule plaque de granit. Parfois, des trous étaient percés dans un coin du bassin pour permettre à l'eau de s'écouler à travers des conduits souterrains soigneusement creusés jusqu'au bassin suivant en contrebas. En cas de nécessité, ces trous auraient pu facilement être bouchés pour permettre au bassin de se remplir. Les conduits passent tantôt sous l'escalier, tantôt sur le côté. Il est peut-être intéressant de noter que les Péruviens modernes appellent ces fontaines baos , bains, mais il ne me semble pas probable qu'elles aient été utilisées à cet effet. En raison de l'air raréfié, du froid et du rayonnement rapide, même les Anglo-Saxons ne se baignent pas fréquemment dans les hauts plateaux péruviens, et les Indiens des montagnes d'aujourd'hui ne se baignent jamais. Il est donc peu probable que les constructeurs du Machu Picchu aient utilisé ces bassins à cette fin. En revanche, les Incas aimaient faciliter le travail des porteurs d'eau et leur fournir des fontaines joliment construites.

L'une des raisons pour lesquelles le Machu Picchu a été abandonné comme lieu de résidence était peut-être la difficulté d'obtenir suffisamment d'eau. Pendant la saison sèche, les petites sources fournissaient à peine assez d'eau pour pour cuisiner et boire pour les quarante ou cinquante ouvriers indiens et pour nous-mêmes. Dans les premiers temps, lorsque le flanc de la montagne était boisé, les sources produisaient sans doute mieux ; mais avec la déforestation qui a suivi l'occupation continue et les glissements de terrain qui en ont résulté et l'érosion accrue du sol superficiel, les sources ont dû parfois donner si peu d'eau qu'elles ont obligé les citadins à

transporter l'eau dans de grandes jarres sur leur dos sur des distances considérables.

Il est significatif que les tessons trouvés près de la porte de la ville représentent quarante et un récipients de rafraîchissement liquide, contre seulement quatre marmites, neuf louches et pas un seul plat de nourriture. Evidemment les distributeurs de chicha étaient postés ici. Les résultats sont d'autant plus frappants que ceux du quart sud-est, où l'on a trouvé presque autant de plats de nourriture que de cruches.

PARCELLES DE JARDIN

Le plus grand espace plat dans les limites de la ville se trouve dans une rigole dans la partie la plus large de la crête. Celui-ci était soigneusement nivelé et aménagé en terrasses et, au moment de notre visite, il avait été récemment cultivé par Richarte et ses amis. En fait, il faudrait parcourir de nombreux kilomètres dans le canyon de l'Urubamba pour trouver une « pampa » aussi grande, à une altitude qui ne soit pas inférieure à 7 000 pieds, ni supérieure à 10 000 pieds. En d’autres termes, cette petite pampa offrait une opportunité inhabituelle à un peuple habitué à cultiver les cultures qui prospéraient à Yucay et à Ollantaytambo. Le fait qu'il leur était possible de recouvrir également le flanc de la colline adjacente de terrasses artificielles qui augmenteraient le potentiel de la région en tant que producteur alimentaire a sans doute été un facteur aussi important dans le choix de ce site que la facilité avec laquelle il pouvait être réalisé. en une puissante citadelle ou un sanctuaire très sacré. L'un des escaliers les plus soigneusement construits mène directement des principaux temples à la petite pampa elle-même. C'était peut-être la pampa où poussait l' arbre huilca – la huilca-pampa .

Il n'y a qu'une seule porte de ville. Le côté nord, ou côté Huayna Picchu, n'était pas défendu par un mur transversal

mais par des murs hauts et étroits. des terrasses construites sur de petites corniches qui autrement permettraient de prendre pied sur les précipices. Près de ces terrasses se trouve une large selle reliant le Machu Picchu à une colline conique qui fait partie d'une crête menant aux hauteurs escarpées du Huayna Picchu. Au sud de la selle, autrefois recouverte d'une forêt dense, se trouve un amphithéâtre grossier. Elle avait été aménagée en terrasses et comporte cinq ou six niveaux différents, récemment utilisés pour les petites plantations des Indiens. Il se pourrait très bien qu'il s'agisse d'un jardin spécial destiné à la récolte de nourriture pour les dirigeants. À la surface du sol, parmi les tiges de maïs, les vignes de citrouilles et les parcelles d'oignons, nous avons trouvé quelques morceaux de poterie.

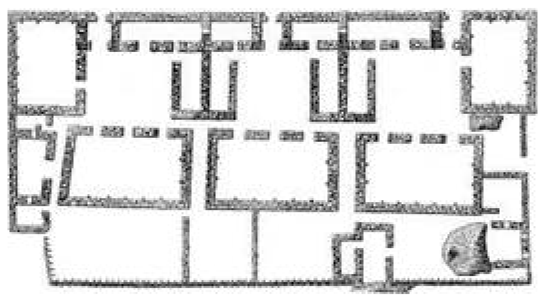
GROUPES DE CLAN

Sur l'amphithéâtre du côté est se trouvent vingt maisons. Quatre d'entre eux semblent avoir comporté des fenêtres. Deux d'entre elles ont chacune trois fenêtres, la troisième semble n'en contenir qu'une, tandis que la quatrième est tellement en ruine qu'il est difficile de dire si elle en a deux ou trois. Les maisons de ce côté est de l'amphithéâtre sont presque toutes construites en pierre posée dans l'argile et seulement grossièrement finies. Dans l'angle nord-est se trouvent deux terrasses très différentes des autres, les pierres sont beaucoup plus grandes et irrégulières. La plupart des maisons sont construites en pierres assez petites et de taille presque uniforme.

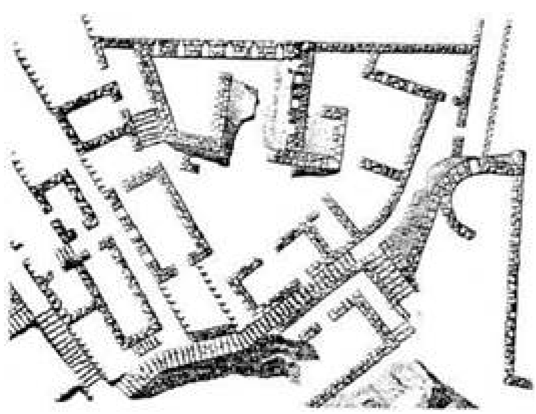
Les terrasses sont construites tantôt en grosses pierres, tantôt en petites. Aucune de ces constructions n'aurait pris beaucoup de temps. Cela aurait très bien pu être le fait des forces de Manco après qu'il eut déplacé la capitale religieuse de son royaume de Cuzco vers cet ancien temple du soleil. Du côté est de la ville antique, il y a peu de temples, voire aucun, mais

de nombreuses maisons d'habitation et groupes claniques bien construits.

Un seul groupe de maisons, celui situé près de l'extrémité sud, semble avoir été construit avec un soin particulier ; en cela, les pierres sont assemblées sans argile et les murs sont dans un bel état de conservation. Un grand groupe de maisons ici a trois entrées, c'est pourquoi nous l'avons appelé le groupe à trois portes. Lors de nos fouilles, nous avons trouvé devant lui un tas d'ordures qui, avec ce que nous avons ramassé à l'intérieur, il y avait des morceaux de cent quinze pots. Il a dû être occupé depuis longtemps.



Plan du groupe à trois portes .



Plan de groupe de niches insolites .

Chacun des complexes diffère des autres soit par la disposition de ses bâtiments, soit par quelque trait distinctif de

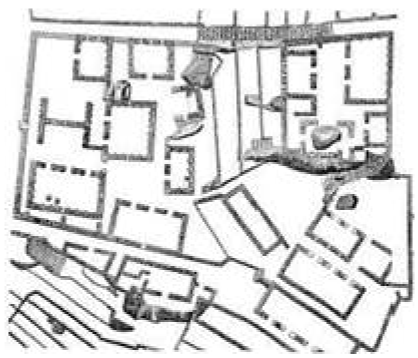
son architecture. L'un d'eux se caractérise par des niches très inhabituelles . Dans l'une de ses maisons, il y a deux niches assez grandes pour permettez à un Indien de s'y tenir, et dans le mur du fond de chaque niche se trouve une petite fenêtre à la hauteur du visage d'un Indien. Le sanctuaire de ce groupe a été construit sur un rocher pittoresque, les parois latérales du temple étant encastrées dans la surface inclinée du rocher d'une manière très extraordinaire. Cela a été fait avec une telle habileté qu’il a empêché tout glissement pendant des siècles. Au sommet du rocher, la plate-forme de pierre habituelle a été creusée. Au-dessus se trouvaient trois niches suffisamment grandes chacune pour recevoir une momie péruvienne recroquevillée. Il était d'usage, lors de la momification d'un corps, de remonter les genoux jusqu'au menton afin que la momie prenne le moins de place possible. Les momies avaient des emballages multiples et ressemblaient à de petits barils, l'emballage final étant dans certains cas constitué de mètres et de mètres de corde tressée. Chacune de ces trois niches était suffisamment grande pour recevoir un tel paquet et était munie d'une barre de retenue en pierre pour que la momie puisse y être attachée, ou des bâtons tabous auraient pu être attachés devant chaque niche pour parer à toute interférence avec le Momie. Chaque niche avait à son tour trois petites niches, une sur le mur du fond et une sur chacun des murs latéraux. Les petites niches étaient probablement destinées à la réception d'offrandes, d'objets présumés de valeur et d'intérêt pour les défunts. Une longue plate-forme de pierre creusée dans la roche juste au-dessous des niches était probablement destinée à recevoir des offrandes de nourriture et de boisson ; ou les momies peuvent avoir été placées là pour sécher au soleil. On dit que les Incas n’utilisaient pas de conservateurs comme le faisaient les Égyptiens mais comptaient sur la puissance du soleil tropical pour sécher la chair après avoir retiré les

viscères. Les momies devaient être fréquemment séchées au soleil.

Un autre groupe clanique se caractérisait par une taille de pierre particulièrement ingénieuse. Ici, les barres d'appui de la porte principale étaient elles-mêmes taillées dans le cœur de solides pierres de taille de granit. Le sommet de la cale-barre était placé dans une dépression en forme de soucoupe dans un élément de l'assise suivante au-dessus, mais la base de la cale-barre faisait partie de la pierre de taille dans laquelle elle était taillée. L'accès à la cale-barre a été obtenu en découpant un trou carré au centre de la face de la pierre de taille. Ce n'était sûrement pas seulement un tailleur de pierre ingénieux, mais un tailleur de pierre patient et dévoué qui aurait pris la peine de réaliser un dispositif aussi soigné pour assurer la sécurité artistique. permanence dans les cales de son complexe. Il a probablement utilisé des ciseaux en bronze pour creuser le trou profond dans la pierre de taille.

Les fouilles effectuées dans la maison principale de ce groupe ont livré des morceaux de huit pots et ont mis au jour les sommets de deux rochers de granit qui, à l'origine, dépassaient du niveau du sol. Ces rochers avaient été sculptés pour former des mortiers ou des meules permanentes et incassables, où le maïs pouvait être broyé et des pommes de terre congelées écrasées sous les mullers à face lisse, ou pierres à bascule, utilisées dans toutes les Andes centrales depuis des temps immémoriaux. Près des mortiers, nous avons en fait trouvé un des anciens broyeurs qui avaient été secoués ici il y a des siècles. L'épouse du chef de ce groupe devait jouir d'un sentiment de supériorité sur ses voisins qui, pour préparer leur farine de maïs, ne disposaient pas de telles commodités permanentes dans leurs cuisines. Ce groupe contient également plusieurs bancs en pierre. Une maison avait un canapé en pierre, construit dans un coin, comme si quelqu'un ici préférait ne pas toujours dormir et s'asseoir par terre.

Dans cet ensemble se trouve le seul exemple dans la ville d'un grand bâtiment à pignon divisé en deux travées par un mur mitoyen s'élevant jusqu'au sommet, percé de trois fenêtres. Ce type, si rare ici, est assez courant à Choqquequirau et Ollantaytambo. Il s’agit probablement d’une évolution très tardive dans l’art de bâtir. Sur les murs intérieurs plus rugueux de certaines maisons de cette enceinte, nous avons trouvé des surfaces encore recouvertes d'argile rougeâtre. C'était une de ces maisons qui avait été choisie il y a quelques années par Richarte ou un de ses amis comme une bonne structure à réparer et à couvrir pour être utilisée, mais qui fut abandonnée parce qu'elle était trop éloignée de l'eau.



Plan du groupe Ingenuity et du groupe de jardins privés .

L'un des escaliers de ce groupe est fantastiquement coincé entre deux énormes rochers de granit si rapprochés qu'il aurait été impossible à un gros homme de l'emprunter. Dans une autre volée, non seulement les marches de l'escalier mais aussi les balustrades ont été découpées dans un seul rebord. Considérant que les seuls outils disponibles pour un travail de ce genre étaient des pavés ou des cailloux de diorite que l'on pouvait trouver dans le lit des rapides rugissants à 2 000 pieds plus bas, cela a dû prendre beaucoup, très longtemps et beaucoup de temps à quelqu'un. effort pour tailler ces marches dans la roche

vivante. Son travail a atteint quelque chose d'aussi proche de l'immortalité que tout ce qui est fait par les mains de l'homme.

Les murs des bâtiments d'un groupe voisin sont constitués de pierres très grossièrement équarries posées dans l'argile en assises irrégulières, mais la terrasse sur laquelle ils ont été construits est recouverte de pierres de taille inhabituellement grandes et joliment jointes, probablement l'œuvre d'une période antérieure. Avant la construction du mur le plus récent, un petit conduit avait été creusé dans la partie supérieure de l'un des beaux blocs anciens du mur de soutènement afin de permettre à la cour de cet complexe d'être correctement drainée.

Les structures les plus belles et les plus intéressantes se trouvent du côté ouest de la ville. En commençant par l'angle nord-ouest, après avoir gravi une série de terrasses, on arrive à un endroit au sommet d'une colline qui offre une vue magnifique dans toutes les directions, incluant non seulement la ville elle-même et les terrasses cultivées, mais aussi le Grand Canyon du Urubamba. Je ne connais aucun endroit au Pérou qui offre une perspective plus inspirante. De nombreuses montagnes sont couvertes d'une végétation tropicale dense de haut en bas ; d'autres sont nus, à l'exception de rares pâturages ; tandis que d'autres encore sont constitués de précipices de granit. Par temps clair, les sommets enneigés peuvent être vus à l'est et à l'ouest, les plus beaux étant ceux de Salcantay et de Soray, qui sont bien visibles depuis la basse vallée de Cuzco.

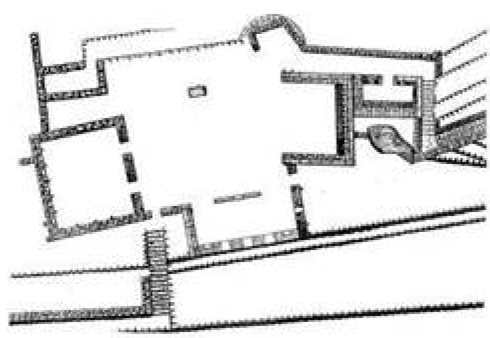
Au sommet de cette petite colline, d'où l'on aperçoit le pont de San Miguel à deux mille pieds plus bas, on a construit un beau petit temple près d'un bel intihuatana , ou pierre de cadran solaire, « le lieu auquel le soleil était attaché », tel car il constituait une partie importante de tous les temples du soleil. Des restes de pierres similaires peuvent être vus à Cuzco, Pisac et Ollantaytambo. Le sommet d'un rocher a été partiellement coupé, laissant près du centre un pilier carré vertical. La

hauteur du pilier est d'un peu plus d'un demi-mètre, ce qui en fait la pierre intihuatana la plus haute trouvée au Pérou. Le sommet présente de légers signes de fracture, mais rien n'indique que cela se soit produit ces dernières années. Squier a signalé un intihuatana à Ollantaytambo d'à peu près la même hauteur que celui détruit par les Espagnols. Il semble que ce soit un fait généralement admis que les prêtres espagnols prenaient soin de faire tomber le sommet des pierres d'Intihuatana partout où elles se trouvaient. Le fait que celui-ci soit intact ajoute pratiquement une preuve supplémentaire de l'incapacité des forces ecclésiastiques du vice-roi de Tolède à atteindre ce site ou même à savoir où il se trouve.

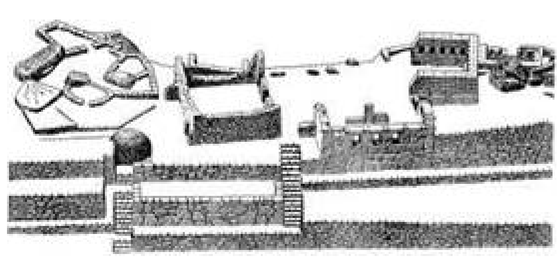
Près de ce rocher intéressant et mystérieux se trouvent les ruines de deux jolies maisons construites, comme le reste, en blocs de granit blanc aussi joliment équarris qu'on pourrait le faire sans l'emploi d'instruments de précision inconnus des constructeurs, assemblés absolument sans argile et portant les marques d’une extrême attention aux détails. Ces deux petites maisons sont marquées par un élément curieux. Comme prévu à l'origine, ils avaient de belles portes d'extrémité, bien qu'étroites ; puis les portes ont été remplies jusqu'aux deux tiers de la hauteur d'origine, ne laissant que des fenêtres. La maison la mieux conservée contient deux belles niches et deux fenêtres. Les deux maisons semblent avoir à l'origine un étage et demi de haut avec des pignons. Ils ont également une caractéristique particulière commune à un certain nombre de maisons ici au Machu Picchu dans la mesure où, alors que la partie principale du mur est en pierre posée sans mortier, les pignons au-dessus sont constitués de blocs beaucoup plus grossiers, non soigneusement assemblés mais posés en argile. et éventuellement enduit.

L'extrémité sud de cette colline a été arrondie et grossièrement recouverte de pierres, dont l'une des plus grosses a été curieusement sculpté de manière à laisser une patte

percée d'un trou vertical. Il s'agissait peut-être d'un poteau affichant une bannière. Les terrasses en dessous et autour du sommet de la colline sont en pierre brute, presque plates et posées en argile. Côté sud, treize terrasses descendent jusqu'au bord du précipice. La colline elle-même est en partie composée d'énormes blocs de granit irréguliers. Dans de nombreux endroits où ils surplombent, ils ont été soutenus par des murs en pierre, ce qui laisse supposer qu'il pourrait y avoir des tombes à l'intérieur. Les fouilleurs antérieurs avaient été conduits à la même conclusion et, autant que je puisse en juger, avaient rencontré les mêmes résultats, à savoir que il n'y avait rien d'autre derrière les murs que de la terre et que les murs avaient été construits principalement pour donner un aspect fini aux gros rochers. Nos fouilles sur cette colline ont donné de très mauvais résultats. Il était probablement utilisé uniquement pour les services les plus solennels liés à l'attachement du soleil à l' intihuatana . La tradition attribue à ce culte la récitation d'oraisons poétiques.



Plan de la Place Sacrée .



Vue à vol d'oiseau de la place sacrée et de Snake Rock .

LA PLACE SACREE

En quittant le sommet de la colline et en se dirigeant vers le sud, on descend plusieurs volées d'escaliers en pierre et on s'approche d'un petit espace aplati que nous avons appelé, faute d'un meilleur nom, la Place Sacrée, parce que de deux côtés se trouvent les plus grands temples. Avant de l'atteindre, on croise sur la gauche un rocher très singulier en forme de bénitier géant. Menant au sommet se trouvent sept marches creusées dans le granit mou et en désintégration, et du haut, on peut avoir une vue charmante. Des pierres ont également été installées au sommet du rocher de manière à former une petite plate-forme sur laquelle trois ou quatre personnes pourraient se tenir debout et saluer le soleil levant.

Au nord de ce rocher et en dessous se trouvent les murs d'une petite maison, d'environ 10 pieds sur 15 pieds de diamètre, construite dans le meilleur travail du plus beau style inca, c'est-à-dire avec des blocs de granit blanc soigneusement découpés et sélectionnés, dont beaucoup de eux apparemment rectangulaires. Certains des plus grands sont remarquablement polygonaux, mais tous sont assemblés sans ciment. L'assise inférieure est constituée de pierres de taille fines particulièrement grandes, d'environ 4 pieds de longueur et 2 pieds de hauteur ; les étages supérieurs sont plus petits mais tous sont symétriques. À gauche de la porte, lorsqu'on entre dans cette maison, se trouve un seul bloc gigantesque taillé de manière à former toute la moitié inférieure de cette partie du mur de façade. Non seulement les parties inférieures de deux des niches dont cette maison est bordée ont été taillées dans cette pierre, mais dans un esprit d'ingéniosité ou de jeu presque bizarre, les constructeurs ont sculpté une partie du coin de la pièce elle-même dans ce bloc extraordinaire, de sorte que il ne

constitue même qu'une toute petite partie de l'un des murs d'extrémité. Dans le palais de l'Inca Rocca à Cuzco se trouve une pierre rendue célèbre par les premiers écrivains espagnols car elle avait quatorze angles. Les visiteurs le regardent toujours. Cette pierre a trente-deux angles !

Le petit bâtiment présente une autre caractéristique inhabituelle : un long banc ou canapé en pierre s'étendant sur toute la longueur de la maison, en face de la porte. Il est constitué de pierres de taille magnifiquement taillées.

Cette maison jouxte le temple principal, déjà décrit. Quand je l'ai vu pour la première fois, j'étais enclin à croire qu'il s'agissait de la maison du Grand Prêtre, mais une étude plus approfondie m'amène à penser qu'il s'agissait d'un mausolée royal et que le banc ou le canapé était destiné aux momies des empereurs incas. Il est certain que rien n'a été épargné pour faire de cette petite structure un joyau de maçonnerie. Le bâtiment est bordé de niches si semblables que l’œil peut à peine déceler une différence de forme ou de taille. Dans le choix des pierres de taille, dans la finition des blocs, dans les proportions de la pièce et dans le soin artistique avec lequel elle a été construite, elle compte parmi les plus belles constructions anciennes. D'autres peuvent l'égaler en beauté, mais je n'en connais aucun qui la surpasse. Cela prouve abondamment qu’ici, au Machu Picchu, se trouvait l’un des plus beaux sanctuaires jamais construits par les Incas ou par tout autre Américain préhistorique !

Le Sanctuaire du Soleil de Cuzco, en plus de contenir le maître-autel et ses dépendances, abritait les momies des empereurs morts de la lignée inca. Selon Juan de Betanzos, qui vivait à Cuzco en 1550, juste après la conquête du Pérou, les momies étaient assises sur des bancs en bois magnifiquement sculptés. Il dit que l'Inca Pachacutec y disposa les empereurs morts en présence de l'image du soleil, mais qu'il fit aussi confectionner de nombreux paquets, autant qu'il y avait eu de

seigneurs qui avaient succédé à Manco Ccapac jusqu'à son père, Inca Viracocha. '.

Il me semble fort possible que certaines des momies qui étaient représentées dans le Temple du Soleil à Cuzco par des « paquets » aient été réellement conservées au Machu Picchu.

Le Grand Prêtre était presque toujours un oncle ou un frère de l'empereur régnant. Sous lui se trouvaient deux classes de prêtres, ceux qui accomplissaient les rites les plus solennels étant toujours des Incas par le sang, et ceux qui officiaient dans les cérémonies les moins importantes étant des Incas par privilège, c'est-à-dire membres des familles de nobles puissants que l'Inca désirait honorer. .

Il est significatif que ce petit bijou d'édifice se trouve au pied de l'escalier qui monte à l' intihuatana et jouxte en réalité le temple principal. La religion d'État des Incas, le culte du Soleil, était liée aux destinées et à l'administration de l'empire dans la plus étroite intimité.

Les prêtres du soleil étaient, bien sûr, les plus favorisés et il n'est pas surprenant de trouver le bel escalier de pierre qui mène à l' intihuatana le plus soigneusement construit de tous ceux du Machu Picchu. Les marches mesurent environ 4 pieds de large, mais chacune d'elles était constituée d'un seul bloc de granit. Il y a un parapet bas de chaque côté de cet escalier. Au nord du mausolée royal ou de la maison du grand prêtre, s'étend une promenade et une balustrade surplombant la magnifique vallée et la rivière située à 2 000 pieds immédiatement en contrebas.

Inséré dans la « maison du prêtre » et évidemment construit en même temps – car l'une des pierres inférieures fait partie des deux édifices – se trouve le Temple Principal, qui m'avait fasciné lorsque je l'avais vu pour la première fois.

Tout son mur est semble s'être affaissé de près d'un pied, emportant avec lui une partie du mur nord. Il n’est pas étrange que ce tassement ait eu lieu, car le mur semble n’avoir qu’une

fondation en terre battue. Cependant, il était si parfaitement assemblé qu'il s'est installé comme une masse sans perturber la disposition des pierres, sauf au coin.

La particularité la plus marquante de ce temple est peut-être que les extrémités des côtés est et ouest ne sont pas perpendiculaires ; ils n'ont pas non plus la pente vers l'intérieur habituelle, caractéristique de presque toutes les anciennes structures péruviennes. En fait, ils forment un angle obtus. La moitié inférieure de l'angle est dans chaque cas le bord de l'élément cyclopéen unique de l'assise la plus basse des murs d'extrémité, qui s'incline vers l'intérieur vers le bas. La moitié supérieure de l'angle est formée des six assises restantes et s'incline vers l'intérieur vers le sommet. La pointe de l'angle contient un trou découpé dans le bloc cyclopéen du rang le plus bas, évidemment destiné à permettre l'admission d'une grande poutre en bois qui s'étendait probablement à travers la façade ouverte jusqu'à la pointe de l'angle à l'avant de l'extrémité opposée.

Ma première impression était qu'un tel journal aurait été utilisé pour soutenir le toit de la structure, mais la finition parfaite de l'assise la plus haute me porte à croire que ce bâtiment n'a jamais eu de toit, mais que ces trous soutenaient les extrémités d'un rondin qui à son tour soutenait un écran ou un rideau du bâtiment. tissu le plus fin, un textile d'une beauté exceptionnelle. Il pouvait être retiré lorsqu'il n'était pas nécessaire. Un tel dispositif aurait permis à l'intérieur du temple d'être constamment exposé au soleil tout en étant caché à la vue de toute personne se trouvant sur la place sacrée. S'il s'agissait du lieu dans lequel les momies des ancêtres défunts étaient amenées à des fins de culte, la présence d'un toit aurait été indésirable et aurait gêné la cérémonie consistant à donner aux momies un confortable bain de soleil.

Aucun effort n'a été épargné pour rendre cette structure unique conforme à tout ce qu'il y avait de meilleur et de plus

solide dans l'architecture des Incas. Ses bâtisseurs avaient un remarquable sens de la symétrie. Ils correspondaient niche par niche et correspondaient presque bloc par bloc. Aucun bâtiment au Pérou ne donne une plus belle impression du haut niveau d'art et d'architecture atteint par les anciens peuples des Andes. Bien qu'il n'y ait aucune sculpture nulle part dans le temple, les côtés du plus grand bloc cyclopéen ont été taillés de manière à donner l'effet agréable de trois niveaux de pierres, suivant plus ou moins les lignes des rangées régulières de pierres de taille. La grande pierre d'autel à l'arrière présente deux pattes en saillie à la base. Ils ne sont pas identiques, ne sont pas placés symétriquement et peuvent être simplement des projections laissées pour aider les constructeurs à mettre l'énorme bloc à sa place. Il doit peser au moins dix tonnes.

Sur le côté ouest de la place se trouve un bastion semi-circulaire d'environ 10 pieds de diamètre et 8 pieds de haut. Elle domine la vallée de l'Urubamba et constitue la plus haute d'une volée de belles terrasses qui s'étendent jusqu'au bord des falaises. Le bastion est constitué de gros blocs de granit taillés pour former un demi-cercle presque parfait. Ce type de taille de pierre remarquable est une autre preuve de la très grande ancienneté de la civilisation inca. Les architectes me disent qu'une telle habileté à construire une tour circulaire gracieuse n'est pas chose facile ni au début de l'histoire de cet art.

Du côté sud de la place se trouve un grand bâtiment rectangulaire, de construction typique de la fin de l'Inca, construite avec de petites pierres grossièrement finies posées en adobe, comportant deux portes et sans fenêtres. Ses murs intérieurs étaient bordés de niches disposées symétriquement, l'ensemble formant évidemment une résidence importante mais dont la construction n'aurait nécessité que quelques semaines ou mois. Il est fort possible qu'il ait été construit après la fuite de Manco de Cuzco, à l'époque où cet ancien sanctuaire devait être agrandi pour recevoir les prêtres et autres

serviteurs du dernier Inca et des femmes élues qui y cherchaient refuge à l'époque de Pizarro.

À l’extrémité opposée et orientale de la place se trouvent les ruines du bâtiment le plus important de tous, le Temple aux Trois Fenêtres.

Les murs de ce temple, comme ceux du Temple Principal, ne sont que sur trois côtés, le quatrième côté étant laissé ouvert sur la Place Sacrée à l'exception d'un unique pilier monolithique destiné à soutenir la charpente avant du bâtiment, un appareil que l’on ne trouve dans aucun autre bâtiment de la ville. Le bâtiment avait un toit à pignon, les pierres à l'extrémité du pignon étant plus grandes que d'habitude mais néanmoins posées en argile au lieu d'être assemblées. Comme dans le Temple Principal, des blocs cyclopéens ont été employés dans l'assise inférieure et les extrémités des murs latéraux forment un angle obtus au lieu d'être perpendiculaires. De même, la pointe de chaque angle comporte une cavité, évidemment destinée ici à permettre l'admission de l'extrémité d'une plaque de toit. Le sommet du pilier monolithique, situé à mi-chemin entre ces deux cavités, était échancré.

Pour construire cette structure, l'architecte a été obligé de construire une fondation pour le mur oriental jusqu'au niveau de la terrasse suivante. Pour ce faire, il a utilisé quatre grosses pierres et a construit un mur qui s'élève de 11 pieds de la terrasse jusqu'au niveau d'un rebord de fenêtre. Le rebord de chaque fenêtre fait partie d'un bloc polygonal cyclopéen. Les murs du temple sont constitués de blocs massifs, certains irréguliers, mais tous en granit blanc bien choisi et magnifiquement travaillé. Le granit aurait pu être extrait à proximité immédiate.

GROUPE DU TEMPLE DU SOLEIL

La plus haute des fontaines se trouve dans un groupe remarquable qui devrait être appelé le Groupe du Temple du Soleil lui-même, car son bâtiment principal présente une ressemblance frappante avec le célèbre Temple du Soleil de Cuzco.

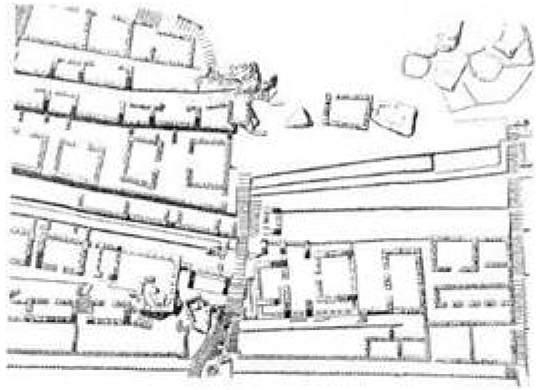
Ce fut le premier très beau bâtiment vu lors de ma première visite. A cette époque je ne pouvais pas voir tout le mur attenant au temple semi-circulaire. Après avoir nettoyé le mur, nous avons découvert que le maître maçon le plus expérimenté de son temps avait construit ici le plus beau mur d'Amérique, construit en forme d'équerre, et reliant le temple à ce qui aurait pu être la maison d'un prêtre. .

L'effet est plus doux et plus agréable, quoique moins splendide, que celui des temples de marbre du Vieux Monde. Nous avons ici un exemple de la capacité remarquable des architectes incas. Comme ce mur avait manifestement été construit avec le plus grand soin par un artiste désireux d'en faire un objet de beauté permanent, il était nécessaire qu'il ne présente aucune fissure et que les joints entre les pierres de taille étroitement ajustées ne s'ouvrent jamais. Pourtant, à l'extrémité sud du mur se trouvait la demeure du prêtre, une maison de deux étages et demi, son deuxième étage ouvrant sur la terrasse qui soutenait le Beau Mur, son étage inférieur ouvrant sur la terrasse suivante en contrebas. Au fil du temps, une telle maison, dont le grenier était entièrement au-dessus du niveau du Beau Mur, aurait tendance à s'éloigner du mur et les joints s'ouvriraient. Par conséquent, le tailleur de pierre a ingénieusement claveté les pierres de taille ensemble à l'endroit où se produirait la plus grande contrainte, en modifiant le motif d'un motif pratiquement rectangulaire à un motif contenant des crochets, créant ainsi une série de clés qui empêcheraient les pierres de glisser de glisser et maintiendraient le maison de s'éloigner du mur ornemental. Le résultat a été réussi. Bien qu'il s'agisse d'un pays où les tremblements de terre ne sont pas

rares et où les constructeurs n'ont utilisé ni ciment ni pinces métalliques, chaque pierre de taille s'adapte toujours parfaitement à ses voisines et il n'y a aucun endroit où une épingle pourrait être insérée entre les pierres. Ils s'emboîtent et tiennent aussi fermement qu'un bouchon de verre s'insère dans un verre. bouteille. La friction et un ajustement absolument parfait font l'affaire.

La partie supérieure du grand rocher sur lequel repose le bâtiment semi-circulaire est taillée en sièges ou plates-formes en pierre. Il s'agissait probablement d'un autel sur lequel étaient déposées des offrandes, ou d'un lieu de sacrifice pour les holocaustes.

Lorsqu'elle est soumise à une grande chaleur, la surface des blocs de granit s'écaille en coquilles autour du point où la plus grande chaleur frappe la pierre. Un examen du sommet de ce rocher, qui occupe la majeure partie de l'espace à l'intérieur du temple semi-circulaire, montre qu'à un moment ou à un autre, une quantité de chaleur vraiment extraordinaire a dû être appliquée. L'absence totale de cendres ou de morceaux de charbon de bois indique que cela s'est produit il y a très longtemps, probablement bien avant l'avènement des premiers Indiens modernes. Il est difficile de rendre compte de tous les écailles qui ont eu lieu, à moins qu'elles ne soient causées par des incendies répétés ou par un incendie au cours duquel le combustible a été souvent réapprovisionné, et il est impossible de croire que les dégâts ont été causés par l'incendie d'un toit de chaume ordinaire. N'était-ce pas que le Les assises supérieures du Temple semblent indiquer la présence ancienne d'un toit dont on pourrait supposer qu'il s'agissait en réalité d'un lieu d'holocauste.



Plan de la partie centrale du Machu Picchu. À droite se trouve le Groupe du Roi. Au milieu, l'Escalier des Fontaines. Le groupe du mausolée royal se trouve en bas à gauche, avec le temple semi-circulaire et le plus beau mur. La Ville Haute est en partie représentée dans le coin supérieur droit. La région de Snake Rock se trouve également dans le coin supérieur droit .

Dans ce temple se trouvent trois fenêtres. Deux d'entre elles donnent sur la vallée ; chacun mesure environ deux pieds de hauteur. Ils sont décorés de quatre bosses, une à chaque extrémité du linteau et de l'appui. Il s'agissait peut-être de supports sur lesquels étaient accrochés les ornements en or associés aux Temples du Soleil. Il n’y en a pas d’autres comme eux.

La troisième fenêtre du temple semi-circulaire est plus grande que les autres et offre beaucoup de matière à réflexion et à spéculation. C'est ce que les archéologues appellent communément « problématique ». Son magnifique linteau monolithique a été fissuré par la chaleur des incendies bien avant notre visite, et une partie est tombée, preuve supplémentaire que ce n'est pas une petite conflagration qui a tant ravagé le temple. Le rebord de cette fenêtre est des plus inhabituels, brisé par deux volées de marches se faisant face. Ces marches contiennent un petit labyrinthe de trous et de très

petits passages ou canaux de moins d'un pouce de diamètre, qui conduisent à des cavités creusées dans les blocs à l'intérieur du mur. Les ouvertures de ces canaux varient en taille ; certains mesurent 2 pouces de diamètre. D'autres trous similaires ne mènent nulle part et certains passages ont des ouvertures moins visibles. Dans le Temple du Soleil de Cuzco, aujourd'hui monastère dominicain, j'ai remarqué des trous semblables à ceux-ci. Ils se trouvent dans une partie du mur qui ne peut être examinée davantage. Il est possible que les trous aient été destinés à faciliter l'exposition de plaques d'or ou d'ornements solaires qui, selon les premiers écrivains, étaient exposés dans le Temple du Soleil.

Nous apprenons de Sarmiento, le conquistador, dans son histoire des Incas, que les sages indigènes qu'il consultait au sujet de leurs traditions lui dirent que « comme Pachacutec Yupanqui était curieux des choses de l'antiquité et souhaitait perpétuer son nom , l'Inca se rendit personnellement à la colline de Tampu-tocco ou Paccari-tampu, noms désignant la même chose, et entra dans la grotte d'où l'on tient avec certitude que Manco Ccapac et ses frères sont venus lorsqu'ils marchaient vers Cuzco pour la première fois… Après avoir fait une inspection minutieuse, il vénéra la localité et manifesta ses sentiments par des fêtes et des sacrifices. Il plaça des portes d'or sur la fenêtre de Ccapac-tocco, et ordonna que désormais la localité soit vénérée par tous, en faisant un lieu de prière et de huaca , où prier pour des oracles et sacrifier. Après avoir fait cela, l'Inca retourna à Cuzco.

Il n'y a aucune preuve que Sarmiento se soit jamais rendu à Paccari-tampu. Nous l'avons fait, mais nous n'y avons trouvé aucune ruine qui réponde à la description de ce lieu très vénéré. D'un autre côté, la fenêtre où étaient placées les portes dorées aurait facilement pu être cette fenêtre de cérémonie du temple semi-circulaire de Machu Picchu.

C'est l'une des raisons pour lesquelles je crois que la « Cité perdue des Incas » s'appelait à l'origine Tampu-tocco, comme je l'expliquerai dans un chapitre ultérieur.

Compte tenu des similitudes entre le temple semi-circulaire et le célèbre Temple du Soleil de Cuzco, il est intéressant de noter ici que la grande image dorée du Soleil qui avait été l'un des principaux ornements du temple de Cuzco était probablement conservée ici. au Machu Picchu après que Manco s'est échappé de Cuzco. Il appartenait à son fils, Tupac Amaru, le dernier empereur inca, qui vécut ici pendant sa jeunesse, et il fut capturé par le vice-roi Tolède, qui l'envoya à Philippe II en lui suggérant de l'envoyer. au Pape. Il y a de fortes chances que cette image dorée ait été affichée ici et ait été accrochée à la fenêtre « problématique ». Lorsque Tupac Amaru dut s'enfuir dans la montagne , il l'emporta avec lui parmi d'autres ornements en or précieux, que Francisco de Toledo n'était que trop heureux de saisir et d'envoyer au roi Philippe comme étant de cette « qualité remarquable » souhaitée par son monarque.

Il y a deux portes d'accès à l'enceinte qui comprend le Temple du Soleil. L'intérieur est un bel exemplaire en pierre et semble avoir eu un toit en pierre. Ses cales-barres font partie intégrante des blocs de pierre du portail, étant taillées dans la surface des pierres de taille. Ce groupe se distingue en outre par le fait qu'il contient la seule maison de la ville composée de deux étages et demi. Son pignon est en pierres brutes posées en pisé. C'est caractéristique de toute structure qui était sans aucun doute couverte. Quelle que soit la qualité des murs d'une maison, la partie du mur qui se situerait immédiatement sous l'avant-toit et les pignons n'est jamais bien assemblée mais toujours posée en adobe. Cela était peut-être dû au fait qu'à l'origine les maisons n'avaient pas de pignons. Ils peuvent avoir été ajoutés par des locataires ultérieurs. Je ne me souviens pas avoir vu un seul pignon inca dans la ville de Cuzco, bien qu'ils soient courants à Ollantaytambo et ailleurs.

Nos fouilles dans cet ensemble n'ont pratiquement rien donné, mais sur les terrasses situées juste en dessous, d'anciens tas de détritus contenaient des morceaux de plus de deux cents jarres. Quelques-uns avaient été jetés dans les douves asséchées. Pas une maison des trois groupes ne contenait rien ; De toute évidence, les anciens propriétaires étaient de bons gouvernants et insistaient pour que les pots cassés soient emportés aux ordures.

LE GROUPE DU ROI

De l'autre côté du grand escalier menant au Temple semi-circulaire du Soleil se trouve un complexe que j'ai appelé le Groupe du Roi en raison du caractère extrêmement solide des murs qui l'entourent, et aussi parce qu'il semble que personne d'autre qu'un roi n'aurait pu insister pour que avoir les linteaux de ses portes constitués de solides blocs de granit pesant chacun environ trois tonnes. Dans les autres concessions, les maisons ont presque toujours des linteaux duolithiques, pas trop lourds pour être mis en place par deux hommes. Mais dans ce groupe, le propriétaire disposait de suffisamment de main-d'œuvre pour surmonter les difficultés mécaniques liées au placement d'un linteau monolithique de 3 tonnes au-dessus de ses montants de porte et à son ajustement précis sur ceux-ci. Même s'il avait possédé des grues, des poulies et des treuils à vapeur, la tâche ne lui aurait pas été facile. Comme il n'avait rien de tout cela, il avait dû construire un plan incliné solide à côté du mur qui s'élevait, afin que les ouvriers puissent soulever les lourds linteaux avec des leviers. Quelle quantité prodigieuse d’efforts patients il a fallu déployer ! Dans l’ensemble, le travail artistique est superbe et doit être vu pour être apprécié. Mes photographies ne lui rendent pas justice.

La porte de l'enceinte du roi est voisine de la plus haute des fontaines, de sorte que ses serviteurs n'auront jamais aucune

difficulté à remplir leurs jarres d'eau fraîche. Il n'y a pas de fenêtres dans ces maisons royales. Il n'y avait aucun des redoutables « courants d'air nocturnes qui provoquent des maladies ». Nous pouvons facilement imaginer que les maisons étaient équipées de luxueux tapis en laine de vigogne ainsi que des couvertures et des robes les plus fines que la plus habile des femmes élues pouvait tisser pour l'usage personnel de l'Inca.

Les pignons des maisons de ce groupe sont également inhabituellement raides. Même de fortes averses tropicales ne pourraient pas s'infiltrer à travers des toits aussi pentus. Aucun bâtiment du Machu Picchu, à l'exception du temple d'en face, n'a de si beaux murs que ceux-ci.

Je crois que ce groupe de maisons était autrefois occupé par Titu Cusi, sa mère et son frère. Ils vivaient certainement dans un luxe relatif. Tupac Amaru vivait probablement ici lorsqu'il apprit la maladie mortelle de Titu Cusi et sa propre accession au trône de ses ancêtres. Il devrait s'appeler le Palais de l'Empereur.

CHAPITRE DIX

RÉSULTATS DES FOUILLES AU MACHU PICCHU

Notre première tâche était de voir si les fouilles dans les principales structures

permettraient de mettre au jour des tessons de poterie ou des objets susceptibles d'éclairer les anciens habitants. Nos ouvriers, qui croyaient pleinement à la théorie du « trésor enfoui », sont partis d'un testament. Des tests effectués avec un pied-de-biche dans l'enceinte du temple principal ont abouti à des bruits creux si retentissants qu'ils ont donné l'assurance qu'il y avait des grottes secrètes sous le sol de l'ancien temple. Au milieu des rochers de granit sous le plancher soigneusement construit, notre excavation a été portée à une profondeur de 8 ou 9 pieds, mais tout ce travail éreintant n'a abouti qu'à une déception. Bien que nous ayons pénétré dans de nombreuses crevasses et trous entre les rochers, nous n’avons rien trouvé ; pas même un os ou un tesson.

Les fouilles à l’intérieur du Temple aux Trois Fenêtres ont eu des résultats négatifs similaires. Plus tard, nous avons soigneusement remplacé et reclassé le sol du temple. Mais en creusant à l'extérieur et au-dessous des trois fenêtres, on a découvert une quantité extraordinaire de tessons de poterie décorés, de morceaux de vases et de jarres. La plupart d’entre eux se trouvent entre 2 et 4 pieds sous la surface du sol. Pendant des siècles, il a dû être d'usage de jeter des faïences par

les fenêtres de ce temple. Il est extrêmement douteux que ce bâtiment ait jamais servi d'habitation, car ses fenêtres étaient trop grandes pour permettre son occupation par un peuple peu habitué à dormir au grand air et soucieux d'éviter tous courants d'air. Ces pots étaient-ils donc des offrandes aux dieux ? Je ne peux pas dire. Il Il ne semble certainement pas probable que cette grande masse de tessons sur la terrasse sous les trois fenêtres cérémonielles ait été entièrement formée en jetant des pots en parfait état par les fenêtres. Peut-être ces boisseaux de tessons représentent-ils des poteries brisées au cours de cérémonies religieuses ou lors des orgies ivres qui suivirent.

Au bout d'une semaine de travail dur et continu, nous n'avions réussi à trouver rien d'autre que ces tessons – pas de pots entiers, pas de morceaux de bronze, pas un seul ornement ou ustensile, pas même un crâne ou un os humain égaré. Il semblait que nos efforts pour en savoir plus sur la vie des bâtisseurs du Machu Picchu que ce que l'on pouvait obtenir par une étude de leur architecture et de petits fragments de faïence allaient être un échec. Nous avons alors commencé à chercher des grottes funéraires telles que celles que j'avais vues pour la première fois à Choqquequirau. Les Indiens qui vivaient ici avaient été chargés par leur patron , le seigneur Don Mariano Ferro, propriétaire du terrain, de nous aider. Ils connaissaient sans aucun doute parfaitement tout le versant de la montagne et nous leur avons demandé de rechercher des grottes funéraires. Ils sont partis pendant deux jours mais leurs recherches n'ont donné aucun résultat. Serait-il possible qu’il n’y ait pas de tombes du tout ? Me souvenant du succès des récompenses pécuniaires que nous avions offertes au gobernador de Lucma, j'offris un dollar péruvien en argent à quiconque pourrait signaler l'endroit où se trouvait une grotte contenant un crâne et quitterait la grotte exactement telle qu'il l'avait trouvée, nous permettant ainsi de voir le crâne effectivement en position.

Le lendemain, tous nos ouvriers furent libérés des fouilles pour une chasse fébrile aux grottes funéraires. À la fin de la journée, la demi-douzaine de dignes qui nous avaient suivis depuis Cuzco arrivèrent lentement, un à un, plus tristes et pas plus sages, leurs espoirs de prime tant convoitée détruits. Ils avaient été en lambeaux et déchirés par les fourrés et les jungles et déconcertés par les falaises escarpées du Machu Picchu. L'un d'eux s'était fendu le gros orteil avec une machette alors qu'il se frayait un chemin à travers la jungle. Les broussailles épineuses et les vignes de bambou toujours agaçantes avaient non seulement déchiré leurs vêtements en lambeaux, mais avaient cruellement gratté leurs corps presque nus. Ne connaissant pas la région, ils n'avaient rien trouvé. Sur Par contre Richarte et ses amis furent plus heureux. Ce n'était pas pour rien qu'ils cultivaient les anciennes terrasses. De plus, ils s'étaient sans doute livrés à une chasse au trésor entre les cultures. En tout cas, ils répondirent noblement à la prime proposée et revinrent tard dans la journée avec des visages souriants et des yeux pétillants, pas plus fatigués, et annoncèrent gaiement qu'ils venaient de découvrir huit grottes funéraires et qu'ils désiraient huit dollars ! Au taux de salaire en vigueur dans les plantations sucrières, c'était plus que ce qu'ils pouvaient gagner tous les trois en une semaine.

C'étaient deux Indiens qui n'avaient « rien trouvé » les deux jours précédents. Il était tout naturel qu'ils ne se soient pas trop empressés de nous montrer la provenance des poteries qu'ils vendaient de temps en temps aux voyageurs de passage. De plus, la malchance pourrait affecter leurs récoltes s'ils profanaient les ossements des anciens peuples enterrés à proximité. Cependant, aucune chance agricole ne pouvait rivaliser avec un bonus tel que celui que nous avions offert. C'est pourquoi ils ont déployé tous leurs efforts et les résultats ont largement dépassé nos attentes.

Le lendemain du jour où Richarte et ses amis eurent signalé la découverte de « huit grottes funéraires », le Dr Eaton et moi les suivions à travers les ruines de la ville et plongâmes dans la pente boisée du côté est de la crête jusqu'à ce que nous atteignions une grotte couverte de mousse. rebord sous lequel se trouvait une petite grotte que nos guides montraient fièrement.

Effectivement, il y avait ici les ossements d'une femme d'environ trente-cinq ans, représentante de la région de la côte moyenne du Pérou, et peut-être l'un de ces types attrayants qui furent commandés par l'Inca Titu Cusi pour tenter de séduire les pères augustins qui souhaitait entrer dans la ville de Vilcapampa la Vieille.

À en juger par la position des os, elle avait été enterrée dans la position contractée habituelle, les genoux repliés sous le menton. Avec elle ont été enterrés les restes de ses marmites et de ses récipients de nourriture.

La deuxième grotte a livré des fragments de deux petits crânes d'adultes mais pas de poterie ni de bronze. Dans la troisième grotte, ma joie n'a pas connu de limites lorsque j'ai pu mettre la main pour la première fois au Machu Picchu sur une pièce parfaite de poterie inca. C'était un excellent spécimen de plat à deux anses, joliment décoré. Cette grotte était divisée en deux parties par un mur de pierre. La partie extérieure contenait le squelette d'une femme âgée d'environ trente-cinq ans, le crâne étant du type oblong que l'on trouve habituellement dans les régions montagneuses.

Encouragés par ce que nous avions découvert dans les trois premières grottes, les travaux se sont poursuivis jusqu'à ce que nos ambitieux guides indiens aient couvert toutes les parties accessibles – et de nombreuses parties apparemment inaccessibles – du Huayna Picchu et des montagnes du Machu Picchu ainsi que la crête qui les sépare. Comme les grottes funéraires se trouvaient généralement sur des pentes rocheuses

très abruptes, plus ou moins couvertes d'une jungle tropicale dense, le travail de visite et de fouille était extrêmement ardu. Le travail des ramasseurs, comme celui des constructeurs de routes, fut plusieurs fois interrompu par des serpents venimeux. Néanmoins Richarte et Alvarez ne ménagent pas leurs recherches patientes et continues. Pratiquement chaque carré de la crête a été exploré, les dernières grottes ouvertes étant très proches de la rivière Urubamba. Dans certaines grottes, seuls les restes squelettiques les plus fragmentaires ont été trouvés ; seulement les plus gros os et un crâne ou deux. D'autres grottes contenaient non seulement des squelettes presque complets, mais aussi des poteries de type inca dans un état de conservation plus ou moins parfait.

Plus de cinquante grottes furent ouvertes sous la direction personnelle du Dr Eaton et autant d'autres furent localisées et explorées par ses aides indiens. Les grottes constituèrent un véritable trésor enfoui pour Richarte et Alvarez. Bien que les tombes ne contenaient pas réellement d'objets en or, elles donnaient néanmoins une quantité de restes de squelettes et d'objets qui apportèrent la prospérité aux joyeux petits Indiens, qui obtinrent désormais en une semaine autant d'argent qu'ils avaient gagné auparavant en deux semaines. mois.

Certaines grottes étaient divisées en deux ou plusieurs compartiments par de fines cloisons de parois rocheuses irrégulières. Les rebords en saillie, les rochers en surplomb et autres abris sous roche ont été mis à profit dans le but de garantir un endroit relativement sec et sûr pour la réception. des paquets de momie. La façade de la grotte était parfois, quoique rarement, fermée par un mur grossièrement construit de roches et de terre. Lorsque ce mur était en bon état, les os des squelettes étaient généralement retrouvés à la surface du sol de la grotte ou dans l'humus peu profond, exactement tels qu'ils étaient tombés lorsque les enveloppes des momies se sont décomposées. Près des os étaient souvent trouvés des artefacts,

généralement de la poterie, plus rarement des outils en os – des outils pointus des tisserands fabriqués en broyant des os de lama. Parfois il y avait des morceaux de bronze. Lorsque le mur était en mauvais état et que des chasseurs de trésors ou des bêtes sauvages, des ours ou des membres de la famille des chats pouvaient y pénétrer, les os et les tessons de poterie risquaient de se retrouver éparpillés dans la grotte ou même à l'extérieur du mur de protection. Parfois, les corps avaient été effectivement enterrés sous terre, et alors le devant de la grotte était simplement marqué par un muret ou une terrasse brute. Dans de très rares cas, les corps ont été enterrés dans des « tombes en forme de bouteille » de forme grossière.

La région proche des premières grottes que nous avons ouvertes, je l'appellerai cimetière n° 1. Elle se trouvait à mi-hauteur de la montagne, au nord-est de la ville, au bord d'un précipice à 800 pieds au-dessus de la rivière. Sous les rochers et les corniches de cette région, les restes d'une cinquantaine d'individus ont été retrouvés. Notre ostéologue, le Dr Eaton, a déterminé que presque tous étaient des femmes, quatre seulement étant clairement des hommes. Ce fut une découverte très excitante et significative. Apparemment, les derniers habitants du Machu Picchu étaient des femmes élues, les « Vierges du Soleil » associées aux sanctuaires où le soleil était vénéré.

A mille pieds au sud de la première grotte, dans une région à l'est de la ville, et de 200 à 600 pieds au-dessous de l'extrémité de l'escalier principal, nous avons trouvé un autre groupe de grottes funéraires. C'est ce que nous avons appelé le cimetière n° 2. Il se trouve près de l'extrémité des murs extérieurs de la ville ; en fait, l’une des grottes n’était qu’à une centaine de mètres de la maison la plus basse. Il y avait des preuves que des sépultures antérieures avaient été perturbées pour laisser place aux sépultures ultérieures. Ici, les restes d'une cinquantaine d'individus ont été retrouvés. Seuls cinq ou six semblent avoir

été des hommes. Aucun n’était un individu robuste. Les preuves ont commencé à s'accumuler selon lesquelles il s'agissait ici d'une « université de Idolâtrie'. Ici, les femmes élues avaient appris à tisser de beaux textiles et à fabriquer des chichas pour les Incas.

Un jour, nous avons localisé le lieu de sépulture de la Grande Prêtresse, ou Mama-Cuna , la Dame Supérieure du couvent, la principale responsable de la formation des Femmes Élues. C'était un endroit très pittoresque sur une terrasse abritée sous roche sur les pentes de la montagne Machu Picchu, à environ mille pieds au-dessus de la partie la plus élevée des ruines. La terrasse mesurait environ 40 pieds de long, au-dessus de certaines terrasses agricoles, et reliée à la plus haute par deux volées de marches. Il était presque entièrement surplombé par un immense rocher qui ressemblait à un rocher pointu de la montagne de granit gris. La partie saillante à face plate du rocher mesurait au moins 50 pieds de haut. La terrasse était construite en grande partie de roche et de gravier. A l'abri des fortes chaleurs du soleil de midi, il offrait un lieu de repos idéal à la Mère Supérieure.

Près de ses os, nous avons trouvé ses petits effets personnels, ses poteries et le squelette de son chien, un type de colley élevé par les Incas. Ses possessions comprenaient deux grandes épingles à châle en bronze, des pinces en bronze, deux aiguilles à coudre fabriquées à partir d'épines végétales et une délicate et minuscule curette en bronze avec une tête ornementale en forme d'oiseau volant. Outre quelques petits fragments de tissus de laine et de fibres végétales, il y avait deux cruches de belle facture avec des visages humains modelés et peints sur le col, un motif des plus inhabituels. Elle possédait également une belle marmite, ou olla en forme de bécher , soigneusement réalisée et décorée d'un serpent en bas-relief.

L'objet le plus intéressant enterré avec cette distinguée dame était un miroir concave en bronze. Or, un miroir concave est

non seulement plus difficile à fabriquer qu’un miroir plat, mais il est également beaucoup moins pratique à utiliser. On sait cependant qu'à certaines occasions cérémonielles, la Mama-Cuna , ou Mère Supérieure des Vierges du Soleil, aurait enflammé une touffe de coton en concentrant les rayons du soleil avec un miroir concave en bronze. Je ne sais pas si cela peut réellement être fait, mais comme le Dr Eaton l'a dit un jour : « Même si la Prêtresse ne parvenait pas à enflammer la touffe de coton par les rayons réfléchis du Dieu Soleil, le saint mystère aurait pu paraître très réel aux fidèles rassemblés, grâce à un petit tour de passe-passe. Quoi qu'il en soit, il n'était pas difficile de croire que la dame avec la poterie de choix, le chien colley, l'ensemble de toilettes et le beau miroir concave était quelqu'un qui avait beaucoup progressé au service du Temple du Soleil. L'examen pathologique du squelette de cette femme aux formes délicates montre qu'elle souffrait malheureusement de syphilis.

Elle reçut un très beau lieu de repos sous le grand rocher et sous une terrasse cérémonielle soigneusement construite d'où l'on a une vue magnifique sur la ville sacrée ainsi que sur le magnifique canyon et les sommets enneigés.

Compte tenu de la richesse du matériel enterré avec la prêtresse et de son importance évidente – aucune autre tombe ne contenait une garniture aussi fine – et compte tenu de notre chance de trouver cette tombe intacte bien que située dans le cimetière le plus remarquable du Machu Picchu, il convient de noter qu’aucun objet en or n’a été trouvé ici (ni ailleurs). L'or aurait en effet dû être extrêmement rare si l'on n'avait pas pu en épargner pour une dame aussi grande que celle qui est enterrée ici. Peut-être que tout l'or qu'elle possédait avait été confisqué et envoyé pour faire partie de la rançon du malheureux Atahualpa, dont le fait de ne pas avoir rempli une pièce pleine d'or pour Pizarro lui a coûté la vie ! D'un autre côté, puisque le vice-roi Tolède a obtenu un riche butin lorsqu'il a capturé le dernier des Incas, le jeune Tupac Amaru a

probablement emporté tous les ornements et récipients en or avec lui lors de sa fuite.

Non loin de la terrasse abritée par la roche, un autre lieu de sépulture a été trouvé sous un rocher ou un rocher en surplomb qui s'avançait du flanc de la montagne sur environ 30 pieds. Il a été exploré sous la direction du Dr Eaton, qui a découvert un fragment de crâne féminin dont la mâchoire inférieure présentait une légère déformation aymara. Une cruche de chicha , avec un gros homme grotesque modelé en relief sur le cou, a été retrouvée enterrée près du crâne. Alvarez, l'un de ses Indiens, tout en creusant au hasard, enfonça légèrement la pointe d'une petite combinaison de pioche et de pioche dans la boucle de l'anse de la cruche et en sortit le morceau. indemne. Le coquin a alors insisté pour recommencer toute la représentation, histoire de montrer à quel point il était habile et prudent. Il peut remercier les grands et petits dieux des montagnes pour le succès de son rappel.

Parmi les différents squelettes découverts sous la surface de cette grande grotte se trouvait un fragment d'un crâne masculin grand et lourd, avec un squelette fragmentaire. L'état très délabré de ces restes suggère une sépulture considérablement plus ancienne que certaines autres. Le crâne appartenait sans aucun doute à un grand mâle du type côtier, et les os longs étaient de proportions correspondantes. Près de ce crâne, et vraisemblablement placé avec lui, se trouvait un pied-de-biche en bronze, un champi , un des meilleurs que nous ayons trouvés. Son propriétaire était peut-être l'un des principaux tailleurs de pierre qui ont construit la ville, bien avant l'époque de Manco II et de ses fils.

Des os de lamas ont été trouvés à profusion sous le sol des grottes, autour et au-dessus des sépultures, le squelette de ces bêtes utiles étant presque aussi abondant que les restes humains. Presque toutes les parties du squelette de l'animal étaient représentées. Cependant, il convient de noter qu’à

l’exception des orteils et des rotules, aucun os de lama entier n’était visible.

Les os longs du lama auraient pu être fendus afin que la moelle puisse être mangée par les amis du défunt. Dans certains endroits, on sait que les personnes qui avaient la charge des momies avaient l'habitude de consommer les offrandes de nourriture faites aux morts lors des fêtes annuelles.

Dans une grotte dont les poteries à la surface auraient facilement pu être retirées se trouvait la tombe intacte d'une jeune femme. Avec les ossements ont été retrouvées les deux épingles à châle de la jeune femme. Elle devait être une personne importante, car ces objets étaient en argent. Près de la tombe se trouvait un grand broyeur plat à bascule, d'une forme rare, utilisé pour moudre le maïs. Étant donné que l'une des principales occupations des femmes élues était la fabrication de la chicha pour l'Inca et ses nobles et prêtres, et que sa fabrication nécessitait le broyage du maïs germé après qu'il ait été bouilli, celui-ci était probablement utilisé dans le sanctuaire.

Sur le versant nord de la montagne Machu Picchu, au-dessus Parmi les ruines, nous avons trouvé une grande grotte, longue de 30 pieds et large de 15 pieds, qui, bien que contenant une tombe murée, semble avoir été utilisée comme habitation primitive ou abri sous roche. Il n'y avait pas de mur de protection devant, mais les côtés et l'arrière avaient été joliment finis avec des murs en pierre soigneusement posés. Ces murs étaient peut-être destinés à assurer partiellement que l'énorme rocher, dont une partie de la surface plane formait le toit de l'abri, ne s'écraserait pas sur les occupants. Puisqu'aucun ossement humain n'a été trouvé hormis ceux dans une tombe murée à une extrémité, il semble probable que cette belle grotte sèche servait autrefois d'abri aux ouvriers des carrières voisines, ou aux transporteurs qui avaient l'occasion d'emprunter l'ancienne route inca. pas loin. C'est par cette

route, comme nous l'apprîmes plus tard, que les habitants descendaient normalement vers la ville depuis le plateau situé derrière la montagne, où se trouvaient autrefois un grand nombre de terrasses agricoles et plusieurs villes incas.

Dans une grotte, avec le squelette d'une jeune femme, nous avons trouvé une collection d'ossements de divers animaux, dont un lama, un agouti, un petit cerf et un lièvre du Pérou. Bien qu'il s'agisse tous d'animaux comestibles, en particulier l'agouti, un cavy de la taille d'un lapin que j'ai appris il y a des années au Venezuela à considérer comme un morceau savoureux, il me semblait étrange que cette jeune femme ait reçu autant de « viandes cuites au four ». . Il est cependant possible qu'elle ait soigneusement collecté ces petits os et qu'elle ait eu l'intention de les sculpter pour en faire des outils. Nous avons trouvé dans sa tombe un spécimen très bien fait du genre d'instrument pointu utilisé par les tisserands péruviens pour battre ou mettre en place les fils de trame du tissu. Il y avait aussi un petit instrument en os ressemblant à un couteau. Puisque les femmes élues apprenaient des arts utiles et avaient besoin d'outils de tisserand, leur confection était peut-être son passe-temps spécial.

Dans une petite chambre à l'arrière d'une autre grande grotte naturelle contenant le squelette d'une femme d'une cinquantaine d'années se trouvaient une aiguille en forme de plante, une mâchoire d'enfant, une olla ou une marmite imparfaite en forme de bécher, et une profonde assiette avec un manche cassé, également plusieurs fragments d'os de lama, représentant de la nourriture pour les morts. Dans une autre tombe, apparemment intacte, une petite femelle adulte a été enterrée sous un amas de terre et de pierres, avec une olla cassée . Dans une grotte voisine se trouvait le squelette d'une femme d'une cinquantaine d'années accompagné d'une lourde épingle à châle en bronze et d'une olla en forme de bécher . Il est intéressant de noter que dans de nombreuses grottes où les

femmes avaient été enterrées, nous avons retrouvé leurs marmites noircies. Ils étaient généralement placés au-dessus du sol, probablement à côté du paquet de momie. Souvent, il n'y avait pas d'autres plats.

Dans une grotte, deux personnes importantes, toutes deux de petite taille, ont été enterrées à une profondeur de près de 1,50 mètre. Au-dessus de leurs os, mais bien caché sous la terre et les pavés du sol, se trouvait un ensemble complet de plats et de pots de style Cuzco adaptés aux dames. Ils comprenaient deux ollas de cuisson en forme de bécher , deux plats à deux anses, deux assiettes creuses, deux cruches en forme de pélike et deux récipients pour rafraîchissements liquides. De toute évidence, les propriétaires étaient des dames importantes. Non loin de là, une autre tombe a été trouvée contenant les ossements d'une femme qui pourrait également avoir été une favorite des Incas. Elle a été enterrée avec un couteau en bronze, une épingle à châle en bronze et deux épingles en argent de taille et de forme similaires. Aujourd'hui, parmi les femmes indiennes aisées du Pérou et de Bolivie, les épingles à châle en argent constituent souvent l'effet personnel le plus précieux.

Une seule tombe ou ciste bordée de pierres intacte contenait les os d'une femme et quatre pendentifs en pierre oblongs, probablement des morceaux d'un collier. Les colliers en matériau durable ne semblent pas avoir été courants.

Dans une autre localité, un gros rocher recouvrait les restes de trois femmes et d'un enfant de six ans. Avec les os se trouvait un spécimen parfait d'une louche à boire et les restes presque complets de trois ollas en forme de bécher , de quatre plats à deux anses, d'un bol à deux anses et d'un fragment d'une grande amphore .

Une localité située à un mile au sud-est de la ville, sur une colline du mont Machu Picchu, contenait les ossements d'un homme et d'une femme, tous deux de petite taille. Leur

propriété se composait de deux plats à deux anses, d'une olla en forme de diota, d'une assiette creuse, d'une assiette creuse en bois, d'un fuseau en bois, d'un comptoir en pierre, de deux petits poinçons en os et de sept « pierres à polir ». Quelques os de lama et la mâchoire inférieure d'un agouti représentaient les funérailles « cuites au four ». viandes'. S'ils utilisaient la olla pour cuisiner, les plats pour servir leurs ragoûts, les deux assiettes pour boire, nous avons tout leur mobilier de cuisine. La femme, comme toutes les femmes indiennes des Andes aujourd'hui, avait à filer et à tisser. L'homme était tailleur de pierre mais il aimait peut-être le travail du bois. Il a fait un peu de chasse. C'étaient des gens tempérants. Ils n'avaient pas de cruches. Ils étaient pauvres. Ils n’avaient rien de métal, ni d’argent ni de bronze. Il s'agissait peut-être de conducteurs de lamas. Ils ont été enterrés non loin de l’ancienne route pavée inca qui contournait les pentes de la montagne jusqu’à la campagne et les pâturages de lamas au-delà.

Vers la fin de la saison, Richarte me conduisit le long d'un sentier étroit et dangereux sous les falaises, du côté ouest du Huayna Picchu, jusqu'à une très grande grotte, longue de près de 90 pieds et en partie bordée de murs de pierre de taille. Il aurait pu servir d'abri à un nombre considérable de personnes. Il aurait pu être utilisé comme grotte funéraire. En raison de son accessibilité depuis le versant inférieur du Huayna Picchu, facilement accessible à marée basse, il était probablement connu depuis longtemps de Melchor Arteaga et d'autres chasseurs de trésors indiens du quartier. Néanmoins, c'était nouveau pour Richarte et il était très enthousiasmé par sa découverte, pensant qu'elle allait lui rapporter de riches bénéfices sous forme de primes et de prix. À sa grande déception, bien qu'une ou deux tombes aient été trouvées à proximité, la grotte ne contenait rien du tout, pas même un os. Il avait probablement été utilisé comme abri sous roche par les

ouvriers occupés à cultiver les champs de Huayna Picchu plutôt que comme grotte funéraire.

Une certaine proportion de grottes funéraires présentaient des traces d'avoir été visitées auparavant, même à l'époque où la ville était encore occupée. Le but de ces visiteurs était de faire de la place pour des enterrements ultérieurs et ils ont impitoyablement poussé les premiers occupants dans un coin. D'autres visiteurs étaient probablement des chercheurs de trésors d'une génération passée. Le Señor Lizárraga, par exemple, est connu pour avoir vendu un ou deux pots qui, selon lui, provenaient de Machu Picchu, mais la difficulté de monter jusqu'aux ruines et le faible prix des pots l'ont probablement dissuadé de faire des efforts sérieux pour localiser les tombes. . Richarte et ses amis avaient petite incitation à perturber les tombes jusqu'au jour de notre arrivée et possibilité d'obtenir des gratifications généreuses. Ils n'auraient pas pu vendre plus d'un ou deux ollas sans être repérés par leur propriétaire, qui leur aurait immédiatement réclamé quelque chose de ce genre. Les visiteurs les plus fréquents des grottes situées à flanc de montagne étaient sans aucun doute les rôdeurs d'animaux à la recherche de nourriture et d'abri, et en particulier les ours à lunettes, encore communs dans ces environs.

Une grotte située à 200 pieds de la porte de la ville contenait les squelettes bien conservés de deux hommes, l'un âgé d'une vingtaine d'années, l'autre un petit homme approchant de la cinquantaine. Ces hommes n'étaient pas des bâtisseurs, ni des marteaux ni des pieds-de-biche n'étaient enterrés avec eux. Le plus jeune homme avait un collier en talc gris minutieusement sculpté au design unique, un certain nombre de perles en os et des morceaux de ce qui semble être une perle en verre vert fondu ! L'homme plus âgé avait quelques ornements, de petits jetons en pierre et des pendentifs en bronze. Il possédait également une cruche, la seule, soit dit en passant, qui n'a pas été trouvée associée à des os de femmes. Ses os étaient exempts

de pourriture. Les muscles de sa cuisse gauche adhéraient toujours à l'os. Il y avait même quelques morceaux de tissu et de cordons en laine de lama marron. Il s’agissait évidemment d’une des sépultures les plus récentes. Il est curieux et significatif que ces deux hommes portent des ornements féminins ainsi qu'une cruche de femme. Leur lieu de sépulture inhabituel, leurs ornements féminins, l'absence de biens masculins, la présence extraordinaire d'une masse de tissu musculaire desséché sur la cuisse de l'homme plus âgé, la petite cruche, tout indique quelque chose de particulier chez ces deux-là. Pourquoi ont-ils été enterrés dans ce lieu insolite ? Étaient-ils des visiteurs indésirables qui arrivaient aux abords de la ville sacrée et étaient enterrés près de la porte sans être admis dans la société des Vierges du Soleil ? Et qu’en est-il de cette perle de verre vert fondu ? Où le jeune homme a-t-il trouvé ça ? Il est probablement d'origine européenne. Ce n'est certes qu'une petite chose, mais il semblerait que le jeune homme soit arrivé ici après que les Espagnols eurent atteint Cuzco. Ces hommes étaient-ils des espions, envoyés par les Espagnols pour tenter de localiser le refuge des Vierges du Soleil échappées de la ville sainte ? Ont-ils apporté des cadeaux pour les femmes sacrées, des colliers, une cruche et une perle de verre précieuse, comme aucune des femmes n'en avait jamais vu auparavant ? Qui peut le dire ? Cela semble être une énigme insoluble.

On se souvient que nos fouilles dans la forteresse de Vitcos, dernière capitale inca, avaient abouti à la découverte de nombreux objets en fer de fabrication européenne, dont une boucle, une paire de ciseaux, plusieurs ornements de selle et trois guimbardes. , souvenirs de l'époque de la conquête espagnole. Si Machu Picchu avait été connu des conquérants ou occupé par des soldats incas qui avaient eu l'occasion, comme l'ont fait les disciples du dernier Inca Manco, de piéger les voyageurs espagnols, nous pourrions nous attendre à trouver

ici des artefacts étrangers similaires. Il est donc d'autant plus frappant et significatif de constater qu'après la recherche la plus approfondie et la plus minutieuse dans les cent grottes ou tombes qui contenaient des objets d'intérêt, ainsi que dans les nombreuses autres grottes qui n'ont donné que des résultats négatifs, seulement deux d'autres contenaient des objets qui pouvaient sans doute être attribués à l'époque postcolombienne. De plus, il ne s'agissait en aucun cas d'un objet qui n'aurait pas parfaitement pu être amené dans les grottes longtemps après que les enterrements aient eu lieu et que le Machu Picchu ait été abandonné comme lieu de résidence. Dans une grotte à mi-pente de la montagne, à l'est de la cabane de Richarte, à une distance considérable de la ville et des principaux cimetières, a été trouvé un morceau de fer rouillé, à peine plus qu'un mince éclat de rouille d'environ 3 cm de long et 1 cm de diamètre. large. On dirait qu’il s’agit d’un éclat de lame de couteau. Il n'y a aucune raison pour qu'il ne provienne pas du couteau d'un chasseur de trésor, d'autant plus qu'aucun objet en bronze ou poterie ayant une valeur marchande n'a été trouvé dans cette grotte. La présence de plusieurs petits éclats de pierre artistiques sculptés représentant des animaux en silhouette laisse penser que d'autres articles attrayants se trouvaient autrefois ici. Il se peut en revanche qu'il ait appartenu à l'un des occupants de la tombe voisine. La lame du couteau, si elle en était une, aurait pu être utilisée pour sculpter les petits jetons en pierre. Dans la seule grotte funéraire proche de celle-ci, on a trouvé un exemple bien conservé de poterie typique de la côte, une bouteille sphérique en forme d'étrier, totalement différente de tout ce qui a trait à l'artisanat inca ; aussi des animaux plus sculptés. Le contenu de ces grottes ainsi que leur emplacement semble dissocier leurs occupants de ceux qui ont été enterrés dans l'une des zones habituelles du cimetière. D'un autre côté, l'utilisation du schiste chloritique local comme support pour

perpétuer l'apparence de certains animaux semblerait identifier les individus comme des résidents permanents plutôt que comme des voyageurs.

La seule autre grotte contenant quelque chose d'origine postcolombienne se trouvait à environ cinq cents mètres du camp, en direction sud et un peu au-dessus du niveau de la terrasse abritée sous roche. Il se trouve assez près, voire dans le cimetière n°3, où de nombreux chefs du Machu Picchu ont été enterrés. Cette grotte contenait deux noyaux de pêche et un os de bœuf, « un fragment de tige de tibia bovin », comme le décrit le Dr Eaton. Etant donné l'absence totale d'os de bœuf dans toute autre grotte, j'ai tendance à supposer que les noyaux et les os de pêche étaient les restes du déjeuner d'un visiteur. Dès la tentative infructueuse de Wiener de le trouver en 1875, le Machu Picchu existait comme site archéologique intéressant. Nous savons que Lizarraga était à la chasse au trésor sur ces pentes boisées au moins dix ans avant notre visite à la grotte. Il est également significatif que ni dans cette grotte ni dans une autre dont l'emplacement est indiqué dans les mêmes termes généraux et qui en était probablement proche, nos ouvriers n'ont trouvé de poterie, de bronzes ou d'autres objets de valeur commerciale. Il semble possible que leur absence soit attribuée au chasseur de trésor qui a rapporté les noyaux de pêche et les os de bœuf. À l'exception de la perle de verre vert fondu, aucune des grottes funéraires proches de la ville ou dans les cimetières nos 1 et 2 ne contenait la moindre preuve que les personnes enterrées là-bas avaient eu un quelconque contact avec les conquérants espagnols. Il semble donc raisonnable de conclure que les derniers occupants de la ville ont péri sans avoir reçu la visite d'aucun Européen.

Un décompte minutieux du matériel squelettique trouvé dans les diverses grottes et tombes semble montrer les restes de cent soixante-treize individus, parmi lesquels peut-être cent cinquante étaient des femmes, un pourcentage extraordinaire à

moins qu'il ne s'agisse d'un sanctuaire dont les habitants étaient les Femmes élues du Soleil. Compte tenu de la taille et de l'importance de la ville et du très grand nombre de personnes qui ont dû être employées comme ouvriers agricoles, bûcherons et puiseurs d'eau, dans et autour du sanctuaire, il est possible que seules des personnes de haut rang ou les prêtres ou les femmes élues elles-mêmes étaient autorisées à être enterrées dans les grottes proches de la ville. Il est douteux que quiconque, à l'exception des membres de la famille de l'Inca et des serviteurs du grand sanctuaire, ait même été autorisé à franchir la porte de la ville. Cela semble avoir été l'ancienne coutume. Cela expliquerait l'absence d'os d'ouvriers husky.

Dans les tombes, nous avons trouvé des morceaux d'environ trois cent cinquante plats et jarres. Le cimetière contenant le plus grand nombre de pots par personne est celui le plus proche et le plus accessible depuis les ruines de la ville. On en a trouvé environ deux fois plus ici. La raison en est peut-être que beaucoup de ces tessons représentaient la garniture de sépultures qui avaient eu lieu il y a si longtemps que tous les os s'étaient désintégrés. Cette hypothèse est confirmée par le fait que dans la région rocheuse au sud et au sud-ouest de la Place Sacrée, probablement un ancien cimetière dont presque tout le matériel squelettique avait disparu, ont été trouvés un très grand nombre de tessons de poterie, dont nous ont pu identifier cinq cent vingt et un pots différents, y compris des spécimens de chacun des principaux types connus du Machu Picchu. Bien que presque toutes les grottes funéraires contenaient des morceaux de poterie, une seule d'entre elles a livré un fragment de brasier à trois pieds. Il est probable que les personnes dont les ossements ont été retrouvés dans les grottes n'utilisaient pas les braseros, les métallurgistes étant sans aucun doute des hommes.

L'art de la trépanation semble avoir été assez largement pratiqué dans l'ancien Pérou. Il y a donc matière à réflexion :

aucune des grottes funéraires ouvertes sur les côtés du Machu Picchu et du Huayna Picchu ne contenait un seul crâne « trépané ». Pourtant, pratiquement toutes les grandes grottes funéraires que nous avons ouvertes dans la vallée dans un rayon de trente milles renfermaient un certain nombre de crânes « trépanés ». Évidemment, les guerriers dont les blessures nécessitaient ce traitement ne vivaient pas au Machu Picchu. Il convient toutefois de noter que bon nombre des soi-disant Les chirurgiens compétents affirment que les « crânes trépanés » présentent plus de signes de maladie que de chirurgie. Les ossements des hommes qui ont construit le Machu Picchu ont disparu. Certains ont peut-être été enterrés ailleurs. Parmi ceux qui sont morts dans les environs immédiats, tous les vestiges ont probablement été perdus.

Des fouilles patientes et systématiques furent menées dans la ville. À quelques exceptions près, l’intérieur des maisons n’a donné que peu ou pas de résultats ; mais certaines localités nous ont fourni des quantités de matériaux précieux. Les fouilles les plus fructueuses ont eu lieu sur la crête au sud de la petite place sur laquelle se dressait le Temple aux Trois Fenêtres, entre celui-ci et la Porte de la Ville. Cette région est parsemée d'un nombre considérable de très gros rochers. Il s'agissait peut-être de la carrière d'où une partie de la pierre de construction avait été extraite, mais où des blocs trop gros pour les besoins des tailleurs de pierre et trop difficiles à briser à la taille souhaitée sans l'utilisation de matériaux de dynamitage étaient laissés en place. Le résultat de l'exploitation a laissé une petite zone qui ne méritait pas d'être aménagée en terrasses ; Les carrières de pierre ne font naturellement pas de bons jardins.

A quelques mètres au nord-ouest du haut de l'escalier principal, M. Erdis a découvert un énorme rocher ou corniche au sommet duquel plusieurs figures de serpents avaient été sculptées. Nous l'avons appelé Snake Rock. Il se peut qu'il

s'agisse du centre du cimetière d'origine bien avant la dernière occupation. Sous le rocher, il trouva une grotte qui contenait des fragments d'un crâne et d'une mâchoire, mais aucun des plus gros os du squelette. Les objets trouvés sous le rocher montrent que l'enterrement ici comprenait des personnes ou une personne importante. Parmi eux se trouvent deux miroirs en bronze à manches carrés percés, deux couteaux en bronze, une très fine épingle à châle en bronze d'une longueur inhabituelle, une tasse à boire, deux disques de schiste chloriteux vert, une demi-douzaine d'éclats ou de jetons du même matériau, un couteau cassé. de calcédoine et un morceau de peinture rouge, sans oublier de nombreux cailloux et tessons de poterie. Pourquoi de petits cailloux ont été récupérés du lit de la rivière et déposés dans la tombe avec des bronzes aussi précieux est une énigme. Or, comme nous l'avons vu, le père Cobo, jésuite, aperçut des cobayes cuisinés par les Aymaras de Bolivie avec des « cailloux lisses de la rivière, du genre appelé calapurca, mot aymara pour calculs du ventre, ainsi appelés parce que placé dans le ventre du cuy'. Il est amusant d'imaginer que l'une des personnes importantes qui ont été enterrées ici sous le grand Rocher du Serpent était une demoiselle Aymara, l'une des Femmes Élues du Soleil, qui avait été amenée des pays autour du Lac Titicaca pour exercer son ministère. pour le bonheur de l'Inca et avait apporté avec elle la connaissance que les cobayes cuits avec du calapurca étaient particulièrement savoureux !

Non loin de Snake Rock a été découvert un petit couteau artistique en bronze avec un pêcheur et ses prises, un dessin unique, considéré par le Dr WH Holmes comme l'un des plus beaux exemples de l'art ancien du travail du bronze jamais trouvé en Amérique. Il s'agit sans aucun doute d'un exemple remarquable d'un art créatif mature qui prenait plaisir à exprimer de manière artistique des scènes connues. Il se trouve maintenant au musée de Yale.

Près du Rocher du Serpent se trouvent les fondations très irrégulières de maisons ou de huttes dont la conception ne ressemble à rien d'autre dans la ville, et sous certains des gros rochers se trouvent de petites grottes qui auraient pu autrefois servir d'abris.

En creusant avec son patient dans les limites de la ville, M. Erdis a découvert qu'à proximité de ces rochers, des artefacts étaient susceptibles d'être trouvés à 2 ou 3 pieds sous terre. Dans cette partie de la ville, un certain nombre de petits bronzes, deux plats en pierre et quelques objets ont été trouvés qui n'ont pas été trouvés dans les fouilles effectuées dans d'autres parties de la ville ni dans les fouilles des grottes funéraires sur les pentes de la ville. crête. Il semble évident que cette partie du site représentait une occupation bien plus ancienne que la plupart des ruines.

Très peu de matériel squelettique a été trouvé dans la ville, bien qu'un crâne féminin ait été découvert sous un rocher à environ 250 pieds au sud du temple principal. Nous avons trouvé, près de la Place Sacrée, plusieurs grottes qui avaient probablement contenu des momies à un moment ou à un autre, ainsi qu'une tombe en pierre en forme de bouteille, mais toutes étaient vides. Il est impossible de dire s'ils ont été spoliés par les premiers chercheurs de trésors qui ont visité la ville au XIXe siècle ou s'ils ont été vidés bien avant. J'incline vers ce dernier point de vue en raison de l'extrême il est peu probable que les chercheurs de trésors prennent soin d'enlever chaque os, et le fait que dans ce climat subtropical humide, les momies et leurs emballages ne dureraient pas assez longtemps pour leur donner une valeur commerciale, comme c'est le cas lorsqu'on les trouve dans les cimetières de la côte aride du Pérou. désert.

Pendant quatre mois, M. Erdis et ses assistants indiens soigneusement sélectionnés ont fouillé et prospecté à l'intérieur des murs et sur les terrasses du Machu Picchu. Le zèle des assistants indiens était maintenu à un niveau élevé grâce à une

échelle mobile de primes et de gratifications. Aucune partie de la ville n'a été négligée dans leurs efforts pour retrouver des traces significatives du passé. On aurait pu supposer que les morceaux de poterie brisée seraient assez bien répartis entre les différentes maisons, ou du moins entre les différents quartiers de la ville, mais tel n'était pas le cas. Les fouilles à l'intérieur des murs des maisons donnaient rarement quelque chose, alors que certains tas d'ordures assez bien définis donnaient de bons résultats. Certains quartiers de la ville ne possédaient presque rien, d'autres en possédaient une quantité extraordinaire.

Le quartier nord-est, qui contenait un plus grand nombre d'habitations que tout autre quartier de la ville, en possédait relativement peu, des tessons de seulement cent soixante et un pots ayant été retrouvés dans les fouilles ici. Comme ces maisons ressemblent beaucoup à celles trouvées à Choqquequirau et à Qquente, il semble juste de dire qu'elles ont été parmi les dernières à être construites et qu'elles étaient « Incas tardives ».

Le quartier nord-ouest comprend le Temple Principal, la Place Sacrée et le Temple aux Trois Fenêtres. Il contenait une quantité étonnamment petite de matériel. Il n'y avait pratiquement rien sur la colline Intihuatana et rien dans les bâtiments de la place, ce qui était très décevant. Il ne faut cependant pas oublier que cet ensemble de bâtiments jouxte celui que l'on appelle le cimetière de Snake Rock, le plus prolifique de toutes les localités.

Le quartier sud-est de la ville était considérablement plus bas que tout autre et contenait des maisons assez mal construites, de sorte qu'on ne s'attendait pas à y trouver grand-chose. Nous avons néanmoins retrouvé les restes de quelque soixante-quinze pots. Le quartier sud-ouest de la ville, depuis la Porte de la Ville jusqu'à l'Escalier des Fontaines, abrite les plus belles demeures, le Mausolée Royal et les véritables centre de la

vie urbaine, artère principale et point d'eau. Il n'était donc pas étrange de trouver des milliers de tessons dans ce quartier. Ils représentent environ cinq cent cinquante-huit exemplaires de poterie inca. Plus de cinquante jarres ont été trouvées près de la porte de la ville dans un tas d’ordures du côté nord de la rue principale. Des morceaux de plus d'une centaine de jarres ont été trouvés à proximité du meilleur complexe, où l'Inca lui-même aurait pu vivre.

Au sommet de la crête, M. Erdis et ses fidèles ouvriers ont trouvé une quantité de petites pierres aux formes curieuses, d'un type dont très peu de spécimens ont jamais trouvé leur place dans un musée. Leur taille varie considérablement. Certains d’entre eux ont la forme de jetons de poker, d’autres sont sculptés de formes fantastiques. Bien que leur utilisation soit problématique, ils me semblent être des compteurs ou des pierres à disques.

Beaucoup d’entre eux sont constitués de schistes micacés verts ou d’ardoise chloritique, dont une petite quantité existe au pied de l’un des précipices du mont Machu Picchu. Ces « pierres record » constituent l’une de nos découvertes les plus intéressantes. Ils comprennent cent cinquante-six disques de pierre, dont trois seulement ont été retrouvés dans des grottes contenant du matériel squelettique, et ils pourraient donc appartenir à une culture antérieure à celle représentée par la majorité des sépultures. D'un autre côté, on peut dire qu'elles exerçaient une profession à laquelle les femmes élues n'étaient pas autorisées à participer. Il y a plus de petits disques que de grands, la moitié d'entre eux mesurant environ un pouce de diamètre. On pourrait dire que la grande proportion de petits chiffres était due à la nécessité de prévoir des chiffres, le moindre nombre de moyens de taille à la moindre nécessité de prévoir des jetons pour les dizaines et ainsi de suite. Dans le langage de la table de poker, « il leur fallait plus de jetons blancs que de bleus ». Pourtant, rien ne permet de déterminer où la

ligne pourrait être tracée puisque tous sont de la même couleur et qu’il n’y a aucun motif réel sur leurs surfaces.

Il est possible que les deux plus grands disques, qui semblent disproportionnés par rapport aux autres, aient été destinés à servir de couvercles pour les pots de chicha . En fait, huit ou dix des disques les plus grands auraient facilement pu être ainsi utilisés. Il me semble cependant probable que la relative rareté des grands disques était due au fait qu'ils avaient été utilisés comme compteurs. On peut supposer que les grands jetons signifiaient un grand nombre.

Les deux plus grands disques sont grossièrement taillés, partiellement meulés et polis. En fait, la plupart des grands disques sont grossièrement fabriqués, mais quelques-uns sont joliment arrondis, meulés et polis jusqu'à une épaisseur assez constante. Un seul était incisé, le plus grand de la série régulière, mesurant environ 5½ pouces de diamètre. Il comporte une seule croix incisée sur un côté au centre du disque, les barres de la croix mesurant environ 2 pouces de longueur.

Quatre des disques étaient perforés et les bords d'un disque étaient entaillés de quatre petites incisions. Un examen attentif des petits disques, ou compteurs, montre que pratiquement tous étaient soigneusement meulés et polis, un grand nombre étant joliment arrondis. Presque tous présentent encore des rayures causées par le meulage et le polissage. Quelques-uns étaient broyés si finement qu’ils étaient translucides.

Un groupe de disques plus petits, extrêmement bien faits, seize en tout, outre un pendentif en pierre discoïde de taille similaire, a été trouvé dans un trou près du Rocher du Serpent. Tous sont soigneusement meulés et polis et portent tous, en plus des marques de meulage et de polissage, des rayures suspectes, mais même ici, il n'est pas certain qu'ils portaient des marques de comptage.

Bien qu'il y ait des rayures suspectes sur peut-être une douzaine de disques et des marques occasionnelles qui ressemblent à des décomptes, il ne semble pas y avoir de règle régulière à leur sujet. Étant donné que le schiste micacé vert est mou et se raye facilement, il était tout à fait approprié pour être marqué avec des marques si on le souhaitait, et les marques auraient facilement pu être effacées plus tard par une légère quantité de meulage et de polissage. Si cela avait eu lieu, cependant, je crois que nous ne devrions avoir aucun doute sur le marquage, et qu'un plus grand nombre d'entre eux auraient été identifiés comme contenant des marques de comptage claires, comme celles qui existent réellement sur les cubes d'argile cuite qui seront décrits plus loin. .

En plus des disques de schiste micacé vert, il y a un ou deux disques de grès ou d'autres roches. Deux ou trois cailloux discoïdes plats de matériau similaire ont été trouvés en relation avec les disques.

Quarante-deux jetons oblongs en pierre de schiste vert ont été découverts. Presque tous portent des marques de meulage et de polissage, mais aucun ne semble avoir été gravé, bien qu'un certain nombre aient été gravés. rayures irrégulières de caractère suspect qui pourraient cependant avoir été réalisées accidentellement au cours de la fabrication. La plupart d'entre eux venaient de la région de Snake Rock et de la partie supérieure de la ville.

La collection comprend également dix-neuf « éclats » triangulaires, trouvés généralement dans des endroits où d'autres types de pierres record se trouvaient. Aucun ne venait des grottes funéraires. Outre les disques, oblongs et triangles, il existe un certain nombre d'éclats très irréguliers, certains incisés, d'autres sculptés selon des formes très problématiques et impossibles à classer. Certains triangles et oblongs sont percés de trous comme pour être utilisés comme pendentifs ou amulettes.

Dans une tombe, quatre petits éclats de pierre verte ont été trouvés, chacun étant sculpté pour représenter un habitant de la jungle. Il est possible qu'ils aient été enterrés avec leur propriétaire et concepteur qui, en les sculptant comme les silhouettes d'un pécari, d'un fourmilier, d'une loutre et d'un perroquet, aurait pu souhaiter enregistrer une visite dans les forêts du bas Urubamba. Deux puces ont été retrouvées représentant en miniature un boomerang australien. L'un a les contours d'un tuyau, un autre la tête et les épaules d'un animal, un autre encore un petit moulinet plat ou une bobine dans laquelle du fil pourrait être enroulé. Plusieurs sont sculptés dans la forme commune aux couteaux et haches en bronze mais en miniature. Ceux-ci auraient très bien pu être utilisés comme offrandes au dieu de la métallurgie, dans l'espoir que les moulages en bronze seraient couronnés de succès.

La plupart de ces petits éclats verts semblent être des pierres record. Ils appartenaient probablement à une culture antérieure à celle des Incas. On en a trouvé en Equateur, bien qu'ils soient presque totalement inconnus dans les collections européennes et américaines d'antiquités péruviennes que j'ai vues. Au Machu Picchu, ils provenaient principalement des fouilles de la ville et se trouvaient en plus grande profusion à proximité de Snake Rock, qui était peut-être le cimetière le plus ancien.

Des pierres record similaires ont été trouvées par le professeur Saville et par le Dr Dorsey sur l'île de La Plata, au large des côtes de l'Équateur. Un éminent archéologue péruvien, Señor Gonzales de la Rosa, estime que les prédécesseurs des Incas tenaient leurs comptes en au moyen de pierres à disques. Les Incas eux-mêmes utilisaient des quipus , des cordes nouées de différentes couleurs disposées en séries décimales. Velasco, l'auteur de l'Histoire du Royaume de Quito , cite une ancienne chronique missionnaire espagnole, l'œuvre du frère Marco de Niza, une œuvre dont l'existence n'est pas connue à l'heure

actuelle. Le frère dit que les Caras, ou anciens dirigeants de l'Équateur, « utilisaient une sorte d'écriture plus imparfaite que celle du quipus péruvien ». Ils tenaient leurs registres au moyen de « petites pierres de tailles, de couleurs et de formes angulaires distinctes » disposées dans des récipients en bois, en pierre ou en argile. "Avec la combinaison différente de ceux-ci, ils ont perpétué leurs actions et ont formé leur compte de tous." Au moyen de ces archives rudimentaires, ils gardaient une trace de leurs rois. Le fait que le système semble avoir été insatisfaisant et imparfait est démontré dans la déclaration de Velasco selon laquelle certains interprétaient les dépôts comme signifiant que dix-huit dirigeants couvraient une période de sept cents ans tandis que d'autres interprétaient la succession comme couvrant seulement cinq cents ans.

En traitant des coutumes funéraires des dirigeants pré-incas de Quito, Velasco dit qu'au-dessus de la momie de chaque souverain se trouvait une petite niche, à l'intérieur de laquelle « se trouvaient les petites pierres de formes et de couleurs variées qui dénotaient son âge, ses années et son âge ». mois de son règne ». Le professeur Saville note que de petites pierres de tailles, de couleurs et de formes angulaires distinctes, utilisées dans le but de conserver des documents historiques et autres, se trouvent à divers endroits de la côte ouest de l'Équateur, non loin de la frontière sud de la Colombie. Les Caras furent finalement conquis par les Incas et contraints d'adopter leurs coutumes, notamment l'utilisation de quipus , ou cordes d'enregistrement.

La découverte au Machu Picchu de pierres à disques similaires fabriquées à partir de micacés verts locaux ou de schiste chloriteux pourrait indiquer qu'à un certain moment de son histoire, le Machu Picchu était habité par des gens qui n'avaient pas encore appris à utiliser des disques à cordes. Ou bien ceux-ci ont été rapportés d'Équateur par les Incas, ce qui est possible. Aucune pierre record n'a été trouvée ailleurs dans

cette région, et sans les découvertes du professeur Saville, nous n'aurions pas su comment considérer ces petits éclats verts. Dans ces circonstances, il semble approprié de suggérer que les niches élevées dans le Temple Principal auraient pu être destinés à recevoir des collections de pierres record et ont été délibérément placés hors de portée afin d'éviter toute probabilité de perturbation. Le fait qu'aucun n'ait été trouvé dans ces niches ne détruit pas nécessairement cette hypothèse. En premier lieu, lorsque le moment fut venu d'abandonner l'usage des pierres d'enregistrement au profit des quipus , elles auraient pu être toutes enlevées sur ordre du grand prêtre et enterrées près de la Place Sacrée. En second lieu, lorsque le Temple Principal n'était plus utilisé pour le culte, les prêtres ont peut-être emporté ou caché les pierres d'enregistrement qui se trouvaient dans ses niches hautes. En troisième lieu, il faut se rappeler que le Temple Principal a été dépouillé de tous les ornements ou objets d'intérêt qu'il contenait bien avant ma première visite. Il aurait été l'une des premières choses découvertes par les chercheurs de trésors indiens qui parcouraient le sommet de la crête et il est à présumer qu'ils auraient depuis longtemps emporté tout ce qu'il contenait d'intéressant. Enfin, il est intéressant de noter que nos recherches et fouilles minutieuses dans d'autres groupes de ruines incas de cette région, notamment Choqquequirau, Rosaspata et Patallacta, n'ont pas révélé de pierres, de jetons ou de pions similaires. Si seulement quelques « pierres record » avaient été trouvées ici, on pourrait facilement supposer qu'elles ont été importées d'Équateur après la conquête de cette région au cours du dernier siècle de l'empire Inca. Comme la plupart étaient constitués de schiste vert local, il semble probable qu'ils aient été fabriqués ici par certains Incas.

Dans une fouille près de la porte de la ville, vingt-neuf cailloux d'obsidienne, légèrement plus gros que les marbres ordinaires, ont été découverts. Un autre a été déterré à

quelques mètres de là, mais aucun n'a été trouvé ailleurs. Le regretté professeur Pirsson, de la Sheffield Scientific School, qui a eu la gentillesse de les examiner pour moi, a déclaré que des galets d'obsidienne similaires se trouvent dans toutes les régions du monde, citant notamment le Honduras, l'Arizona et l'Europe centrale. La découverte de ces morceaux arrondis de verre volcanique dans certaines localités où il n'y a eu aucune action volcanique récente a conduit à suggérer qu'ils pourraient être extraterrestres, peut-être une « pluie météorique ». Quelle que soit leur origine, leur localisation à proximité de l'entrée de la ville semble indiquer qu'ils pourraient avoir ont été utilisées comme pierres de record, peut-être pour compter ceux qui ont apporté de la laine d'alpaga aux femmes élues.

Nous avons également retrouvé quelques jetons ou jetons en terre cuite. Ils sont extrêmement rares dans les collections d’antiquités péruviennes. Il existait également quelques disques d'argile pentagonaux constitués de tessons de poterie arrondis, marqués sur cinq faces de manière à pouvoir servir de compteur jusqu'à cinq. Des bouchons d'oreilles, des sifflets en forme de flûte, des plats de peinture et des pions en forme de dés étaient également fabriqués en argile de potier. Ils sont incisés de lignes droites et de croix clairement destinées à représenter un décompte numérique. On sait très peu de choses sur ces derniers, et bien qu’ils soient assez communs au Machu Picchu, peu, voire aucun, ont trouvé leur place dans les plus grands musées du monde. Comme les disques de pierre, ils ne semblent pas avoir été utilisés par les Incas mais probablement par un peuple antérieur, antérieur à l'invention du quipu .

On raconte à Montesinos qu'avant l'invention des quipus , ou cordes mnémotechniques nouées, il existait une autre méthode de tenue des comptes. Étant donné que la tradition de Montesinos se rapporte à un événement vieux de plusieurs siècles au moment de ses recherches, il est à peine possible que l'ancienne méthode d'écriture à laquelle la tradition fait

référence implique l'utilisation de pierres d'enregistrement et de cubes en terre cuite incisés comme ceux été trouvé au Machu Picchu. Il est possible que l'utilisation des jetons ait été plus répandue au Machu Picchu qu'ailleurs au Pérou, mais que l'invention du quipu et la facilité avec laquelle il pouvait être adapté à un système décimal ont empêché la diffusion de l'utilisation des jetons en pierre. . Que l'on préfère considérer l'histoire de Montesinos comme un récit quelque peu brodé d'un événement réel ou comme une référence à l'abandon de l'utilisation des pierres record et au début de l'utilisation du quipu n'a pas d'importance. Le fait intéressant reste qu'au Machu Picchu nous avons la preuve d'un système de notation différent de celui employé par les Incas au moment de la conquête espagnole.

Outre les pierres de disque, les artefacts trouvés au Machu Picchu comprenaient des perles en forme de disques, des barres perforées, éventuellement utilisées comme écarteurs, des pendentifs, des pointes pour aiguilles ou navettes, des bobines pour filer, des pierres à polir, des grattoirs, des couteaux, des pilons, des mortiers. , et des meules. Il y a deux pilons faits en forme de cylindres, de 7 ou 8 pouces de long et de 2 ou 3 pouces de diamètre, très joliment taillés et polis. Certains mortiers sont simplement des dépressions circulaires ou oblongues dans des blocs rectangulaires grossièrement carrés. Deux ou trois meules, probablement destinées à des fins cérémonielles, ont été taillées dans des dalles larges et minces ressemblant étonnamment à des pierres tombales à l'ancienne, mesurant 2 pieds de long et 1½ pied de large. Près d'eux ont été trouvées des dalles minces de même longueur avec un bord incurvé, les mullers cérémoniaux en pierre à bascule.

Dans les fouilles sur la crête près du Rocher du Serpent et du Temple des Trois Fenêtres, M. Erdis a trouvé des morceaux d'un plat rectangulaire joliment décoré, sculpté à l'origine dans une seule pièce de schiste. Sa forme et sa conception étaient si

inhabituelles qu'il a creusé chaque pied de sol jusqu'à une profondeur d'environ 2 pieds sur une zone assez vaste dans l'espoir d'en trouver d'autres portions. En examinant chaque caillou, il réussit finalement à retrouver presque tous les morceaux de ce beau plat, probablement pré-inca et d'une très grande ancienneté. Il mesure environ 8 pouces de long sur 5 pouces de large et 2½ pouces de haut. Il a également trouvé un autre plat plus petit, de conception similaire.

Un certain nombre de plats et de bols en pierre brute ont été trouvés, dont un presque circulaire et mesurant environ 12 pouces de diamètre et 5 pouces de profondeur. Il y avait aussi des morceaux de deux ou trois plats circulaires en pierre de belle facture, montrant des preuves d'avoir été soigneusement taillés et polis. De tels plats sont très recherchés par les collectionneurs d'antiquités péruviens, il n'est donc pas surprenant que nous n'en ayons trouvé aucun bon exemple. Relativement peu d’objets en pierre se trouvaient dans les grottes funéraires.

Cinq couteaux primitifs en obsidienne ont été trouvés dans l'un des quartiers les plus anciens de la ville, près d'un rebord marqué de serpents incisés. Nous avons également trouvé un couteau en pierre de calcédoine, très semblable à un couple, que j'ai récupéré dans des ruines pré-incas près du lac Parinacochas. Nous avons trouvé une centaine de spécimens de bronze inca, dont des haches, des ciseaux, des massues, des épingles à châle et des couteaux. Dans la ville se trouvaient de nombreux morceaux de petits braseros qui avaient servi à leur fabrication. Un usage brutal avait détruit la plupart d'entre eux, de sorte qu'il n'était possible de restaurer qu'un seul brasier avec un certain degré de précision. Aucun n’a été retrouvé dans aucune des tombes. Ils ne semblent pas avoir été utilisés par les femmes qui y étaient enterrées.

Des centaines de pierres à marteaux ont été trouvées, témoignant de la grande importance et de l'utilisation

fréquente de cet outil paléolithique primitif, qui a permis aux Incas d'accomplir des exploits incroyables. Ils sont généralement constitués de cailloux durs et compacts ou de pavés de diorite ou d'autres matériaux rocheux fermement consolidés. Parfois, de légères dépressions permettaient au pouce et à l'index de les maintenir solidement, mais dans la plupart des cas, seule la pointe ébréchée du galet montre qu'il servait de pierre à marteau.

Un pavé, long de 8 pouces et large de 4 pouces, porte la preuve qu'il a été utilisé par son ingénieux propriétaire à trois fins différentes. Cet outil trois-en-un original présente une petite dépression creusée sur le côté qui pourrait servir de mortier pour broyer les pigments ; ses extrémités sont toutes deux abrasées par le fait qu'il a servi de percuteur ; et un côté est légèrement arrondi de sorte qu'il puisse être utilisé comme pilon ou broyeur à bascule.

Parmi les articles en bois se trouve le fragment carbonisé d'un plat qui mesurait peut-être 1½ pouces de profondeur et 6 pouces de diamètre ; une aiguille à crochet de plus de 5 pouces de long, de belle facture, le manche légèrement aplati, incisé sur les bords et décoré d'un motif de plumes ; une aiguille de 5 pouces de long faite d'une grosse épine robuste, dont la base est aplatie et perforée ; une autre aiguille d'environ 4 pouces de long avec un petit anneau métallique fixé à la base. Aucun exemple n'a été trouvé de ces objets en bois peint fréquemment vus dans les collections d'antiquités de Cuzco et qui semblent représenter un art pratiqué au début de la conquête espagnole sous l'influence du design européen.

Quatre articles en os ont été trouvés : un verticille fabriqué probablement à partir de l'extrémité d'un fémur et trois outils pointus, encore utilisés dans les métiers à tisser à main du Pérou pour battre le fil de la trame. Deux d'entre eux sont perforés ; l'une possède un manche joliment décoré composé de deux oiseaux se faisant face.

Notre connaissance des textiles fabriqués et portés au Machu Picchu doit reposer principalement sur les beaux spécimens déjà mentionnés qui ont été trouvés dans les tombes du désert côtier péruvien. Cependant, nous savons par Rodriguez, un témoin oculaire, que Titu Cusi qui vivait ici et certains de ses nobles étaient somptueusement habillés. Dans ce climat humide – nous avions des averses fréquentes même pendant la saison sèche – il ne faut pas supposer que les articles en tissu durent très longtemps. Quelques très petits fragments de textiles en laine joliment tissés ont été trouvés dans certaines des grottes funéraires où ils étaient le mieux protégés contre les intempéries. Cependant, ils étaient tellement dégradés qu’il était impossible de déterminer la taille ou la nature des vêtements d’origine.

Un bouchon d'oreille en terre cuite a été trouvé, sa surface extérieure recouverte de petits trous dans lesquels de petites plumes colorées avaient peut-être été placées. On sait que les nobles Incas se distinguaient par la grande taille de leurs ornements d'oreilles, pour recevoir lesquels il fallait percer et étirer le lobe de l'oreille. C'était une caractéristique si remarquable des nobles que les conquistadors les appelaient orejones , « grandes oreilles ».

Les Incas aimaient les couleurs vives et utilisaient les plumes des oiseaux forestiers comme ornements et dans le cadre de leur costume. Nous avons trouvé de nombreux oiseaux dans les environs. En fait, la vallée de l'Urubamba constitue une autoroute ou une route migratoire pour les oiseaux entre les hauts plateaux et les basses terres.

La collection de mammifères rassemblée lors de mes expéditions péruviennes comprend plus de neuf cents spécimens, appartenant à quatre-vingts espèces. La collection d'oiseaux compte sept cents spécimens, mais contient un nombre bien plus grand d'espèces que la collection de mammifères. Nous avons trouvé environ quatre cents espèces

d'oiseaux ; dont beaucoup sont représentés par un seul spécimen. En plus des mammifères et des oiseaux, nous avons ramené à la maison des spécimens d'une vingtaine d'espèces différentes de serpents, dix lézards et une variété de poissons. Tous ces animaux devaient être connus des Incas et la plupart d’entre eux étaient probablement utilisés d’une manière ou d’une autre par les habitants du Machu Picchu.

Pratiquement tous nos spécimens d’histoire naturelle ont été déposés à la Smithsonian Institution. Le matériel archéologique se trouve pour la plupart au musée de l'Université de Yale, à l'exception de celui qui a été fouillé en 1914-1915, qui a été entièrement restitué au gouvernement péruvien.

CHAPITRE ONZE

LA RECHERCHE DES ROUTES INCA MENANT AU MACHU PICCHU

Une fois que le nettoyage des ruines fut en bonne voie, le prochain problème qui exigea de l'attention fut l'emplacement des anciennes routes reliant la ville à la campagne environnante. Nous avons pu localiser une route pavée allant au sud de la

porte de la ville, le long des terrasses et de l'arrière de la crête en direction du mont Machu Picchu. A cause d'un éboulement devant l'un des grands précipices de la montagne, cette route avait été partiellement détruite. De l'autre côté de l'éboulement, nous avons pu le retrouver et suivre un escalier de granit soigneusement construit jusqu'au sommet de la crête à l'est de la montagne. À ce stade, il s'est divisé, la fourche de gauche menant à des falaises apparemment infranchissables sur le versant sud de la montagne, la fourche de droite suivant le sommet de la crête jusqu'au sommet. Là, nous avons trouvé, comme nous l'avons dit, les ruines d'une maison inca pouvant accueillir une douzaine de soldats, ainsi qu'un poste de signalisation ou un belvédère soigneusement aménagé en terrasses, tout en haut du pic, à 4 000 pieds directement au-dessus du pont San Miguel sur la rivière Urubamba.

L'un des Indiens nous a dit qu'il y avait des ruines dans une région de hautes montagnes et de jungles infranchissables au sud du mont Machu Picchu. Il était tentant de penser aux possibilités d'exploration dans un pays qui, autrefois, devait

être si étroitement lié à la ville cachée. Le mystère des vallées profondes qui se trouvent dans le quadrant nord-nord-est du mont Salcantay exigeait depuis longtemps une attention particulière. Séparé d'Ollantaytambo et d'Amaybamba par le Grand Canyon de l'Urubamba, protégés de Cuzco par la gigantesque barrière du Salcantay, isolés de Vitcos par des vallées profondes et des régions inhospitalières, hautes et désolées, balayées par les vents, appelées punas , ils semblent avoir été inconnus des conquérants espagnols et insoupçonnés de leurs historiens. Garcilasso Inca de la Vega, dont Prescott a tiré une grande partie de sa fascinante Conquête du Pérou , ne fait aucune référence à des lieux qui peuvent être situés avec certitude dans le quadrant du Machu Picchu. Cobo et Balboa, dans leurs récits détaillés des conquêtes incas, racontent l'histoire de cette région. Il semble qu'elle ait été une terra incognita jusqu'au XIXe siècle. Même Raimondi n'y a presque pas touché.



Carte du Machu Picchu et du Huayna Picchu montrant les routes et les sentiers .

Un jour, Ricardo Charaja, un Quichua pur sang de la ville de Santa Rosa, qui était mon assistant indigène le plus fiable, localisa les restes d'une ancienne route inca menant de la vallée

de Pampaccahuana en direction générale de Machu. Picchu. Il l'a signalé à notre topographe en chef, M. Bumstead. Des rumeurs nous sont parvenues selon lesquelles des ruines incas se trouveraient dans cette direction. Il a été rapporté qu'« il y avait un grand temple construit sur une île au centre d'un lac, un très bel endroit, meilleur que le Machu Picchu ».

C'est avec un mélange de vifs sentiments de curiosité et de scepticisme qu'Osgood Hardy et moi avons entrepris, en avril 1915, de suivre la route nouvellement découverte aussi loin qu'elle nous mènerait. Elle commença dans un affluent de l'Urubamba, non loin d'Ollantaytambo, à la jonction de la rivière Huayllabamba avec la Pampaccahuana, près d'une petite ruine construite avec des roches brutes posées dans l'argile. Située sur un promontoire au-dessus des deux ruisseaux, cette ruine représentait probablement un tampu , ou maison de repos, sur l'ancienne route. Il était probablement utilisé par les nobles Incas et les Vierges du Soleil.

Nous avions retenu les services d'un guide indien qui disait tout savoir sur « le célèbre temple au milieu d'un lac dans les montagnes », mais il ne s'est pas présenté et nous avons dû partir sans lui. Il nous a rattrapé plus tard, affirmant qu'il pensait que nous ne pourrions pas commencer parce qu'il pleuvait ce matin-là ! En fait, ses provisions pour le voyage, constituées d'une petite quantité de maïs séché et de haricots habas , n'avaient pas été préparées à temps.

Sous la direction de Ricardo Charaja, qui appréciait beaucoup sa capacité à servir de guide dans une région éloignée de son propre foyer, nous nous sommes frayés un chemin à travers une forêt vierge pittoresque et avons débouché sur la partie supérieure d'une vallée en forme de U, sur les pentes herbeuses de laquelle nous n'eûmes aucune difficulté à suivre les restes d'une route pavée construite par les Incas. Il menait par des pentes faciles jusqu'à un col à la tête de la vallée de Huayllabamba et descendait de là par une série de

zigzags abrupts dans la vallée de Huayruru. Pas une seule hutte indienne n’était visible. En fait, la région semblait extraordinairement dénuée de vie animale. Dans une vallée sauvage et peu fréquentée comme Huayruru, il est fort probable d'apercevoir quelques cerfs et nous espérions croiser un ours andin ; mais rien de tel ne se présenta et nous traversâmes le fond de la vallée du mieux que nous pouvions pour trouver la route inca disparaissant dans un dédale de gros rochers sous les restes d'un glissement de terrain assez récent. Sur le de l'autre côté de la vallée, nous apercevons deux routes incas qui serpentent sur les pentes herbeuses. Nous avons décidé de prendre celle de droite, car elle semblait plus susceptible de conduire en direction du Machu Picchu. La bifurcation gauche mène probablement à Palcay, les ruines d'une petite maison de campagne inca que j'ai découverte par hasard en 1912.

A mi-hauteur de la montagne, à environ 2 000 pieds au-dessus du fond de la vallée, nous arrivâmes à une intéressante petite forteresse inca, dont notre guide, qui nous avait rejoint à ce moment-là, donna le nom de Runcu Raccay. Il s'agissait apparemment d'une gare fortifiée sur l'ancienne route. De forme circulaire, Runcu Raccay contient les vestiges de quatre ou cinq édifices groupés autour d'une petite cour dans laquelle on accédait par un passage étroit. Sur les côtés du passage se trouvaient des barres de maintien pour une meilleure sécurité de la porte. La maçonnerie et la disposition des niches sont typiquement incas tardives. Nous installâmes notre camp près des ruines, notre demi-douzaine de porteurs indiens d'Ollantaytambo se construisant un abri provisoire pour se protéger de la pluie froide tombée pendant la nuit.

Vingt-cinq ans plus tard, Runcu Raccay reçut la visite du Dr Paul Fejos, et un modèle attrayant en est présenté dans son rapport au Fonds Viking. Il n'a pas retrouvé les cales-barres que

nous avons photographiées en 1915, elles ont donc peut-être été détruites.

De Runcu Raccay, nous avons suivi la route Inca en passant par un col hors de la vallée de Huayruru et dans celui de l'un des affluents de l'Aobamba. Dans la plupart des endroits, la route était encore dans un état tel que nos mules pouvaient la suivre en toute sécurité, mais parfois les pauvres animaux tombaient gravement et devaient être entièrement déchargés et aidés sur des rochers glissants ou escarpés.

Nous n'étions pas descendus très loin dans la nouvelle vallée avant d'arriver à une autre bifurcation sur la route. La branche gauche montait par une série de marches une pente raide jusqu'à un promontoire où nous trouvâmes les ruines d'un groupe inca compact, auquel notre guide donna le nom de Cedrobamba. Puisque ce mot est à moitié espagnol et à moitié quichua, signifiant « plaine de cèdres », ce n'est évidemment pas l'ancien nom. Personne ne semble avoir vécu dans cette vallée depuis plusieurs siècles, il n'est donc pas surprenant que l'ancien nom ait été perdu. Les ruines de Cedrobamba sont du même style que les autres situées le long de l'autoroute, et bien que trop étendue pour être simplement une maison de repos fortifiée comme Runcu Raccay, Cedrobamba représente sans aucun doute l'un des importants avant-postes fortifiés subsidiaires du Machu Picchu. Il offre une vue étendue sur trois côtés. Le promontoire est entouré de précipices abrupts et est extrêmement difficile d'accès sauf par la chaussée pavée. Il était probablement alimenté en eau par un petit fossé aménagé le long du flanc de la montagne, à la manière typique de l'ingénierie inca.

Nous avons fait une petite clairière non loin des ruines et y avons campé pendant plusieurs jours pendant que la route inca était en train d'être dégagée et rendue praticable pour nos mulets. En plusieurs endroits, des ponts rustiques ont dû être construits et une partie considérable de la jungle a été détruite

avant que les animaux puissent emprunter l'ancien sentier. Le seul endroit où nous avons rencontré de sérieuses difficultés était à l'endroit où la chaussée traversait un tunnel derrière une immense corniche en pente. Les Incas avaient trouvé plus facile de creuser un tunnel derrière le rebord que de couper la chaussée face à la falaise abrupte, mais le tunnel n'était pas assez large pour des mules chargées. Bien sûr, les Incas utilisaient des lamas avec de petits corps et de petites charges. C'était assez grand pour eux.

Pendant que la route était rendue praticable pour nos animaux, j'ai continué avec Ricardo et j'ai été ravi de constater qu'au fur et à mesure que la route avançait, elle se dirigeait de plus en plus vers le Machu Picchu. En poursuivant dans l'espoir d'apercevoir bientôt la montagne Machu Picchu, j'ai découvert un groupe de ruines appelé Ccorihuayrachina, « l'endroit où l'or est vanné ou lavé ». Au-dessus des ruines, un sommet impressionnant avait été nivelé et entouré d'un mur de soutènement afin de le rendre utile comme station de signalisation ou éventuellement comme forteresse primitive. En dessous, nous avons trouvé une immense grotte qui montrait des signes d'occupation récente, probablement par des ours.

La route inca menait aux ruines de Ccorihuayrachina par un long escalier en pierre, du haut duquel nous avions une vue magnifique sur la vallée de l'Urubamba, à proximité du mont Machu Picchu. L'élément le plus intéressant de Ccorihuayrachina est une rangée de cinq fontaines pavées dans ce qui est aujourd'hui un marécage, à proximité d'un énorme rocher légèrement sculpté. Ceci peut C'est ce à quoi faisaient référence les Indiens lorsqu'ils parlaient d'un temple dans un lac, mais cela ne répondait guère à nos attentes. Le nom de Ccorihuayrachina a peut-être été donné à la localité en raison des cinq fontaines, où certains Indiens imaginatifs pensaient que l'or aurait pu être lavé. Il me semble probable qu'il s'agissait de la résidence de l'un des chefs les plus importants

qui devaient allégeance aux dirigeants du Machu Picchu. Il a récemment été exploré en profondeur par une expédition menée par le Dr Paul Fejos et s'avère être un site important.

De Ccorihuayrachina, le sentier longeait la crête de la crête, suivant généralement une pente facile, souvent les contours normaux, et nous conduisait lentement vers le grand promontoire dont le point le plus remarquable est la montagne Machu Picchu. Ici, à portée de fusil de la ville, l'ancienne piste disparaît ; mais cela ne nous inquiétait pas, car nous étions indéniablement arrivés aux environs immédiats du Machu Picchu et l'avions fait en suivant la route inca qui reliait sans doute la citadelle à la vallée de Pampaccahuana et aux principales villes incas de la région. En plus de localiser l'ancienne route, nous avions également eu la chance de découvrir un certain nombre de ruines jusqu'alors inconnues qui semblaient représenter des stations situées à des intervalles commodes le long de la route. J'avais enfin réalisé mon désir de pénétrer dans le pays inexploré du sud-est du Machu Picchu, une région qui me tentait depuis de nombreuses années. Nous en avions appris un peu plus sur ce « quelque chose » qui, comme le dit Kipling, était « perdu derrière les champs de tir ».

Afin que nous puissions avoir la satisfaction d'atteindre réellement la citadelle de Machu Picchu par le même itinéraire emprunté par ses anciens habitants, j'ai demandé à Clarence Maynard, alors topographe adjoint de l'expédition de 1915, et pendant la Seconde Guerre mondiale, major aux États-Unis ingénieurs du général MacArthur, pour descendre la rive sud-ouest de la rivière Urubamba jusqu'à Choqquesuysuy et jusqu'au sommet de la selle qui relie le mont Machu Picchu à la région que nous venions de traverser et, de là, tenter de trouver une route pratique vers le citadelle.

Choqquesuysuy se trouve au-dessus de la rivière, dans un virage offrant une vue particulièrement belle. Près d'une cascade écumante des Incas Le chef fit construire un temple

dont les murs, encore debout, servent à exciter le voyageur sur la route fluviale. Il n'y a pas de pont à moins de deux jours de voyage et les rapides intermédiaires sont infranchissables. Chaque fois que nous avions voyagé le long de la rivière, j'avais eu envie de traverser et de voir ce que contenaient ces ruines. Ils sont relativement si proches du Machu Picchu que j'étais sûr qu'ils devaient appartenir au même peuple. En conséquence, j'ai été extrêmement heureux lorsque M. Maynard a rapporté qu'il avait réussi à atteindre Choqquesuysuy, dont nous avons appris plus tard qu'il appartenait à la fin de la période inca. M. Maynard a découvert qu'un sentier reliait Choqquesuysuy à la selle au sommet de la crête sous le sommet du Machu Picchu.

Un récent glissement de terrain avait détruit la partie inférieure du sentier, mais il l'a réparé avec difficulté et a fait franchir en toute sécurité à ses animaux la pente dangereuse. Après une montée raide d'environ 3 000 pieds depuis les rives de la rivière, il campa sur une petite pampa au sud de la selle, et après plusieurs heures de chasse, il trouva des traces de l'ancienne route inca, aujourd'hui presque effacée. Grâce à une escalade difficile, ces fragments de route pavée ont été tracés jusqu'à la selle.

Il a découvert qu'il y avait trois itinéraires possibles qui pourraient mener de la selle au Machu Picchu. L'un se trouvait du côté est de la montagne ; le second s'étendait directement sur la crête en forme de couteau et au sommet du sommet du Machu Picchu ; le troisième se trouvait le long de la face escarpée ouest de la montagne.

Au point le plus étroit de la selle se trouvait un poste de garde en ruine. De l'autre côté, le sentier fut repris et suivi jusqu'à un point où la colline se fondait dans une paroi rocheuse à pic. Chaque pied du chemin devait traverser une jungle dense. Le terrain était extrêmement périlleux, le flanc de la montagne extrêmement raide et glissant à cause des pluies récentes. Ici et là, des fragments de la chaussée pavée ont été

rencontrés, bien que pour les retrouver, il ait souvent été nécessaire de couper une superficie considérable. Dans de telles occasions, les ouvriers indiens essayaient par tous les moyens de décourager la poursuite des recherches, en criant les uns aux autres : « Il n'y a pas de route. Personne ne peut passer ici. Sous une pluie battante, ils ont travaillé sans enthousiasme, ne faisant aucun effort sérieux pour aider à localiser l'ancienne route. Finalement, lors d'un éboulement, tous les signes du sentier disparurent ; pourtant, rien n'indiquait qu'il avait été emporté par un glissement de terrain. Finalement, l'un des ouvriers découvrit un escalier en pierre recouvert de matières végétales pourries et menant à une grotte dont l'entrée était cachée par d'épais buissons.

Ici encore, les Incas avaient évité la nécessité de se frayer un chemin à travers une falaise abrupte en faisant passer leur route derrière celle-ci par un tunnel naturel. Cependant, lorsque M. Maynard essaya de suivre cette route, il trouva le passage obstrué par de gros rochers, là où le toit s'était effondré. Comme il ne disposait pas de poudre explosive, il semblait impossible de poursuivre sa progression sur l'ancienne route. Il décida que la seule façon de progresser était de faire passer un petit pont rustique au-dessus de la falaise, un plan qui semblait plutôt dangereux et peu réalisable. En conséquence, avant de l'entreprendre, il décida d'étudier les deux autres itinéraires possibles. Divisant les Indiens en groupes, des sentiers furent tracés dans diverses directions, dans l'espoir de traverser toutes autres routes pavées qui pourraient exister, mais plusieurs tentatives pour atteindre la crête de la crête furent empêchées par des précipices infranchissables. Finalement, un chemin fut trouvé pour contourner les précipices, et des traces de route furent découvertes sur la crête. Cela a été suivi vers la montagne Machu Picchu jusqu'à ce qu'elle se divise, une branche continuant vers le sommet, l'autre descendant la face ouest de

la pente vers la grande fissure qui traverse les précipices occidentaux de la montagne. Une tentative a été faite pour suivre chaque itinéraire.

Celui du haut disparut bientôt dans un dédale de falaises et d'éboulis ; celui du bas a continué le long du côté ouest de la montagne sur environ un mile et s'est finalement terminé par un glissement de terrain. Ce sentier était très étroit et extrêmement raide, traversant des précipices rocheux et des volées de marches en pierre bordées par un dénivelé de plusieurs centaines de pieds. De là, la route traversait une pente raide sur laquelle la route était maintenue par des murs de soutènement bien construits. Tout était envahi par la végétation et chaque mètre du chemin devait être traversé par une jungle dense. Le dallage en pierre était recouvert d'accumulations séculaires de moisissure végétale. Depuis la vallée en contrebas, nous avions souvent remarqué la grande fissure qui traversait horizontalement la face du précipice et semblait avoir pu être utilisée comme partie de la route entre la ville et la selle.

M. Maynard fit un effort pour franchir le grand glissement de terrain qui s'était produit entre lui et la fissure du précipice ouest, mais cela s'avéra impossible, les rochers pourris et la raideur de la pente rendant toute opération d'escalade excessivement dangereuse. Les trois itinéraires s'étaient donc révélés impraticables, et le seul espoir résidait dans la possibilité de franchir la falaise du sentier du versant est, qui fut le premier étudié.

En renvoyant un homme au camp pour obtenir une corde, les autres se mirent à couper des poteaux qui pourraient être utilisés pour combler l'écart. Dépassant de la falaise, à environ 10 pieds au-delà de l'extrémité du sentier et quelques pieds au-dessus, se trouvait une corniche rocheuse. Poussant dans les crevasses au bout du rebord et également au bout du sentier, se trouvaient deux petits arbres. Il s'agissait de fondations plutôt dangereuses, mais elles constituaient le seul moyen de

continuer à parcourir cette route. Des poteaux étaient posés d'arbre en arbre, et l'un des Indiens se glissait dessus, ayant d'abord une corde étroitement attachée autour de son corps, l'autre extrémité étant tenue par les hommes. De petits bâtons étaient attachés perpendiculairement aux poteaux et, lorsque cela était possible, coincés dans les fissures du mur. Des broussailles et de la mousse placées sur ce support complétaient le pont, qui mesurait environ 2½ pieds de large.

Ce n’était pas un pont sur lequel on pouvait transporter une lourde charge. En fait, j’ai trouvé que c’était le genre d’endroit où l’on ne respire facilement qu’après avoir été négocié en toute sécurité. Au-delà de la falaise, il était assez facile de localiser la route inca, car elle sortait de l'extrémité nord de la grotte et pénétrait dans la forêt dense qui s'accrochait à la pente raide. Par endroits, la chaussée avait été emportée par des glissements de terrain, rendant la progression extrêmement lente. De fortes pluies ont également perturbé les travaux. Les Indiens, qui n'avaient pas construit d'abris adéquats, souffraient énormément la nuit et étaient très misérables et déprimés, menaçant à plusieurs reprises d'abandonner complètement. Il a fallu beaucoup de détermination et de courage de la part de M. Maynard pour maintenir sa bande unie et les faire persévérer. dans leurs efforts pour atteindre la ville.

Finalement, un autre point fut atteint où les récents glissements de terrain et les précipices dangereux rendirent tout progrès ultérieur absolument impossible. Il a donc été décidé de déplacer le camp jusqu'au fond du canyon jusqu'au pont de San Miguel, de grimper de là jusqu'à la ville elle-même et d'essayer de tracer le sentier jusqu'au quartier du dangereux glissement de terrain. Cela signifiait une descente de plusieurs milliers de pieds jusqu'au hameau d'Intihuatana. Le sentier, moderne, sur lequel des mules avaient récemment été conduites, était trop raide pour permettre de monter à cheval en de nombreux endroits. Malheureusement, les pieds de M.

Maynard avaient souffert de l'escalade difficile et de la pluie constante. Il fut donc tenté de rouler dans des endroits où d'habitude il aurait préféré marcher. À un endroit où le sentier était bordé par un dénivelé de plusieurs centaines de pieds, sa mule glissa et tomba à genoux. En tentant de se relever, il perdit l'équilibre et commença à franchir le rebord. Se jetant hors de selle, M. Maynard atterrit sur le dos dans la piste. Alors le mulet, soulagé de son fardeau, repartit, au prix d'un effort terrible, sur la route, au-dessus du malheureux topographe, qui remarque laconiquement dans son journal : « Atterri sur le dos sur un rocher. Lancer du poids de cette façon a évidemment redressé la mule. Il pataugeait. Ses sabots semblaient être partout sur moi, mais ils ne m'ont pas marché dessus. J'ai réussi à m'écarter. Arrivé au camp vers onze heures trente.

Les efforts visant à relier les deux sentiers ont finalement été couronnés de succès. En suivant la route au sud de la ville en empruntant les escaliers de pierre jusqu'au sommet de la crête, M. Maynard s'est finalement rendu compte qu'il avait raté un escalier qui menait tout droit vers le versant de la montagne et qui évitait la région des glissements de terrain qui avaient déjoué sa tentative. suivre la route depuis l'endroit où il avait construit le petit pont autour du tunnel. Deux des Indiens ont finalement trouvé le chaînon manquant du sentier et ont ainsi achevé l'ouverture d'une des anciennes routes incas qui reliait la ville au col derrière le pic du Machu Picchu et de là au reste de la région. Quelques jours après l'achèvement des travaux, je pus reprendre l'ancienne route où j'avais été obligé de la quitter quelques semaines auparavant et entrer dans la ville par la même route que ses constructeurs ont utilisé. J'ai trouvé que c'était assez bien pour les lamas et les porteurs de fardeaux humains. Partout où il suivait le contour d'une pente raide, il était encaissé et soutenu par un mur de pierre. Là où il fallait gravir une pente raide, des marches en pierre étaient construites avec soin afin que les porteurs de fardeaux puissent

avoir une assise sûre. Enfin, par une courbe gracieuse, la route était amenée au sommet de la crête et à la Porte de la Ville. À l'exception de certains des escaliers les plus raides, cette ancienne route inca mesurait environ 4 pieds de large, permettant ainsi aux transporteurs humains de passer sans se gêner les uns les autres.

Grâce au major Maynard, j'ai eu la satisfaction d'entrer dans « Vilcapampa la Vieille » par le chemin même emprunté par les Vierges du Soleil lorsqu'elles fuyaient ici Cuzco et les conquistadors.

Mais évidemment, ce n'était pas le chemin de Vitcos à la « ville principale », Vilcapampa Viejo, que suivaient les frères lorsque Titu Cusi les emmena dans ce terrible voyage à travers et à travers les eaux froides de « Ungacacha ». Il fallait chercher cette route ailleurs, au nord-ouest du Machu Picchu et du côté de Puquiura et Rosaspata. Nous avons eu la chance de disposer d'une nouvelle carte préparée par notre topographe, Albert Bumstead, à la suite de nos levés effectués les années précédentes, qui avaient ouvert une vaste étendue de pays entre les vallées d'Apurimac et d'Urubamba qui n'existait pas. sur toutes les cartes précédentes.

L'itinéraire suivi par les prêtres missionnaires traversait vraisemblablement une vaste zone inexplorée, inconnue des propriétaires fonciers locaux et insoupçonnée des géographes péruviens. Nous avions entendu des rumeurs selon lesquelles il existait une piste par laquelle les Indiens arrivaient parfois du village de Puquiura à la plantation de Huadquiña, à quelques kilomètres seulement de Machu Picchu, sans passer par les vallées de Vilcabamba et d'Urubamba par les routes gouvernementales modernes que nous avions utilisé. J'étais déterminé à faire un effort pour traverser et retraverser cette région inexplorée et, si possible, retrouver cette route. Nous traversâmes l'Urubamba près d'Ollantaytambo et remontâmes une vallée qui menait à un col très élevé entre les magnifiques

sommets enneigés du Salcantay et du Soray. Près de Yanama, nous avons campé sur une crête près de quelques petites ruines à proximité des vestiges d'une route inca. De là, nous nous sommes dirigés vers Arma du mieux que nous pouvions, sans guides, en suivant d'anciens sentiers qui parfois ne menaient nulle part et qui, à d'autres moments, nous menaient au plus profond des jungles denses et à travers des torrents de montagne.

Près d'Arma, nous avons trouvé une forêt vierge située sur les pentes du mont Soiroccocha, à environ 16 000 pieds au-dessus du niveau de la mer – probablement la plus haute forêt du monde. Le fait qu'elle semblait primitive et que rien n'indiquait qu'elle ait jamais été envahie par des hommes à la hache témoignait encore, s'il en était besoin, que nous nous trouvions dans une région extrêmement difficile d'accès. Après avoir traversé un col enneigé, nous nous retrouvons dans la vallée de Colpa.

Nous y rencontrâmes un ou deux Indiens des montagnes et apprîmes d'eux que nous n'étions pas loin de Rosaspata et du village de Puquiura, où nous espérions trouver un guide qui connaisse la route à travers les montagnes. Une enquête auprès des indigènes de la vallée de Vilcabamba nous a finalement permis de retenir les services d'un indien qui disait connaître la piste de Huadquiña à travers la zone inexplorée, en direction de Machu Picchu. Dès qu'il a pu faire préparer par sa famille sa ration de voyage composée de maïs desséché et de quelques feuilles de coca, il s'est mis en route dans la bonne direction et nous a fait remonter la vallée de Colpa, que nous avions explorée quelques jours auparavant. En passant devant une usine de concassage de quartz abandonnée, nous découvrîmes bientôt un long tronçon de route inca qui menait en direction de Choqquequirau par un col appelé Choqquetacarpo. Cette route inca était dans un état de conservation remarquable, même si des éboulements nous empêchaient de l'emprunter

pour nos mules. A proximité, et non loin de Choqquetacarpo, nous avons trouvé les ruines d'un ancien relais ou taverne, composé d'un groupe d'une demi-douzaine de maisons circulaires.

De la vallée de Colpa, notre guide nous conduisit maintenant dans une région désolée, un pays sauvage de puna , où se trouvaient de nombreux petits lacs et de nombreuses tourbières. Sans une saison particulièrement sèche et sans le temps remarquablement beau des mois précédents, nous n'aurions jamais pu la traverser. C'est C'est sans doute à cause du grand nombre et de l'étendue des tourbières qui caractérisent cette zone située entre Pucyura et Huadquiña qu'elle est restée longtemps inexplorée par les Péruviens eux-mêmes.

Enfin le sentier, qui suivait en plusieurs endroits une route inca, arrivait à un lac vert foncé, plus grand que les autres, dont je demandai le nom au guide. La réponse m’a fait vibrer. Tandis que le guide me le criait depuis la tête de la caravane, j'ai cru qu'il avait dit « Ungacacha » ; en fait, cela ressemblait plus à cela qu'à Yanaccocha, ou « Lac Noir », son vrai nom, comme je l'ai appris plus tard. Depuis que je suis arrivé dans cette province à la recherche de la capitale des derniers Incas, l'un des endroits sur ma liste était « Ungacacha » de Calancha. Depuis 1911, j'avais demandé partout aux Indiens une localité de ce nom, pour ensuite me voir invariablement répondre qu'ils ne connaissaient pas un tel endroit. Il me semble tout à fait probable que l'Ungacacha mentionné dans le récit de Calancha sur les souffrances des frères était Yanaccocha, et que le moine, qui l'a probablement écrit quelque temps après de mémoire, et qui ne l'a probablement plus entendu clairement que lorsque j'ai demandé le nom de l'endroit, je l'ai orthographié Ungacacha au lieu de Yanaccocha. Sur le papier, ils semblent si différents qu’il est quelque peu difficile de se

rendre compte à quel point la prononciation indienne de l’un se rapproche de l’autre.

L'ancien sentier inca continuait à flanc de colline en direction de Machu Picchu et menait aux ruines de Yuracrumiyocc, qui était l'entrepôt inca que le contremaître de Huadquiña avait qualifié de si magnifique et que j'avais visité en 1911. À cette époque, nous pouvions pas comprendre sa signification. Nous comprenons maintenant qu'il s'agit d'une maison de repos située sur l'ancienne route inca entre les deux capitales de Manco, Vilcapampa et Vitcos.

Il semble que les constructeurs du Machu Picchu disposaient d'un système d'autoroutes élaboré dans tout ce pays peu connu et presque inexploré situé entre la vallée de l'Urubamba et l'Apurímac. Cette région était autrefois densément peuplée et Machu Picchu en était la capitale.

CHAPITRE DOUZE

L'ORIGINE DE LA VILLE MAINTENANT APPELÉE MACHU PICCHU

C'est le résultat de la découverte de la route inca menant de Puquiura aux environs de Machu Picchu et de la preuve dans les

grottes funéraires que la Cité Perdue a été occupée pour la dernière fois par des femmes, outre le témoignage indubitable selon lequel il y avait ici un Temple du Soleil et un grand sanctuaire, nous pouvons être sûrs qu'à l'époque de la conquête espagnole, son nom était Vilcapampa et que le jeune Tupac Amaru, le dernier des empereurs incas, avait vécu ici. Il est agréable de penser qu'il a passé la majeure partie de sa vie dans cette belle ville de granit blanc, qui « par la sublimité de son environnement, la merveille de son site, le caractère et le mystère de sa construction » surpassait tout ce que son cruel les conquérants ont jamais vu ou trouvé. Le secret était si bien gardé que les femmes élues y vécurent et moururent en paix, sans être inquiétées par les conquérants espagnols. Pendant trois cents ans, la ville resta inconnue.

Notre identification de ce qu'était la ville dans ses dernières années ne nous apprend que peu ou rien sur son origine. Alors que de nombreuses maisons ont sans aucun doute été construites par Manco et Titu Cusi pour accueillir les femmes élues et les gardiens du sanctuaire, les plus beaux palais et les temples étaient beaucoup trop élaborés pour avoir été construits à cette époque. C'était évidemment un grand

sanctuaire bien avant leur arrivée. Les plus beaux bâtiments sont antérieurs de plusieurs siècles aux dernières années de l’Empire Inca. La question se pose naturellement : qui les a construits et quand ?

Selon feu Philip Ainsworth Means, les Incas Pachacutec, qui vécut dans la première moitié du XVe siècle, de 1400 à 1448 environ, était un « très grand homme ». C'était également l'opinion de l'éminente autorité anglaise Sir Clements Markham, qui qualifie Pachacutec de « plus grand homme que la race aborigène d'Amérique ait produit ». Il avait l'avantage d'hériter d'un grand empire qui contenait environ 155 000 milles carrés de territoire, soit à peu près l'équivalent des États du nord-est, de la Virginie au Maine. Elle avait été minutieusement organisée et la grande masse du peuple était absolument soumise aux souhaits de la hiérarchie des fonctionnaires tribaux et impériaux. Dans son royaume se trouvaient de nombreux généraux habiles et de sages conseillers, de sorte qu'il put entreprendre plusieurs conquêtes difficiles, dont l'une des premières le conduisit dans la vallée de l'Urubamba.

Avant l'époque de Pachacutec, la frontière des Incas dans cette direction se trouvait à Ollantaytambo, mais lui, ayant sans doute à l'esprit ces incursions de sauvages venus des régions forestières qui avaient donné naissance à la Confédération Chanca et à la formidable lutte contre elle, résolut de pousser son pouvoir plus en aval. Means dit : « Il l'a fait par les méthodes incas habituelles, combinant ruse et diplomatie avec agression militaire ! La citadelle de Machu Picchu s'élève au cœur de cette région, et il est fort probable que l'Inca Pachacutec ait ordonné sa construction, dans l'intention d'en faire désormais un rempart oriental de son empire.

Bien que l'empire hérité de cet Inca soit à cette époque vaste, Cuzco, sa capitale, n'était encore qu'à 80 kilomètres de la jungle où vivaient des sauvages guerriers toujours prêts à attaquer

quiconque s'aventurait à pénétrer dans les grandes forêts de la haute Amazonie. La construction de la Citadelle de Machu Picchu à un point où son emplacement pourrait dominer l'étroite vallée à travers laquelle les sauvages pourraient tenter de lancer des raids contre les Incas hautement civilisés aurait été une sage décision.

En même temps, je ne peux m'empêcher de penser qu'une forteresse de montagne comme celle explorée pour la première fois à Choqquequirau aurait été tout à fait adéquate à cet effet. Les Indiens sauvages n'avaient que des armes rudimentaires, des sarbacanes, des arcs et des flèches. Ils l'ont fait pas besoin de grands murs et d’une puissante citadelle pour les tenir à distance. Il me semble très improbable que les magnifiques temples de granit du Machu Picchu aient été construits comme une forteresse isolée contre les tribus amazoniennes. Si ma théorie est correcte, quelle est la signification de ce sanctuaire soigneusement construit ici dans la partie la plus inaccessible des Andes ?

Comme cela a déjà été dit dans le récit de la bataille de La Raya, Montesinos déclare qu'après la mort au combat du dernier des grands Amautas, ou rois, qui gouvernèrent le Pérou pendant plus de soixante générations, ses fidèles se retirèrent dans les montagnes. , se rendant à Tampu-tocco, qui était « un endroit sain » où ils cachèrent le corps de Pachacuti VI, leur roi, dans une grotte et où ils furent rejoints par des réfugiés fuyant le chaos et le désordre général.

Les Espagnols qui ont posé des questions sur Tampu-tocco ont eu l'impression que c'était à Paccari-tampu ou à proximité, un petit endroit situé à 8 ou 10 milles au sud de Cuzco, à proximité duquel se trouvent les ruines d'une petite ville inca. A proximité se trouve une petite colline composée de plusieurs gros rochers. La surface de l'une d'entre elles est sculptée de plates-formes et, à un endroit, de deux pumas endormis, un motif très inhabituel, pas vraiment inca. En dessous se trouvent

des grottes qui auraient été utilisées par des réfugiés espagnols, qui auraient pu sculpter les pumas.

Il y a suffisamment d'informations sur les caractéristiques de Paccari-tampu pour donner de la couleur à l'histoire fréquemment racontée aux premiers Espagnols selon laquelle il s'agissait de Tampu-tocco. Pourtant, la région environnante n’est pas difficile à atteindre et n’est pas du tout inaccessible. Il n'y a pas de précipices. Il n’existe aucune défense naturelle contre une force d’invasion suffisamment importante et puissante pour capturer la vallée voisine de Cuzco. Quelques hommes s'étaient peut-être cachés dans les grottes de Paccari-tampu, mais ce n'était pas un endroit où un royaume indépendant aurait pu facilement être établi par une poignée désorganisée de partisans et de grands prêtres de Pachacuti VI. De plus, il n'y a aucune fenêtre dans l'architecture qui justifierait le nom de Tampu-tocco, qui signifie tambo , ou lieu de résidence temporaire, caractérisé par des fenêtres.

Le 21 janvier 1572, une enquête judiciaire fut ouverte par le vice-roi Francisco de Toledo. Quinze Indiens descendants de ceux qui vivaient à proximité des importantes terrasses de sel autour Cuzco, interrogé, a reconnu qu'ils avaient entendu leurs pères et grands-pères répéter la tradition selon laquelle le premier Inca, Manco Capac, était venu de Tampu-tocco lorsqu'il est arrivé pour prendre leurs terres à leurs ancêtres. Ils n'ont pas dit que le premier Inca venait de Paccari-tampu, ce qui, me semble-t-il, aurait été une chose des plus naturelles de leur part si cela était vrai. À ce témoignage s'ajoutent encore les témoignages plus anciens de certains indiens nés avant l'arrivée de Pizarro, qui en 1570 furent interrogés lors d'une enquête judiciaire menée à Jauja. Le témoin le plus âgé, âgé de quatre-vingt-quinze ans, a déclaré après avoir prêté serment que Manco Capac était le seigneur de la ville où il était né et qu'il avait conquis Cuzco, mais qu'il n'avait jamais entendu dire de quelle ville était originaire Manco. Le chef indien qui le

suivait avait quatre-vingt-quatorze ans et niait également savoir où était né Manco Capac. Un autre chef, âgé de quatre-vingt-douze ans, a déclaré que Manco Capac était sorti d'une grotte appelée Tocco et qu'il était seigneur du village proche de la grotte. Aucun des témoins n'a déclaré que Manco Capac venait de Paccari-tampu, bien qu'il soit difficile d'imaginer pourquoi ils n'auraient pas dû le faire si, comme le croyaient les Espagnols, il s'agissait du Tampu-tocco original.

Quoi qu'il en soit, il existe une grotte intéressante à Paccari-tampu et les chroniqueurs, dont aucun ne connaissait les ruines importantes de Machu Picchu, étaient assez disposés à supposer que c'était l'endroit où naquit le premier Inca et d'où il est venu conquérir Cuzco. Pourtant, il semble difficilement possible que les vieux Indiens aient complètement oublié où se trouvait Tampu-tocco. Leur réticence à son égard doit être attribuée, me semble-t-il, au fait qu'il a été gardé secret avec succès en raison de sa situation dans un endroit éloigné où les partisans de Pachacuti VI ont fui avec son corps après le renversement de l'ancien pouvoir. régime, et dans la même solidité reculée des Andes vers laquelle le jeune Inca Manco II s'est enfui de Cuzco à l'époque de Pizarro.

Certes, le Machu Picchu répond à la description dans Montesinos du Tampu-tocco. Les splendides défenses naturelles du Grand Canyon de l'Urubamba en ont fait un refuge idéal pour les descendants des Amautas pendant les cinq ou six cents ans d'anarchie et de confusion qui ont succédé aux invasions barbares des plaines de l'est et du sud. La rareté des tremblements de terre violents, ainsi que la salubrité, deux caractéristiques marquées du Tampu-tocco, se retrouvent au Machu Picchu.

L'histoire de Pachacuti Yamqui Salcamayhua sur la construction d'un mur commémoratif avec trois fenêtres sur le lieu de naissance de Manco Capac fait clairement penser au Machu Picchu. Bien qu'aucune des autres chroniques anciennes

ne raconte l'histoire du premier Inca ordonnant la construction d'un mur commémoratif sur le lieu de sa naissance, elles racontent presque toutes qu'il était venu d'un endroit appelé Tampu-tocco, « un lieu de campagne remarquable par son ses fenêtres ». Certes, le seul endroit qu'ils ont désigné comme emplacement de Tampu-tocco est Paccari-tampu, qui, comme on l'a dit, est à environ 8 ou 10 milles au sud-ouest de Cuzco et a quelques ruines ; mais un examen attentif montre qu'il n'y avait pas de fenêtres dans les bâtiments de Paccari-tampu et que rien ne justifiait qu'il porte un nom tel que Tampu-tocco. Le climat de Paccari-tampu – il fait partie du haut plateau, à une altitude de 12 000 pieds – est trop rigoureux pour inviter ou encourager l'utilisation des fenêtres. La température à l’ombre ou à l’intérieur d’une cabane non chauffée n’est jamais loin de zéro. En revanche, pour les personnes habituées aux conditions climatiques de Cuzco, le climat du Machu Picchu semblait doux et, par conséquent, l'utilisation des fenêtres était agréable. De nombreuses maisons du Machu Picchu ont des fenêtres. En fait, comme il y a ici beaucoup plus de fenêtres que dans toute autre ruine, il serait naturel de la qualifier de lieu de campagne remarquable par ses fenêtres. Évidemment, de par le caractère très élaboré de sa structure, c'était un lieu hautement vénéré, une véritable Ville Sainte contenant des temples suffisants pour le soleil, la lune, le tonnerre et tout le Panthéon Inca ; aucun conquistador n'était autorisé à le voir ni même à en entendre parler lorsqu'il interrogeait les hommes les plus sages de Cuzco.

En conséquence, je suis convaincu que le nom de la partie la plus ancienne du Machu Picchu était Tampu-tocco, qu'ici fut enterré Pachacuti VI et qu'ici fut la capitale du petit royaume où, pendant les siècles – peut-être huit ou dix – entre le Amautas et les Incas, la sagesse, le savoir-faire et les meilleures traditions des peuples anciens qui avaient développé le civilisation du Pérou, utilisant les terrasses agricoles comme base. Il me semble très probable que Manco Capac, après s'être

établi comme Inca à Cuzco, aurait dû construire un beau temple en l'honneur de ses ancêtres. Le culte des ancêtres était courant chez les Incas et rien n'aurait été plus raisonnable que la construction du Temple aux Trois Fenêtres en leur honneur.

De plus, il y a si peu de terres arables susceptibles d'être développées dans un rayon de 10 ou 15 milles autour du Machu Picchu qu'il aurait été tout à fait naturel que les chefs de cette région cherchent à conquérir les grandes étendues de terres arables proches de Cuzco. Lorsqu'ils eurent pris le contrôle de Cuzco et des riches vallées environnantes, la commodité, la superstition et le respect pour les grands Amautas, dont ils faisaient remonter leur descendance, les auraient conduits à s'établir de nouveau à Cuzco. Il n'y avait plus pour eux aucune nécessité de maintenir Tampu-tocco. Par conséquent, Machu Picchu pourrait avoir été pratiquement déserté pendant trois cents ans tandis que l'Empire Inca prospérait et se développait jusqu'à couvrir une grande partie de l'Amérique du Sud. Entre-temps, Tampu-tocco – « loin des regards, loin du cœur », un lieu sacré dont les prêtres et ceux qui préservaient les secrets les plus sacrés des Incas connaissaient sans aucun doute l'emplacement – était oublié du peuple. D'un autre côté, il se peut qu'il ait été conservé en bon état comme l'un des grands temples du Soleil où les femmes élues étaient éduquées pour le service des Incas.

Si ma théorie du Machu Picchu comme Tampu-tocco est correcte, il se peut que le principal sanctuaire de Cuzco, aujourd'hui le monastère dominicain mais connu des conquistadors sous le nom de Temple du Soleil, ait été construit sous le règne des Incas en écho. , à grande échelle, du temple semi-circulaire de Machu Picchu. Si ce dernier temple avait été construit au-dessus de la grotte où la tradition dit que Pachacuti VI, le dernier des Amautas, aurait été enterré, il aurait naturellement été l'endroit le plus vénéré du Machu Picchu. Certes, la maçonnerie de ses environs a rarement été égalée et

jamais surpassée en beauté et en force. Lorsque les Incas quittèrent Tampu-tocco et s'installèrent à Cuzco, rien n'aurait été plus probable que de construire leur premier temple d'une manière qui ressemble au plus beau temple de Tampu-tocco. Le caractère semi-circulaire du temple de Machu Picchu a probablement été dû au hasard plutôt qu'à une conception, et était dû à la courbe naturelle du grand rocher sous lequel se trouvait le mausolée de Pachacuti VI et de sa famille immédiate. Cette particularité architecturale du Temple du Soleil de Cuzco n'était pas requise par la nature du talus de gravier sur lequel il repose, comme dans toutes les autres parties de la ville. De plus, un mur avec une courbe aplatie ou un « mur d'enceinte parabolique » n'est pas caractéristique des anciennes structures péruviennes et se produit très rarement. Il est extrêmement difficile à construire et nécessite le plus haut niveau de taille artistique. Quoi de plus probable, alors, que les constructeurs du temple de Cuzco aient pensé au temple semi-circulaire de Machu Picchu ? La présence dans les deux structures d'ouvertures auxquelles pourraient être attachées des images dorées du soleil, et leur absence ailleurs, semblerait également donner de la couleur à cette théorie et contribuer à renforcer ma croyance que le Machu Picchu était Tampu-tocco et que l'Inca Les dirigeants de Cuzco ont non seulement construit à Machu Picchu un mur de cérémonie avec trois fenêtres pour commémorer et honorer la maison de leurs ancêtres, mais ont également construit à Cuzco un temple semi-circulaire du Soleil ressemblant au magnifique temple de leur ancien sanctuaire.

Personne ne réalise mieux que l'auteur de cet article à quel point cette dernière suggestion paraîtra fantastique aux archéologues qui n'ont pas voulu suivre mon raisonnement concernant Tampu-tocco comme prénom du sanctuaire sur les pentes de la montagne Machu Picchu. Pour ceux qui sont prêts à accepter l'histoire des chroniqueurs espagnols selon laquelle la maison d'origine des Incas était le village voisin de Paccari-

tampu, l'origine de la ville sur les pentes de la montagne Machu Picchu est généralement celle avancée par feu Philippe. Ainsworth signifie. Étant donné que l'architecture du Machu Picchu contient des exemples de toutes sortes de structures trouvées dans les Andes centrales, il est difficilement possible que la ville ne remonte pas plus loin que le début du XVe siècle, comme le prétend Means. Sa théorie rencontre sans aucun doute l'approbation de ces archéologues qui choisissent de raccourcir et de limiter la période de la civilisation inca. Peut-être ont-ils raison quant à la durée pendant laquelle quiconque s'appelait Inca occupait les villes des hauts plateaux péruviens. Mais si l'on considère le nombre de siècles qui ont été nécessaires à la domestication des lamas et des alpagas ainsi qu'à la découverte, la sélection et la domestication des dizaines de plantes utilisées pour l'alimentation et la médecine, le temps très long consacré à l'évolution de leur agriculture, de leur ingénierie , la maçonnerie et la métallurgie, et l'état avancé de leurs textiles et de leurs poteries, il semble imprudent de prétendre que la civilisation inca était moins ancienne que celle des Mayas d'Amérique centrale. Il me semble hautement probable que l’histoire du Machu Picchu s’étende sur de très nombreux siècles.

Sans aucun doute, dans son dernier état, la ville était le trésor soigneusement gardé où était restauré ce précieux culte du soleil, de la lune, du tonnerre et des étoiles, si violemment renversé à Cuzco, où les quatre derniers Incas avaient leur lieu le plus sûr et le plus sûr. une maison confortable, et les femmes élues dont la vie avait été consacrée dès leur plus jeune enfance à tous les devoirs du Sanctuaire trouvèrent un refuge contre l'animosité et la convoitise des conquistadors.

Cette remarquable cité perdue, qui nous a tant séduit en raison de sa beauté saisissante et de la grandeur indescriptible de ses environs, semble certainement avoir eu une histoire des plus intéressantes. Choisie il y a peut-être mille ans comme lieu

de refuge le plus sûr pour les derniers vestiges de l'ancien régime, devenue capitale d'un nouveau royaume, donnant naissance à la famille la plus remarquable que l'Amérique du Sud ait jamais connue, partiellement abandonnée lorsque Cuzco a de nouveau éclaté. devenue la capitale de l'Empire Inca, elle fut de nouveau recherchée en période de troubles lorsqu'un autre envahisseur étranger arriva – cette fois du nord – avec son désir ardent d'éteindre tous les vestiges de l'ancienne religion, et devint finalement la maison et refuge de ces femmes élues dont l'institution constituait l'un des traits les plus intéressants de la religion la plus humaine de l'Amérique aborigène. Ici, cachées dans un canyon d'une grandeur remarquable, protégées par la nature et par la main de l'homme, les « Vierges du Soleil » sont décédées une à une sur ce magnifique sommet de montagne et n'ont laissé aucun descendant disposé à en révéler l'importance ou à en expliquer la signification. des ruines qui couronnent les précipices colossaux du Machu Picchu.

REMERCIEMENTS POUR L'ÉDITION ORIGINALE

SIR CLEMENTS MARKHAM fut pendant de nombreuses années le pionnier de l'histoire du Pérou. Ses traductions des chroniques espagnoles ont été librement utilisées. La plupart d’entre eux ont été initialement publiés par la Société Hakluyt. Cependant, même Sir Clements n'a jamais entrepris de traduire la plus longue des vieilles chroniques, la Coronica Moralizada d'Antonio de Calancha sur les Augustins du Pérou. Il s'agit d'un in-folio impressionnant de mille pages, publié en 1638, un omnigatherum de faits et de pieuses fantaisies. Personne n'a osé tenter une autre édition depuis 1639. Elle rend un compte rendu si complet des efforts de ces premiers missionnaires pour convertir les Incas et leur peuple dans la province de Vilcabamba

que j'ai essayé de donner une version fidèle des parties les plus intéressantes. du récit, même si le style est lourd et le vocabulaire monastique évoquant le XVIe siècle. En cela, je dois reconnaître l'aide du professeur Osgood Hardy de l'Occidental College et de Miss Shelby de la Bibliothèque du Congrès.

Une autre traduction que j'ai tentée est une partie de l'histoire de Manco II qui a été écrite ou dictée par son fils Titu Cusi et a été publiée par SS Urteaga et Carlos A. Romero, à qui nous sommes grandement redevables pour leur édition savante.

Mes idées concernant l'âge et les réalisations des premiers Péruviens sont basées dans une large mesure sur les observations de OF Cook, l'autorité américaine la plus éminente en matière d'agriculture tropicale et subtropicale, qui était avec moi au Pérou. Son article, « Staircase Farms of the Ancients », publié dans le National Geographic Magazine , a constitué une contribution historique à notre connaissance de la première culture américaine. Malheureusement, ses opinions et les miennes ne sont pas toujours acceptées par les autres écrivains !

Une partie très considérable du contenu de ce livre est nécessairement basée sur mes propres livres et articles, notamment Across South America, Vitcos, In the Wonderland of Peru, Inca Land et Machu Picchu, a Citadel of the Incas , qui ont tous été publiés. est épuisé depuis quelques années. J'ai également inclus des sélections de rapports de divers membres de mes expéditions péruviennes, dont certains ont été imprimés ailleurs, comme indiqué dans la bibliographie à la fin de Terre Inca .

Philip Ainsworth Means était membre de l'expédition péruvienne de 1914. Ses civilisations anciennes des Andes et sa chute de l'empire inca , outre nombre de ses articles et traductions de chroniques espagnoles, constituent un trésor pour les étudiants de l'antiquité péruvienne.

Les autres membres de mes expéditions auxquels je suis redevable et dont les rapports ont été librement utilisés sont : le Dr George F. Eaton, dont la Collection de matériel ostéologique du Machu Picchu est particulièrement précieuse ; Elwood C. Erdis, responsable des fouilles de la ville ; Edmund Heller, l'éminent naturaliste qui a réalisé une remarquable collection d'oiseaux et de mammifères de la Cordillère Vilcabamba ; Les docteurs William G. Erving, Luther T. Nelson et David E. Ford qui étaient nos chirurgiens ; Les topographes Albert H. Bumstead, Clarence F. Maynard, HL Tucker, Robert Stevenson, EL Anderson et JJ Hasbrouck, qui ont réalisé les cartes qui ont permis d'enrichir les connaissances géographiques et archéologiques ; et les assistants Paul Lanius, Geoffrey W. Morkill, Osgood Hardy, Paul Bestor et Joseph Little, qui m'ont aidé de différentes manières.

À Melville Bell Grosvenor de la National Geographic Society, dont le père, le Dr Gilbert Grosvenor, était l'un de mes soutiens les plus enthousiastes à l'époque de mes explorations, je suis redevable de son aide généreuse pour m'aider à préparer et à sélectionner les illustrations utilisées dans ce volume. . La plupart des photographies ont été prises par moi, mais quelques-unes ont été prises par d'autres membres des expéditions, comme l'indique le tableau des illustrations. Des séries complètes des douze mille photographies que nous avons prises en 1911, 1912, 1914 et 1915 sont conservées dans les archives de la Hispanic Society of America, de la National Geographic Society et de l'Université de Yale.

BIBLIOGRAPHIE

La source la plus importante pour les dernières estimations de la culture et de la civilisation des Incas est la collection de monographies publiées dans le volume 2 du Handbook of South American Indians de la Smithsonian Institution , Washington, 1946. Parmi celles-ci, la meilleure pour les lecteurs intéressés par les bâtisseurs de Machu Picchu sont les suivants :

Les hautes terres andines , par Wendell C. Bennett. Vol. 2, p. 1 à 60.

L'archéologie des Andes centrales , par Wendell C. Bennett. Vol. 2, p. 61-147.

La culture inca à l'époque de la conquête espagnole , par John Howland Rowe. Vol. 2, p. 183-330.

Les Quechua dans le monde colonial , par George Kubler. Vol. 2, pages 331 à 409.

Les meilleurs livres pour les lecteurs désireux d’en apprendre davantage sur l’histoire des Incas et de leurs prédécesseurs sont les ouvrages de Philip Ainsworth Means, avec leurs notes et bibliographies remarquablement complètes. Parmi ceux-ci, les plus utiles sont les suivants :

Civilisations anciennes des Andes , par Philip Ainsworth Means, New York, 1931.
Chute de l'Empire Inca et de la domination espagnole au Pérou : 1530-1780, par Philip Ainsworth Means, New York, 1932.
Memorias Antiguas Historiales del Peru , de Fernando Montesinos, traduit et édité par PA Means ; avec une introduction de Clements R. Markham. Londres, 1920.
Relation de la découverte et de la conquête des royaumes du Pérou , par Pedro Pizarro, traduit et édité par PA Means, 2 vol. New-York, 1921.

Les lecteurs qui souhaitent en savoir plus sur les activités des expéditions péruviennes de l'Université de Yale et de la National Geographic Society trouveront une bibliographie assez complète dans Inca Land , par Hiram Bingham, Boston, 1922 (3e éd. 1923) pp. 347– 351. Parmi les livres et articles qui y sont répertoriés, les plus intéressants et les plus importants sont les suivants :

La collection de matériel ostéologique du Machu Picchu , par George F. Eaton, New Haven, 1916.
« Une description métallographique de certains bronzes péruviens anciens du Machu Picchu », par CH Mathewson, dans l' American Journal of Science , décembre 1915, pp. 525-602.
« Staircase Farms of the Ancients », par OF Cook, dans le National Geographic Magazine , mai 1916, pp. 474-534. Il s’agit de l’étude la plus importante jamais publiée sur l’agriculture des Incas et de leurs prédécesseurs.
Les Andes du sud du Pérou , par Isaiah Bowman, New York 1916.
'Vitcos. La dernière capitale inca », par Hiram Bingham, dans les actes de l'American Antiquarian Society , avril 1912, pp.

« La découverte du Machu Picchu », par Hiram Bingham, dans Harper's Magazine , avril 1913.

« Au pays des merveilles du Pérou », par Hiram Bingham, dans le National Geographic Magazine , avril 1913, pp. 387-573.

Voir également À travers l'Amérique du Sud par Hiram Bingham, Boston, 1911.

Le récit complet des fouilles et des matériaux trouvés au Machu Picchu se trouve dans Machu Picchu, une citadelle des Incas , par Hiram Bingham, New Haven, 1930.

Les sources les plus importantes sont répertoriées dans les livres de Means, mais les plus importantes sont :

Coronica Moralizada del Orden de San Augustin en el Peru , d'Antonio de la Calancha, publiée à Barcelone en 1638.

Relacion de la Conquista del Peru y Hechos del Inca Manco II , de Titu Cusi, édité par SS Urteaga et Carlos A. Romero, Lima, 1916.

Voir aussi les nombreuses traductions des Chroniques réalisées par Sir Clements R. Markham et publiées par la Hakluyt Society. Tous sont répertoriés dans Means' Fall of the Inca Empire .

Le Dr Paul Fejos a apporté un ajout important à notre connaissance des ruines incas de la Cordillère Vilcabamba par son excellent rapport sur les expéditions Wenner-Gren, publié par le Fonds Viking en 1944. Ses nombreuses photographies, cartes et plans démontrent à quel point la population était dense. était la zone affluent du Machu Picchu.

LECTURES COMPLÉMENTAIRES

En plus des livres que Bingham énumère dans sa bibliographie, le lecteur peut également trouver utiles les publications plus récentes suivantes :

Alfred Bingham, Portrait d'un explorateur : Hiram Bingham, Découverte du Machu Picchu (Iowa State University Press, 1989). Mémoire de son fils Alfred qui contient des détails personnels inestimables sur Bingham et le travail des expéditions péruviennes de Yale.

Daniel Buck, « Combats du Machu Picchu » (South American Explorers Club Journal 32, 1993). Considère et rejette les diverses affirmations rivales des Européens et des Américains selon lesquelles ils auraient découvert le Machu Picchu avant Bingham.

Richard L. Burger et Lucy Salazar-Burger, « Machu Picchu redécouvert : le domaine royal dans la forêt nuageuse » (Découverte 24, 1993). Machu Picchu comme « domaine de campagne ».

Richard L. Burger et Lucy Salazar-Burger, édités par Machu Picchu : Dévoilement du mystère des Incas (Yale University Press, 2004).

Paul Fejos, Explorations archéologiques dans la Cordillère Vilcabamba, sud-est du Pérou (Viking Fund Publications in Anthropology n° 3, New York, 1944).

Graziano Gasparini et Luisa Margolies, Arquitectura Inka (Venezuela, 1977), traduit par Patricia J Lyon sous Inca Architecture (Indiana University Press, 1980).

Ernesto Che Guevara, « Machu Picchu : Enigma de Piedra en América », décembre 1953 (réimprimé dans Revista de la Casa de las Américas (La Havane), vol. 28, n° 163, juillet-août 1987). Pour le premier article publié de Guevara, il a choisi d'écrire sur le lieu qui « pousse tout rêveur à l'extase » et a commenté que « le Machu Picchu était pour Hiram Bingham le couronnement de tous ses rêves les plus purs d'enfant adulte ».

John Hemming, La conquête des Incas (Harcourt Brace, 1970), édition révisée (British Papermac, 1995). L'histoire moderne définitive de la Conquête, remplaçant les récits antérieurs de William Prescott et Sir Clements Markham.

John Hemming et Edward Ranney, Monuments of the Incas (Boston, 1982), édition révisée (Thames & Hudson, 2010).

Vincent R. Lee, Vilcabamba oublié (Publications Sixpac Manco, 2000). Exploration et cartographie du Vilcabamba.

Kim Malville, Hugh Thomson et Gary Ziegler, « El redescubrimiento de Llactapata, antiguo observatorio de Machu Picchu » (Revista Andina 39, Cuzco, 2004), traduit par « L'Observatoire du Machu Picchu : la redécouverte de Llactapata et de son temple du soleil » » (http://www.thomson.clara.net/llactapa.html).

Clements Markham, Les Incas du Pérou (Londres, 1910).

Martín de Murúa, Historia General del Perú, Orígen y Descendencia de los Incas (1590-1611), (Madrid, 1962-1964). Chronique redécouverte qui comprend un récit des derniers jours de Tupac Amaru.

Susan Niles, *La forme de l'histoire inca : récit et architecture dans un empire andin* (University of Iowa Press, 1999).

Johan Reinhard, Machu Picchu – Le Centre Sacré (Lima, 1991, édition révisée 2002).

JH Rowe, « Machu Picchu a la Luz de Documentos del Siglo XVI » (Kultur 4, Lima, mars-avril 1987 ; également Historica 14 (1), Lima, 1990). Sur la découverte du document démontrant que « Pijchu » faisait partie de la succession de Pachacuti.

Gene Savoy, Antisuyo (New York, 1970 ; publié sous le titre Vilcabamba, Last City of the Incas in UK, 1971). Arrivée de la Savoie au Pérou et découvertes à Espíritu Pampa.

Hugh Thomson, Le Rocher Blanc : Une exploration du cœur des Incas (Weidenfeld et Nicolson, 2001). Récit personnel de

l'exploration de la région, avec un aperçu de l'héritage de Bingham et de nos connaissances actuelles sur les Incas.
Kenneth R. Wright et Alfredo Z. Valencia, Machu Picchu : une merveille de génie civil (ASCE Press, 2000).

INDICE



Hiram Bingham à Pampaconas, après son retour du site de jungle d'Espíritu Pampa vers la fin de son expédition de 1911.



Hiram Bingham, assis au centre, avec d'autres membres de l'expédition de Yale et des dignitaires péruviens à la fin de l'expédition réussie de 1911.



L'affiche triple dépliante du Machu Picchu publiée avec le National Geographic d'avril 1913.



Fouilles sous Ñusta Isppana, la Roche Blanche.



« Un de nos porteurs traversant la rivière Pampaconas ».



' Saavedra et sa poterie inca .'



Au ***fond de la jungle de la rivière Pampaconas, nous avons découvert des ruines incas près d'un endroit aujourd'hui appelé Espíritu Pampa. Au sommet du pont Inca se trouve l'auteur portant son utile manteau de chasse, conçu pour tout transporter .***



' Pignon inca à Espíritu Pampa .'



« Pont Heald sur l'Urubamba, 1912 ».



Vue du Machu Picchu depuis le camp de l'expédition au début de la saison 1912 en juillet.



Même vue, montrant la progression du déminage au 17 août. Le contrefort rond du Temple semi-circulaire est visible dans les deux cas.



« La Place Sacrée avant les fouilles ».



' Défenses de Macchu Picchu, sommet du mur du centre-ville, montrant la porte de la ville et les fortifications .'





L'un des « groupes claniques », maintenant connu sous le nom de secteur industriel, situé dans la partie inférieure nord-est du Machu Picchu, qui, selon Bingham, était « caractérisé par une taille de pierre particulièrement fine ». Les photos montrent le dédouanement en cours.



La Place Sacrée vue du sud, montrant le Temple Principal et les marches qui mènent au-delà jusqu'à l'Intihuatana. Des terrasses escarpées descendent jusqu'à la rivière en contrebas.



' *L'Intihuatana des bâtisseurs incas du Machu Picchu* .'



Fouilles près du mur ouest du temple principal, 1912. George Eaton est à l'extrême gauche.



' *La première grotte funéraire du Machu Picchu contenant un crâne humain. La photo a été prise après une fouille partielle, montrant le crâne toujours en place. Au total, plus de 100 grottes de ce type ont été ouvertes et une grande quantité de squelettes a été récupérée .*



" Une vue à la lampe de poche de l'intérieur de la grotte n° 11, montrant l'ostéologue, le Dr Eaton, et ses assistants indiens lors de la fouille d'un squelette humain. L'homme à droite est un soldat aimablement prêté par le gouvernement péruvien pour nous aider à trouver des ouvriers .



" L'intérieur de l'une des meilleures maisons de la ville de l'Est comporte des mortiers de pierre, utiles pour moudre du maïs ou des pommes de terre congelées, creusés dans le

rebord sur lequel repose la maison. Entre les niches, juste au-dessus de la tête d'un de mes aides indiens, on peut voir un bloc de pierre à peu près cylindrique collé dans le mur. Il était d'usage dans la plupart des maisons incas de placer un de ces piquets en pierre entre chaque paire de niches. Ils servaient de crochets utiles tandis que les niches servaient de placards. Il est probable que les pots de chicha pointus, parfois appelés aryballi, étaient suspendus à ces piquets de pierre .



« L'ancienne route menant au Machu Picchu ».



Membre de l'expédition photographiant le Machu Picchu, 1912.

Un livre électronique Phoenix Brochés

Publié pour la première fois en Grande-Bretagne en 1952
par Phoenix House
Cette édition publiée en 2003 par Phoenix
Ebook publié pour la première fois en 2010 par Orion Books
Cet ebook publié en 2011 par Orion Books

Une notice du catalogue CIP pour ce livre est disponible auprès de la British Library.

ISBN : 978-0-2978-6533-9

The Orion Publishing Group Ltd
Orion House
5 Upper Saint Martin's Lane
Londres, WC2H 9EA

Une entreprise Hachette Royaume-Uni

www.orionbooks.co.uk